Does Not Circulate

the presence of this book

in

the J.M. Kelly Library
has been made possible
through the generosity

of

Stephen B. Roman

From the Library of Daniel Binchy

REVUE CELTIQUE

TOME XXVII

ANGERS. — IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

AVEC LE CONCOURS DE

E. ERNAULT
Professeur à l'Université de Poitiers

J. LOTH
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

G. DOTTIN
Professeur à l'Université de Rennes

ET DE PLUSIEURS SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

Tome XXVII

PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (6e)

—

1906

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/revueceltiqu27pari

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME XXVII

ARTICLES DE FOND

Pages.

Pourquoi Vercingétorix a renvoyé sa cavalerie d'Alésia, par Salomon Reinach 1

Le mystère de saint Crépin et de saint Crépinien (*suite et fin*), par Victor Tourneur 16

Sur l'étymologie bretonne, par E. Ernault (*suite*) . . . 49, 133, 209

A note on a Passage et the irisch Version of the Grail Legend, par Walter J. Purton 81

Irish Etymologies, par Whitley Stokes. 85

Le cornique, par J. Loth, à propos d'un livre de M. Henry Jenner. 93

La marine de Marseille en l'an 217 avant J.-C., par Seymour de Ricci 129

Mots bretons connus par un auteur français du commencement du IXe siècle, article de H. d'A. de J. 150

Taurini e Taurisci, par Francesco Paolo Garofalo 155

Les *Taurini* et les *Taurisci*, par H. d'A. de J. 160

Ar-chu, *aer-gi*, par J. Loth. 163

Lez Breiz et Peredur, par Raymond Delaporte 166

Mélanges celtiques, par J. Loth 205

The Birth and Life of st. Moling, par Whitley Stokes 257

Le culte des *menhir* dans le monde celtique, Lug et Cûchulainn en Gaule, par H. d'A. de J. 313

Tochmarc Étáine, par Alfred Nutt 325

Bebriacum, Betriacum, Bedriacum (praedium), par H. d'A. de J. 340

Deux nouveaux documents pour l'étude du *Barzaz Breiz*, par J. Loth 343

CHRONIQUE

A. de J. (H. d'), *Les druides et les dieux celtiques à forme d'animaux*, 115.
Bonnet (Émile), *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*, 172.
Bloch (J.), *voyez* Brugmann.
Bréal (M.), *Mélanges Boissier*, souvenirs romains subsistant en grec moderne, 169.
Brown (Arthur C. L.), *The Knight of the Lion*, 171.
Brugmann, *Traité de grammaire comparée des langues indo-européennes, traduit par* J. Bloch, A. Cuny *et* A. Ernout, *sous la direction de* A. Meillet *et* R. Gauthiot, p. 113.
Brunot (Ferdinand), *Histoire de la langue française*, 176.
Brymmor Jones (David), *The Welsh People*, 178.
Collinet (Paul), *Mélanges d'A. de J.*), 179.
Cuny (A.), *voyez* Brugmann.
Delaporte (Raymond), *La Sénéchaussée de Châteauneuf du Faou, Huelgoat et Landelau*, 114.
Dessau, *Mélanges Boissier*, 169.
Dottin (G.), *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, 116
— *Mélanges d'A. de J.*, 179.
Duine (F.), *Bréviaires et missels des églises et abbayes bretonnes antérieurs au XVIIe siècle*, 177.
Ernault (E.), *Mélanges d'A. de J.*, 179.
Ernout (A.), *voyez* Brugmann.
Gauthiot (R.), *voyez* Brugmann.
Gilbert (Lady), *Life of sir John T. Gilbert*, 113.
Gillies (H. Cameron), *The Place-Names of Argill*, 168.
Grammont (Maurice), *Mélanges d'A. de J.*, 179.
Grupp (George), *Kultur der alten Kelten und Germanen mit einem Rückblick auf die Urgeschichte*, 177.
Haverfield (F.), *Mélanges Boissier*, 170.
Hellmann (H.), *Sedulius Scottus*, 111
Hirt (Hermann), *Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur*, 175.
Ihm, dans *Paulys Real encyclopaedie*, édition Wissowa, 115.
Imelmann (Rudolf), *Lazamon, Versuche über seine Quellen*, 174.
Jullian (Camille), *Mélanges Boissier*, La fontaine de Nîmes, 170.
Krusch (B.), éditeur *in usum scholazum* de vies de : saint Columban, abbé de Luxeuil et de Bobbio ; saint Vast, évêque d'Arras ; Jean, abbé de *Riomaus* ou *Reomaus* (Moutier-Saint-Jean), 111.
Leahy (A. H.), *Heroic Romances of Ireland*, 112, 178.
Le Braz (Anatole), *Mélanges H. d'A. de J.*, 179.
Leite de Vasconcellos (J.), *Religiões da Lusitania*, 105
Le Nestour (P.), *Mélanges H. d'A. de J.*, 179.
Le Roux (P.), *Mélanges H. d'A. de J.*, 179.
Lot (Ferdinand), *Mélanges H. d'A. de J.*, 179.
Martin (Eugène), *Saint Colomban*, 111.
Meillet (A.), *voyez* Brugmann et

Mélanges d'A. de J., 179. *Mélanges Boissier*, 169-171.
Metcalfe (W. N.), *Legends of Saints in the scottish Dialect of the fourteenth Century*, 112.
Meyer (Kuno), *The triades of Ireland*, 173.
Michaud d'Humiac, *Le roi Grallon*, 114.
Pottier, *Mélanges Boissier*, sinister, 170.
Rhys (John), *Celtae* and *Galli*, 107; *The welsh People*, 178.
Squire (Charles), *The Mythology of the British Islands*, 128, 175.
Stähelin (Félix), *Der Eintritt der Germanen in die Geschichte*, 110.
Stokes (Whitley), *Félire Oengusso céli Dé*, 104.
Tourneur (Victor), *Esquisse d'une histoire des études celtiques*, 176.
Toutain, *Mélanges Boissier*, Les prétendues druidesses gauloises, 171.
White, *Paris Manuscript of saint Patrick latin Writings*, 114.
Windisch (Ernst), *Táin bó Cúalnge*, 102.
Zwicker (Jean), *De vocabulis et rebus gallicis sive transpadanis apud Vergilium*, 174.
Zeuss, Jean Gaspard, son centenaire, 115, 201, 347.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, 190.
Annales de Bretagne, 121, 200.
Anthropologie (L.), 124, 198.
Archaeologia Cambrensis, 191.
Archiv für celtische Lexicographie, 185.
Athenaeum (The), 124.
Beitraege zur kunde der indogermanichen Sprachen, 121, 199.
Boletin de la Real Academia de la Historia, 125, 197.
Bulletin critique, 117.
Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France, 199.
Celtic Review, 120, 188.
Ériu, 119, 186.
Folklore, 126, 192.
Indogermanische Forschungen, 198.
Journal of the royal Society of Antiquaries of Ireland, 123, 189.
Korrespondenzblatt der westdeutschen Zeitschrift, 123, 126.
Mémoires de la Société de linguistique de Paris, 117.
Revue Archéologique, 121, 199.
Revue des études anciennes, 124, 192.
Revue des traditions populaires, 125, 197.
Transactions of the honourable Society of Cymmrodorion, 199.
Zeitschrift für celtische Philologie, 180.
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, 196.

CORRIGENDA ET ADDENDA, par W. St., 202.
CORRECTIONS, p. 371.
TABLE, par E. Ernault, des principaux mots étudiés dans le t. XXVII de la *Revue Celtique*, p. 349.
TABLE, par P. Le Nestour, des volumes XIX-XXIV de la *Revue Celtique*, Seconde partie, Index méthodique, p. 37*-77*.

POURQUOI VERCINGÉTORIX A RENVOYÉ SA CAVALERIE D'ALÉSIA

Dès le début de la campagne qui se termina par la reddition de Vercingétorix, la supériorité numérique de la cavalerie gauloise fut une cause d'embarras et d'inquiétude pour César. Vercingétorix, revêtu du souverain pouvoir, s'était particulièment appliqué à former une cavalerie puissante (*B. G.*, VII, 4), avec laquelle il harcela les Romains et entrava leurs communications (VII, 14). A sa cavalerie étaient mêlées des troupes légères, habituées à combattre au milieu des chevaux et à les suivre à la course (VII, 18). Après la prise d'Avaricum, Teutomat, roi des Nitiobriges, vint apporter à Vercingétorix le concours d'une nombreuse cavalerie levée dans son pays et en Aquitaine (VII, 31). Devant Gergovie, César subit les assauts répétés des cavaliers gaulois et des archers qui leur servaient d'auxiliaires (VII, 36); après son échec, il dut, avant de se retirer, livrer deux combats à la cavalerie de l'ennemi (VII, 53). Il avait envoyé à Noviodunum, ville des Eduens, beaucoup de chevaux acquis en Italie et en Espagne ; Eporedorix et Viridomar s'en emparèrent (VII, 55). Lors de l'assemblée des députés de la Gaule à Bibracte, Vercingétorix demanda encore 15 000 cavaliers pour arrêter les convois de ravitaillement des Romains (VII, 64). Bientôt une cavalerie levée dans toute la Gaule vint renforcer son armée (VII, 66). Cette force semblait si irrésistible que le chef arverne se laissa aller à la tentation d'attaquer César en retraite vers la Province, au lieu de se contenter, comme il avait fait jusque-là, de l'inquiéter. Il fut battu près de Dijon et Cotus, le

commandant de la cavalerie gauloise, tomba au pouvoir des Romains (VII, 67).

Cependant César, de son côté, ne négligea rien pour renforcer sa cavalerie, dont l'infériorité n'était que trop manifeste (VII, 65). Il avait auprès de lui une garde de 600 cavaliers germains qui lui servit d'escorte pendant toute la campagne, mais qu'il n'employa que dans les plus graves périls (VII, 13). Après avoir passé les Cévennes et pénétré chez les Arvernes, il s'entoura d'un réseau de cavalerie pour dissimuler sa faiblesse à l'ennemi (VII, 7); mais comme le nombre de ses chevaux était insuffisant, il quitta son armée et se rendit à Vienne pour y prendre la cavalerie nouvellement levée dont cette ville était le lieu de réunion (VII, 9). Peu après, il mit le siège devant Vellaunodunum et, les habitants demandant à se rendre, exigea la livraison de tous leurs chevaux (VII, 11). Il en fit autant à Noviodunum (VII, 12); mais la capitulation n'était pas encore exécutée lorsque la cavalerie gauloise apparut; César fut obligé, pour se défendre, de mettre en ligne les 600 cavaliers germains de sa garde personnelle (VII, 13). Avaricum pris, César pria les Eduens de lui envoyer toute leur cavalerie (VII, 34); il donna une partie de sa cavalerie à Labienus et garda l'autre. Mais le dépôt de cavalerie romaine formé à Noviodunum tomba entre les mains des Gaulois (VII, 55). Dans cette extrémité, César s'adressa aux tribus germaniques et obtint d'elles des cavaliers et de l'infanterie légère, habituée, comme celle des Gaulois, à combattre parmi les cavaliers. Toutefois, à l'arrivée des cavaliers germains, il trouva leurs chevaux si médiocres[1] qu'il les prit pour les officiers romains et donna aux Germains ceux des tribuns, des chevaliers et des *evocati* (VII, 65). Grâce au concours de ces excellents cavaliers germains, qui se trouvaient bien montés sur des chevaux frais, César put mettre en fuite la cavalerie gauloise quand celle-ci commit l'imprudence de l'attaquer (VII, 67).

La cavalerie gauloise avait pris la fuite *(fugato omni equitatu)* et ce fut là un grand coup pour Vercingétorix, qui plaçait la

1. Cf. César, *Bell. Gall.*, I, 48; IV, 2; Tacite, *Hist.*, IV, 2; *De moribus German.*, 6.

plus grande confiance dans cette partie de son armée (VII, 68). Cependant César ne dit nullement qu'elle ait été dispersée ou détruite; elle se rallia et suivit Vercingétorix dans Alésia. Il y avait, dans cette place, d'importantes fabriques d'objets d'équipement et il est possible qu'une des raisons qui la firent choisir par Vercingétorix comme lieu de retraite fut l'espoir de pouvoir y reconstituer ses escadrons.

La preuve que la cavalerie gauloise était encore nombreuse et puissante, c'est que, dès le début des travaux de César devant Alésia, elle put l'inquiéter sérieusement et ne fut repoussée que par la cavalerie germanique, soutenue par les légions. Les Germains poursuivirent les cavaliers gaulois jusqu'aux murs de la ville et se retirèrent après avoir pris beaucoup de chevaux (VII, 70). Alors Vercingétorix prit une décision qui nous paraît singulière. Avant que les Romains n'eussent achevé leurs travaux de circonvallation, il résolut de renvoyer toute sa cavalerie pendant la nuit, par le côté est du plateau qui restait libre. Il recommanda aux cavaliers de se rendre aussitôt dans leurs diverses cités et d'y enrôler tous ceux qui seraient en âge de porter les armes; il ajouta qu'il fallait agir sans délai, car, ayant examiné la situation de la place, il déclarait n'avoir de vivres que pour trente jours; peut-être, en rationnant son armée, pourrait-il tenir quelques jours de plus (VII, 71); mais il comptait sur les cavaliers et les troupes qu'ils lui amèneraient pour sauver les 80 000 soldats d'élite qu'il gardait avec lui dans Alésia. A la seconde veille, il fit partir sa cavalerie dans le plus profond silence et réquisitionna, sous peine de mort, tout le blé qui se trouvait dans la ville. Le nombreux bétail que les Mandubiens avaient réuni fut réparti entre les troupes; quant au blé, il fut l'objet de distributions journalières et parcimonieuses (VII, 71).

Ainsi, Vercingétorix est déjà menacé de la famine; il sait qu'il n'a de vivres que pour trente jours; et c'est dans ces circonstances qu'il envoie au loin plusieurs milliers de cavaliers qui doivent recruter des armées de secours dans toute la Gaule. On se demande d'abord pourquoi cette levée de troupes exigeait une cavalerie si nombreuse. Il est vrai que les Gaulois paraissent quelquefois avoir opéré des levées avec de la

cavalerie; ainsi, après avoir passé l'Allier, César avait appris que Litavic était parti avec toute sa cavalerie pour soulever les Eduens (*discit cum omni equitatu Litavicum ad sollicitandos Aeduos profectum,* VII, 54). Mais il fallait alors agir par la terreur sur des hommes qui, jusque-là, étaient restés fidèles aux Romains, tandis que les cavaliers de Vercingétorix, trop peu nombreux pour en imposer à toute la Gaule, si elle avait été hostile ou hésitante, n'avaient rien à craindre d'un pays où la lutte contre César était devenue la cause nationale. D'ailleurs, Vercingétorix ordonne à ses cavaliers de se disperser et non d'agir en corps pour exercer une pression. Leur mission est celle de gendarmes portant partout des ordres de mobilisation. Mais, vu la rapidité avec laquelle se propageaient les nouvelles en Gaule, rapidité dont César lui-même a cité des exemples, il eût suffi de faire sortir d'Alésia cinq cents cavaliers qui se seraient dispersés aussitôt dans toutes les directions. Pourquoi donc renvoya-t-il toute sa cavalerie, qui devait compter au moins cinq à six mille chevaux pour quatre-vingt mille fantassins ?

Sans doute il avait reconnu que les Romains, grâce à leurs auxiliaires d'outre-Rhin, étaient de force à repousser tous les assauts de la cavalerie gauloise. Mais un général de nos jours, dans une situation analogue, se voyant déjà pressé par la faim, aurait démonté ses cavaliers et gardé les chevaux pour servir d'appoint à la nourriture de ses troupes. A raison de 300 grammes par jour, cinq mille chevaux de taille moyenne pourraient nourrir 80 000 hommes pendant plus d'un mois.

Si Vercingétorix, qui n'était ni imprévoyant ni inintelligent, renvoya ainsi près d'un million et demi de rations, c'est qu'il ne lui venait pas à l'esprit qu'un Gaulois pût manger de la viande de cheval; et si César rapporte le fait sans en témoigner d'étonnement, c'est qu'il aurait sans doute agi de même en pareil cas. Nous ne connaissons point de texte qui prête aux Gaulois l'horreur de la nourriture hippophagique; mais cet incident du siége d'Alésia est, à cet égard, l'équivalent du texte le plus formel.

La viande de cheval paraît avoir été *tabou* chez toutes les populations de langue aryenne. Les Hippophages de Ptolémée

(V, 9) sont probablement des Sarmates, c'est-à-dire des Mongols plus ou moins mêlés de Scythes; or, l'on sait que les tribus mongoliques mangent la chair et boivent le sang du cheval[1]. Les textes des auteurs classiques, sans être ni nombreux ni explicites, suffisent à attester que les populations méditerranéennes ne se nourrissaient pas de solipèdes. Suivant Hérodote (I, 133), les riches Perses se faisaient servir, au jour de leur fête, un bœuf, un âne, un cheval et un chameau entiers; mais ce témoignage même prouve que c'était une nourriture exceptionnelle, motivée par une solennité religieuse. Hippocrate (VI, p. 546, Littré) médit de la viande du cheval et, plus encore, de celle de l'âne. Aristote (*Hist. des anim.*, VII p. 578, 14) dit du bien de la viande de chameau que l'on mangeait en Arabie (Diodore, I, 54, 6), mais semble même ignorer que celle du cheval puisse servir à l'alimentation. Galien (t. VI, p. 665, éd. Kuhn) condamne la viande de cheval, la viande d'âne et celle de chameau comme malsaines, tout en reconnaissant qu'on mangeait de l'âne et du chameau à Alexandrie (t. XII, p. 142), sans doute dans les plus basses classes de la population. Oribase considère la viande des solipèdes comme une nourriture *servile* (ἀνδραποδώδης ἡ βρῶσις, éd. Daremberg, I, p. 178) et ajoute que celle des chevaux sauvages est encore pire que celle des chevaux domestiques. Il semble dire par là qu'on donnait parfois de la viande de cheval à des esclaves; mais ce devaient être des esclaves venus de loin, car il n'est jamais question d'une distribution de viande de cheval ou d'âne au bas peuple de Rome ou de Constantinople; la nourriture des plus pauvres était le porc (*Cod. Theod.*, XIV, 4). Les anciens ont attribué l'habitude de l'hippophagie — dont celle de boire le sang du cheval est une forme — aux Gélons, aux Sarmates, aux Gètes, aux Massagètes, aux Concans (d'Espagne?), mais toujours en termes tels que leur propre répugnance pour cette nourriture ressort clairement de ces textes[2].

1. Isidore Geffroy-Saint-Hilaire, *Lettres sur les substances alimentaires et particulièrement sur la viande de cheval*, Paris, 1856. p. 146-149.

2. Virg. *Georg.*, III, 463; Hor., *Carm.*, III, 4; Pline, XVIII, 100; Stace, *Ach.*, I, 307; Martial, *Spectac.*, 3; Sidoine, *Panég. d'Anthis*, v. 84; Hieron., *Adv. Jovin.*, 2 (les Sarmates, les Quades et les Vandales mangeaient du cheval

Il y eut, il est vrai, une tentative intéressante, faite à Rome dans l'entourage même d'Auguste, pour introduire les solipèdes dans l'alimentation, probablement en raison des disettes qui se produisirent à cette époque et mirent le gouvernement dans l'embarras. Mécène donna l'exemple de manger des ânons domestiques (Pline, VIII, 68). Les onagres adultes et surtout les onagres de lait ou *lalisions* trouvèrent aussi des amateurs (Martial, VIII, 67). Mais c'étaient là des caprices de gourmets qui laissèrent subsister les préjugés de la masse contre le régime hippophagique; il en fut de même en France et en Espagne, au XVIIe siècle, où quelques personnes se mirent à manger des ânes[1], sans trouver d'imitateurs, comme il eût fallu, dans les classes les plus nombreuses et les plus pauvres.

Aujourd'hui encore, chez beaucoup de peuples, le préjugé est aussi fort que chez les Gaulois du temps de César. Un correspondant du *Temps* (19 novembre 1905), parlant de la famine qui sévit dans plusieurs provinces de la Russie, écrit que les paysans vendent leurs chevaux au prix de la peau et ajoute : « Pour la viande de cheval, un paysan russe mourrait de faim plutôt que d'y toucher. » Du Japon, où la famine se fait également sentir, un autre correspondant du *Temps* écrivait, d'après un journal japonais (15 novembre 1905) : « Des gens que la faim rend fous volent des chevaux dans les champs pour les manger, malgré leurs croyances religieuses. » La religion est, en effet, au fond de toutes les répugnances qu'inspirent les chairs de certains animaux domestiques ; mais, au Japon comme en Russie, ceux qui ne veulent pas manger de cheval n'en sont pas empêchés par leurs croyances religieuses *actuelles* ; ils subissent, sans réagir, la tyrannie de vieux scrupules dont l'explication n'a été trouvée que de nos jours[2].

La vente de la viande des solipèdes est restée interdite jusqu'à une époque toute récente, dans les pays qui se croient civilisés. Dès 1786, il entrait furtivement à Paris de grandes

et du renard). Otto de Frising dit que les *Pecenati* (Petchénègues ?) et les *Falones* (?) mangent du cheval (VI, 10 ; cf. Grimm, *Mythol.*, éd. Meyer, I, p. 38). Voir aussi Pelloutier, *Histoire des Celtes*, éd. de Chiniac, t. II, p. 77.

1. Geffroy-Saint-Hilaire, *op. l.*, p. 145.

2. Voir mon livre *Cultes, mythes et religions*, t. I, p. 32 et suiv.

quantités de viande de cheval et d'âne, que l'on vendait sous le nom de bœuf ou de veau ; cette vente clandestine comportait des inconvénients très graves et un savant de l'époque, Géraud, demandait qu'elle fût autorisée et surveillée. Une commission de salubrité, convoquée par Pasquier, préfet de police, réclama la même réforme en 1811, mais inutilement. Le Danemark fut le premier pays de l'Europe où le débit de la viande de cheval ait été autorisé (1807) ; le Wurtemberg, le pays de Bade et d'autres États allemands suivirent tardivement cet exemple à partir de 1840[1]. Telle était cependant la force du préjugé que l'annonce d'un *banquet hippophagique de propagande,* en 1853, déchaîna une émeute à Vienne, où toutefois, dès l'année suivante, dix mille habitants mangeaient du cheval. En France, la résistance des autorités et du public fut plus longue encore. Masséna, à son retour de la campagne de 1809, avait donné à Paris un grand *dîner de cheval,* en souvenir des misères de son armée dans l'île du Danube, et il suffit de lire les mémoires du sergent Bourgogne sur la retraite de 1812 pour se convaincre que les soldats français, à la différence de leurs ancêtres gaulois, aimaient mieux manger du cheval que mourir de faim. Mais cela n'était admis qu'en temps de guerre et quand toute autre ressource faisait défaut. Les soldats français, en Crimée, mangeaient du porc salé, souvent très malsain, et ne touchaient pas, sauf de rares exceptions, aux cadavres de leurs chevaux[2]. L'excellent naturaliste Geffroy-Saint-Hilaire avait commencé, en 1847, dans son cours du Muséum, une propagande en faveur de l'hippophagie ; il la reprit avec plus d'énergie encore en 1855. « Il y a des millions de Français, écrivait-il, qui ne mangent pas de viande et chaque mois des millions de kilogrammes de bonne viande sont, par toute la France, livrés à l'industrie pour des usages très secondaires ou même jetés à la voirie[3]. » Malgré les bonnes raisons alléguées par Geffroy-Saint-Hilaire, malgré l'intervention des Sociétés protectrices

1. *Erst heutzutage beginnt der Widerwille vor dem Essen eines so reinen Thieres zu weichen* (Grimm, *Mythologie,* p. 877).
2. Geffroy-Saint-Hilaire, *op. l.,* p. 234.
3. *Ibid.,* p. 57.

des animaux, qui recommandaient l'hippophagie dans l'intérêt même des vieux serviteurs de l'homme, il fallut attendre jusqu'au 9 juin 1866 pour que la vente publique de la viande de cheval fût autorisée à Paris. Cette nourriture saine et agréable n'est véritablement entrée dans nos mœurs que depuis le siège de Paris ; encore bien des gens partagent-ils l'opinion d'Oribase et la considèrent comme « servile ».

La répugnance des peuples de langue aryenne pour la viande de cheval n'empêche pas que le sacrifice du cheval n'ait été en honneur chez eux ; toutefois, le cheval est une victime exceptionnelle, qui paraît revêtue d'un caractère particulier de sainteté, ce qui s'accorde, d'ailleurs, avec le *tabou* alimentaire dont il vient d'être question.

Le cheval est sacrifié dans le rituel védique, où il passe pour un animal divin, *devajâta*[1]. Le sacrifice du cheval se trouve chez les Perses[2], les Prussiens, les Slaves, les Germains, les Illyriens, les Salentins ; ce dernier peuple avait un Jupiter-cheval, *menzana*[3]. Chez les Grecs, il est question, mais rarement, de chevaux jetés dans une rivière (*Il.*, XXI, 132 ; Paus., VI, 21, 7), ou dans la mer (Appien, *B. Mithr.*, 70), sacrifiés à Poseidon (Argos), à Hélios (Rhodes, Taygète), ou à Toxaris (Athènes)[4]. Toxaris était un médecin de Scythie, héroïsé à Athènes ; il s'agit donc peut-être d'un culte étranger. Dans les autres cas, il est évident que le cheval sacrifié représente le dieu lui-même, l'eau courante, la mer, le soleil ; or, ces sacrifices du dieu sont les plus anciens et les plus solennels de tous. Quand l'animal immolé n'était pas jeté dans l'eau, il est probable que les prêtres et les fidèles en mangeaient ; on sait que ces repas de communion, s'ils contribuent avec le temps à faire disparaître les *tabous* alimentaires, ont dû, à l'origine, coexister avec ces *tabous*[5].

1. Bergaigne, *La religion védique,* I, p. 162, 163, 269.
2. Hérod., VII, 113.
3. Festus, *s. v. October equus* ; le cheval était jeté vivant dans les flammes. Les Illyriens sacrifiaient tous les neuf ans quatre chevaux à Poseidon (Festus, *s. v. Hippius*).
4. Paus., III, 20, 5 ; VIII, 7, 2 ; Festus, s. v. *October equus* ; Luc., *Scyth.*, 2. Cf. Glotz, *L'Ordalie,* p. 13.
5. Arnobe (*Adv. gentes,* VII, 16) prouve son ignorance lorsqu'il dit aux

A Rome, un très ancien usage voulait que l'on sacrifiât un cheval sur le Champ de Mars au mois d'octobre ; Festus *(October equus)* nous apprend que la tête de l'animal était vivement disputée entre les habitants de Subura et ceux de Sacravia, les premiers voulant la planter sur le mur de la Regia, les seconds sur la tour Mamilia. Cette rivalité traditionnelle pour la tête d'un cheval sacré s'éclaire par des analogies empruntées à d'autres peuples de langue aryenne. Chez les Germains, les têtes des chevaux sacrifiés étaient plantées sur des troncs d'arbre ; c'est le spectacle qui s'offrit à Caecina quand il arriva au camp de Varus (Tac., *Ann.*, I, 61)[1]. Grégoire le Grand invite Brunehaut à empêcher que les Francs ne se livrent à des cérémonies sacrilèges avec des têtes d'animaux[2], interdiction qui se rapporte probablement au même usage. En Gaule — je n'ose dire chez les Celtes — nous avons, dans le même ordre d'idées, un témoignage archéologique fort intéressant. Fouillant le grand tumulus du Mané Lud, près de Locmariaker, René Galles rencontra, vers l'extrémité orientale de l'axe, un alignement curviligne de petits menhirs juxtaposés, hauts de $0^m,40$ à $0^m,50$, sensiblement dirigé du Nord au Sud. Sur chacune de ces cinq pierres debout était planté *le squelette d'une tête de cheval*. Hérodote (IV, 71) parle de chevaux sacrifiés et empaillés que l'on disposait, sur des étais de bois, autour de la dépouille des rois scythes ; le tumulus de Tchertomlitsk, à 20 kilomètres de Nicopol, a fourni onze squelettes de chevaux, richement harnachés, la tête tournée du côté de la tombe centrale. Ces usages scythiques diffèrent cependant de celui qu'a constaté R. Galles en Armorique, d'abord parce qu'il ne s'agit pas seulement là de *têtes* de chevaux, puis parce que les Scythes

païens qu'ils n'immolent aux dieux ni chiens, ni ours, ni renards, parce que les hommes ne mangent pas la chair de ces animaux. Les sacrifices de chiens et de renards sont rares, mais bien attestés, en Grèce comme à Rome ; le sacrifice de l'ours était probablement en usage là où l'on adorait des déesses ourses (Artémis, Artio).

1. Cf. ce que dit Agathias (XXVIII, 5) des Alamans : ἵππους... καρατομοῦντες ἐπιθειάζουσι.

2. Greg. Magnus, *Epist.*, VII, 5 : *Ut de animalium capitibus sacrificia sacrilega non exhibeant*. Le rapprochement a déjà été fait par Grimm, qui rappelle aussi la mention, dans Saxo Grammaticus (p. 75), d'une tête coupée de cheval immolé (*immolati diis equi abscissum caput*).

étant cavaliers (ce que n'étaient pas les constructeurs de dolmens), les chevaux sacrifiés par eux pouvaient être ceux du chef, dont on voulait qu'il fût accompagné dans sa tombe.

L'importance du cheval dans le paganisme germanique ressort d'un passage de Tacite, suivant lequel des chevaux blancs, exempts de tout travail, étaient nourris dans des bois sacrés comme animaux d'augure (*De moribus Germ.*, X). Saxo (XIV, p. 312) parle aussi d'un cheval blanc, considéré comme sacré par les Rugiens, dont ils tiraient des présages, que les prêtres seuls avaient le droit de nourrir et de monter, et qui passait pour servir de monture à la divinité dans les expéditions guerrières du peuple. Souvent, le matin, on trouvait ce cheval à l'écurie, couvert de boue et de sueur ; c'est que le dieu l'avait monté pendant la nuit.

Les sacrifices de chevaux en pays germaniques sont attestés par des auteurs du moyen âge. Ditmar de Mersebourg (I, 9, 327) rapporte que les Danois de Seeland offrent, tous les neuf ans, un grand sacrifice où ils immolent des hommes, des chevaux, des chiens et des coqs en place d'éperviers (*gallis pro accipitribus*) ; ces sacrifices furent interdits par Henri Ier en 931 [1]. Grimm remarque avec raison que Ditmar a probablement inventé le sacrifice humain et qu'il a tort de voir, dans ces rites célébrés tous les neuf ans, des sacrifices pour les morts. Les nouveaux convertis trouvaient particulièrement scandaleux les sacrifices de chevaux, accompagnés nécessairement d'hippophagie ; les Normands chrétiens appelaient les Suédois *mangeurs de chevaux*, comme les Silésiens sont encore appelés aujourd'hui *Eselfresser* (mangeurs d'ânes), sans doute par un souvenir de ces sacrifices d'ânes dont les anciens avaient entendu parler, puisqu'ils disaient que les Hyperboréens sacrifiaient des ânes à Apollon [2]. Le roi Hâkon, soupçonné par ses sujets d'être converti au christianisme, fut invité par eux à sacrifier un cheval pour prouver qu'il était encore païen. Longtemps après la conversion de toute l'Europe centrale à la religion nouvelle, on continua d'attribuer l'hippophagie aux païens ou à ceux qui leur ressemblaient

1. Le sacrifice de chevaux *tous les neuf ans* se retrouve en Illyrie (Festus, *s. v. Hippius*).
2. Pind., *Pyth.*, X, 33 ; Callim., *Fragm.*, 187. Cf. Grimm, p. 38, 40.

par leurs mœurs; ainsi les géants des légendes germaniques sont hippophages (Grimm, t. III, p. 27) et Henry Boguet, en 1603, accusait encore les sorcières de manger du cheval dans leurs réunions nocturnes (*ibid.*, t. II, p. 877).

Ce qui précède nous prépare à expliquer d'une manière plausible les singulières recommandations adressées par les papes Grégoire III et Zacharie à Boniface, l'apôtre des Germains. Il devait veiller à ce que les convertis s'abstinssent de manger du cheval, tant sauvage que domestique, et leur interdire également la chair des geais, des corneilles, des cigognes, des castors et des lièvres[1]. A ceux qui mangent du cheval, Boniface doit imposer une pénitence sévère; *immundum est enim atque exsecrabile,* ajoute Grégoire III[2]. « C'est une chose vraiment curieuse, observe Pelloutier, de voir les questions que Boniface, apôtre des Germains, proposait quelquefois au pape et la complaisance avec laquelle le souverain pontife répondait à des demandes qui regardaient la cuisine plutôt que la conscience. Voici ce que le pape Zacharie répondait au prélat dans une de ses lettres: *Vous me demandez encore combien il faut garder le lard avant de le manger. Les Pères n'ont rien ordonné là-dessus; l'avis que j'ai à vous donner sur votre demande est cependant qu'il ne faudrait pas le manger qu'il n'eût été séché à la fumée ou cuit au feu*[3].

1. *Patrologie latine,* t. LXXXIX, p. 951: *In primis de volatilibus id est de graculis et corniculis atque ciconiis, quae omnino cavendae sunt ab esu Christianorum; etiam et fibri atque lepores et equi selvatici multo amplius evitandi.* Cf. Grimm, I, p. 38; Schrader, *Reallex*, p. 573. Tous ceux qui se sont occupés de cette question sont les obligés de G. Keysler, dont la dissertation, *De interdicto carnis equinae usu,* a paru à la suite des *Antiquitates septentrionales* de cet auteur (Hanovre, 1720); une analyse détaillée de ce mémoire se lit dans le *Journal des Savants,* 1721, p. 84.

2. Voici la traduction de ce passage, empruntée au *Journal des Savants* (1721, p. 84): « Vous m'avez mandé que quelques-uns mangent du cheval sauvage et la plupart du domestique; ne permettez point que cela arrive désormais, très saint frère; abolissez cette coutume par tous les moyens qui vous seront possibles et imposez à ces mangeurs de chevaux une forte pénitence. Ils sont immondes et leur action est exécrable. »

3. *Patrologie latine,* t. LXXXIX, p. 952: *Nam et hoc inquisisti, post quantum temporis debet lardum comedi. Nobis a Patribus constitutum pro hoc non est. Tibi autem petenti consilium praebemus quod non oporteat illud mandi priusquam fumo siccetur aut igne coquatur. Si vero libet ut incoctum manducetur, post paschalem festivitatem erit manducandum.*

Un premier détail surprenant, dans ces textes, est l'existence de chevaux sauvages *(agrestes, selvatici)* dans la Germanie que catéchisait saint Boniface. En Germanie comme en Gaule, il y eut de grands troupeaux de chevaux sauvages à l'époque quaternaire ; mais, à l'époque néolithique, le cheval est très rare et s'il devient fréquent, cette fois comme animal domestique, à l'âge du bronze, les historiens ne parlent de chevaux sauvages ni en Germanie, ni en Gaule. Il faut donc supposer que par l'effet de la misère et de la dépopulation qui suivirent les grandes invasions germaniques, beaucoup de chevaux domestiques, abandonnés de leurs maîtres, redevinrent sauvages. Un phénomène analogue s'est produit en Amérique, où pourtant le cheval était inconnu avant l'arrivée des Espagnols. En Virginie, au commencement du XVIIIe siècle, les chevaux sauvages, de souche espagnole, étaient devenus si nombreux et si incommodes qu'il fallut prendre des mesures pour les capturer. Il en a été de même, presque de nos jours, dans la partie orientale de la province de Victoria en Australie[1]. La présence de chevaux retournés à l'état sauvage dans la Thuringe du VIIIe siècle en dit long sur l'état misérable et la dépopulation de ce pays.

Il est plus singulier encore de constater chez des papes une préoccupation si intense des interdictions alimentaires, contrairement aux enseignements de Jésus (Luc, X, 8) et de saint Paul (*Cor.*, I, 10, 25). Mais déjà Keysler a très bien vu qu'il s'agissait d'autre chose que de nourriture : *post sacrificia peracta comessationes celabrabant*[2]. Ce n'est pas des aliments que les papes

1. Ridgeway, *Origin of the horse*, p. 430.

2. Keysler, *Antiquitates selectae septentrionales et celticae*, Hanovre, 1720, p. 327. L'auteur de l'article cité du *Journal des Savants* a parfaitement résumé la thèse de Keysler : « Sa dissertation sur la défense de manger de la chair de cheval commence par un étonnement. Il est surpris de ce que le cheval étant un animal si beau et si net nous ne comptions point sa chair parmi les viandes les plus délicieuses. Il ne paraît point du tout la soupçonner d'être fade et coriace et l'on voit bien qu'il ne se tiendrait pas pour malheureux s'il était réduit à s'en nourrir. Il croit que la coutume de s'abstenir à présent de cette viande est établie sur la religion. Les anciens Celtes et les peuples septentrionaux sacrifiaient des chevaux à leurs dieux et la chair de ces victimes composait le mets principal des festins solennels

prohibent, mais des superstitions. Ces superstitions consistent essentiellement en repas de communion dont les animaux sacrés, chevaux, geais, corneilles, cigognes, castors, lièvres, font les frais. Ce sont là autant de viandes exceptionnelles, dont aucun peuple européen ne s'est jamais nourri par gourmandise et dont l'une — celle du cheval — a inspiré longtemps aux Européens une extrême aversion, survivance d'un ancien *tabou* religieux. L'interdiction formulée par les Pontifes est donc tout à fait analogue à celle de certaines viandes dans la loi mosaïque, qui ne sont pas prohibées au nom de l'hygiène, mais parce que les animaux qui les fournissaient étaient « sacrés » et n'étaient mangés, par les populations païennes, qu'au cours de rites superstitieux. Ainsi s'explique encore la réponse relative au lard, qui paraissait si singulière à Pelloutier. Le pape demande qu'on le mange cuit ou séché à la fumée; c'est pour abolir la très ancienne superstition qui est au fond de tous les rites omophagiques de l'antiquité et qui consiste à croire que la communion est plus efficace lorsque la chair de l'animal sacré, que l'on mange rituellement, est dévorée crue et toute saignante. La question de l'apôtre et la réponse du pape révèlent ce fait important que les Germains du VIIIe siècle mangeaient encore rituellement le sanglier ou le porc[1]. Les Gaulois et sans doute aussi les Germains mangeaient sans scrupule des suidés, sauvages ou domestiques; mais, comme ces animaux avaient conservé un caractère sacré, il est probable que, de loin en loin, ils se sanctifiaient et communiaient en mangeant un

qui suivaient ces sacrifices. L'horreur qu'on a eue de ces faux actes de religion s'est répandue sur tout ce qui y entrait. » On ne saurait mieux dire, ni plus clairement.

1. Le pape autorise pourtant de manger du lard cru, *mais seulement après la solennité de Pâques* (voir le texte cité ci-dessus). Cette concession prouve à l'évidence que la prohibition n'a aucun caractère hygiénique, mais qu'elle a simplement pour but de supprimer la communion païenne au profit de la communion chrétienne. Cela est conforme à l'enseignement de saint Paul (I, *Cor.* 10, 20, 25), qui permet de manger toute espèce de viande, excepté celle qui a été sacrifiée aux idoles (ἱερόθυτον). Voir aussi la réponse de Grégoire II à Boniface (*Epist.* 13), qui allègue précisément ce passage en réponse à la question de Boniface : « Peut-on manger des animaux immolés (aux dieux du paganisme) en les sanctifiant par le signe de la croix ? »

suidé tout cru. C'est cet usage que le pape et l'apôtre ont voulu déraciner. Ainsi disparaît l'apparente étrangeté de leur correspondance, où les questions de cuisine, pour parler comme Pelloutier, ne sont que le dehors des questions de religion et de conscience[1].

Nous savons que les Islandais, jusqu'à leur conversion par les missionnaires du roi Olaf de Norvège (997), mangèrent du cheval *en certaines occasions*; on dit même qu'au moment de leur baptême, ils obtinrent la permission de manger encore du cheval, mais qu'ils ne tardèrent pas à y renoncer[2]. La tradition de l'hippophagie resta cependant assez vivace, dans les pays scandinaves, pour qu'ils aient été les premiers, au XIXe siècle, à revenir, sans opposition de leurs églises, à cet usage économique et inoffensif.

En dehors des aliments dangereux et dégoûtants, les seuls dont les hommes s'abstiennent sont ceux qu'ils considèrent comme sacrés (*tabous*). L'ethnographie nous enseigne qu'un aliment *tabou* (comme le porc chez les Syriens, le lièvre chez les Bretons de César) a été, à une époque très lointaine, un animal ou un végétal *totem*, considéré comme un protecteur et, incidemment, comme un ancêtre du clan. Il faut donc qu'il ait existé, longtemps avant l'aurore de l'histoire, un ou plusieurs clans aryens qui avaient le cheval pour *totem*. J'ai montré, dans un précédent travail[3], que le culte du cheval en Gaule est bien attesté, tant par le cheval de bronze *Rudiobus* adoré à Neuvy-en-Sullias[4] que par le culte de la déesse cavale Epona. En

1. Geffroy-Saint-Hilaire (*op. l.*, p. 150) cite cette curieuse phrase de Verheyen : « Les missionnaires russes (en Sibérie), imitant les papes du VIIIe siècle, trouvent, dans l'extirpation de l'hippophagie, un puissant auxiliaire pour empêcher les néophytes de retourner au culte des idoles. » Les moyens me manquent pour contrôler cette assertion.

2. Keysler, *op. l.*, p. 331, 334; Ridgeway, *op. l.*, p. 122; Geffroy-Saint-Hilaire, *op. l.*, p. 242. Voici le texte de Keysler, p. 333 : *Adventantibus Christianis in Islandiam, cum ob religionis discrepantiam in duas partes discissi essent incolae, Thorgeirrus nomophylax, adhuc ethnicus, hac condicione concordiam iniit nominique Christianorum reliquos accessuros pollicitus est, ut occulte modo sacra sua nefanda peragerent infantesque exponendi et equinas carnes comedendi licentia fruerentur.*

3. *Revue Celtique*, 1900, p. 269-306.

4. Ce cheval est bridé, mais non sellé; il n'y a pas trace qu'il ait jamais

pays germanique, les monuments figurés font défaut, mais j'ai déjà rappelé les textes de Tacite et de Saxo ; il me semble d'ailleurs qu'on peut tirer argument de certaines généalogies. D'après Bède (I, 15), les premiers chefs des Anglo-Saxons de Kent s'appelaient Hengist et Horsa et descendaient de Voden (Odin), auquel on sacrifiait des chevaux [1]. Or, on a reconnu depuis longtemps que *Hengist* et *Horsa* sont des personnages mythiques qui portent les noms de l'étalon (*Hengist*) et du cheval (*Horse*) ; Grimm ajoute (t. III, p. 380) que les rois mythiques intermédiaires, énumérés dans les listes de Bède, sont également des rois-chevaux (*Victgisc, Victa,* à rapprocher de l'anglo-saxon *vicg* = cheval). On peut donc se demander si ces vieilles généalogies remontant au dieu Odin n'impliquent pas l'existence d'un ou de plusieurs clans ayant pour ancêtre mythique un dieu-cheval analogue au Poseidon Hippios (c'est-à-dire *Hippos*) des Grecs et au Jupiter Menzana des Salentins. C'est une question que je soumets aux germanistes.

Je dois m'excuser d'avoir traité, dans ce mémoire, bien des questions étrangères au titre choisi ; mais personne, que je sache, n'avait encore mis en lumière l'aversion des Gaulois pour l'hippophagie ; d'autre part, la prohibition de l'hippophagie des Germains par les papes est encore expliquée, dans des ouvrages tout récents, par des motifs insuffisants ou absurdes [2]. Il n'était donc pas inutile de traiter la question dans son ensemble et de passer de la Gaule de César à la Germanie de saint Boniface.

Salomon Reinach.

porté un cavalier. Je crois qu'il passait pour la monture d'une divinité invisible, comme les chevaux sacrés que mentionne Saxo chez les Rugiens.

1. Keysler, *op. l.*, p. 326 : *Odino praeter verrem et armenta equus mactabatur.*

2. Voir, par exemple, Schrader, *Reallexicon der I. G. Alterthümer,* 1901, p. 573.

LE MYSTÈRE BRETON
DE SAINT CRÉPIN ET DE SAINT CRÉPINIEN

SUITE DU TEXTE

TRIULTE

Ampereur puissant, chuy ell en pep feson
ober vel a queret en desir o calon.
1725 Neseser ve serten ober o depechan :
deseuet eo ar bobl gant an daou vechant man.

ABONTUS

Me a lar dach, ma frins, mar priset ma chleuet,
e s-int daou den mechant. Lemett-int ves ar bet.
Ret eo dach eur veach cafet fin d-o bue,
1730 a laquat d-ar maro hep nep difulculte.

fo 29 CAYASET

Dre o deuotiono, es-int bet deut en pen
da vesan distroet ne on quet pet mil den.
O ch-oll bobl a dromplont o pidy o doue.
Ne on petra o sicour, nag a reont yue.
1735 Mar queret ma chridy, a<ma> lemel a boan,
e renquet eur veach ober o dibennan.

OBLANIUS

Prins bras Maximian, mar plich guenach cleuet,
a mar sentet ousin, e voint dibennet.
Penos, ma ympalaer, petra eo o ch-anuouy
1740 na ret o dibennan, dre ma ṣ-int tut gentil?

MAXIMIAN

Sa enta, tirantet, o chleueyer so lem.
Ma vo gant pep a droll breman trochet o fen.
Euit ma chontantin, exerset o courach.
Tourmantet on gante, a ma fury so bras,

LE MYSTÈRE BRETON
DE SAINT CRÉPIN ET DE SAINT CRÉPINIEN

SUITE DE LA TRADUCTION

TRIULTE

Puissant empereur, vous pouvez en toute manière
faire comme vous le voulez selon votre désir intime.
Il serait certainement nécessaire de les faire expédier.
Le peuple est abusé par ces deux méchants.

ABONTUS

Je vous dis, mon prince, si vous daignez m'entendre,
que ce sont deux méchants. Retranchez-les du monde.
Il faut qu'une bonne fois vous en veniez à bout,
et les mettiez à mort sans scrupules.

CAJASET

Par leurs dévotions ils sont venus à bout
d'avoir détourné je ne sais combien de milliers de gens.
Ils trompent tout votre peuple en priant leur dieu.
Je ne sais ce qui les secourt ni ce qu'ils font.
Si vous voulez m'en croire et m'ôter de peine,
vous devez une bonne fois les faire décapiter.

OBLANIUS

Grand prince Maximien, s'il vous plaît de m'entendre,
et si vous m'en croyez, ils seront décapités.
Comment, mon empereur, qu'est-ce qui vous ennuie
que vous ne les faites pas décapiter, puisqu'ils sont gentilshommes ?

MAXIMIEN

Ça, donc, bourreaux, vos épées sont tranchantes
Qu'on tranche la tête à chaque drôle, maintenant.
Exercez votre courage pour me contenter.
Je suis tourmenté par eux, et ma rage est grande,

1745 da chout ag y dougo breman vn tol cleue?
Tromplet vin assuret mar groeont quement se.
Me rey o dibennan gant ma arach <so bras>,
da chom voar ar paue da dibrin gant ar cheas,
a na deuy den er bet meumeus da douch outte,
1750 ma voint difromet memeus gant leonet goe.

Maximian et ses prins sortte, deux lange entre par chaqun bout.

LIDIAS *parle.*

Stouet ase, Crepin, a leset o peden,
ag astenet o couq, ma vo trochet o pen.

Crépin à genoux. LE 1er LANGE *parle.*

Euit nep gourdrouso, Crepin na spontet quet,
rag ary eo an n-eur ma veset curunet
1755 en pales an Dreindet, en creis an deliso.
Chuy a dougo ar palm en merq d-o victoi<r>yo.

CREPIN

Ma Saluer biniguet, ma Jesus, ma Doue,
breman (e)n neur diuesan, me rent dach ma yne.
Me o pet, ma Saluer, o peset sonch bepret
1760 dimes ar gristenien, ar guir gatoliquet.

Lidias tranche la tette de Crepin.

f° 29 v° PATISFARE

Breman, Crepinian, a te e-teus goellet?
Oll bedeno da vreur a so desan fayet.
Deus aman d-e guchen, a stou ase yue,
ma trochin d-it da ben breman gant ma chleue.

Crepinian a genoux. LE 2° LANGE *parle.*

1765 Courach, Crepinian, ne n-em estonet quet
euit nep gourdrouso dimes an dirantet.
Me so deut ves an eff euit o couragin,
dimes a beurs Yesus, mab ar voerches Vary.
Chuy (a) veso evurus hirie ebars en Eff,
1770 curunet trionfant gant palm a gant lore.

Les ange sortte. CREPINIAN *parle.*

Ma Yesus, ma Otro, chettu ary an de:
Contant on da veruel, pan d-e o polante;
pliget guenach, Otro, reseo on yneo
n-o pales trionfant, da voellet o yoayo.
1775 Me requet, ma Yesus, do ch-ilis militant,
ma hogmanto bemde, ma veso trionfant.
Me o pet choas eur oes, ma Saluer, ma Yesus,

de savoir s'ils supporteront maintenant un coup d'épée?
Je serai bien trompé s'ils le font.
Je les ferai décapiter dans ma rage qui est grande,
pour rester sur le pavé à être dévorés par les chiens.
Et que personne ne vienne même y toucher,
pour qu'ils soient démembrés par les bêtes sauvages.

Maximien et ses princes sortent ; deux anges entrent par chaque bout.

LIDIAS *parle.*

Agenouillez-vous là, Crépin, et cessez de prier,
et tendez votre cou pour que votre tête soit tranchée.

Crépin à genoux. LE 1er ANGE *parle.*

Ne vous effrayez d'aucune menace, Crépin,
car voici l'heure où vous serez couronné,
dans le palais de la Trinité, au milieu des délices.
Vous porterez la palme en signe de vos victoires.

CRÉPIN

Mon Sauveur béni, mon Jésus, mon Dieu,
maintenant à l'heure dernière je vous rends mon âme.
Je vous prie, mon Sauveur, souvenez-vous toujours
des chrétiens, des vrais catholiques.

Lidias tranche la tête de Crépin.

PATISFARE

Maintenant, Crépinien, est-ce que tu as vu?
Toutes les prières de ton frère lui ont failli.
Viens ici près de lui, et agenouille-toi aussi,
que je te tranche la tête maintenant avec mon épée.

Crépinien à genoux. LE 2e ANGE *parle.*

Courage, Crépinien, ne vous effrayez
d'aucune menace des bourreaux.
Je suis venu du ciel pour vous encourager,
de la part de Jésus, fils de la Vierge Marie.
Vous serez heureux aujourd'hui dans le Ciel,
couronné triomphalement de palmes et de lauriers.

Les anges sortent. CRÉPINIEN *parle.*

Mon Jésus, mon Seigneur, voici arrivé le jour :
Je suis content de mourir, puisque c'est votre volonté.
Qu'il vous plaise, Seigneur, de recevoir nos âmes
dans votre palais triomphant, pour voir vos joies.
Je demande, mon Jésus, pour votre église militante,
qu'elle s'augmente chaque jour, qu'elle soit triomphante.
Je vous demande encore une fois, mon Sauveur, mon Jésus,

po ch-eus on redimet gant o coat presius,
pliget quenach rein choas ar chras dar gristenien
1780 da vout en assurans en o ch-Ilis romen.

Mexa tranche la tete de Crepinian. MEXA *parle.*

Daouist d-as teuosion, a d-as oll bedeno,
gant eun tol cleue seul, chede da ben ous-traou.

PATISFARE

(E)uit chauderono plom, na(g) <vit> eoll beruet,
nin, gant on chleue(r)yer, on deus-int finiset.

LIDIAS

1785 Demp breman, on peuar, rag poent eo d-imp leinna;
poan ar oalch on n-eus bet gant an dut vechant ma.

VANTELMO

Demp enta, ma breudeur, pa eo gourchement;
lesomp-int da dibrin aman gant ar leonet.

Senne a gauche.

Rubian et sa seur Becade entre a droit. RUBIAN *parle.*

f° 30 Demp ma choar Becade, demp d-ar guer a Soixon:
1790 me a m-eus da ober da glasq provision.

BECADE

Demp enta, ma breurig, demp en quer voar vn dro:
me m-eus esom yue da brenan eur botto.

En rencontrant les cadaure. RUBIAN *parle.*

Otro Doue, ma choar, sell daou den dibennet!
Cruel oar bet outte, pa nen d-int ynteret.

BECADE

1795 A re-man, ma breur quer, eo ar quereeryon
(a) gomsas dimp a Jesus er guer man a Soixon.

RUBIAN

Demp ahan, ma choar quer, gant aon na vemp goelet,
dre ma s-omp christenien, rag na vemp comeret.

UNE VOIX DU CIEL *parle.*

Queset, queset guenach an daou gorf evurus
1800 en deus bet combattet dindant asseign Yesus.
Ynteret anese en eur plas assuret,
ma voint bisittet gant an dut afliget.

puisque vous nous avez rachetés de votre précieux sang,
qu'il vous plaise de donner encore aux chrétiens la grâce
d'être en paix dans votre Église romaine.

Mexa tranche la tête de Crépinien. MEXA *parle.*

En dépit de ta dévotion et de toutes tes prières,
d'un seul coup d'épée voilà ta tête à bas.

PATISFARE

Au lieu de chaudrons de plomb et d'huile bouillante,
nous, avec nos épées, nous en avons fini.

LIDIAS

Allons, maintenant, nous quatre, car il est temps que nous dînions.
Nous avons eu assez de mal avec ces méchantes gens là.

VANTELMO

Allons donc, mes frères, puisque c'est l'ordre,
laissons-les dévorer ici par les bêtes.

Scène à gauche.

Rubien et sa sœur Becade entrent à droite. RUBIEN *parle.*

Allons, ma sœur Bécade, allons à la ville de Soissons,
j'ai besoin d'y chercher des provisions.

BECADE

Allons donc, mon cher frère, allons en ville ensemble.
J'ai également besoin d'acheter une paire de souliers.

En rencontrant les cadavres, RUBIEN *parle.*

Seigneur Dieu ! ma sœur, vois deux hommes décapités.
On a été cruel avec eux puisqu'on ne les a pas enterrés.

BECADE

Ces gens-là, mon cher frère, sont les cordonniers
qui nous parlaient de Jésus dans cette ville de Soissons.

RUBIEN

Allons-nous-en d'ici, ma chère sœur, de peur d'être vus,
pour ne pas être pris parce que nous sommes chrétiens.

UNE VOIX DU CIEL *parle.*

Prenez, prenez avec vous ces deux corps bienheureux
qui ont combattu sous l'enseigne de Jésus.
Enterrez-les en lieu sûr,
pour qu'ils soient visités par les gens affligés.

RUBIAN

Ar voes(man) on deus cleuet a so abeurs Doue;
hastomp o chas ahan, quent euit ma vo de.
1805 <A>ma nin a gafe eur vaq oar ar reuier,
na vemp quet pel amser euit monet d-ar quer.

BECADE

Cregomp enne da chout ag y a so poner;
transportomp anese da quchen ar reuier.

RUBIAN *praudre Crepin et ditte:*

Me a m-eus goureet ma hiny voar ma fen;
1810 na gafan quet e poes mu euit eur bluen.

BECADE *praudre l'autre et ditte:*

Heman so eur miracl, me gret se assuret.
Vn doue a sicour bepret e uignonet.

RUBIAN

f° 30 v° O Doue! pebes tro on deus ahan d-ar guer,
ma na guefomp eur vaq en coste ar riuier.

BECADE

1815 En n-an Doue, ma breur, hastomp buan querset,
rac me <a> oel eur vacq er reuier o tonet.
Ma hallemp mont enny, na vesemp quet goellet:
na den ves a Soixon n-on deus bet rancontret.

En entrant dans le bataux, RUBIAN *parle.*

Sicour o<n> deus, ma choar, couraget, n-an Doue,
1820 ma voint ynteret quent euit ma vo de.
Heman so miraql bras, yoa bras so em chalon;
beach caer on deus groet o tonet da Soixon.
En n-ano Doue, ma choar, breman pan omp ary,
groeomp on diampich euit o yntery.

On entere les Saint. BECADE *parle.*

1825 Breman, ma breurig coant, pon n-eus ynt ynteret,
ne dalfe quet e-nach; es-on rejouisset,
o[1] voellet peguen scaon es-int bet da douguen,
trem[en]et ar riuier hep raunio na querden,
digaset pen da ben ragtal gant fill an dour.
1830 Me <a> gret em chalon eo Doue on sicour.

1. *o*, ms. *a*.

RUBIEN

La voix que nous avons entendue est de la part de Dieu ;
hâtons-nous de les emporter d'ici avant qu'il fasse jour.
Ici, nous pourrions trouver une barque sur la rivière ;
nous ne serions pas longtemps pour rentrer chez nous.

BECADE

Saisissons-les pour voir s'ils sont lourds.
Transportons-les tout près de la rivière.

RUBIEN *prend Crépin et dit :*

J'ai soulevé le mien sur ma tête :
je ne trouve pas qu'il pèse plus qu'une plume.

BECADE *prend l'autre et dit :*

Voilà un miracle, je le crois vraiment ;
un dieu secourt toujours ses amis.

RUBIEN

O Dieu, quel tour nous avons pour aller d'ici chez nous,
si nous ne trouvons pas de barque au bord de la rivière.

BECADE

Au nom de Dieu, mon frère, hâtons-nous de marcher,
car je vois venir une barque sur la rivière.
Si nous pouvions y monter, nous ne serions pas vus,
et nous n'avons rencontré personne de Soissons.

En entrant dans le bateau, RUBIEN *parle.*

Nous avons de l'aide, ma sœur, ayez du courage, au nom de Dieu,
pour qu'ils soient enterrés avant qu'il fasse jour.
C'est un grand miracle ; j'ai grande joie au cœur ;
nous avons fait un beau voyage en venant à Soissons.
Au nom de Dieu, ma sœur, maintenant que nous sommes arrivés,
faisons diligence pour les enterrer.

On enterre les Saints. BECADE *parle.*

Maintenant, mon beau petit frère, que nous les avons enterrés,
il ne servirait pas de le nier, je suis réjouie
de voir comme ils ont été légers à porter,
passés la rivière sans rames ni cordages,
portés d'un bout à l'autre tout droit au fil de l'eau ;
je crois dans mon cœur que c'est Dieu qui nous vient en aide.

RUBIAN

Daou dresor caer on n-eus aman digant Doue.
Stouomp voar on daoulin, pedomp e vajeste,
prosternomp dirasan da ober on peden,
pedomp breman on daou euit ar gristenien.

a genoux.

1835 M-o suply, ma Saluer, da ocmanty ar fe,
ma vo ar gristenien eur oes en liberte;
a d-an ydolattret, d-o chanauout breman;
daou den santel on deus ynteret er plas man.

Senne a droit.

Le pauvre Bertelot entre a gauche. BERTELOT *parle.*

f° 31 Me ya er mes a guer da glasq an aluson:
1840 gant famin e-uaruan er guer man a Soixon.
Me a so ympottant, dalchet em oll vempro;
ne allan quet querset, nemert gant ma falcho.
Me ya da bourmenin breman d-ar parougeou
da dy an esach[1] mat, da chout[2] alusono.

Rubian entre a droit. BERTELOT *continue.*

1845 M-o suply, ma den mat, reit din an aluson:
me en goulen ousoch, en n-ano Apollon.

RUBIAN

Souet bras on voar n-och o coms a Appollon:
nen deus quet ar gallout da sicour ar beoyon;
m-o pige goulenet en n-ano da Jesus,
1850 hennes en deus gallout d-o rentan evurus.
Ar Yesus man (a) hanuoan a so saluer ar bet,
a so maruet er groas balamor d-on pechet;
ar Jesus man en deus gallout d-o tiliuran,
a lem an oll a boan quement a gret desan.
1855 Aman so daou vartir ynteret en ty man,
so laquet d-ar maro dre ma credent desan;
an daou vartir man so serten en gras Doue;
mar carach o fidy, serten o sicoure.

BERTELOT

O tiscour admirabl a ra yoa d-am speret:
1860 me ya en oreson gant eur galon parfet,

1. *esach,* pluriel de *ozec'h* dont le pluriel ordinaire est *ezech.*

RUBIEN

Nous avons ici deux beaux trésors de la part de Dieu.
Mettons-nous à genoux, prions sa majesté,
prosternons-nous devant lui pour faire notre prière,
prions maintenant nous deux pour les chrétiens.

à genoux.

Je vous supplie, mon Sauveur, d'augmenter la foi
pour que les chrétiens soient un jour en liberté;
et pour que les idolâtres vous connaissent maintenant;
nous avons enterré deux saints à cette place.

Scène à droite.

Le pauvre Bertelot entre à gauche. BERTELOT *parle.*

Je vais chercher l'aumône hors de la ville :
je meurs de faim dans cette ville de Soissons.
Je suis impotent, paralysé de tous mes membres,
je ne puis marcher si ce n'est avec des béquilles;
je vais maintenant me promener aux paroisses,
chez les bons chefs de famille, pour avoir des aumônes.

Rubien entre à droite. BERTELOT *continue.*

Je vous supplie, mon bon homme, de me donner l'aumône,
je vous le demande au nom d'Apollon.

RUBIEN

Je suis fort étonné de vous entendre parler d'Apollon :
il n'a pas le pouvoir de secourir les pauvres.
Si vous l'aviez demandée au nom de Jésus,
celui-là a la puissance de vous rendre heureux.
Ce Jésus que je nomme est le sauveur du monde,
qui est mort sur la croix pour nos péchés.
Ce Jésus a le pouvoir de vous délivrer;
il tire de peine tous ceux qui croiront en lui.
Il y a ici deux martyrs enterrés dans cette maison,
qui ont été mis à mort parce qu'ils croyaient en lui.
Ces deux martyrs sont certainement dans la grâce de Dieu.
Si vous vouliez les prier, certainement il vous secourrait.

BERTELOT

Votre discours admirable donne joie à mon esprit :
je vais (me mettre) en oraison d'un cœur zélé,

2. *chout* pour *gout*.

da bidin ar Yesus o cheus anonset din,
ag an daou vartir (a) so ynteret en o ty.

Senne a droit.

Lempereur Constantin. Rosa, 1er page. Piron, 2e page. Dominin, 1er prins, Victorien, 2e prinsce, Mortocles, 3e prins, Teodoris, 4e prins entre a droit.

LEMPEREUR CONSTANTIN *parle.*

Me eo an ampereur so hanuet Constantin,
a ra profision mes ar lesen diuin;
1865 me oe seruiger da Yesus, ma Doue,
fo 31 vo a[ya da v]out christen, mar d-es e volante:
a me a m-eus desir, mar be e vadeles,
o seruigin fidel bette fin ma bues:
(di)mes ar lesen gristen e ran profision;
1870 me ador ma Yesus, ag a guitta Machom.
Na chomin dauantach bars er lesen bayen:
me a salut ar groas, ag a rey pinigen,
rag pa voan er gombat, e remarquis en er
vn assaign luisant en form da eur bannier,
1875 ag ebars en-e chreis e voa eur grusify,
pehiny voa portret Yesus Christ, map Mary.
Neuse e songis prest ebars er guir Doue,
ag e choullis ar chras da gat ar gombat se:
neuse e tisquaris ma oll enemiet,
1880 euel ma hinuoquis ma Salver biniguet;
[ma] reseui ar chras neue digant Yesus,
da gafet ar gombat, da vout victorius.
Drese e m-eus desir, gant ar chras a Doue,
da plantan ar lesen, a da greuuat ar fe,
1885 [m]a [vo]laquet an oll ebars en liberte;
[ma] voint en assurans da seruigin Doue.
Ragse, ma baronet, me o suply en gras,
stouomp voar on daoulin da saludin ar groas,
rentomp gras da Doue so crouer d-an effo,
1890 ma veomp viqtorius oar ar faous doueo.
a ma veso breman on Saluer biniguet
caret ag enoret gant quement so er bet.

ROSA, 1er *page.*

Stouomp enta, ma roue, da saludy ar groas,
a dougomp oll desy vn deuosion vras.
1895 Pedomp oll Yesus Christ ag ar voerches Vary,
da dont en pep amser euit on suporty;

pour prier le Jésus que vous m'avez annoncé,
et les deux martyrs qui sont enterrés dans votre maison.

Scène à droite.

L'empereur Constantin, Rosa, 1er page, Piron, 2e page, Dominin, 1er prince, Victorien, 2e prince, Mortocles, 3e prince, Teodoris, 4e prince entrent à droite.

L'EMPEREUR CONSTANTIN *parle.*

Je suis l'empereur nommé Constantin,
qui fais profession de la doctrine divine.
Je suis le serviteur de Jésus, mon Dieu,
qui deviendrai chrétien si c'est sa volonté,
et j'ai le désir, si c'est son bon plaisir,
de le servir fidèlement jusqu'à la fin de ma vie.
Je fais profession de la doctrine chrétienne,
j'adore mon Jésus et quitte Mahomet ;
je ne resterai pas davantage dans la doctrine payenne :
je salue la croix et ferai pénitence.
Car, quand j'étais au combat, je remarquai dans l'air
une enseigne luisante en forme de bannière ;
et au centre, il y avait un crucifix
qui était le portrait de Jésus-Christ, fils de Marie.
Alors je songeai promptement au vrai dieu,
et je demandai la grâce de gagner cette bataille.
Alors j'abattis tous mes ennemis,
dès que j'invoquai mon sauveur béni
si bien que je reçus alors de Jésus, la grâce
de gagner le combat, d'être victorieux.
C'est pourquoi je désire avec la grâce de Dieu,
pour implanter la religion et fortifier la foi,
que tous soient mis en liberté
pour qu'ils puissent sans danger servir Dieu.
C'est pourquoi, mes barons, je vous supplie en grâce :
mettons-nous à genoux pour saluer la croix
rendons grâce à Dieu qui est le créateur des cieux,
pour que nous soyons victorieux des faux dieux,
et que notre sauveur béni soit maintenant
aimé et honoré par quiconque est au monde.

ROSA, 1er *page.*

Agenouillons-nous donc, mon roi, pour saluer la croix,
et portons-lui tous une grande dévotion.
prions tous Jésus-Christ et la Vierge Marie
de venir nous soutenir en tout temps,

a goulenomp ar chras ous Doue so en eff,
da ober er bet man herue e volante.

fo 32 *Il faut posee vne croax au milieu du teattre.*

CONSTANTIN *et ces prins a genoux et ditte :*

Me o salut, croas ma Doue,
1900 gant eur guir regret em yne ;
reit dimp pardon, o ma Yesus,
dre virit o croas presius.
O croas diuin, o croas santel,
chuy neus douguet corf on Saluer
1905 a soufret enoch ar maro,
euit prenan on yneo ;
o croas, chuy eo on esperans,
nin o salut gant reuerans,
euit ma-m bomp, digant Yesus,
1910 vn eternitte evurus. Amen.

PIRON, 2e *page, parle.*

Ar groas se on armo, a so dimp evurus ;
nep a dalcho, bepret a vo victorius ;
goellet a ret er fat dre ar voes ar groas se,
o cheus bet teraset arme bras Maxence.
1915 Nep a ador ar groas en n-enor da Yesus,
lech ma liuro compat a vo victorius.
Monarq bras, puissant, me doug dach respet vras,
pa voellan a hanoch o ch-adorin ar groas.

CONSTANTIN

Me a protest breman d-am redempteur guirion
1920 penos es-on christen ; e-ran profision ;
d-ar gristennien memeus, biquen <me> ne fayan,
rag me so resoluet a-gren, ar veach man.
Guir gristen on brema, me disclery ar lesen,
m-en defo liberte dre oll ar gristenien ;
1925 difen a ran memeus da gontestin ane,
na da laret eur guir enep ar guir Doue.
Difen a ran ouspen na vo da ampich den
da reseo badeyant, d-en-em ober christen.

DOMININ, 1er *prins.*

fo 32 vo Me a lar dach, ma prins, pan d-och christen rentet,
1930 emeus choant da choulen digueneech eur requet,
ma rach choas vn edit euit ar gristenien,
ma fleuriso dreoll breman ar guir lesen,
ma vo discleryet dre o ch-oll ampire
ma vo ar gristenien ebars en liberte.

et demandons à Dieu qui est au ciel, la grâce
de faire en ce monde selon sa volonté.

Il faut poser une croix au milieu du théâtre.

CONSTANTIN *et ses princes à genoux disent :*

Je vous salue, croix de mon Dieu,
avec une vraie contrition dans mon âme.
Pardonnez-nous, ô mon Jésus,
par le mérite de votre précieuse croix.
O croix divine, ô croix sainte,
vous qui avez porté le corps de notre Sauveur
qui a souffert pour nous la mort,
pour racheter nos âmes ;
ô croix, vous êtes notre espérance ;
nous vous saluons avec révérence,
pour que nous ayons de Jésus
une éternité heureuse. Amen.

PIRON, 2e *page, parle :*

Cette croix de nos armes nous est heureuse :
celui qui la tiendra, toujours sera victorieux :
vous voyez bien que c'est par le signe de cette croix
que vous avez terrassé la grande armée de Maxence.
Celui qui adore la croix en l'honneur de Jésus,
sera victorieux là où il livrera bataille.
Grand et puissant monarque, je vous porte grand respect
lorsque je vous vois adorer la croix.

CONSTANTIN

Je proteste maintenant à mon vrai rédempteur
que je suis chrétien ; j'en fais profession ;
je ne ferai même jamais défaut aux chrétiens,
car j'y suis résolu formellement cette fois-ci.
Je suis un vrai chrétien maintenant, je proclame cette loi
que les chrétiens auront liberté partout ;
je défends même de les molester,
et de dire un mot contre le vrai Dieu.
Je défends en outre qu'on aille empêcher qui que ce soit
de recevoir le baptême, de se faire chrétien.

DOMININ, 1er *prince.*

Je vous dis, mon prince, puisque vous voilà rendu chrétien,
que j'ai envie de vous adresser une requête,
pour que vous fassiez encore un édit pour les chrétiens,
pour que fleurisse partout maintenant la vraie doctrine,
pour qu'il soit déclaré par tout votre empire
que les chrétiens seront libres.

CONSTANTIN

1935 Chuy lar guir Dominin, reson eo o cleuet;
o coulen a so mat, ag a blich d-am speret.
Choas e ran vn edit, obseruet veso sur,
ma veso rampliset ar lesen a bep tu.
O cleuet ma edit, an oll a-uo contant,
1940 dre ma halloint hardy reseo ar vadeyant.
Ober a ran difen ous an heretiquet,
n-o defo da droug coms ous ar gatoliquet.
Choas dre an edit man, e hordrenan ouspen,
nep en deus bugale, na choas seruigeryen,
1945 mar o defe desir da reseo badeiyant,
ma voint badeet dan n-eur m-o defo choant;
ouspen, ar gristenien a so er forestyo,
en danger ar leonet, cuset er chauernio,
ma defo liberte da donet da vale,
1950 a da retorn d-o bro, pa gomandan dese.
Anfin, d-ar gristenien e ro-an assurans,
da ren em ampire hep trubuill nag offans:
me a rey yliso euit ar gristenien,
me en-em exposo dre oll uit o souten;
1955 cals dimes anese a so martiriset,
ag a ra miraclo, an drase m-eus goelet;
choas e reont bemde, mar queret sellet se,
dre ar chras o deus bet digant ar guir Doue.

VICTORIEN, 2e *prins.*

Ampereur Constantin, yoa a m-eus o choelet
1960 o cheus choaset lesen ar guir catoliquet.
fo 33 Breman, ar gristenien en defo liberte
ag assurans parfet da seruigin Doue;
breman e chomoint pep hiny en-e vro,
na gusoint pelloch ebars er forestyo.

CONSTANTIN

1965 Ouspen, e hordrenan d-an oll prinset christen
discar o doueo ag o ydolo ven;
a me, euel monarq, quement ha m-o goelin,
m-o raso d-an douar, hep reservy hiny.

MORTOCLES, 3e *prins.*

Ma frins a ma monarq, a voent choas o [1] choelan
1970 eur faous ydol chomet da Deocletian.

1. Ms. e.

CONSTANTIN

Vous dites vrai, Dominin, il y a lieu de vous écouter,
votre demande est bonne et plaît à mon esprit.
Je vais encore faire un édit — il sera certainement observé —
pour que la religion soit pratiquée de tout côté.
Tous seront contents en entendant mon édit,
parce qu'ils pourront hardiment recevoir le baptême.
Je fais défense aux hérétiques
de médire des catholiques.
De plus, par cet édit, j'ordonne en outre
à quiconque a des enfants, ou encore des serviteurs,
si ceux-ci désirent recevoir le baptême,
qu'ils soient baptisés quand ils en auront envie.
En outre, les chrétiens qui sont dans la forêt,
exposés aux bêtes, cachés dans les cavernes,
qu'ils aient la liberté d'aller se promener,
et de retourner dans leur pays, puisque je leur commande.
Enfin, aux chrétiens, je donne l'assurance
de vivre dans mon empire, sans trouble ni offense :
je bâtirai des églises pour les chrétiens,
je m'exposerai partout pour les soutenir;
beaucoup d'entre eux ont été martyrisés,
et font des miracles, cela je l'ai vu.
Ils le font encore tous les jours, si vous voulez le voir,
par la grâce qu'ils ont reçue du vrai Dieu.

VICTORIEN, 2e *prince.*

Empereur Constantin, j'ai du plaisir à voir
que vous avez choisi la religion des vrais catholiques.
Maintenant les chrétiens auront la liberté
et la faculté parfaite de servir Dieu.
Maintenant ils resteront chacun dans son pays,
ils ne se cacheront plus dans les forêts.

CONSTANTIN

De plus, j'ordonne à tous les princes chrétiens
d'abattre leurs dieux et leurs vaines idoles ;
et moi, en ma qualité de monarque, tout ce que j'en verrai,
je les raserai jusqu'à terre, sans aucune exception.

MORTOCLÈS, 3e *prince.*

Mon prince et mon roi, on vit encore
une fausse idole laissée par Dioclétien.

Goel ve dimp e discar, peotrament e dispen,
no chomo quet ase dirag ar gristenien.

CONSTANTIN

Tennet o cleveyo, ma baronet breman,
ma veso ranuerset ydol Deocletian,
1975 Ma seuomp yliso en plas ar fals templo,
euit ofr sacrifis da Jesus, on Otro.
A chuy, Teodoris, et en quer tout espres
da buplian m(a) aret, a quercouls voar ar mes.

Senne a droit. Teodoris a gauche.

TEODORIS *entre a gauche et ditte:*

Me ya, euel eur prins d-am monarq souueren,
1980 ag euit puplian vn aret pendaben,
ma s-in en ambassat partout dre ar cheryo,
d-anons dar gristenien gant yoa ar cheselo[1].

Marche

Me meus comandamant digant ma ympalaer
da buplian dreoll vn edit a so caer:
1985 heman so vn aret contrel da re so bet;
a rey d-ar gristenien besan rejouisset.

Marche

A Rom on sortiset, a deut dre Ytaly,
f° 33 v° da ober distrugean an oll ydolattry,
antreet on en Sauoix, disquenet en Leon,
1990 ahane e s-on deut ragtal bette Soixon.

Marche

N-en deus quer en ampir n-em-eus an pupliet,
a breman en Soixon me ya da lauaret.
Constantin ampereur en deus groet ordrenans
ma hallo pep christen beuan en assurans,

Marche

1995 a groet difen espres ous an heretiquet
na douchoint yames ous ar gatoliquet;
a mar o deus desir da reseo badeiyant,
na vo quet d-o refus, d-an n-eur m-o defo choant.

Marche

1. Voy. Em. Ernault, *Glossaire moyen breton,* p. 527.

Il vaudrait mieux pour nous l'abattre ou la mettre en pièces
pour qu'elle ne reste pas là devant les chrétiens.

CONSTANTIN

Tirez vos épées, maintenant, mes barons,
pour que l'idole de Dioclétien soit renversée.
Bâtissons des églises à la place des faux temples,
pour offrir des sacrifices à Jésus, notre Seigneur.
Et vous, Théodoris, allez tout exprès en ville
pour publier mon arrêt, et aussi à la campagne.

Scène à droite. Théodoris à gauche.

THEODORIS *entre à gauche et dit :*

Je vais, comme prince de mon roi souverain,
publier un arrêt d'un bout à l'autre,
pour que j'aille en ambassade partout dans les villes,
pour annoncer aux chrétiens avec joie les nouvelles.

Marche

J'ai ordre de mon empereur
de publier partout un édit qui est beau :
c'est un arrêt contraire à ceux qui ont été (faits) ;
il va faire se réjouir les chrétiens.

Marche

Je suis sorti de Rome et venu à travers l'Italie,
pour faire détruire toute l'idolâtrie.
Je suis entré en Savoie, descendu dans Lyon,
de là, je suis venu tout droit jusqu'à Soissons.

Marche

Il n'y a pas de ville dans l'empire où je ne l'aie publié,
et maintenant je vais dire à Soissons
que l'empereur Constantin a ordonné
que tout chrétien puisse vivre en sécurité,

Marche

et fait défense expresse aux hérétiques
de jamais toucher aux catholiques,
et s'ils désirent recevoir le baptême,
qu'il n'y ait pas à le leur refuser, quand ils en auront envie.

Marche

Ouspen e hordren choas d-an oll prinset ch<r>isten,
2000 da discar o semplo ag o ydolo ven.
Me a so deut espres da disclery ar lesen,
ma veso ymprimet[1] lesen ar gristenien.

Marche

Difen a ra ouspen da droug coms anese,
na da laret eur guir enep ar guir Doue;
2005 ouspen e-tifen choas na vo da ampich den
da reseo badeiyant, d-enem ober christen.

Senne a droit.

Manius et son enfant entre a gauche. OBLANIUS *parle.*

Peguen evurus omp! Breman hellomp bale
entresomp, christenien, pan d-eo plantet ar fe.
Ar beoyan ympottant, pel <a> so afliget,
2010 a yal da visittan ar sent martiriset.
Me ya da glasg remet d-eur buguel m-eus aman.
Glachar a so em chalon, pa sellan anesan.
Meurbet eo afliget, nemert Doue n-en goar;
cam eo, siuoas, a dall, neuse mut ha bousar.
2015 Cleuet am eus laret, en bilagen Berda
e heus daou sant Martir a ra miraclo bras.
Quement den ympottant a ya dy d-o goellet,
f° 34 o tont d-o ynuoquin e reseuont remet.
Me gare cat vn den da discoe din an n-ent,
2020 ag em rente eno euit d-pidin ar sent.

Yasot entre a droit. MONIUS *continue.*

En n-an Doue, ma den, discoeset din breman
an n-ent, mar plich guenach, da visittan Berda.

YASOT

Chettu ase an n-ent, em ber es-och ary;
chuy a ya, a gredan, da ve an <daou> vartir.

MANIUS

2025 Me gret es-omp ary bars er plas a glasquan.
Me a ya da antren euit o bisittan.
Me a ya da laquat ma buguel voar ar be;
me yel voar ma daoulin, euit pidy Doue.

A genoux.

Ma Doue, ma chrouer, chuy a so puissant,

1. Anachronisme.

En outre, il ordonne encore à tous les princes chrétiens
d'abattre leurs temples et leurs vaines idoles.
Je suis venu tout exprès pour publier la loi,
pour que la doctrine des chrétiens soit imprimée.

Marche

Il défend en outre de médire d'eux,
et de dire mot contre le vrai Dieu.
En outre, il défend encore que l'on aille empêcher qui que ce soit
de recevoir le baptême, de se faire chrétien.

Scène à droite.

Manius et son enfant entrent à gauche. OBLANIUS *parle.*

Comme nous sommes heureux, maintenant nous pouvons aller et venir,
nous tous, chrétiens, puisque la foi est implantée.
Les pauvres impotents qui sont affligés depuis longtemps,
iront visiter les saints martyrs.
Je vais chercher remède pour un enfant que j'ai ici.
J'ai de la douleur au cœur quand je le regarde.
Il est fort accablé, Dieu seul le sait.
Il est boiteux, hélas! et aveugle, muet et sourd.
J'ai entendu dire que dans le village de Berda
il y a deux saints martyrs qui font de grands miracles.
Tous les gens impotents qui vont là les voir,
en les invoquant reçoivent leur guérison.
Je voudrais trouver quelqu'un pour me montrer le chemin,
et m'y rendre pour prier les saints.

Jasot entre à droite. MANIUS *continue :*

Au nom de Dieu, brave homme, montrez-moi maintenant
le chemin, s'il vous plaît, pour visiter Berda.

JASOT

Voilà le chemin. Sous peu vous serez arrivé.
Vous allez, je crois, à la tombe des deux martyrs.

MANIUS

Je crois que nous sommes arrivés à la place que je cherche.
Je vais entrer leur faire visite.
Je vais mettre mon enfant sur la tombe;
je me mettrai à genoux pour prier Dieu.

A genoux.

Dieu, mon créateur, vous qui êtes puissant.

2030 pliget guenach sicour ma buguel ynosant.
M-o suply, sant Crepin, a chuy Crepinian,
m-o pet a voir galon, on sicouret breman.
Sicouret ma buguel dalchet en-e vempro;
o pet true outtan, dre Yesus, on Otro.

Lenfant comanse a marcher. MANIUS *continue.*

2035 Heman eo ar miracl so groet en-on andret:
me a oell ma buguel dirason o querset,
Nen de mu cam na dall, nag yue ympottant;
diuarch[1] a ra breman dre vertu an daou sant.
Demp d-ar guer, ma buguel, p-o ch-eus bet ar yechet
2040 dre ar chras a Doue ag ar sent biniguet.

LENFANT

Demp, ma sat, demp yoaus d-ar guer da vet ma mam;
breman me goms er fat, ha nen don pelloch cam.
Ouspen yue, ma sat, nen don pelloch bousar.
Biruiquen ar sent man n-en da ves ma memoar.

f° 34 v° MANIUS

2045 Obliget omp bemde da bidy eun Doue,
a meuli an daou sent en dra tougomp bue.
Demp enta, ma buguel, a pupliomp breman
ar vertu admirabl dimes an daou sant man.

Senne a gauche.

Phelipot prandre dans la main de Mercenat prour le condnire entre a droit.

MERCENAT *parle.*

Brassan poan a oufet da gafet oar ar bet,
2050 eo pa n-eur quefer dall, priuet mes ar goellet.
Ne on pellech es-an, ma na ven conduet:
eur fatig vras am-eus dre ar vro o querset.
Euneg vla so breman aboe na m-eus goellet;
ympliet ma mado o clasq cafet remet;
2055 mes ar vrut so er vro a ra yoa d-am chalon,
o cleuet heus daou gorf santel tost da Soixon.
Discoeset d-in an n-ent da vonet d-o chafet;
en bilajen Berda e-maint ynteret;
ma hallen cat ar chras da ariout gante,
2060 e reseuen (ar) goellet gant ar chras a Doue.

1. *diuarch,* emprunt au haut breton *démarcher,* qui se dit des enfants qui

Qu'il vous plaise de secourir mon enfant innocent.
Je vous supplie, saint Crépin, et vous, Crépinien,
je vous prie d'un cœur sincère, secourez-nous maintenant.
Secourez mon enfant paralysé des membres;
ayez pitié de lui, par Jésus, notre Seigneur.

L'enfant commence à marcher. MANIUS *continue.*

Voilà le miracle fait à notre égard:
je vois mon enfant marcher devant moi.
Il n'est plus boiteux, ni aveugle, ni impotent:
il marche maintenant par la vertu des deux saints.
Retournons à la maison, mon enfant, puisque vous êtes guéri,
par la grâce de Dieu et des saints bénis.

L'ENFANT

Allons, mon père, allons joyeusement à la maison vers ma mère.
Maintenant je parle bien, et ne suis plus boiteux.
De plus aussi, mon père, je ne suis plus sourd.
Jamais ces saints ne sortiront de ma mémoire.

MANIUS

Nous sommes obligés de prier chaque jour un Dieu,
et de louer les deux saints, tant que nous aurons la vie.
Allons donc, mon enfant, et publions maintenant
la vertu admirable de ces deux saints.

Scène à gauche.

Philipot prenant la main de Mercenat pour le conduire, entre à droite.

MERCENAT *parle.*

La plus grande peine qu'on puisse avoir au monde,
est de se trouver aveugle, privé de la vue.
Je ne sais où je vais si je ne suis conduit.
J'ai une grande fatigue à marcher à travers le pays.
Il y a onze ans maintenant que je n'ai plus vu.
J'ai dépensé mes biens en cherchant à trouver la guérison,
mais le bruit qui court dans le pays me met la joie au cœur:
j'ai entendu qu'il y a deux saints corps près de Soissons.
Montrez-moi le chemin pour aller les trouver.
Ils sont enterrés dans le village de Berda.
Si je pouvais avoir la grâce d'arriver auprès d'eux,
je recevrais la vue par la grâce de Dieu.

commencent à faire des pas (E. Ernault).

PHELIPOT

[Di]staget ! Mercenat, ary omp gant an ty,
[ma] veet diliuret, a lemmet a anouy.
Chettu ase an-ty, Mercenat, antreet,
stouet oar an daoulin, oar ve ar vartiret.

MERCENAT *a genoux et ditte :*

2065 Ma Saluer biniguet, m-o pet ag o suply :
me a so affliget, o pet true ousin ;
pliget guenach, otro, ag o sent martiret,
Crepin a Crepinian, m-am beso ar goellet.
Me o suply, Crepin, a chuy, Crepinian,
2070 sicouret a hanon, es-on pel so en poan.
Dre verit ar martir o cheus bet anduret,
pedet dirag Doue m-am beso ar goellet.
Me o trugarequa, ma Saluer biniguet,
f° 35 ag o taou sant martir : bet am-eus ar goellet.
2075 Quement den a quifin, me lauaro dese
donet betteg ar be, da enoryn Doue.

Senne a droit.

ROMANUS *entre a gauche et ditte :*

Ma Doue, ma chrouer, m-o pet ma sicouret :
choeseg bla so brema boe ma s-on affliget ;
me ya brema souden da Verda hep aret,
2080 da visittan ar be ar sent martiriset.
Cleuet am-eus laret, ha n-en deus quet nep mar,
e-reont ar chleuet [1] d-an dut a ve bousar,
a d-ar re a ve cam e-reont ar cherset.
Allas me a so yue, siuoas din, affliget.
2085 Euitse, emeus groet vn nombr bras ves a hent,
euit dont d-ar vro-ma da chout [2] sicour ar sent.
A chettu my ary gant bilagen Berda,
a laqua ma chalon rampliset ves a yoa.
Drugare, ma Doue, ma Saluer biniguet,
2090 es-on ary er plas ma reseuin remet.
Me ya oar ma daoulin da ober oreson,
da bidy ma Saluer Yesus, roue an tron,
M(e) o suply ag o pet, ma redempteur Yesus,
beset bars em andret bepret trugareus.
2095 An otro sant Crepin, a sant Crepinian,

1. *e-reont ar chleuet,* litt. ils font l'ouïe ; mieux vaudrait *e-roont,* ils donnent.

PHILIPOT

Arrêtez, Mercenat, nous sommes arrivés à la maison
où vous serez délivré de vos ennuis.
Voilà la maison, Mercenat, entrez,
mettez-vous à genoux sur la tombe des martyrs.

MERCENAT *dit à genoux :*

Mon Sauveur béni, je vous prie et vous implore :
je suis affligé ; ayez pitié de moi.
Qu'il vous plaise, Seigneur, et à vos saints martyrs,
Crépin et Crépinien, que j'aie la vue.
Je vous supplie, Crépin, et vous, Crépinien,
secourez-moi, je suis depuis longtemps dans la peine.
Par le mérite du martyre que vous avez enduré,
priez devant Dieu que j'obtienne la vue ;
je vous remercie, mon Sauveur béni.
et vos deux saints martyrs. J'ai reçu la vue.
A quiconque je trouverai, je dirai
de venir à la tombe honorer Dieu.

Scène à droite.

ROMANUS *entre et dit :*

Mon Dieu, mon créateur. je vous prie, secourez-moi,
voilà seize ans maintenant que je suis affligé.
Je vais à l'instant à Berda, sans m'arrêter,
faire visite à la tombe des saints martyrisés.
J'ai entendu dire — et il n'y a pas de doute,
qu'ils rendent l'ouïe aux gens qui sont sourds,
et à ceux qui sont boiteux, ils donnent la faculté de marcher.
Hélas, je suis aussi, malheureusement pour moi, affligé.
C'est pourquoi j'ai fait beaucoup de chemin
pour venir en ce pays pour avoir le secours des saints.
Et me voici arrivé au village de Berda,
ce qui me remplit le cœur de joie.
Merci, mon Dieu, mon Sauveur béni,
me voici arrivé au lieu où je recevrai remède.
Je vais me mettre à genoux pour faire oraison,
pour prier mon Sauveur Jésus, roi du ciel.
Je vous supplie et vous prie, mon rédempteur Jésus,
soyez toujours miséricordieux à mon égard.
Seigneur saint Crépin et saint Crépinien,

2. *chout* pour *gout*.

o pet true ousin ma diliuret a boan.
M-o pet ma sicouret : reit ners d-am goasio,
ma hillin libramant maney[1] ma mempro,
euel o cheus bet groet en andret pep hiny
2100 o tont da visittan ar plas ma d-o meulin.
O miracl admirabl, ma Saluer biniguet,
chettu me rentet salo, ag a boan diliuret,
dre chras o taou vignon, Crepin, Crepinian ;
me <a> rent dach grasso ; me ya d-ar guer breman.

Senne a gauche.

f° 35 v° *Le Magistrat ; Cleofatte, habittante de Soixon entre a gauch.*
Lambassadeur du Saint Père le pape entre a droit.

LAMBASSADEUR *parle.*

2105 Me so un ambassad[2] a deu dimes a Rom,
da digas lisero d-ar guer ves a Soixon.
Lisero so guene a so siellet mat,
euit presanty dach, roet din gant ar pap.
Pa n-och ves a Soixon natif abitantet,
2110 me ro dach anese gant enor a respet ;
groet ameus ma deuer : ragse deliberet,
presantet a m-eus ynt d-an nep ma choant dleet.

LE MAGISTRAT, 1er *habittant.*

Chettu aman liser a so digant ar pap ;
ragse tentomp eues, en-em gleuomp er fat,
2115 en-em songet er fat, a reit o ch-auis din,
ma clesquomp ar voyen euit o diguery.

CLEOFATE, 2° *habittant.*

Ret eo en-em gleuet, an eill ag eguile,
euit derchel conseill touchant da quement se.
[D]onet d-o digueri hep assamblin ar bobl,
2120 [na ue quet dereat]. Ni a so eur guer nobl.

LE MAGISTRAT, 1er *habittant.*

[Ya] guir a leret, a mat eo o ch-auis,
me ya da diguemen an otroue Justis.
Y eo are guentan ; rag se eseo dleet,
particulierement dougen dese respet.

1. *Maney,* voy. Em. Ernault, *Glossaire moyen breton,* p. 391.

ayez pitié de moi, délivrez-moi de peine.
Je vous prie, secourez-moi ; donnez la force à mes veines,
pour que je puisse librement remuer mes membres,
comme vous l'avez fait à l'égard de tous ceux
qui viennent visiter cet endroit pour vous louer.
O miracle admirable, mon Sauveur béni,
me voilà guéri et délivré de peine,
par la grâce de vos deux amis Crépin et Crépinien.
Je vous rends grâce ; je vais à la maison maintenant.

Scène à gauche.

Le Magistrat ; Cleofatte, habitant de Soissons, entrent à gauche ; l'ambassadeur du Saint-Père le pape entre à droite.

L'AMBASSADEUR *parle.*

Je suis un ambassadeur qui vient de Rome
apporter des lettres à la ville de Soissons.
Les lettres que j'ai, sont bien scellées ;
pour vous être présentées, elles m'ont été remises par le pape.
Puisque vous êtes des habitants natifs de Soissons,
je vous les donne avec honneur et respect.
J'ai fait mon devoir. C'est pourquoi, délibérez,
je les ai présentées à ceux à qui elles étaient dues.

LE MAGISTRAT, 1er *habitant.*

Voici des lettres qui viennent du pape.
C'est pourquoi, faisons attention, entendons-nous bien ;
Réfléchissez-bien, et donnez-moi votre avis,
pour que nous trouvions le moyen de les ouvrir.

CLEOFATE, 2e *habitant.*

Il vous faut nous entendre l'un l'autre,
pour tenir conseil relativement à cela.
Aller les ouvrir sans assembler le peuple
ne serait pas convenable. Nous sommes une ville noble.

LE MAGISTRAT, 1er *habitant.*

Oui, vous dites vrai, et bon est votre avis ;
je vais faire venir les messieurs de la justice.
Ce sont les premiers ; c'est pourquoi il est dû
de leur porter respect tout particulièrement.

2. *ambassad,* voy. Em. Ernault, *Glossaire moyen breton,* p. 13.

Senne a gauche.

Le Greffier, le magistrat, Cleofate, lambassadeur, Beda, Climanus pretre, Caruis, Gema, Tatua, Gusso, Vale entre tout a droit.

LE GREFFIER *lise la lettre.*

2125 Chettu ama liser digant an tat santel,
a requet diguenech, Soixonis, eur goulen,
relego daou vartir o ano verq ama :
vnan a so Crepin, un all Crepinian,
ganet er guer a Rom, a extraction nobl,
f° 36 2130 mignonet da Doue, choaset a vesq ar bobl.
Miraclo bras a reont ; ar pap en deus cleuet,
ma tesir ma uoint breman canoniset ;
o pidin a-ra choas ma voint assistet,
da uont d-ar guer a Rom gant enor a respet.

LE MAGISTRAT

2135 Me a ro ma auis d-o lesel en Soixon :
quer couls e maint aman euel pa vent en Rom.
Comotoch (e) maint ama d-an dut mes ar chontre,
da uont d-o bisittan p-o defo bolante,
euit monet da Rom da glasq soulageamant,
2140 da nep uo affliget, nag yue ympotant.
N(a) ellon quet mont a bel da gafet remegeo.
Rag se tleomp bepret o miret bars er vro.

CLEOFATTE

Ymposipl a ve dimp refusin e choulen,
pan deo on tat santel a chieff mes on lesen ;
2145 ouspen da Yesus Christ eo viquel generall,
lutanant souueren dindan dan voar an douar.

LAMBASSADEUR ROM

Chuy goms gant eur reson ; o ch-auis a so mat ;
ret eo obeissan d-on tat santel ar pap ;
a pan d-eo guir penos en deus choant d-o chafet,
2150 ebars en guer a Rom da uout canoniset,
chuy a dle o rentan hep ober contenans,
ebars er guer a Rom, gant pep rejouisans.

BEDA

Eur regret uras on neus, ambassadeur fidel,
dre ma rencomp quittat ar relego santel.
2155 Miraclo bras a rent er guer man a Soixon ;
dont a re<t> d-o chafet dimes a bep canton.

Scène à gauche.

Le Greffier, le magistrat, Cleofate, l'ambassadeur, Beda, Climanus prêtre, Caruis, Gema, Tatua, Gusso, Valet entrent tous à droite.

LE GREFFIER *lit la lettre.*

Voilà une lettre du Saint-Père
qui vous fait, Soissonnais, une demande :
les reliques de deux martyrs dont il marque le nom ici,
— l'un est Crépin, l'autre Crépinien,
nés dans la ville de Rome, de noble extraction,
amis de Dieu choisis parmi le peuple.
Ils font de grands miracles, le pape l'a entendu (dire),
si bien qu'il désire qu'ils soient maintenant canonisés.
Il vous prie encore qu'ils soient accompagnés,
pour aller à la ville de Rome avec honneur et respect.

LE MAGISTRAT

Je vous donne mon avis de les laisser à Soissons.
Ils sont aussi bien ici que s'ils étaient à Rome.
Ils sont plus commodément ici pour les gens du pays,
pour aller leur faire visite quand ils le voudront,
que d'aller à Rome, chercher un soulagement
pour quiconque est affligé, ou aussi impotent.
Ils ne peuvent aller loin chercher des remèdes.
C'est pourquoi nous devons toujours les garder au pays.

CLEOFATE

Il nous serait impossible de refuser sa demande,
puisque c'est notre Saint-Père et le chef de notre religion.
De plus, il est le vicaire général de Jésus-Christ,
lieutenant souverain sous lui sur la terre.

L'AMBASSADEUR DE ROME

Vous parlez bien, votre avis est bon :
il faut obéir à notre Saint-Père le pape ;
et puisqu'il est vrai qu'il a envie de les avoir
dans la ville de Rome pour être canonisés,
vous devez les rendre sans faire de façons
dans la ville de Rome, avec toute espèce de réjouissances.

BEDA

Nous avons grand regret, fidèle ambassadeur,
de devoir quitter les saintes reliques.
Elles faisaient de grands miracles dans cette ville de Soissons,
on venait les trouver de tous les cantons.

CLIMANUS

Ret eo ma uemp yngrat, ha memeus ynfidel,
refusin e choulen d-ar pap on tat santel,
viquel da Yesus Christ, on pen ues an ylis.
2160 Obeisomp desam, a heillomp e auis,
† Exposet-int[1] breman in cadeur Sant Per (e)n Rom,
couls e uoint eno, ag er guer a Soixon.

CARUIS

Eun tresor ynfinit a gollomp er uro man,
dre oll, ues a bep lech, e tet d-o bisittan.
f° 36 v° 2165 [Ne uoa na cam], na mut, b<o>usar, na dall er bet,
[na de d-e uis]ittan; an [oll] a guef remet.

GEMA

Qu[ement so] en ylis so d-on tat souueren,
ne o[uffe]t eualquen[2] en refus mar goulen.
Oll y . . . e ar sent n-en d-int nemert unan;
2170 seruigeryen ynt oll da Saluer ar bet man.
Couls e cliuo ; Doue [o]us a nep o fedo,
euit o bout en Rom, euel p<a> uent er uro;
a rein dese rimet en-o affection,
hep mont d-o bisittan d-ar guer dimes a Rom.

TATUA

2175 Estonet on guenach, goellet e permettet
transport ar relego a ro dimp oll yechet.
[An] n-eo quet couls d-ar pap o lesel en Soixon,
[euit] o chas ahan d-ar guer dimes à Rom?
Un n-ent bras a uo ret euit cafet remet,
2180 meuli (a) reomp an tresor a ellomp da miret.

GUSSO

Obstinet o cafan, meurbet opiniatr,
. . . . . resistan ous volente ar pap
. . . . . hofansomp Doue
. . . . . dirag e vajeste
2185 . . . . . na bermet Doue
. . . . . enep e uajeste
. . . . . bermet an ylis
. . . ar pap herue . . . auis.

1. *exposet-int,* ms. *en posetint.*
2. *eual-quen.* Voy. Em. Ernault, *Dict. étym. de breton moyen,* p. 286.

CLIMANUS

Il faut qne nous soyons ingrats et même infidèles
pour refuser sa demande, au pape notre Saint-Père,
vicaire de Jésus-Christ, notre chef de l'Église ;
obéissons lui, et suivons ses avis.
Exposez-les maintenant dans la chaire de Saint-Pierre à Rome.
Ils y seront aussi bien que dans la ville de Soissons.

CARVIS

Nous perdons en ce pays un trésor infini :
partout, de tout côté, on venait les faire visiter.
Il n'y avait boiteux, muet, sourd ni aveugle au monde
qui ne vînt les visiter ; tous trouvent la guérison.

GEMA

Tout ce qui est dans l'Église est à notre souverain père.
On ne pourrait néanmoins le refuser s'il demande.
Tous . . . les saints, ils ne sont qu'un ;
ils sont tous des serviteurs du Sauveur de ce monde.
Dieu entendra aussi bien ceux qui les prieront
quand ils seraient à Rome, comme s'ils étaient dans le pays ;
et il leur donnera remède dans leur affliction,
sans qu'ils aillent leur faire visite dans la ville de Rome.

TATUA

Vous m'étonnez de voir que vous permettez
de transporter les reliques qui nous donnent à tous la santé.
Ne vaut-il pas autant pour le pape de les laisser à Soissons
que de les emmener d'ici dans la ville de Rome?
Il faudra faire longue route pour trouver remède.
Nous louons le trésor que nous pouvons garder.

GUSSO

Je vous trouve entêté, très opiniâtre,
. . . . . de résister à la volonté du pape
. . . . . nous offensons Dieu.
. . . . . devant sa majesté
. . . . . Dieu ne permet pas
. . . . . en face de sa majesté
. . . . . l'église permet
. . . le pape suivant . . . avis.

3. *cliuo* pour *cleuo*.

VALLE

[Homan] er goellan tra a oufemp da ober :
2190 [ca]somp desan contant ar relego santel.
Demp denem preparin, groeomp depech timat,
eset ma uoint casset d-on tat santel ar pap.
Couls e cleuo Doue ous a nep a fedo,
ag <e> uent bars en Rom uell pa uent bars er uro.
2195 Bepret e hellomp mont da uisittan ar be,
lech ma s-int yuteret, a da bedin Doue
ma roy<o> dimp ar chras ma ueomp soulaget,
pa ueomp o pidin uoar ue ar uartiret.
Ragse, partiomp oll bars en n-ano Yesus,
2200 n-eur ganan assambles *Te Deum laudamus.*

FINIS.

VALET

Ceci est la meilleure chose que nous puissions faire :
portons-lui de bon gré les saintes reliques.
Allons nous préparer ; dépêchons-nous vite,
pour qu'elles soient facilement transportées à notre Saint-Père le pape.
Dieu entendra aussi bien celui qui les priera,
quand ils seraient à Rome comme s'ils étaient au pays.
Nous pouvons toujours aller rendre visite à la tombe
où ils sont enterrés, et prier Dieu
qu'il nous donne la grâce d'être soulagés,
lorsque nous prierons sur la tombe des martyrs.
C'est pourquoi partons tous, au nom de Jésus,
en chantant ensemble *Te Deum laudamus*.

Victor Tourneur.

Bruxelles, 1904.

INDEX

DES MOTS RARES OU REMARQUABLES

am, 1418.
ambassad, 2105.
ampire, 168, etc.
anadougues, 708.
anchantery, 1056.
auuers, 512.
auurtet, 312, etc.
bafonet, 1242.
basra, 139.
battant, 1085.
bottoo, 770.
brauenty, 747.
cals, 1421.
chern (cern), 398.
cheselo, 1982.
contenans, 2151.
da quen, 289.
dabort, 250.
daouig, 1548.
darde, 555.
dart, 339.
difulculte, 1730.
dindant, 415, etc.
disy, 688.
diuarch, 2038.
don, 1275.
dre ma, 1576.
er (ar), 351.
esach, 1844.
estrenoa, 1320.
esy, 764.
eur (em), 2050.
falcho, 1578, 1842.
fantastig, 276.
frodulant, 363.
gannat (cannat), 1474.
gardis, 1349.
goellet, 1438.
goles, adj., 107.
Goleset, 970, 978, 980, 985, 1012.
gonpillan, 1104.
goude (d-ar), 827.
goui[ri]dic, 1234.
groas, 1105.
hecouttet, 1534.
lifero, 1043.
leonet (loenet), 1578, 1750, 1788, etc.
maney, 2098.
ma (dre-), 1576.
man, 1442.
martret, 1098.
mechamant, 1661.
meurbet, adj., 1270.
min (men), 445.
nignelen, 694.
ninue, 1438.
pas an pas, 1362.
pereillus, 450.
pere ma, 1360.
posteall, 399.
pretantin, 255.
quen (da-), 289.
Sascon (Gascon), 973.
scoemp, 1311.

SUR L'ÉTYMOLOGIE BRETONNE

(Suite.)

LXXV. — *KORDI.*

1. M. du Rusquec donne *korda* v. a. « corder, être difficile » ; *kordet,* adj. et part. « cordé, intraitable ». Si le mot est bien observé, la figure est tirée d'une corde noueuse, cf. franç. *se corder* (vendômois *corder,* Martellière) devenir filandreux ; v. franç. « il est cordé », c'est décidé, c'est un parti arrêté, une mesure prise ; « cela est chordé... pour signifier qu'une chose a perdu sa saison et qu'il ne la faut plus chercher... quelquefois ils entendent simplement qu'on n'en trouve plus » H. Estienne (God.).

Le *Suppl. aux dict. bret.* attribue au contraire à *kordi* le sens de sympathiser, p. 72, v. *accord* ; de même, J. Moal : *kordi* v. n. s'accorder, 103 ; *kordi gant n. b.* sympathiser, 484.

C'est le mot *corder* = s'accorder, par abréviation selon Larchey et Rigaud ; mot familier, déformé, selon Delesalle ; « fraterniser, vivre avec quelqu'un *toto corde,* dans l'argot du peuple » Delvau. Littré donne *corder* v. n. comme populaire et y voit une « apocope » de *accorder* ; Jaubert, *Gloss. du centre de la France,* dit plus exactement une « aphérèse ». Selon Sax-Villatte ce serait pour *concorder,* et on dit en Suisse « cela lui corde bien », *das geschieht ihm recht* (cela lui convient, c'est bien fait pour lui). M. Thibault, *Gloss. du pays blaisois,* donne *corder* vivre en bonne intelligence, s'accorder, qu'il tire du lat. *corda* cœurs. En v. fr. on trouve *se corder* et au participe *mal*

cordant, qui est en désaccord. On sait que *s'accorder* vient de *corde* (et non de *cœur,* comme *concorder*).

2. Quellien donne en argot rochois *toto* suisse (d'église); « on ajoute quelquefois *corde meo* : ce surnom proviendrait donc du psaume *Confitebor* ». D'après ce qu'on m'a appris dans le pays, *Toto* est un surnom individuel, celui du suisse de La Roche (M. Le Meur). Les sobriquets personnels jouent un rôle important dans ce langage, comme l'a indiqué son premier explorateur (cf. *Rev. Celt.,* VII, 251 ; XIV, 273, 274 ; XV, 345, 352, 354, 355, 359, 362 ; XVI, 213, 230, 231, 233, 234). Lui-même avait reçu de ses malins compatriotes le surnom de *Perinaïk,* tiré d'une de ses publications. Je me contenterai d'énumérer quelques autres surnoms rochois : *Jan er c'hrignel* ; *Job er park* ; *Kañkaloû* ; *Kergrist* ; *Lollo* ; *Merc'h el louf* ; *Pot retort* ; *Sañ pâ* ; *Sistem* ; *Stourm koz* ; *Tad eternel* ; *Yañeq* ; *Zañd Per.*

LXXVI. — *CLEUSENN, KLEUZEN, KLEUZIK, KLEUZ, SKLEUS ; CREUX, CRUSS, KROUIS ; KLEUZ, KLEU, KLÉ, KLEUÑ, KLEUN ; CLAZ, CLAZA, CLAOUEIN ; KLEUZA, KLEUZIA, KLEUSIA ; CLAÇZ, SCLAÇZ ; QUEÜEIN, QUÉÜAT ; GOURGLEUZ, GOURHARH ; DISQUAEA.*

1. Le moy. br. *coz cleusenn* vieil arbre creux (XXX, § 1) est dans la langue moderne *coz cleuzen* vieil arbre Maun., *cleuzenn* pl. *ed, coz-cleuzenn* pl. *ed, ou* arbre creux Gr., *kleûzen* f. pl. *-nned* Gon., *kleuzenn* f. pl. *ed* Trd, *kleuzen* f. pl. *ed* du R., pet. trée. *eur goz kleuzen* un vieil arbre creux, et par moquerie une vieille femme, *Rev. Celt.,* XIV, 271 ; à Pleubian *kleuzen* (et *kleuzik*) angélique sauvage (Y. Kerleau), plante dont la tige creuse sert aux enfants à faire des trompettes, des seringues, des canonnières (E. Rolland).

Il dérive (comme *sec'henn* pl. *-énned* arbre sec, *séc'henn* pl. *ed* femme stérile à raison de son âge avancé, de *séc'h* sec Gr.) de l'adj. *cleus* creux, vide, soit naturellement, soit par art, *cleuz*

cave, concave, creux, *guëzen cleus* arbre creux, *coulonnenn cleus* colonne creuse, *dant cleuz* dent creuse, *lec'h cleuz* enfoncement, cavité, lieu creux, *poull cleuz* fosse profonde Gr., *eur vezen gleuz* un arbre creux R[el] *ms*, *kleûz* creux, vide Gon., *kleuz* Trd, du R. ; en Trég. *kleuz*, à Kerfot près Paimpol *skleus* (cf. *skos* et *kos* charançon, voir *Gloss.*, 605. *Épenthèse*, § 49, etc.).

En argot rochois, *kleus* veut dire : vieux, sourd, et entre aussi dans l'expression *nikol kleuz* viande de poule ou de poulet, *Rev. Celt.*, XIV, 271, cf. « *kik-kleuz* viande creuse. Ce mot se dit à l'île de Batz de toute viande ou chair d'oiseau » Mil. *ms*, franç. *viande creuse* mets qui nourrit peu, Littré, etc. ; voir LIX, § 7.

On peut ajouter *cleuz* m. pl. *you* enfoncement, cavité, lieu creux = *lec'h cleuz*, *cleuzadur* cavité ; action de creuser ; *cleuzer* celui qui creuse, *cleuza* creuser des écuelles, des jattes, etc. Gr. Faute de formes dialectales correspondantes, on ne saurait prouver directement que ces *z* viennent de *s* comme les précédents : mais l'auteur distingue, par exemple *cleuza* = *divoëda* creuser (des écuelles) de *cleuza* = *toulla* creuser, percer, dont le second seul a *z* doux et répond au van. *claouëiñ* ; l'autre ne se montre point en dehors du Léon.

2. J'ai cité à tort, *Gloss.*, 106, un adj. van. *cleus* de Grég., il ne donne en ce dialecte que *creus*, dont l'édition de 1834 a fait *crous* par une autre méprise, cf. *Rev. Celt.*, XIX, 202. Bullet attribue à *creus* une variante *creu*, qui ne paraît pas réellement attestée. L'A. donne *cruss* creux, vide ; Châl. *ms creusein* fouir, *creusein hoüah* approfondir, rendre plus profond. On prononce à Stival *kreus* creux par *eu* franç. Ce mot a dû exister hors du van., le moy. bret. ayant *creux* adj. creux, *creusder* cavité. Je ne le trouve que comme substantif : *creuz* m. pl. *you* enfoncement, cavité, lieu creux Gr.

Ces mots viennent du franç. *creux*, dont une variante ancienne *crues* a donné en van. *krouis* adj. : *ur huéen krouis* un arbre creux *Livr el labourer* 156, et les dérivés *krouisen* f. creux d'un arbre 186, *hé hrouisen* le creux de son arbre (la retraite d'un chat-huant) 54 ; *lod e grouis don én doar*, les uns creusent profondément dans la terre 202 ; dans l'argot morbihannais *kroëz* m. maison, peut-être aussi le rochois *c'houez* id., voir

LVI, § 3; LX, § 5. La diphtongue se retrouve dans le marseillais *croueso* à côté de *croso* f. creux d'arbre, terrier, repaire; cf. *coüellat* soufflet Nom. 24, marseillais *couel* cou, franç. populaire *accolade* gifle, *Notes d'étym.*, 193 (n° 92, § 4); en haut breton, on prononce encore *dueil* pour *deuil*.

3. *Cleuseun* et *cleus* se rattachent-ils de même au franç. *creux*? Le Gonidec l'a cru possible, puisqu'il a mis l'astérisque à *kleûzen* f., *kleûz* adj., notant même ainsi *kleûz*, trec. *kleû*, van. *klé*, cornou. *kleûñ* m. clôture, élévation de terre autour des champs, qui est certainement celtique, cf. *Notes d'étym.*, 91 (n° 61, § 6).

L'alternance de *l* et *r* ne serait pas ici conforme à la phonétique, cf. *Épenth.*, 51-53 (§ 68), voir plus haut, II, § 1, 7. Les deux sons peuvent s'échanger ainsi seulement par étymologie populaire ou par déformation argotique, cf. *Rev. Celt.*, XV, 356, 357.

M. Henry regarde l'adj. *kleûz* comme un emprunt français altéré, mélange de *creux* et de *kleûz*, fossé, haie. Ce n'est pas sûr: le moy. bret. a, comme nous l'avons vu, les deux radicaux distincts *cleus-* et *creux*, le second seul se montre en vannetais. L'autre est explicable par **clūd-s-*; le rapport du celt. *cleuz* à *cleus-* se retrouve dans moy. br. *cueuz* regret (trec. *keû*, *keuñ*, van. *ké*, *Notes d'étym.*, 91, 92), *queusiff* s'efforcer, etc., cf. *Rev. Celt.*, XIX, 201, 202; *Notes d'étym.*, 144, 145 (n° 75, § 2, 4, 6).

4. *Cleuz* est traduit « fosse, l. aeger, fossatum » C*a*, « mur de terre » C*c*. Grég. donne « fossé, élevation de terre au tour des champs, des prez, etc. *Cleuz* p. *cleuzyon*. Van. *cle* p. *cleyëu*. *ur blé*. *qæ*. p. *qæyëu*. *ur hæ*. voyez haie »; à « haïe, arbrisseaux, et halliers plantez sur un fossé » il ne met que léon. *qaë*, ailleurs *garz*, van. *garh*, *blébenn*, en renvoyant à l'art. *fossé*. Pel. a: « *Cleuz*, Fosse, fossé, creux. Et parce que l'on fait la clôture des champs, de la terre du fossé, *de terrâ effossâ*, on nomme *Cleuz* la haye, ou enceinte de terre. C'est pourquoi les Bretons qui parlent un peu François, donnent le nom de fossé à la terre qui en est tirée, à la haye »; R[el] *ms* porte simplement « *cleuz* fosse fossé. creux ». Le Gon. a *kleûz* m. clôture, élévation de terre autour des champs, des prairies,

fossé, haie, pl. *kleúzou, kleûsiou,* tréc. *kleû* pl. *io,* van. *klé* pl. *ieü,* cornou. *kleuñ* pl. *iö.*

Une note du *Lexique* à *kleûz* m. fossé, haie, dit que le second sens est sûrement postérieur, et vient du rapprochement avec le fr. *clôture* (destination commune aux fossés et aux haies). Je crois plutôt que les deux idées se sont partiellement mêlées parce qu'elles s'appliquent à des objets voisins et souvent associés ensemble. *Kleuz,* proprement « fosse creusée », a désigné tantôt un des côtés de cette fosse, tantôt une petite élévation faisant le même effet de « mur de terre », tantôt des plantes adossées ou superposées à ce talus. Je crois bien qu'on a conscience de cette dernière inexactitude, et qu'en disant, par exemple, *ar bleuniou war ar c'bleuniou* « les fleurs des haies » (en cornouaillais, *Barzaz Breiz,* 392, 393), on sait qu'il s'agit de *bleuniou ar c'hae* ou *ar c'harz a zav tal ar c'bleuniou,* les fleurs de la haie qui garnit les fossés autour des champs. La pensée peut franchir bien d'autres étapes sans l'aide d'une étymologie quelconque; le franç. *bureau* en est un exemple frappant.

Troude donne en cornou. *kleuñ* m. pl. *iou* fossé, et *kleun* m. « fontaine de la campagne »; M. du R. a *kleun* m. fontaine, lavoir (qu'il compare à κλύζειν). Ce doit être le même mot; pour les sens, cf. tréc. *andon* sillon et source, *Gloss.,* 312. Pel. cite d'après « le nouveau Dictionnaire » *cleun* fossé, *cleunia* « fossoyer, faire des fossés », qu'il a la velléité, bien inutile, de corriger en « fesser » : cf. *cleuz* pl. *you,* van. *cleuñ* pl. *yéü* tranchée, terme de guerre Gr.

5. Maun. a *cleuziat* fossoyer; Grég. *cleuzya, cleuzyat,* van. *cléyat* fossoyer, enclore un champ, etc., de fossés; *cleuzyer,* pl. *-éryen,* van. *cléyour* pl. *yon, yan* « fosseïeur », faiseur de fossés; *cleuzer* pl. *yen,* celui qui fait les fosses pour enterrer les morts; celui qui creuse; *cleuza,* van. *claoüeiñ* creuser, percer, fouir; miner; *coumanç da gleuza* ouvrir la tranchée, *cleuzadur* action de creuser; Pel. *cleuzia* fouir, creuser, van. *cleiat* fossoyer; « *Claz,* selon M. Roussel, est l'endroit d'un champ, ou d'un jardin, où l'on cesse de bêcher, ce qui fait comme une fosse ou crevasse. Il ajoûtoit que *Claza,* qui en est formé veut dire couper, parlant de la terre, ou faire une tranchée. On dit aussi, selon lui, *Claza,* créver, quand on parle d'une apostume ».

Voici les deux articles de R[el] *ms* : « *Claz* » (sans traduction) ; « *cleuz* fosse fossé. creux. *cleuzia* faire des fossés *cleuzia tro var dro,* faire des fosses tout autour, cerner de fossés. *Cleuzieur,* fossoyer. *Eur vezen gleuz,* un arbre creux. *Cleuzia* creuser, fouir, faire une fosse ». L'auteur a interverti les finales de *cleuzier,* fossoyeur.

Le Gon. ne connaît *claz* m. que par Pel. ; il donne *klaza* v. a. et n. couper la terre en bêchant, faire une tranchée ; *kleûza, kleûsia* v. a. et n. creuser, fouir, faire une clôture... autour d'un champ, fossoyer ; *kleûzadur, kleûsiadur* m. action de le faire, *kleûzer, kleûsier* m. pl. *ien* celui qui creuse ; celui dont le métier est de faire des clôtures autour des champs ; fossoyeur. Il note comme suspects d'emprunt *kleûz* et tous les mots qui commencent ainsi. H. de la Villemarqué a ajouté à *klaz* : « anciennement, tombe » ; à *klaza* : (faire) « une fosse, creuser une tombe » ; additions inspirées sans doute par le gall. *cladd* fossa, *claddu* sepelire, fodere, qu'avait cité Pel.

Troude donne *klaz* m. tranchée qui se produit sous la pelle quand on bêche la terre ; *klaza* v. n. faire cette tranchée ; van. *kle, kleuz* m. haie (la seconde forme est fausse pour ce dialecte) ; van. *kleat* v. n. faire des haies ; *kleusia* v. a. creuser, faire une clôture ; *kleuza* v. a. faire une clôture en terre autour d'un champ, creuser, caver ; *kleuzer* m. celui qui fait métier de construire des clôtures autour des champs ; fossoyeur des cimetières. Mil. *ms* ajoute à *klaza* : « au sens de brûler : *me a ioa evel pa vije klazet (klogorennet) va zeod* j'étais comme si j'avais la langue brûlée ». Ce doit être un mot différent, variante de *glaza, gloaza,* que Trd explique « causer de la douleur physique ; cuire, parlant d'un mal, d'une blessure ».

M. du Rusq. donne *klaouat* v. a. faire une excavation (verbe vannetais, bien que l'auteur lui attribue un participe léonais en *eat*) ; *klaz* m. couche, tranchée, classe (il y a là deux mots distincts : *klaz* m. pl. *ou* tranchée, fossé d'écoulement ou de défense, *Dict. fr.-br.,* et *klass* m. pl. *ou* classe, division des personnes, *classamant* m. pl. *chou* classement, *classi* classer, ranger ibid., *klachad* m. pl. *ou* couche, classe, *Dict. br.-fr.* ; cf. *claçz, sklaçz* m. pl. *ou* classe, école ; *claçz* classe, parlant des matelots pour le service des vaisseaux du roi, *claçza* classer

des matelots, les enrôler Gr., van. *sclass'* classe Châl. *ms, sclasse* m. pl. *eu, sclaceu* classe, école, *classe* m. pl. *eu* classe, t. de marine, *classein* classer l'A., cf. *Gloss.*, 605, *sklas* f. pl. *eu* classe, école, *Vocab.*, 1904); *kle* m. haie (mot van.); *kleusia* v. a. fossoyer, *kleuza* v. a. faire un fossé, creuser; *kleuzia* v. a. faire une clôture, un fossé; *kleuzer* m. pl. *ieu* creuseur, *kleuzier* fossoyeur, *kleuzérez* f. creusage, action de creuser.

Châl. écrit « *claï*, fossé, claye; *ur hlai*, pl. *er hlaïeu* » (éd. de M. Loth; je n'ai pas pris de note sur cet article; l'auteur a voulu dire « haye »); *claouein* « miner, pier, creuser, approfondir, foüir »; *cleïat* fossoyer; Châl. *ms* « fossé *garh, cleu* pl. *cleïeu*, à Sarz. on dit *cai, ur c'haï* pl. *caïeu, er c'haïeu* »; « haye *cai clai* » (avec un *h* au-dessus de chaque *c*, pour indiquer le genre); « approfondir... *claeiu*... *hoüah* »; « fouir *claeiu* »; l'A. *clay* m. pl. *cléyeu* fossé, élévation de terre autour d'un champ (*garh* fossé planté); *cay* « haye... d'arbrisseaux », *clay* m. pl. *eu, garh* « haye... Elevation de terre d'environ 7 à 8 pieds, Fossé... Quelques-uns reservent ce dernier pour le fossé garni d'arbrisseaux »; *clay* ou *cay* m. pl. *eu* bossis (de marais salant), *Suppl.*; *claouein, claouatt* creuser, *claour* pl. *claouerion* celui qui creuse; *claouadur* m. pl. *eu* action de creuser; *clayatt* faire des haies; *cléyatt, cléyein* « fosseyer ou fossoyer », *cléyourr* « fosseyeur..., faiseur de fossés »; le *Vocab.* de 1904 *klaüein* v. a. creuser, fouir, *klaüet* adj. creusé, amaigri, *klé* m. pl. *ieu* fossé, *kléiat* v. n. réparer les fossés; M. Loth, éd. de Châl., bas-van. *cleu* fossé; MM. Guillevic et Le Goff, *Exercices*, 76, *ké, klé* m. pl. *ieu* « haie, appelée souvent en Bretagne fossé », *kéiat, kléiat* faire des haies. Voir *Gloss.*, 106.

Le breton montre trois principales formes verbales: *claza, cleuza* et *cleuzia*.

6. *Claza*, gall. *claddu*, est en van. *claouein, claouatt*. M. Henry croit que la racine *clad-* a été ici influencée par celle du celto-lat. **covāre, cavāre* creuser; cf. *kaô* cave, *kéô* grotte. Cela ne me semble pas possible: le verbe vannetais correspondant n'est point **caouein*, mais *quéüat*, creuser, approfondir, fouir, *ceuat* approfondir, creuser Châl., *queüein* approfondir; creuser Châl. *ms*; du reste, *spaouein* châtrer répond de même à léon. *spaza*, gall. *ysbaddu*; *naouein* gratter, ratisser à gall. *naddu* couper,

tailler, etc., cf. *Gloss.*, 106, 439; *Notes d'étym.*, 91, 134 (n° 61, § 4-6; 73, § 3).

Cleuzia, van. *cléïat, cléyein*, répond au gall. *cloddio* faire des tranchées, des fossés ou des haies.

Cleuza peut provenir d'un mélange assez récent de *claza* et *cleuzia*; il ne paraît pas hors du léonais, où il se confondait phonétiquement avec un **cleusa*, parent de *cleusenn*, etc., § 1. *Kleusia* est, dans le même dialecte, une variante régulière de *kleuzia*.

7. Sur le composé *gour-gleuz* « fossé imparfait, ou ruiné... » Gr., voir *Gloss.*, 285; cf. *gour-gleuz, gourgleuz* m. clôture ou haie mal faite ou dont la terre est éboulée Trd, *gour-gleuz* m. pl. *ion* turon, mauvaise clôture du R., *gourglé* mauvais fossé pl. *gourgleyeu* Châl.; *gourglé* f. pl. *yeu* fossé si ruiné qu'il n'y reste que les vestiges l'A., *gourglé* f. pl. *ieu* mauvais fossé *Vocab.*, 1904, cf. *gourbarh* f. vieille clôture ibid. Voir n°s LXXVII, LXXIX.

8. Le mot *kae* haie, mentionné plus haut, était en moy. br. *quae*, cf. *Gloss.*, 520; de là moy. br. *quaeaff* enclore de haies, *disqueaff, disqueat* ôter la haie, van. *disscayatt* « faire un passage dans quelqu'endroit de la haye » l'A., etc. Ce verbe a vraiment joué de malheur.

Le P. Maunoir a voulu écrire « *disquaea*, defaire une haie »; on a imprimé *discuda*. Son traducteur anglais, dans l'*Archæologia Britannica* de Lhuyd, a corrigé la première faute, maintenu la seconde, et ajouté une erreur d'interprétation : « *disquda*, To put off hatred », en prenant « haie » pour « haine ». Un autre accident typographique a changé le mot en *dicuda* chez Bullet. Grég. l'a écrit *discuda*, Le Gonidec *diskuda*, Troude de même, en l'attribuant au cornouaillais. Ceci est exposé, avec preuves à l'appui, *Études d'étym.*, 45-48 (n° XIX). Mais ce n'est pas tout. Le *Nouveau Dictionnaire... du dialecte de Léon...* par H. du Rusquec, Chevalier du Mérite agricole, Paris, 1895, donne : « *Diskuda* vn. Couper une haie,... de *dis* affirm. et de *kuda*, pour ce mot, Loth cite *guédom* serpe, *cuéétic* tordu. » Ce prétendu terme d'agriculture est de la même force que « *frankigel*... Marre, houe », *ibid.*, lisez *fankigel* mare, boue (voir *Épenthèse*, 5-7, § 5); « *teill*... pl. De *teillen* framboise; grec

τίλλω pique, mord », lisez *teill* fumier (en haut bret. *fremboy*; voir *Gloss.*, p. XVII, XVIII); « *ezef*... Bissac... » *ibid.*, lisez *eze* doloire (anciennement *ezeff* besaiguë, voir *Gloss.*, XVII; *Notes d'étym.*, 132-134, 160, 162, 164, n°s 73, 80), etc. Le malheureux verbe *diskaea* est encore estropié deux fois au tome XII, fasc. 5 des *Mémoires de la Société de linguistique*, où il est imprimé p. 303 *diskada*, et au verso de la couverture *discada*!

LXXVII. — *MENGLEUZ, MENCLEZ, MENGLE, GLÆ MANTALE, MÆNGLEUZIDI; MIN; KARIER.*

1. On lit en moy. bret. *mengleuz* « pierriere, l. lapidicium », *menclez* « lapidicena, g. perriere ou len prend pierres », *mengleuz aour* « aurifodina, g. mine dor » *Ca* (et non *mengleuz aour*, comme a imprimé Le Men); *mengluez* « carriere » *Cb*.

Les formes modernes sont: *mengleuz* perriere, *mengleuzier* tireur de pierre Maun.; *mængleuz*, *mæingleuz* f. pl. *you*, *ur veingleuz*, van. *meñgle* f. pl. *yeü* carriere, lieu pour tirer des pierres, *mængleuz* f. pl. *you*, *meingleuz* (pl. *you*) *metal*, van. *menglé* pl. *-éyëu* mine, *mængleuz aur*, *arc'hand*, *stæn*, *ploum*, *cuëvr* mine d'or, d'argent, d'étain, de plomb, de cuivre, *mængleuz-glas* pl. *mængleuz you-glas*, van. *mengle menglas* pl. *mengleyeü* ardoisière, *mængleuz yèr* pl. *-eryen*, *mængleuzèr* pl. *-zéryen*, *-zidy* carrier, perrieur Gr.; *mâen-gleuz* carrière, pierrière, *mäengleuzi* tirer la pierre d'une carrière, *mäengleuzer* l'ouvrier qui y travaille, tireur de pierre Pel.; « *mengleuz* carriere, pierriere. *meingleuz* idem. *meingleuzieur*, tireur de pierres » R^el *ms*; *meñgleûz* f. pl. *-eûsion*, van. *meñglé* pl. *ieu* carrière; mine; *meñgleûzer*, *-eûsier* m. pl. *ien*, van. *meñgléour* carrier; mineur; *meñgleûzi*, *-eûsia*, van. *meñgléein* v. n. travailler aux carrières ou aux mines Gon.; *mengleuz* m., van. *mengle* m. pl. *ieu* carrière, mine, *mengleusia*, *-euzi*, van. *mengleein* v. n. travailler aux mines, aux carrières, *mengleuzer* pl. *ien*, van. *mengleour* pl. *-eerion* carrier, mineur Trd; *mengleuz*, *mengle* m. carrière, *mengleuzi* v. a. percer une carrière, *-euzia* v. n. travailler aux carrières, *mengleuser*, *-eusier*, *mengléour* carrier du R., dict. br.-fr.,

méan-gleuzier pl. *mengleuzerien* id., *mengleuz* f. pl. *ion* carrière, pl. *-eusion* mine, *-eusia* miner, faire une mine, *mengleuz* (pl. *ion*) *mein sklent* ardoisière du R., dict. fr.-br. ; *menglé* f. carrière, mine, *er venglé ag ur mine* le fourneau d'une mine Châl., *er veingle ac ur min'* id., *ur ven glé* carrière de pierres Châl. *ms, meinglé* m. pl. *yeu* carrière, *mein-glé* m. pl. *yeu* « perrière », *meinglé* (pl. *yeu*) *-meinglass* d'ardoises, *mein glé-doar tuff* ou *marnn* de marne, *meinglé* (pl. *ïeu*) *à veinglass* ardoisière, *mein-glæ mantale, glæ mantale* f. mine, *a aparchante d'er meinglæ mantale* minéral, *mein-glæ mantale* f. minière, *meinglaiour* carrier, *mein-glaiourr* perreyeur, carrier m. pl. *-aierion* l'A. ; *meinglé* f. pl. *ieu* carrière, *meingléour* pl. *-éerion* carrier *Vocab.*, 1904, bas-van. *meingleu* (*eu* franç. fermé) carrière, mine, Loth, éd. de Châl. ; à Beuzec-Cap-Sizun *mengleu*, d'où le verbe *mengleucha*, *Ann. de Br.*, XVII, 154 ; à Carnoet *mengleu* f., à Plounévez-Moëdec en bas Tréguier *meñgleu* f. id. (M. Vallée), à Trévérec *méngle* f. pl. *o*.

2. La seconde partie de ce composé est *cleuz* = **clād-*, étudié plus haut. La variante *menclez* du moy. bret. est appuyée par le nom propre moy. br. *Clezier, Cledier* celui qui creuse, *Gloss.*, 106, et par le trée. *méngle* ; *e* vient ici de *eu*, cf. moy. br. *merieuret* sud-sud-est, *mervent* sud-ouest, mod. *merbet* beaucoup, *renver* trop, de *meur* grand, *Gloss.*, 408, 409, 412.

Mænglenzidy carriers Gr. suppose un singulier **mænglenziad*, cf. le nom propre *Cleuziat*, *Gloss.*, 106.

3. Pel. dit que *mâen-gleuz* « est, mot pour mot, *Pierre de creux*, ou *creusée*, tirée du creux, ou en creusant » ; il compare le gall. *maenglawdd* carrière et *mwynglawdd* mine.

Bullet explique *maen-gleuz, mengle* carrière : « à la lettre, creux ou fosse de pierres » ; il en sépare *mengleus, menglé* mine, d'où il conclut un bret. *men* métal.

H. de la Villemarqué, Dict. br.-fr. de Le Gon., compare *meñgleûz* au gall. *mounglo z (mwnglawdd)*.

Troude tire *mengleuz* de *men, mean* pierre, *kleuz* cavité.

M. d'Arbois de Jubainville, *Études gramm.*, I, 67*, 80*, interprète *men-gleuz* carrière « trou de pierre ».

Selon M. Thurneysen, *Keltoromanisches*, 67, les radicaux **moen* minéral, gall. *mwyn, mwn* (par *w* long) et v. br. *main*,

gall. *maen* pierre sont devenus tous deux phonétiquement *men-*, d'où le double sens de *mengleuz, mengle*.

MM. Stokes et Bezzenberger, *Urkelt. Spr.*, 205, posent *men-gleuz* = gall. *mwynglawdd* de *mwyn*, irl. *méin, méinn* métal (cf. Macbain, v. *méin*, et Schrader, *Reallexikon*, 70, où le breton n'est pas cité).

M. Loth, éd. de Châl. 62, pose *mengleuz, menglé* = *mwynglawdd*, et regarde b. van. *meingleu* comme amené par étymologie populaire (d'après van. *mein* pierre).

M. Henry, *Lexique*, 199, dit que le premier terme de *meñgleuz*, qui a été confondu par étymologie populaire avec *men*, est en réalité le gall. *mwyn* métal brut.

Dans mon *Dict. étym. du breton moyen* j'ai comparé *mengleuz* à *mwynglawdd*; au *Gloss. moy. br.*, 2e éd., 404, j'ai admis qu'il y avait là deux mots distincts, répondant, l'un au gall. *mwynglawdd* mine, l'autre au gall. *maenglawdd*c arrière. Je crois aujourd'hui que le breton a eu, comme le gallois, deux mots: **maengleuz* carrière (cornique *maengluadh, maengledh* Borlase) et **moengleuz* mine (cf. gaél. *fear-cladhaich méinne* mineur, gall. *cloddiwr mwn, mwyngloddiwr*), qui se sont confondus en un seul, *mengleuz* carrière, mine.

4. Celui-ci est, quant à la forme, la continuation du premier et non de l'autre. Ce ne sont pas les transcriptions *mäen-, mäen-* de Pel., et *méan-* de M. du R. qui m'en font juger ainsi : elles me semblent, dans leur isolement, entachées d'*étymologie savante*. Quant à *mein-* il peut venir en van. d'une « étymologie populaire » par le simple *mein*; la forme semblable attestée hors de Vannes par Rel *ms* paraît due à l'analogie, populaire aussi, du pluriel léonais *mein*.

Remarquons le peu de probabilité d'une réduction phonétique de **moen-* à *men-*. En pareil cas, la diphtongue reste d'ordinaire intacte, cf. moy. br. *croeshent, croashent* chemin en croix, carrefour, *Gloss.*, 134, *Rev. Celt.*, XIX, 320; et quand par hasard elle se simplifie, le son *o* a plus de chances de l'emporter: pet. trec. *pozlést* déhanché, léon. *lèspos*, de *poez* poids, etc., *Rev. Celt.*, VII, 315; XIX, 321; *Gloss.*, 363, 448.

Ce qui a fait renoncer à **moengleuz*, ou plutôt à une forme antérieure **moengleud*, c'est l'absence du simple **moen*, dont il

ne reste pas non plus de trace, tandis que le gall. a gardé *mwyn* comme *mwynglawdd*. Mais si **moengleud* n'avait pas existé, il est douteux qu'on eût recouru à **maengleud* pour rendre l'idée de mine, car ce mot français, de même origine celtique que le gall. *mwynglawdd*, avait été emprunté en breton. L'auteur du Catholicon, ayant à traduire « aurifodina, g. mine dor », met d'abord *min aour*, puis *men gleuz aour*, qui semble un compromis entre *mengleuz* et l'ancien **moengleud aour*, gall. *mwynglawdd aur*. *Mengleuz* seul ne lui rappelle que l'idée de carrière, pierrière. C'est si bien le sens propre du mot, que pour lui faire signifier « mine » il faut y ajouter un déterminatif. *Meingleuz metal*, van. *mein-glæ mantale*, littéralement « carrière de métal », est caractéristique à cet égard ; la première syllabe est même suppléée par le complément, dans la variante avec aphérèse *glæ mantale*.

5. Par *er venglé ag ur mine* le fourneau d'une mine, Châl. entend la chambre d'une mine qu'on charge de poudre ; cf. *mine* f. « mine... Voye souterraine » l'A., *myn* m. pl. *ou*, van. *ëu* « mine, chambre souterraine pour faire sauter un bastion, etc. », *myna*, van. *myneiñ* v. n. et a. miner Gr., moy. br. *minaff* ; *myner* pl. *-éryen*, van. *mynour* pl. *-neryon*, *-nouryan* mineur, celui qui fait des mines Gr., etc.

Min aour mine d'or est en argot rochois le nom des huîtres, *Rev. Celt.*, XVI, 229.

6. *Menglé* est inconnu, ou du moins n'est pas d'un usage courant à l'Echantillon, en Stival, près Pontivy, où il y a une carrière de granit qu'on appelle, du mot franç., *karier* m.

LXXVIII. — *MINTER, MITER, MITOUR ; BASCINER ; PILIGER, PELIGAOUR, PELIGOUR ; MIGNAN, MAGNOUNER ; SPIOUNER.*

1. Maun. donne *minter* chaudronnier ; Grég. id., pl. *-éryen* id., *mintérez* chaudronnerie (métier et marchandise) ; Pel. *minter* pl. *-erien* « en Treguer, en Cornwaille, et ailleurs » ; R[cl] *ms* « *minter* chaudronnier v : *Basciner* » ; Le Gon. *miñter*

pl. *ien*; Trd *miñter* pl. *ien*, van. *miter, mitor, mitour* pl. *-terion*; M. du R. *minter, miter* pl. *ien, mitour*; Châl. *ms miter* chaudronnier, *mitter* dinandier; l'A. *mitére, mitour* chaudronnier, *mitereah* f. pl. *eu* chaudronnerie, au *Suppl. mitour-ridour* drouineur; MM. Guillevic et Le Goff *mitour* pl. *-terion* chaudronnier, *mitereh* f. pl. *eu* chaudronnerie; on dit à Pontrieux *minter* chaudronnier, à Belle-Isle c'est un surnom (Vallée); en Trég. et Goello *minter* pl. *ien, ion* chaudronnier, quincaillier (Even). De là en Bretagne le nom propre *Le Mynter, Le Mintier,* XVIe siècle, *Gloss.*, 419, 420.

Pel. compare le gall. *mitt* l. tina, sorte de vase, puis le bret. *pint* pinte. — Le Gon. dit que *miñter,* absolument isolé dans la langue, ne lui semble pas d'origine bretonne. — M. du Rusquec compare *minter* à *min* mine et *miter* à « latin *marmito,* français *marmiton* ». — J'ai proposé, *Gloss.*, 420, un rapprochement avec le radical du van. *mignan* chaudronnier, en rappelant le franç. *minotier*. — Enfin M. Henry, *Lex.*, 203, dit que *miñter* paraît dérivé du radical qui forme la première syllabe de *meñgleuz* mine (et qui répond, suivant lui, au gall. *mwyn* métal brut, v. irl. *méinn* métal; voir le n° précédent).

2. Au point de vue du sens, les comparaisons de *mitt, pint* et de *marmito* peuvent se défendre; ce dernier mot, en latin (de cuisine), dérivant de *marmite,* qui aurait pu donner, d'autre part, un dérivé **marmitier*.

Le br. *basciner* (chaudronnier) R^el *ms* vient de même de moy. br. *bacin* bassin, vase, mod. *baçzin* f. pl. *ou* bassin, *baçzinad* pl. *ou* plein un bassin Gr.

Ainsi également *piliguer, pilyer* pl. *yen* chaudronnier Gr., *pilliger* H. de la Villemarqué, Trd, du R., van. *piligäour* id., *peligaour, peligour* dinandier Châl. *ms, piligour* pl. *-gerion, Voc.*, 1904, etc., vient de *pilic* chaudron, *ur bilic* bassin Châl. *ms,* moy. br. *pillic* poêle, etc., *Gloss.*, 491.

Mais du côté de la forme, il y a à ces explications de *minter* (surtout à la seconde) des difficultés qui empêchent d'en tenir aucune pour probable.

3. L'idée de Le Gonidec, regardant le mot comme emprunté, est appuyée par la forme *Le Mintier,* qui pourrait refléter l'ori-

ginal français. Celui-ci ne se présente d'ailleurs nulle part avec certitude. Un mot qu'on écrirait en bret. *meñtie* veut dire manche d'un fléau à battre, dans le Pas-de-Calais (Edmont, *Lexique saint-polois*); cf. fr. *main*? Le sens est trop divergent, et ceci eût donné plutôt en bret. **meñter, *menter.*

Un dérivé **minettier* de *minette* petit baquet *(Lex. saint-polois)* nous ferait rentrer dans l'ordre d'idées du paragraphe précédent (de même que *minotier*, de *minot* une demi-mine, mesure de capacité).

4. Le fr. *mine* serait, pour la forme, préférable au celt. **mein-*, bret. **moen-*; d'autant plus qu'il y avait en v. fr. un *minetier* que Godefroy traduit mineur: « minetiers et ouvriers de terre ».

5. Quant à *mignan*, d'où le nom moy. bret. *Maignon, Le Moingnen, Gloss.*, 385, on trouve en van. *mïgnan* chaudronnier, *mignan* dinandier Châl. *ms, mignan* pl. *-nnétt* l'A.; ailleurs *maignonner* pl. *yen* Gr., *magnonner* Pel., R[el] *ms*, Gon., Trd, du R. Pel. a raison de tirer ce mot du v. fr. *magnan* et de rejeter pour ce dernier l'étymologie de Ménage par *æramen*. Il croit *magnonner* formé « du verbe *Magnonni*, qui est peu ou point usité ». Le rapport des deux dialectes est inverse dans van. *maçon*, ailleurs *maçzoñner* maçon, voir *Rev. Celt.*, XX, 202; cf. franç. *maçonnérie*, et v. fr. *maignenerie, meignennerie* travail et métier du chaudronnier (Grég. donne *spy* pl. *ou, spyon* pl. *ed* et *spioñner* pl. *-éryen* espion, on lit *spiouner* Combeau *ms, Mojennou Lafontaine* 1836, 1837, l. XII, f. 15). Bullet cite en bourguignon *maignier*, prononcé *maigné*; cf. *maignerie* batterie de cuisine, Mignard, *Hist. de l'idiome bourguignon*, 104; *magnin, magnan, magnier* chaudronnier ambulant, Fertiault, *Dict.... verduno-chalonnais*; *Maigné, Almanach des adresses de Rennes*, 1884, p. 390 (v. fr. *Le Mengnien* God., normand *Magnan, Maignien, Lemaignen*, Moisy, *Noms de famille normands*, 295, etc.).

Magnier est rapporté au lat. *manuarius* (manœuvre) par de Chambure, *Gloss. du Morvan*, qui cite aussi le bas lat. *magnarius* (marchand en gros); à *machinarius* par N. du Puitspelu, *Dict. étym. du patois lyonnais*, 240, cf. Kœrting, 5779. Un diminutif **mignettier* = **machinettarius* est peu probable. Les

rapprochements donnés par M. du R. s. v. *magnouner* sont sans valeur.

Le vocalisme du van. se retrouve en Berry : « En plusieurs lieux de France, les chaudronniers crient par les rues *magnan, magnan*. Les Berruiers disent *mignan* en la même signification » Ménage (God.) ; cf. morvandeau *mignin,* variante de *maignin*. M. de Chambure cite en wallon *mignon,* qui n'est pas dans le dict. de Remacle (2e éd.). Ajoutons *mignaud* chiffonnier, centre de la France, Jaubert (*Rev. Celt.,* XVI, 222) ; pour le sens, cf. *maignins* « les ouvriers de passage qui viennent au printemps raccommoder les souliers, les parapluies, la faïence », canton de Mesvres ; vaudois *magnin* hongreur God., etc. On lit dans le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois* de La Curne de Sainte-Palaye, éd. Favre, *magnien* chaudron, *mignarie* droit dû par les chaudronniers, *mignaut* nigaud ; dans le *Trésor du félibrige* de M. Mistral *magnin* (Alpes), *magnan* (Bordeaux), *magnot* (Rouergue) chaudronnier ou ferblantier ambulant ; homme de rien, maladroit. Voir aussi les diverses applications du breton *jalot* chaudronnier, mot d'origine argotique, *Rev. Celt.,* XV, 339 ; XVI, 222 ; *Épenth.,* 44 (§ 57).

LXXIX. — *TOR-GLEUZ.*

Grég. donne *tor-gleuz* pl. *you* comme synonyme de *gour--gleuz* « fossé imparfait, ou ruiné, demi-fossé, turon ».

Pel. a *torr* « fracture, fraction, rupture » ; « *Torr cleuz,* selon M. Roussel, est un fossé mal fait ou mal entretenu, dont la terre élevée, n'étant pas en talus, croule, tombe et le remplit ». Rel *ms* porte : « *torr,* fracture, fraction, rupture » ; « *torr-cleuz, torr-c'hleus,* fossé mal fait ou mal entretenu, fossé applati, dont la terre élevée n'étant pas en talus, croule, tombe et le remplit ».

Troude donne *torr-kleuz* m. « et aussi *torr-c'hleuz,* clôture en terre qui a été mal faite et qui s'écroule » ; Mil. *ms* a barré « aussi » et écrit au-dessus : « jamais ». Troude voit là un composé de *torr* rupture (qu'il déclare non usité seul) et *kleuz*

clôture en terre. M. du Rusq. a aussi *torr-kleuz* et *torr-c'bleuz* m. turon, qu'il explique de même.

Cette composition est peu probable, à cause du sens, et de la forme *tor-gleuz*; tout au plus peut-on admettre que Roussel, qui semble être la source des documents suivants, a été influencé par une étymologie réellement populaire. Un composé *torr-cleuz* voudrait dire « ce qui brise le fossé », cf. *torr-kraouñ* m. casse-noisettes Trd, van. *tor-queneu*, etc., *Gloss.*, 689.

Tor-gleuz contient plutôt le même préfixe que le van. *torgamm* m. torticolis l'A., *didorgamein* détordre Châl. *ms*, etc., voir *Gloss.*, 679; c'est une formation voisine de son équivalent *gour-gleuz*.

LXXX. — *TRENK, TRÉNCQAILHÈS; QEMESQAILHÈS, QINCQAILHÈS, KINKAILLAT, KINKAILHA; CANAILLES; SKILDRENC, PIL-DRENK, PILTRENK, PISTRENK, PITRENK, PEUZ-TRENK; SKIL-PAOTR; KILWEDENET, QUILWIDENOU; PILTROT; TREÑK-PUT; GOURDRENK, GOUR-AZEZA, GOUR-DEN, GOUR-ZEULEUR; ARDRÉNK; HAÑTER-DRÉNK, HANNTRË-YÉK; TRENCQEZENN.*

1. R[el] *ms* porte: « *trenk, treink,* acre, aigre. *Aval trenk,* pomme aigre et sauvage. *trenca, treinca,* aigrir rendre ou devenir aigre, acre. *trenk* au sens moral, morosus, acerbus, agelastus, i. e. serieux qui ne rit point. *ema so treink he vin,* Celui ci a de Laigreur Dans La figure ». On prononce à Botsorhel *treñnk* aigre, *Ann. de Bret.*, XIX, 262.

Nous avons parlé de cette famille (n° XXXVI). Elle présente certaines accointances avec des langages populaires voisins de la Basse-Bretagne, mais n'en est pas moins celtique d'origine. Le cornique avait l'adj.: « *trenk,* sower » Lhuyd, 5.

Le dérivé *tréncqailhès* mélange de choses aigres Gr., *trenkailles* Mil. *ms* a un suffixe pris au franç., qu'on retrouve dans

qemesqailhès « mélange qui rend une chose mauvaise au goût », « mélange de mauvaises choses avec de bonnes » Gr., et même dans *cozqailhès* antiquaille Gr., croisement de ce mot franç. avec le bret. *coz* vieux. Le point de départ paraît être *qincqailhès* « quincaille, menuë marchandise de fer, ou de cuivre » Gr. (*qincqailhérez* quincaillerie, *qincqailhèr* pl. *-éryen* quincaillier Gr. ; Mil. *ms* donne « *kinkaillat* couper du bois en petits morceaux, détacher des copeaux d'un arbre = *kinkaillerez* » ; selon M. l'abbé Caer, on dit en haut Léon *kinkailha* id., et au figuré « battre, donner une raclée »). Cf. en Bas-Maine *treñkay* quincaille, *treñkaye* m. quincaillier ; v. n. faire un bruit de ferraille, etc. Dottin. Faut-il comparer encore *trincaille,* mot que j'ai entendu comme nom d'un jeu d'enfant et cri à ce jeu ? *Canailhes* canaille, la populace Gr. se trouve dans le Nomenclator : *an canailles ves an galeou* la canaille des galères, p. 321.

2. Le diminutif *tréncqic* aigret Gr., *treñkik* Gon. a pour synonymes : *un neubeud tréncq* Gr. ; *skildrenc* Pel. d'après Roussel, *skildreinc, skildrenc* R[el] *ms, skîl-dreñk* Gon., *skil-drenk* Trd, du R., *pil-drenk, pis-trenk, gourdrenk* ; « *gour-drenk* un peu aigre, syn. *pistrenk, piltrenk* (île de B.) » ; « *piltrenk* adj. presque aigre, un peu aigre, aigrelet, *pistrenk* » Mil. *ms* ; *skil--drenk, a denn var ann trenk* presque aigre, aigrelet, Moal 407, *skil-drenk* ; *pitrenk* ; *peuz-trenk* (cornouaillais) aigre-doux, 110 ; en petit Trég. *ardrénk, eun tam trénk, kaji trénk, hañter-drénk,* à Stival *hañtrē-treñnk.*

3. *Skil-* ne se montre par ailleurs sous cette forme que dans « *skil-paötr,* demi garçon, fille qui a les manieres hardies et libres d'un garçon. En Basse-Cornwaille, c'est une fille qui fréquente trop familiérement les garçons : et aussi un garçon, qui fait des jeux et des tours d'adresse, un Espiègle. Le pluriel est *Skil paötret* » Pel. d'après Roussel ; « *skil-paotr,* demi-garçon, petit garcon. Lorsque laplication est faite a une fille il designe celle qui a les manieres hardies et Libres dun garçon quoilquil soit plus dusage de lapeller *ras-paotr.* En basse corn. cest une fille qui frequente trop familierement les garçons : et aussi un garcon qui fait des jeux et des tours dadresse, un espiègle » R[el] *ms* ; Milin a écrit au crayon, au-dessus de *ras-paotr* : « ce

qui est très vrai en h. Léon », et ajouté : « voir l'erreur de M. Troude à *ras-paotr* ». A l'art. *ras-paotr* m. garçonnière de Trd, Milin a écrit : « pl. *raspaotret* genre garçon, fille qui hante les garçons et s'amuse à tous leurs jeux. Ne se dit que des filles ».

Ce préfixe *skil-* est assimilé au gall. *ysgil* recoin, *Gloss.*, 631 ; cf. gall. *cildremu, ciledrych,* etc., regarder du coin de l'œil, *Notes d'étym.*, 71 (n° 46, § 3), et les composés bretons de *quil* cités *Gloss.*, 555.

L'un de ceux-ci, le haut trécorois *kilwedenet* (fil) embrouillé, entortillé, qui se dit aussi en bas Tréguier, suppose un nom *kilweden,* dont le pluriel se trouve dans *lostou... carquet a guilvidenou,* au vers 1335 du mystère breton *Cognomerus et sainte Tréfine,* p. 168 de l'édition A. Le Braz, Paris, 1904. Il s'agit des longues queues des diables, toutes entortillées ; littéralement « pleines de contours » ; M. Le Braz ne comprenant pas ce mot, l'a corrigé en *a gefnidennou,* d'araignées ; ce qui est aussi peu satisfaisant pour le sens que pour la forme : à ma connaissance, les araignées ne s'appellent point en breton **kefnidennou,* mais *kefnid*. Sur la seconde partie de *kilwedenet, quilvidenou,* cf. moy. br. *gueden* hart, *Gloss.*, 296 ; voir *De l'Urgence,* 7, 8 ; *Zeitschr. f. celt. Philol.*, II, 394, 501.

4. *Peuz-trenk* contient le préfixe *peus-* presque, cf. LIV, § 3 ; en basse Cornouaille *peuz-vad* assez bien (Vallée).

5. *Pistrenk* peut être altéré de *peuz-trenk,* ainsi que *pitrenk,* sous l'influence de *skil-drenk,* ce que paraissent indiquer aussi les variantes *pil-drenk, piltrenk*. On ne peut guère comparer, en effet, « *piltrot* s. m. pl. *ou* petit trot, petit train d'un cheval, *piltrota* trotter menu, *mont d'ar piltrot* aller au petit trot » Mil. *ms,* etc., *d'ar pil-trotik skan* « (il vient) d'un pas agile » Comb. *ms,* VI, 2, cf. franç. « en trottinant d'un petit trot pilé », *Gloss.*, 725.

6. Il faut séparer aussi le trec. *put* âcre, *treñk-put* tout à fait aigre, bien qu'il y ait des cas où ce mot alterne avec *piq* : *dall-piq* et *dall-put* tout à fait aveugle, *Rev. Celt.*, IV, 165 (*ien-put* très froid, *sall-pik* et *sall-put* très salé, Moal, 70). Ces additions servent à renforcer, et non à atténuer l'idée.

7. *Gourdrenk* a la même formation que *gour-gleuz* fossé

imparfait, etc., voir *Gloss.*, 284-288; *Revue morbihannaise*, IV, 37-42.

Mil. *ms* donne encore : « *gour-azeza*, c'est plus que s'asseoir, c'est passer l'après-midi en visite dans une même maison » ; « *gour-den*, petit homme, moitié homme, homelette, femelette, v. *krak-den* » (« *krak-den* une moitié d'homme, une espèce, un semblant d'homme »); « *gour-zeuleur, golei ar greun hadet gant douar diwar ar bal*, I. de B. » ; « *gour-zeuler* ou *zeleur* (voir *taol, teuleur* jeter) *an douar, a zo golei an ed* ».

Ce dernier veut dire, d'après l'explication qui suit, « couvrir le grain semé avec de la terre, au moyen de la bêche ». Le *t* est traité autrement que dans *gour-drenk*, et *gourdreust* pl. *ou* petite poutre Gr., etc. ; cf. en gall. *gorthew* à côté de *gordew* très épais.

8. *Ardrénk* est composé comme *arwenn* blanchâtre, etc., voir *Gloss.*, 34.

9. *Haňter-drénk* = « à moitié aigre » ; à Stival *hanntrë-treňk* se dit du lait (*liéc'h*), en parlant des fruits on emploie *hanntrë-yék* (de *yék*, moy. bret. *aegr*, pris au franç. *aigre*; en petit tréc. *eg* est plus fort que *trenk*).

10. Grég. donne *trencqezenn* pl. *ou* sauvageon (en ajoutant entre parenthèses « *Trencquezen*, id e., *trencq guëzen*, arbre aigre »), *treňcqesennecg* pl. *trencqesennegou* pépinière ; Pel. *trenk-wezen* « sauvageon, arbre sauvage, qui ne porte que des fruits aigres et âcres », où il voit un composé de *trenk* et *gwezen* arbre. Ce mot manque dans R[el] *ms*. Le Gon. écrit *treňkézen* f. pl. *-nnou* ; il hésite entre l'étymologie par composition et une dérivation par le suffixe féminin *-ez*. Troude regarde *treňkezenn* comme dérivé ; de même M. du Rusq., qui a *trenklezen, trenkézen*, puis dans son second dict., *trenkegen*. Je crois que Pel. a pris trop à la lettre le *trencq-uezen* théorique de Grég. Le *g* de *trenkegen* doit être une faute d'impression. L'*l* de *trenklezen* rappelle celui de *trincle*, variante de *trinque* petit lait (Haut Maine). Pour la formation, cf. *avoultrezenn* (pl. *ou*) *guëz* sauvageon, *avoultresennecg* pépinière Gr. Châl. *ms* traduit « sauvageon » *ur huén treang'*, ce qui équivaut au composé admis par Pel.

LXXXI. — *PEUS, PUCH ; DISPEUZET, PEUZ.*

1. Le préfixe *peus,* que nous avons vu n° LIV, § 3, LXIII, 2, et LXXX, 4, est ainsi mentionné par Pel. : « *Peus* est un espece d'adverbe fort singulier et rare, signifiant *Presque* » ; il dit l'avoir entendu seulement « en ces rencontres : *Di-sul-ar peus,* Dimanche antépénultiéme avant les trois jours gras. *Di--sul-ar-peus dibeus,* Dimanche pénultième. *Di-sul-ar-peus lard,* Dimanche dernier, la Séxagesime... Le P. Greg. met *Peus-foll,* folâtre ». Il compare *peusec, peusoc,* « celui qui marche lentement et avec peine, comme étant blessé aux pieds, malade ou estropié » en supposant un mot *peus* lenteur, langueur ou retardement, « et ce *Peus* pris pour *Presque,* montre l'approche, la proximité de ce qui est presque fait ou venu ». R^el^ *ms* porte : « *peus* presque *Disul ar peus lard,* La Sexagesime, Le dimanche qui precede celui des jours gras appellé *Dissul a Lard* » ; « *peus foll,* près fou, v : *peu foll* » ; *peusec, peusoc, peudec, peudoc,* celui qui marche lentement et avec peine, comme étant blessé aux pieds, malade ou Estropié. Lent à venir *peus,* Lenteur, Langueur, retardement. »

Grég. traduit « le Dimanche de la Septuagesime » *diçzul ar puch* ; celui de la sexagésime, *diçzul an dibuch* ; celui de la quinquagésime, *diçzul ar puch-dibuch* ; il indique aussi ces dénominations généalogiques : *sul* ou *diçzul, tad-coz al lard* ; *diçzul,* ou *sul, tad al lard,* et *sul al lard* (et, pour le dernier, *diçzul ezned, diçzul morlargez*).

Troude donne comme cornouaillais *sul ar peuz-dibeuz* et *sul ar puch-dibuch* le dimanche de la quinquagésime, le dimanche gras.

M. du Rusq. a *peuz-dibeuz* m. le dimanche de la quinquagésime, qu'il tire de « *peuz* avant, *dibeuz* sans buis » ; il traduit sexagésime *éil zul al lard,* septuagésime *sul kenta al lard.*

Les autres façons de rendre ces mots en breton se rattachent aux désignations latines : van. *er sul septuagésim, Officeu,* 1870, p. 221, *er sul sexagesim,* 225, *er sul quinquagésim,* 231 ; léon. *zul ar zeiz-zizun, Parrosian,* 1874, p. 255 ; *zul ar c'houec'h--zizun,* 360, *zul ar pemp-sizun,* 266.

2. *Disul ar peus lard* s'explique bien comme composé de *peus* presque : c'est le dimanche avant le *diçzul al lard*. *Di-sul-ar-peus dibeus* se comprendrait aussi : c'est celui qui est *peus (lard)* sans l'être *(dibeus)*, c'est-à-dire qu'il en approche.

Quant à *di-sul-ar peus*, on peut penser à y voir une altération analogique pour *beuz* le buis ; mais *zul beuz* est (en Trég.) le dimanche des Rameaux, sens qui se justifie facilement.

Il est probable que *peus* a ici remplacé *puch*, que donne Grég., et qui doit se rattacher à *pucha* s'accroupir, voir *Notes d'étym.*, n° 29. Par un effet inverse de l'analogie, ce *puch* aura contaminé les deux autres mots dans la nomenclature donnée par Grég.

3. Le franç. *pas* est pour quelque chose dans l'argot vannetais *pes-* qui d'autre part rappelle le bret. *peus*. Il y a en Haut-Maine un emploi de *pas* qui est voisin de celui de *peus*, dans *pas-fils* beau-fils f. *pas-fille*, *pas-frère* beau-frère f. *pas-sœur* (de Montesson) ; pour le Bas-Maine M. Dottin donne seulement le premier (*pafi*).

4. Le h. corn. *dispeuzet* défait, amaigri, les traits tirés, rapproché avec doute de *peus-*, n° LIV, § 3, tient plutôt à *peuz*, variante de *pez* pièce, etc. (*Études d'étym. bret.*, 71-73, n° XXXVIII). On lit dans le manuscrit Combeau, I, 3 : *her c'haô eur peuz foultren* (= « qui lui sembla de belle taille »), cf. *eur pez foeltrfoultren Er* un aigle énorme, IX, 2 ; *eur pez ki* un gros chien, I, 5.

LXXXII. — *GOURFOULI ; GOUR, KOUR.*

1. Mil. *ms* porte : « *gourfoul* s. m. pl. *ou* réprimande dure et sévère, gronderie, querelle ; *gourfouli* v. a. gourmander, réprimander, gronder, tancer, quereller. *gour* malice, rancune et *fouli* presser ». Cette étymologie est inexacte, *gourfouli* étant la forme léonaise d'un verbe moyen bret. que je n'avais retrouvé qu'en vannetais et qui vient du v. franç. *gourfouler* frapper, battre ; voir *Gloss.*, 285 ; en Bas-Maine *gourfouler* presser, gêner, Dott., en vendomois malmener, surmener une bête de somme,

se gourfouler la main se donner un effort, une foulure, Martell., 152, 363.

2. *Gour* rancune est étudié, *Notes d'étym.*, 186, 187 (n° 91). La partie du manuscrit de Combeau qui a été heureusement sauvée contient plusieurs fois ce mot, toujours écrit *kour* : *kement-sé... A blant kounnar ha kour enn hé iné* « il voyait... cet objet rallumer sa haine et son courage », VII, 13 ; *Mé am eûz kour oc'h eunn tamm prézéguen Er mêaz a varé* « Je hais les pièces d'éloquence Hors de leur place », IX, 5 ; *kasonni ha kour* « (craignant) la haine et la colère », 6 ; *kaout kour... oc'h* « en voulant à (toute cette race) », XII, 8 ; *gant kour* « tout en colère », 11. Cette variante confirme, je crois, l'explication que j'en ai proposée, par une onomatopée voisine du prov. *grounda* grommeler, faire la mine, garder rancune ; roucouler ; cf. bret. *gourgousat*, van. *grougousat* et *krougousat* roucouler, ibid., 181 (n° 88, § 2).

LXXXIII. — *TREUT ; TROCQA, TROCQLA, KLOKA, KLOK-DIGLOK ; GUENTLOU ; TLEUNVI, STLEUNVI, KLEUI, KLEUADEN ; ROEDENNAFF, REUT.*

1. Le bret. moy. avait *treut, treud* maigre ; *an coz tra treut* la misérable, scélérate B 568 ; *treuder* maigreur, *treudiff* amaigrir ; languir, *treudet* pourri, *treuderez* pourriture.

Maun. donne *treut* maigre, *treudi* amaigrir ; Chal. *trêt, trêd* maigre, *trettat* maigrir ; Pel. *treüt, treut* maigre, *treudi* maigrir, rendre ou devenir maigre, *treutter, treutder* maigreur ; R[el] *ms* « *treut*, maigre, *en* ou *un den treut*, un homme maigre... *treutaat* maigrir, rendre ou devenir maigre, amaigrir, participe *treuteat*, amaigri... *treut gaign*, maigre comme une haridelle *treutach* se dit de la cuisine de ceux qui ont de la peine a vivre ou qui vivent Mesquinement » ; Gon. *treûtter, treûtder*, van. *trétter, trédder* m. maigreur, *treûtidigez* f. amaigrissement, atrophie, Trd *treut-ki, treut-eskern, treut-kagn, treut-kaign* très maigre,

Mil. *ms treud ec'hiz en askel groc'hen* maigre comme une chauve-souris; Moal *treut-kioc'h, treut-skoul, treut evel eur skoul, treut--kenneuden, treut evel eur geuneuden,* 71, 328; M. du R. *treut--gagn.* On lit *ken treûd ha gajn,* Comb. *ms* I, 5, dans ce document *gn* doux est toujours noté *jn*. *Treûd ével krank* ibid. a pu être inspiré par le texte : « cancres, hères et pauvres diables. » Une phrase de Mil. *ms* appelle *kioc'hèd treud* (bécassines maigres) des politiciens avides et rapaces. On dit en b. van. *treud* maigre Loth, éd. de Châl.; à Lanrodec *treutasenn* haridelle, femme maigre, *Rev. Celt.,* IV, 147, etc., voir *Gloss.*, 716. En Tréguier, *avel dreut* veut dire vent sec et froid; *komz treut* parler d'un ton sec, sévère (Vallée); en haut Trég. *c'hoerzin treut* rire comme un traître.

Ce mot se trouve comme nom féminin dans un proverbe recueilli par l'abbé Hingant, *Krenn-lavarion bro-Dreger,* 22 : *Gwell eo diwall abréd enz ann dreûd Evid diwall raz-hi pa vé deut,* et traduit : « Il vaut mieux prendre garde tôt d'être maigre, que de prendre garde lorsqu'on l'est devenu. » Cette « traduction littérale » laisse à désirer. *Ann dreûd* doit signifier « la maigre (cuisine) »; cf. *tinell dreudt* maigre cuisine, *treudt eo an dinell gadho* ils font maigre chère Gr. Cf. aussi le *trentach* de R[el] *ms,* qui, mêlé au franç. *potage,* a donné en argot rochois *trotach* soupe (*Notes d'étym.*, 53, n° 34).

2. Selon R[el] *ms,* « au pais du maine on dit d'un ton railleur, en refusant quelque chose, *Du treut,* du maigre, ou plustôt rien du tout »; ce qui se trouve aussi chez Pel. Cette locution doit être perdue aujourd'hui, n'étant mentionnée ni par de Montesson ni par M. Dottin. Elle semble, en effet, d'origine bretonne, comme d'autres du même patois, signalées n°s XXII, XXIII, XXXVI, et *Notes d'étym.*, n° 3, § 4.

3. Pel. ne trouve en gall. rien de plus approchant que *tlawd* pauvre; il compare le grec τρύειν épuiser, exténuer, et l'all. *trocken,* angl. *dry* sec. Ces mots germaniques sont à écarter, puisqu'ils supposent un ancien *dh* initial qui devait donner *d* en breton.

4. La comparaison de τρύω user, consumer, a été représentée sous d'autres formes par M. du Rusquec, qui rappelle le bret. *tré* à travers, *trenzi* traverser, et par M. Henry, qui part d'un

celt. **trā-to-* traversé, transi, participe de la racine de *tarar* tarière, etc.

Le même savant hésite, pour le gall. *tlawd,* entre ce **trā-to-* et la racine du grec τλητός patient, cf. bret. *tleûñ* quenouillée.

M. Vendryes, *Ann. de Bret.,* XVI, 307, tout en renvoyant à ce passage du *Lexique,* regarde comme fort douteux que *treut* soit à rapprocher de *tlawd*; probablement parce qu'il attendrait **kleut*.

L'identité de *treut* et *tlawd* est admise dans mon *Dict. étym.* et par M. Loth, éd. de Châl.; M. Stokes penche vers la même opinion, *Urkelt. Sprachsch.,* 131, où il ajoute le cornique *trôth* misérable (= aussi **tlāto-*), et l'irl. *tlaith* doux (= **tlati-*).

5. Le gall. *tlawd* ne peut, à mon avis, venir de **trātos,* qui eût donné **trawd*. L'initiale *tl-* est une articulation incommode que l'on tend à éliminer, loin de la multiplier; son ancienneté est appuyée ici par l'irl. *tlaith,* gaél. *tlàth* doux.

Pour se débarrasser de *tl-,* le breton pouvait le changer en *kl-*; cf. trée. *war-oeûklo* en mal d'enfant, moy. br. *oar guentlou* (*ent* rimant à *ec*), *Notes d'étym.,* 165, 173 (nos 80, § 11; 83, § 4), *ma goinclo a so bras* mes douleurs sont grandes, A. Le Braz, *Textes bret.,* 5 (*La Création du Monde,* ms. de Joseph Coat, à la Bibliothèque de Quimper; celui de Lejean, XVIIIe s., décrit *Rev. Celt.,* V, 328, porte: *ma goentlo a so bras*); *kloka* troquer Trd, *klok-diglok* s'échangeant sans cesse Mil. *ms,* pet. trée. *klokañ* troquer de **tlokra, trocqla, trocqa* Gr.; *kleui* carder avec la main Trd, sérancer, démêler le poil de l'étoupe, de la laine, de la bourre, du lin, du chanvre, avec la main, *kleuaden* f. pl. *ou* poupée, quantité limitée d'étoupe, de lin, de laine, etc. préparée avec la main pour être mise sur la quenouille Mil. *ms, kleui* carder du R. (qui compare « grec Χλωθω »!), de *tleünv, tleunb* ou *tleum,* garniture d'une quenouille, quenouillée, *tleünbi,* ou *tleünvi ar-keighell,* garnir la quenouille, et selon M. Roussel *tlûa* et *tlûi* Pel.; « *tleum, tleunv, stleunv,* garniture dune quenouille, quenouillée. *tleunvi, stleunvi, stleunvi ar kighell,* garnir la quenouille, *tleumi* » Rel *ms*; cornou. *tleuñ* m. pl. *iou* quenouillée; *tleuña* garnir, parl. d'une quenouille Trd, irl. *tlâm* poignée de laine, etc., voir *Gloss.,* 695 (et 190, 191, v. *dleizen*); Brugmann, *Grundriss,* 2e éd.,

539. Il y a pour *tleunv* deux étymologies possibles; M. du Rusq. compare *leun* plein, qui n'a que faire ici.

Mais ces questions d'euphonie comportent souvent plus d'une solution. Nous venons de voir que *tleunvi* s'est adouci, d'une part en *kleui,* de l'autre en *stleunvi.* Le lat. *piaclum* n'a pas empêché *tlātus* de devenir *lātus* et non **clātus*[1]. Je crois que *treut* a, de même, suppléé, puis supplanté **tleut,* bien que l'on ne puisse pas regarder ce changement de liquide comme la conséquence régulière d'une loi phonétique précise. Sur d'autres échanges d'*l* et *r*, cf. *Rev. Celt.*, XXI, 141, 145, 146; *Épenth.*, 52, 53, § 68, et plus haut, n°s XXVI, XLI, L. *Tleunv* est le seul ancien radical breton qui puisse commencer ainsi (voir le n° suivant); si cette forme a été maintenue, cela peut tenir à la nature technique du mot, qui le rendait moins choquant que l'adjectif très commun **tleut.* On peut soupçonner que celui-ci a subi l'influence de *reut*, qui lui est souvent associé : *treut ha reut* sec et raide; *ki treut, lost reut* chien maigre, queue raide, etc. On ne trouve en moy. br. que *roedennaff* défaillir, avec la diphtongue du franç. *roide*; mais une variante *reud* est très admissible dès cette époque, cf. *Rev. Celt.*, XIX, 200.

LXXXIV. — *STLABEZ, SKLABEZ; KLAPEZ; STLAPA, STLEPEL; STRAK; STRACOUILLON; STLAC; SKLAK; STRAP; SCLAP.*

1. M. du Rusq. donne *tlapez* adj. idiot, benêt, *Ian tlapez* Jean l'idiot. C'est une variante de *klapez* m. paysan grossier, *klapezen* m. pl. *klapez* flâneur, paysan abruti ibid. qu'il compare à *stlabez, sklabez* saleté; l'origine est commune, en effet,

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*[2], 531, 532, etc. Byron trouvait dans le proverbe anglais *every little makes a mickle* « plus de bon sens que de fidélité pour la rime » (*Œuvres complètes*, trad. Laroche, nouv. éd., Paris, 1838, p. 713), mais on lit au XVIIe siècle la variante *lickle*, au XVIe *licketl* (Murray). Inversement, Webster indique en anglais les prononciations *tlear, tlean, dlory* pour *clear, clean, glory* (Max Müller, *Nouv. leçons sur la science du langage*, trad. Harris et Perrot, I, 213).

bien que *stlabez* ait un *z* doux qui tombe en trec., tandis que dans les autres mots *z* reste partout et vient d'un *s*. Il y a là une série de radicaux formés au moins partiellement par onomatopée, qui se mêlent volontiers et donnent lieu à beaucoup de prononciations plus ou moins divergentes, voir *Gloss.*, 656, 657 : *Notes d'étym.*, 199-202.

R[el] *ms* donne « *Stlabez*, souillures, crote, ordures, immondices. sing *stlabezen*, un souillon ; femme de mauvaise reputation. Le sens naturel n'est pas moins en usage que la signification figurée. *Stlabeza*, souiller, croter, gater *Distlabeza*, netoyer, òter les ordures. »

Mil. *ms* a « *Sklabez* s. m. sans plur. crotte, boue, saleté, ordure même sens que *stlabez* » ; « *Sklabeza, sklabezi*, v. a. et pron. salir, crotter au figuré obscurcir, ternir, effacer, affaiblir, faner, flétrir » ; « *Sklabezen* s. f. pl. *ed* figuré. injure qu'on adresse à une femme malpropre et sale aussi au moral (femme de mauvaises mœurs). Voir *stlabez, stlabeza, stlabezen*, de même signification ». A Beuzec-Cap-Sizun, le verbe se prononce *stlabéi* (*Ann. de Bret.*, XVII, 162). On dit en Léon *moñt e stlabez* se gâter : *mont a rai an eost e stlabez gañt an amzer fall* le mauvais temps fera gâter la récolte (Vallée) ; en Trég. *sklabeañ* laisser tomber et répandre par terre des objets que l'on porte.

Dislabeza débarrasser, cité Κρυπτ., VI, 60, d'après Grég., est une faute de la seconde édition, la première a *distlabeza*.

Le poète cornouaillais qui signe Meliaf a écrit ce vers : *Goude traou stlabuz an douar*, après les choses immondes d'ici-bas. C'est le sens qu'aurait un adj. **stlabezuz* ; mais la forme du mot le rattacherait directement à *stlapa*, etc., *Gloss.*, 658, léon. *stlepel d'an douar* jeter violemment (un objet) à terre ; cf. *hag hé stláb enn hé zac'h* « il la mit dans son sac » Comb. *ms*, XII, 15.

2. Les mots van. *straque* Châl., *straq* Châl. *ms* crotte, *straquein* crotter Châl., Châl. *ms*, auj. *strakein* crotter, mouiller ; pleuvoir légèrement ; *distrakein* décrotter ; à Stival *strak* ou *chtrak* qui a bu, gris, un peu ivre, etc., appartiennent, je crois, à cette famille, et non à l'allem. *Dreck* auquel le *Lexique* compare *strâk*.

Pel. donne « *Stracal* pour *Straca*, Craquer... *Stracal an*

dent, craquer ou frotter les dens les unes contre les autres : et dans un vieux Diction. *Claqueter des dents.* M. Roussel l'a expliqué en ces termes. *Straka,* ou *Strakal,* éclater avec bruit. *Strik, Strak,* un tel bruit. *Ur-strak,* un bruit éclatant... On dit encore *Stracl,* craquement, et *Stracla,* craquer. En Vannes, *Straca* » (il faut lire sans doute *Stracal*) « et *Strakein,* faire du bruit » ; « *Stracoüer,* Ratiere... » ; « *Straghell,* ou *Strakell,* selon M. Roussel, signifie ce qui fait du bruit, machine à bruit, telle qu'est un petit moulinet à vent, qui, par son bruit sert à épouvanter les renards, et les petits oiseaux : on le dit aussi d'une espéce de Sarbacane à bruit. »

R^el^ *ms* porte : « *Strac,* c'est le bruit que fait un baton en rompant, crac. craquement » ; « *Stracal,* craquer, faire du bruit en frottant deux corps rudes lun contre l'autre. *Stracal an dent,* craquer, ou frotter les dens les unes contre les autres ; éclater avec bruit. *Strak,* bruit éclatant. *Strakal a ra ar gurun,* le tonnerre éclate. *Stracl.* craquement. *Lacat ar fouet da stracal,* faire claquer le fouet. *Stracal* est là pour *stlaca. Stracouer,* Ratiere, machine propre a prendre des rats » ; « *Straghell, Strakell,* machine à bruit, telle qu'est un petit moulinet à vent qui, par son bruit sert à épouventer les renards et les petits oiseaux. Sarbacane a bruit. » Combeau rend « Caquet-bon-bec » par *Strak-hé-bek* (XII, 11) ; cf. *strap-lapen,* § 5.

On dit à Coadout : *eur gwell-strak en enz bet* il a été bien malade ; *eun den straket* un homme bien malade (M. Y. Le Moal) ; à Plounévez-Moëdec *eun dra straket* un objet à demi cassé ; en Trég. *strakal ar skourje* claquer du fouet ; *strakell* bavarde, se dit surtout d'une jeune fille étourdie.

Cf. *strakl* pet, *strakal* « crépiter », Κροπτάδια, II, 316 ; *strakeillo* parties sexuelles de l'homme, III, 282, peut-être aussi *trakezenn* celles de la femme, ibid.

Le van. *strakein* crotter, mouiller, est proche parent du haut breton de Saint-Brieuc *étracher* éclabousser, faire jaillir un liquide, cf. *Mélusine,* I, 502. Le mot du Bas-Maine *estraquer* que M. Dottin définit « suivre les traces du gibier, sur la neige ou la boue, jusqu'à son gîte ; vagabonder ; extraire » rappelle, fortuitement sans doute, dans le premier sens, le van. *strak* boue ; il est identique au normand du Bessin *étraqu(i)é* suivre

à la piste = *sieure à l'étra* (M. Joret tire ce dernier du lat. *stratum*); v. fr. *estrac* trace. Sur l'ital. *straccare*, provençal *estracar*, lasser, et le fr. *traquer*, on peut voir divers essais d'étymologie, Kœrting², 9093, 9661, 9671. L'ital. *stracco* las, bas lat. *stracchus* id. rappelle beaucoup le bret. *stlac* id., que nous allons voir au paragraphe suivant. Il y a aussi un franç. *estrac*, *extrac* grêle, élancé (en terme de manège, Sachs-Villatte); cf. Kœrting, 9081.

3. Maun. donne *stlaqua an daouarn*, frapper des mains; Pel. « *Stlaca*, Fraper. *Stlaca an-daön zorn*, fraper des mains, pour faire du bruit. Quelques-uns prononcent *Straca*; mais c'est un autre mot... »; R^el *ms*: « *stlaca*, claquer, fraper. *Stlacal ar fouet*, claquer du fouet. *Stlacal an daou zorn*, ou *an daou arn*, claquer des mains, fraper des mains pour faire du bruit »; puis vient l'art. *stlanvesk*, puis « *Stlac*, Las, Lasse »; puis l'art. *stlaon*. Mil. *ms* cite le prov. *Lakaat da stlaka he skourjezik Ne zastum ket kezek spontik* « faire claquer son fouet ne ramasse pas des chevaux effrayés ».

Une autre variante est *sklak*: *gant eunn seürt sklak ha trouz* « faisant tel bruit et tel fracas », Comb. *ms* VI, 5 (sur *eunn seürt*, cf. *Gloss.*, 625). Voir encore *Rev. Celt.*, XIX, 327.

4. En moy. bret. *straconillon* bègue est le même que le mod. *straquilon* « maladie de cheuaux » Maun. (et non *stranquilon* comme porte la traduction anglaise, Lhuyd, 211), *stracoüillan* « maladie des chevaux, dite en Fr. *Morve* » Pel., *straquylhon*, *straqouilhon* « estranguillon, ou étranguillon, maladie qui enfle la gorge, et empêche la respiration: elle est particuliere aux chevaux » Grég., *strakouillon*, *strakouilloun* m. « étranguillon, morve... Ce mal affectant la gorge des chevaux, on l'emploie ironiquement en parlant d'un homme bègue: *ema ar strakouillon gañt-hañ*, il est bègue »; *strakillenn* par *l* mouillée, f., en cornou. « coryza, maladie du cheval, sorte de rhume du cerveau qui peut dégénérer en morve » Trd, *strakillen* f. « rhume de cerveau, morve », *strakouilloun* m. « rhume des chevaux » du R.; léon. *strakouilhen* maladie des chevaux, qui les fait tousser, ab. Caer. Pel. tire ce mot du fr. *estranguillon*, ce que j'ai admis au *Dict. étym.*; mais cela devait

donner **strañg-* ou **strañk-*, cf. *Rev. Celt.*, XIX, 324-326, 330-334. Il y a eu influence analogique de *strak*.

5. Sur *strap* claquement, *Gloss.*, 661, il faut ajouter : pet. trée. *strapañ* v. a. et n. faire claquer (une porte), faire du bruit en claquant, comme une porte poussée violemment ; *Mari strap-lapen* babillarde, litt. Marie qui claque des lèvres ; ce peut être un remaniement badin de *plapen* id., cf. *Mém. Soc. ling.*, XI, 100.

A l'art. de Trd *strapa* v. n. faire grand bruit dans un ménage, Milin a barré ces trois derniers mots et ajouté : « *strapa he zaouarn (stlaka)* (I. de B.) *éclater* des mains en signe de détresse et de douleur ». A *strapenn* f. C. crochet pour attacher le bétail à l'étable ; pl. *ou*, il a corrigé « C » en « Léon » ; « crochet » en « pieu en bois en forme de demi-croc enfoncé dans le mur » ; et ajouté : « (H. L.) pieu en bois enfoncé dans le mur et contre lequel on attache les vaches. Il n'en est pas de même des chevaux. »

M. Y. Le Moal a employé *moñt a-strap*, y aller brusquement ; M. l'ab. Biler *Eur vleuenig strap-distrap e-kreiz ar gorventen* une petite fleur battue de tous côtés par la tourmente. On dit encore en Trég. *eur strap* ou plus souvent *strapad kléñved* maladie, accès ; bas Trég. *eur strapet gwall amzer* ou *amzer fall*, un orage, un mauvais temps subit (Vallée).

Cf. ital. *strappare* arracher de force, *strappata* secousse pour arracher, etc. (Kœrting, 9089).

6. R[el] *ms* a dans des articles séparés « *sclap* jet » ; « *sclapa, sclapat*, jetter » ; Pel. met à la place : « *Sclapa*, en Léon, est pour *Lapa*, Laper : et signifie aussi *Manger avec avidité*, en faisant du bruit des lévres. » Cette assimilation de *sclapa* à *lapa* est révoquée en doute par Troude, non sans raison. Maun. donne *stlapa oc'h an douar*, jeter contre terre. Cf. *Gloss.*, v. *stlapa* ; *Notes d'étym.*, 200.

LXXXV. — *GUERBL, VERBL, GUERP ; GARHUEBÉC, HUÆNÆNN-GARBÉC.*

1. Sur la question difficile du bret. *guerbl* bubon, étudiée

au n° XXIV, M. Antoine Thomas m'a obligeamment indiqué une source importante qui m'avait échappé. Dans *La Chirurgie de maître Henri de Mondeville*... publiée par le Dr A. Bos, Paris, 1897, 1898, texte de 1314 traduit du latin, on lit, t. I, p. 122 : « Les queles aignes... Et ont dedens grant espasse ou il a char spongieuse, petite et glandeuse. La quele boit aucune fois moult de superfluités... Et i sont souvente fois faites apostumes par voie de derivation, qui sont dites bubons, berbes, encloupeures, pour ce qu'il font clochier » ; avec cette note : « Latin : quae vocantur bubones, vulgari gallico « berbles » (*dans l'éd. Pagel* : « verbles ») vel « clapoires ».

Le glossaire qui termine le second volume, et qui explique aussi les mots français contenus dans l'original latin (de peu d'années antérieur à la traduction) a, p. 333, 334, un article dont voici les parties essentielles : « *Verble*... (bubones, vulgali gallico *verbles* vel *clapoires*) *bubon, poulain.* — Bubo est nomen commune ad apostemata inguinis et subassellarum, et vocatur omnis bubo vulgali gallico *verble,* sive sit cum plenitudine corporis sive non ; sed bubo hujusmodi, quando fit cum plenitudine corporis aut per viam crisis, vocatur stricto et speciali nomine vulgali *clopoires* (corr. *clapoires*)... Ailleurs Mondeville appelle également *verbles, werbles* ces petites tumeurs dites *comédons, tannes,* formées sur le nez par l'accumulation de la matière sébacée dans les follicules sébacés :... Cossi sunt noduli duri, qui dicuntur gallice *verbles,* et plurimum circa nasum sunt infixi carni et cuti... Cossi sunt noduli duri, qui dicuntur in vulgali gallico *werbles*... »

Ce français vulgaire *verble, werble* répond au *verbre* du P. Maunoir, qui doit être du français vulgaire de Bretagne, comme son *frambois* pour « fumier », etc., *Gloss.*, XVIII. Il est possible que *verble, werble* ait été entendu par Mondeville dans une région voisine : car il était probablement de Normandie ; cependant il distingue le normand du français vulgaire : « Malefactio dicitur vulgari gallico *malefaçon,* in normannico vulgari dicitur *mehang* (*Introduction* de M. Bos, p. III).

Ce mot *verble, werble* appuie l'explication des formes bretonnes par un emprunt à quelque parler roman ; ce qui ne fait pas difficulté pour bret. moy. et mod. *guerbl,* van. *verbl*

(*vêrble* f. émonctoires de l'aîne enflées l'A.). Le v. bret. *guerp* (*Rev. Celt.*, VIII, 497, 498) s'expliquerait de même par **guerbe*, cf. *berbe* à côté de *berble, verble*.

M. Vendryes, *De hibernicis vocabulis quæ a latina lingua originem duxerunt*, 1902, p. 141, doute que le v. irl. *ferb* vienne du lat. *verber*; il cite dans O'Clery la forme plus récente *fearb*, et d'après O'Reilly *fairb* et *fairbre*. Mais O'Reilly traduit le premier de ces mots « weeds » (mauvaises herbes) et le second « a notch, impression; a fault, stain, blemish »; ce qui est encore loin de sa façon de rendre *fearb* : « a weal, pimple ».

Sur la question sémantique, étudiée n° XXIV, § 6, on peut ajouter qu'en Savoie *barbelyŏ* m. pl. veut dire à la fois « tumeur qui vient aux gencives des bêtes de somme et qui les empêche de manger » et « gros ver qui se trouve dans les cerises douces »; cf. *bârbŏ* et *barbou*, f. *barboulä* (fruit) véreux, Constantin et Désormeaux, *Dictionnaire savoyard* 1902.

2. M. Jaffrennou a signalé à M. Vallée le cornouaillais *gwelt* f., *eur velt* une tumeur qui vient sous l'aisselle et qu'on guérit en décomptant. Cette forme doit venir de *gwerp* : pour *l* de *r*, cf. n° LXI, § 14. Le changement de *p* final en *t* est bien plus rare, mais non sans exemple, voir *Gloss.*, 314, 315.

3. Entre autres transformations romanes de cette riche famille, que M. Schuchardt tire d'un germanique **werr-ibel*, *werbel*, j'ai rappelé, au § 6, *guéribé, garibet, urbet, durbec*. Il faut ajouter *urebec, harbec*, qui ont donné lieu à des formes vannetaises. On lit dans le dict. de l'A. : « Urebec ou Harbec; le peuple dit, Taille-bois, *Garhuebéc* : *Huænænn-garbéc*, f. » Le premier de ces mots est altéré d'après le van. *garhue* dur.

LXXXVI. — *GORBL, DIOLBREIN.*

Le van. a *diorblein* émonder Châl., *diorblein* id., *diòlbrein* « esserter un arbre, de la vigne, etc. » l'A., *diorblage* émonde Châl., m. pl. *eu* l'A., *diolbradurr* m. pl. *-ureu* id., *diolbrourr* pl. *-rerion* émondeur l'A. On lit dans le *Barzaz Breiz*, p. 369, *Ur vanden treitourion... E dez de ziorblet ha laket peb-eil-benn,*

traduit (ô mon pays... !) « une troupe de traîtres... t'a ébranlé et bouleversé » ; une version antérieure du « Prêtre exilé » (*Choæs a ganneuneu,* Vannes, 1835, p. 211) porte *Ur vanden traiterion... En dès ha ravaget, ha lacait peb eil pen* (t'a ravagé), cf. *Études vannetaises,* 61.

J'ai vu là, *Gloss.,* 12, une variante phonétique de *divelbrein* démeubler. Cette explication, admise par le *Lexique,* 99, me semble inexacte, depuis que j'ai trouvé dans les *Instructioneu santel* (éd. nehué, É Guéned, 1848), p. 193 : *unan en dès ur gommenant..., hac e ziscar choucheu, pe coæd bras aral, é sigur m'eint bet priset guet-t'ou, (er jouissance pé er gorbl e zou bet priset, mæs non pas er chouche) ;* c'est-à-dire (pèche contre le 7e commandement) quelqu'un qui a une ferme, et qui abat des souches, ou d'autre gros bois, sous prétexte que cela lui est attribué par l'inventaire : on lui en a assuré la jouissance ou les émondes, mais non pas la souche.

Ce mot *gorbl* émondes est l'origine de *diorblein.* Il n'est pas impossible qu'il se rattache lui-même à *guerbl* : sur la question phonétique, voir *Rev. Celt.,* XIX, 209. La série des idées se reconstituerait à peu près ainsi : tumeur ; cicatrice, marque d'un coup ; autre résultat des coups, abatage ; abatis, émondes (cf. XXIV, § 1).

E. Ernault.

(A suivre.)

A NOTE ON A PASSAGE IN THE IRISH VERSION OF THE GRAIL LEGEND

In his translation of two fragments of an Irish version of the Grail legend in vol. IV of ZCP Mr F. N. Robinson remarks (p. 389, n. 4) on the passage: ro erail fort doridhisi faies*ed*ain frisin righain itrubramar tuasana « the translation is not literal here. I am not sure whether faiesedain can mean resting staying abiding (cf. OR's foisite) or is rather to be taken as the familiar foisitin « confession ».

This expression occurs in another passage in the more extensive fragments of the[1] same version scattered about in the Stowe ms. catalogued D IV 2 in the Royal Irish Academy. As the context in this case leaves no doubt as to the meaning of the word — whatever may be the explanation of the form, and as moreover in close proximity there occurs a good instance of the curious use of ERMAISSIU commented on by Robinson — it seems worth while to give the passage in extenso.

In order to make it more intelligible, I give in very condensed form the purport of the preceding pages.

Sir Percival through the agency of a demon horse presented to him by a mysterious queen (who is really the devil) finds himself stranded on a desert island in the midst of ocean inhabited only by wild beasts and noxious reptiles. He encounters a dragon that is killing a lions cub and the grateful lioness

1. Nettlau says (*Rev. Celt.*, X, 186) the Franciscan and Stowe texts *probably* represent the same translation. There can be no question that this is so. The whole of Robinson's second fragment appears in D IV 2 and excepting for slight divergencies of spelling the two texts are identical.

becomes his friend. He sleeps and dreams a dream of two queens who come to him mounted the one on a lion the other on a dragon (is iad eich ro imchuir iad .i. bean dib ar muin leoghain 7 draicc fo nmnaei aile). Later he awaks and a mysterious stranger arrives in a boat dressed in priestly garb; he expounds the meaning of the dream and tells Sir P. that it is for his temptation that he has been brought to the island, that he must be watchful and steadfast. Then the stranger departs.

Once more a mysterious boat appears driving across the sea straight for the island as though all four winds collected together were wafting it (andar leis co roibi coimtinol na ceitri ngaeth... ic a reimdirgud). This time the navigator is a queen in silk attire; she lands and they ask tidings of each other in the usual manner. Sir P. expresses his confidence that God, whose power is limitless, who has already delivered him from great perils, will aid him in this strait. At the mention of the name of God the queen changed the conversation (ro athraig imacallaim do) and proceeds to tell her own story. She has been banished from her own country by an arrogant king to whom she refused homage and obeisance. Will Sir P. after the manner of the knights of the Round Table help a woman in distress and assist her against the tyrant? The lady is young and lovely and Sir P. consents with considerable alacrity. It is a hot summer day and the lady brings from her boat a gorgeous tent and pitches it on the shore. Into this « pavilion on the links » she invites Sir P. to enter and escape the fierce glare of the sun. He enters and falls asleep. On waking he mentions that he is hungry and the lady has no difficulty in supplying a choice repast (do each tomaltus bud adlaicc do).

At this point our passage begins:

(D IV 2, p. 75 ba, 3[1] ff.)

Rosoi aicned P. la him*ur*crach in fina 7 [ro f]ech co hind-

1. D IV 2 fo. 75 verso, col. 1, l. 3.

feithm*ech* an i*ngin* co rosaidh rind a [r]oiscc ina h*ec*osc cur ba comlan ca*ch* alt 7 cach aidhi de o mullach co bond dia serc 7 dia handsacht ind uair sin 7 rogab ic a guidhi co dicra im foise*d*ain lais 7 rodiult an i*ngen* e ar daigh comad moidi no santaigf*ed* hi. rogab P. ica guidhi co dicra doridhisi ar ba haithidi a serc cach diultad doratt do. o rorath*aig* an i*ngen* digrais grada P. di roernaidm fair sin a reir si tria bithu am*al* rogell reime 7 co foif*ed* lais. rogab P. do laim sin o uil*ibh* brighaibh 7 cumachtaibh. a sir P. ol an i*ngen* ni mo do serc damsa inás in gradh dofula*ch*ta fil limsa duit-si uair is cian ol si o rotcarus ar t'airsc*el*aibh riasiu it condarc tu. ro failtig P. la sin aithesc sin 7 dodech*aid* isin imdaigh 7 ro laig an i*ngen* co hesc*aid* ina focraib 7 doratsat a lama dar slesaib araile 7 rogabsat ic aines imacallma for araile. sillis P. dar sin imdhaigh 7 itcondairc a cloidhim for urlar na puiple ina fiad*nais*i 7 ro tocc*aib* e 7 ro tarraing asa indtigh he 7 itcondairc crois nderce i medhon in cloidhim 7 iar n-a faicsin do ro cuimnidh a ceill 7 a ermaisi 7 tuarccaib in laimh 7 dorat sighin na croichi ina etan. is ann sin robidhg an i*ngen* i n-airdi 7 ro tocc*bad* (?) in pup*aili* do P. 7 ni fidir sin a himtusa o sin acht ro eirigh dubnell do bol*a dach* ina timcill am*al* bid i fudom*ain* if*ir*nn no biadh.

« Percival's nature was changed by excess of wine and he gazed[1] intently on the damsel till his eyes were riveted on her form and his every joint and limb from the crown of his head to the sole of his foot was filled with love and longing for her at that moment; and he began eagerly to pray her to lie with him and the damsel refused it in order that he might desire her the more. Again Percival began to beseech her eagerly, for his love was the keener at every rebuff she gave him. When the damsel perceived the violence of Percival's passion she bade him promise to do her will always as he had before undertaken and then she would lie with him. Percival undertook that with all his strength and power. Sir Percival, said the damsel, thy love for me is not greater than the unconquerable passion that I cherish for thee, for it is long that I

1. For this use of *indfethem* = amorous scrutiny cp. D IV 2 p. 45 aβ 31, antan ro aithnigh an ingen IN*dfethem*H a braithrech a n-a timcill.

have loved thee from the stories about thee, even before I saw thee. Percival rejoiced exceedingly at that saying and went into the couch and the damsel readily lay near him and they put their arms round one another and began sweet discourse with each other.

Percival looked over the side of the couch and saw there his sword on the floor of the tent. And he took it up and drew it from its sheath and beheld a red cross in the midst of the sword, and seeing that he came to his senses and raising his hand made the sign of the cross on his forchead.

At this the damsel sprang up into the air and the tent was lifted from Sir Percival and he knew no more what happened, but a dark evil-smelling cloud rose around him as though he was in the depths of hell. »

The lady who disappears in this summary and sulphureous fashion is of course the devil come expressly in this disguise to tempt Percival to break his vows.

As regards the word *foisedain* (ms. foisʒain) the obvious meaning in this passage which is supported by Mr Robinsons instance (where it refers to a renewal of the intimacy between Sir Lancelot and Guinevere) suggests that the writer regarded it as equivalent to the infinitive of *foaim* instead of the ordinary *fess*. So far as I know no instances of such a form are recorded. Possibly the writing is a mere caprice or jocularity on the part of the[1] scribe of a type not entirely unknown to Irish copyists.

Walter-J. Purton.

1. There are some curious spellings elsewhere in D IV 2 e. g. batar-som edh mor ar muir a*mbach* 23 bβ 31; ic techt indiaid a oidi i*mbach* 29 aβx; g*ilda* appears for g*illa* at 50 bαz and at 52 bβ 24. Compare too i timcill na *cilde* 51 aβ3; cach *bald* 51 aβ10; and *Cerbald* 50 bαu. Whether these are mere fantasies or have any phonetic significance I must leave to others to decide. In the case of *gilda* one is reminded of that phonetic developement by which Domhnull becomes Donald cp. ZCP IV, p. 244, and similar phenomena in Manx and Cornish, *ib.*, p. 260.

IRISH ETYMOLOGIES

---

bair « heavy ».

This rare word occurs as a gloss on *truma,* acc. pl. of *trom* « heavy », in the *Amra Chonrói,* Ériu II 4. It should probably be corrected to *bairi* acc. pl. of *bair,* which is cognate with βαρύς, *gravis,* Goth. *kaúrus,* Skr. *gurú.* The derivative *baire* « grief » = Ion. βαρέη, occurs in Cormac's Glossary, s. v. gaire, where it is (wrongly?) glossed by *bás* « death ».

bech, beth « bee ».

Irish and Cymric have two words for « bee », viz.

1. Ir. *bech* M. = Cymr. *byg, beg* in *byg-egyr* or *begegr* « a drone », « a non-working bee ».

2. Ir. *beth* in *beth(ṡ)amain* « a swarm of bees » = Cymr. *byd* in *byd-af* F. « a hive » (alvearium, Davies), Lith. *bitis* « biene ». Zu Grunde liegt die unter *beben* besprochene Wz. *bhĭ* « sich fürchten »; *Biene* wäre die Zitternde? Kluge.

The Cymr. *-egr* or *-egur* and *-af* are obscure. The former might be connected with Lat. *piger,* if with Walde (Lat. Etym. Wtb.) we assume an Idg. double root *peik, peig.* The latter, *-af,* urkelt. **amā,* seems = Gr. ἄμη, and cognate with Arm. *aman* « Gefäss » and Skr. *ámatram.*

blinn « spittle ».

This word also occurs in Cormac's Glossary, where *blind* (leg. *blinn*) is glossed by *saile mairb* « the saliva of a corpse ». It has been connected with Gr. βλέννα (Urkelt. Sprachsch., 188), with which Scheftelowitz (Z. D. M. G. lix. 695) combines New-Slov. *glĕn* « Schleim, Art Rinderkrankheit, Schlamm », Cech. *hlen* « Schleim, Schlamm », and Arm. *garenav* « krätze ».

**boccaim* « I boast ».

I have found this word only in Wb. 5[b]32: ba coscc carat limm dit, a gentlidi, niptha labar et ní pad ro(mor) not-*bocctha* et arm[tha] tairismech in hiris « it were a friend's advice for thee, O Gentile, that thou shouldst not be arrogant (λάβρος), and thou shouldst not boast overmuch, and that thou shouldst be constant in faith ». Here *boccaim* comes from an oxyton **bognó,* Idg. **bhoghnó,* cognate with Ags. *bogan* « to boast ». See as to the assimilation of pretonic *n* I. F., II 167, and Zupitza KZ. XXXVI, 202.

cerbaim « I cut ».

This verb and its verbal noun *cerp* (from **kerbo-* with provection of *b* after *r*) come from a root *kerb,* a doublet of *kerp,* as *sterb* is a doublet of *sterp* (Ériu II 14), *skab* of *skap, reub* of *reup, dheub* of *dheup, vib* of *vip,* Brugmann, Grundr.[2], § 701. With the root *kerp-,* in its ablaut-form *korp,* Zupitza has connected the Irish *corran* « sickle », and the Gr. καρπός « fruit », κρώπιον « sickle », etc., the sound-group *rp* regularly becoming *rr* in Irish (Zupitza KZ. XXXV, 264). This suggests an explanation of the compound verb *ar-coirbi, ar-corpai,* of which there are examples in the *Verba Colmain fili Beognae,* Celt. Zeitschr. III 448: Martyrology of Oengus, 1905, p. xi:

Serc Dē bī fonigh anmoin, sasaid menmain, doformaig foc[h]ruici, inarben analchi, arcorbi tal*main*.

« Love of living God purifies the soul, satisfies the mind, increases rewards, banishes vices, fructifies the earth ».

And in the *Riaguil in Choimded,* Ériu I. 195, II 59:

> Serc De arcorpai talmain
> « God's love fructifies the earth »,

a spiritual expression of the common belief in the fertilising influence of fire. See Frazer, *The Golden Bough,* III, 303-305.

Císel, a name for the Devil.

This word occurs in Fíacc's hymn 37 (where it rhymes with *ísel*), and in the Vita Sancti Findani (Thes. pal. hib., II, 258), where it is spelt by a continental scribe, *kîsel, chisel, kýsel, kysel, kýsel*. The Latin *malleus* was used by S. Jerome and by Gregory the Great as a name for the Devil[1]. This at once suggests the etymology of *Císel*. It is borrowed from the Latin *pīstillus,* with the regular change, in old loanwords, of *p* to *c*, as in *caisc* (pascha), *caille* (pallium), *cland* (planta), *cland* in *enecland* from *planta* « tabula plana, asser » (Ducange), *clúm* (plūma), *corcur* (purpura), *Cothraige* (Patricius), *cruimther* (pre(s)byter), *cuithe* (puteus). See Sarauw, *Irske Studier,* p. 4. For the *s* of *cisel* = Lat. *st,* and the *l* = Lat. *ll,* cf. *caisel* borrowed from *castellum*.

codal « skin », « hide ».

A common word, root *kudh,* whence also, Ags. *hýd,* Eng. *hide,* Germ. *haut* and perhaps OHG. *hosa,* Ags. *hosa* « hose », *hose,* leg. *hosu*? (gl. glumula). The Corn. *hos* (cf. ocrea) is borrowed from Ags. *hosa*.

1. See J. Grimm, *Deutsche Mythologie,* 559, et v. Kemble, *Salomon and Saturn,* p. 146: « then the seventeenth time will the devil be in the likeness of a hammer (*slege*) », and Ducange v. 198, col. 3.

cuile « store-room », « cellar ».

This word I connected (Urkelt. Sprachsch. 83) with Skr. *kulāya* and Gr. κολία. Better compare, with Scheftelowitz, Z. D. M. G. 59, 707, Lat. *caulae,* Gr. κύλα, Arm. *soil.*

darb « slave-girl ».

darb .i. cumal .i. bantraill, H. 3. 18, p. 68[c], pl. acc. Atgaith dom... .x. ndarba (.i. cumala), *Ériu* II 4. Cognate with Gr. τρέφω, Dor. τράφω, and θρέμμα « verna » from *θρεφ-μα-. The *deich n-arba* in Meyer's *Contributions to Irish Lexicography,* i. p. 113, is a glossatorial error for *deich ndarba.*

dė « smoke ».

dė Ml. 57[a]10, gen. *diad* Ml. 40[c]1, acc. amail diaidh do teinid, O'Dav. no. 632. is dorn im diaid tor mbriathar « a multitude of words is a fist round smoke », O'Dav. no. 1586, where *im diaid* is wrongly rendered. From a preceltic *dhu̯eiat-* cognate with Lat. *suf-fio* and *fimus,* if *diad* be disyllabic. If it be a monosyllable the base is *du̯eit-,* cogn. with Lat. *foetuo.*

dedól « twilight ».

dedól « twilight », dat. sg. *huan cetnu dedol ind laithi* (gl. a primo ergo crepusculo) Ml. 136[b]1, comes from an urkelt. **dvi-doglo,* where *dvi* is = Lat. *bi-,* Ags. *twi-,* Germ. *zwie-,* and **doglo,* preceltic **dhoghlo,* is cognate with Goth. *dags.* For the compensatory lengthening, cf. *búal* « water » from **bhoglā,* Germ. *bach*; and *fúal* « urine » from **voglo-,* O. N. *vökva* « wet », Strachan, Bezz. Beitr. XX. 29.

fithnem « wide heaven ».

Fithnem, corruptly *fidnem,* occurs in Rumann's poem in praise of the sea, Laud 610, fo. 10ᵃ1:

O dacuir in[1] gaeth atuaid
co nduthraic[2] tuinn temen cruaid,
co mbad fri domun andes[3]
fri fidnem ro ferad tres.

« When the wind sets from the north,
and desires the dark cruel wave,
that it may be to the south of the world
it would make strife against wide heaven ».

So in Columb cille's *crosradach,* Laud 615, p. 55:

C*r*os Cr*ís*t suas fri fithnem,
C*r*os Cr*ís*t sís fri talm*ain*,
a Cr*ís*t, ni thi olc na urbaid
dom corp *nó* dom anmuin.

« Christ's Cross up to wide heaven,
Christ's Cross down to earth,
O Christ, may neither ill nor bane come
to my body or to my soul!

Here *fith* (urkelt. **viti*) is cognate with Eng. *wide,* Germ. *weit.* « Formell scheint germ. *wí-da-,* participiale Ableitung einer Wurzel *wĭ* » Kluge.

fogamur « autumn ».

A derivative of *fo* « sub » and *gam* « hiems », just as Slav.

1. Ms. an.
2. Ms. *co*ndutraic.
3. Ms. anes.

podzim « autumn » is a compound of *pod* « sub » and *zim* « hiems ».

íadaim « I close, I confine ».

Urkelt. **eidō*, cognate with the *s*-stem *id* N. « collar, chain », « ring », gen. *ide*, and this from **pides-*, cognate with the **pidum* in Lat. *op-pidum*, 1. town, 2. a fortified wood, Caes. B. G. 521, 3. the barriers of the circus « carceres », *op-pidô* « completely », which seem (in spite of Walde and others) to be unconnected with *padám*, πέδον, πέδη, *pedica* and *patrare* [!]. Rather compare Eng. *fit*, Icel. *fitja*, Germ. *fitze* Gebinde Garn. The compound verbs *fortn-íada*, *fortn-édae*, Fél. Oeng. July 31, May 31, shew that the etymology in Urkelt. Sprachsch., S. 79, is wrong.

iall « flock », « swarm ».

iall F., gen. *éille*, was wrongly compared by me with Gr. ἴλη (Bezz. Beitr. XXV, 256), which originally began with digamma (Bezz. Beitr. XXVII, 163). *Iall*, howoever, seems cognate with Lit. *eilė* « Reihe, Schicht » and Arm. *īra* « Schaar, Heer », Scheftelowitz, Z. D. M. G. 59, 693.

im- « so ».

This word occurs only in composition with the verb subst. *tá*. Thus *im-tha* « so is », *im-that* « so are », *nímtha* « not so is », *nímthat* « not so are ». See Atkinson's Law-glossary, p. 487, and Fél. Oeng. Prol. 77, 97, 129, 137. This *im* is cognate with Lat. *imitor*, *imágo* and *aemulor*, and has no connexion with Goth. *ibns*, with which these Latin words are usually coupled. See infra s. v. *óib*.

immaire, *indra* « ridge of land ».

These synonyms (O'Dav. 1074, 1075) come from the same

Idg. root *ar* « to plough ». The former is from **imb-aria*: the latter from **ind-araia*.

lethiter « half-side ».

Lethiter .i. leth-taeb, O'Dav. 1160, is probably for *leth-ṡiter*, where the posttonic *siter* is from **sêter*, Idg. **sṇtero-*, whence Cymr. *hanter, hanner* « half » and Dor. ἅτερος.

melg « death ».

melg « death » in *melg-tembe* .i. dorchadas báis « darkness of death », O'Cl., seems cognate with the Homeric ἀμολγῷ in νυκτὸς ἀμολγῷ, with which Prellwitz compares Lith. *milszti* « zusammenziehen von Gewittervolken », Lett. *milst* « es wird dunkel ».

óib « semblance », « likeness ».

The acc. sg. of this rare word occurs in the poem about Oengus Céle Dé in LB. 106[b]:

Aengus cen oib n-indligid

« Oengus without a semblance of illegality ». It is spelt *aib, aibh, aoibh* in the glossaries cited in Archiv f. celt. Lexicographie, I, 67, and seems cognate with Goth. *ibns* (a *no*-participle from the Idg. root *ibh*), German *eben*, Eng. *even*.

regar « is seen ».

regar .i. fegar, H. 3. 18, p. 249, is cognate with Ir. *réil* « clear », from **regli* (Strachan, Bezz. Beitr. XX, 27), and with Lith. *regiù* « I see », *rẽgimas* « visible ».

túathach « lord ».

The line *Aidbe túathach Tíre,* Fél. Oeng. May 24, has generally been rendered « Aidbe the northern, of Tír (dá glas) ». But there is nothing to shew that Aidbe was a northern. According to the Martyrology of Tallaght and the scholiasts of the Félire, he was abbot of Tír dá glas in Tipperary, and they suggest the real etymology and meaning of *túathach,* which comes, not from *túath* « links, nordlich » (Wind. Wtb.), but from *túath* « folk » (ibid.), and means « lord », just as Goth. *þiudans* « king » comes from *þiuda* « folk ». In modern Irish the only meaning ascribed to *túathach* is « lord », see Dinneen s. v.

Aidbe túathach Tíre is thus a parallel phrase to *Constantín rí Rathin* « Constantine king (i. e. abbot) of Rathen », Fél. Oeng. March 11.

London, December 1905.

Whitley Stokes.

LE CORNIQUE

HENRY JENNER. **A Handbook of the cornish language chiefly in its latest stages with some account of its history and literature.** London, Nutt, 1904.

Comme nous l'apprend la préface, ce manuel est spécialement destiné à ceux des indigènes du Cornwall qui voudraient apprendre à lire, écrire et même, jusqu'à un certain point, à parler le cornique, surtout tel qu'il était sous sa forme la plus moderne. On ne peut que faire des vœux, surtout si on appartient à un pays de langue néo-celtique, en faveur d'une entreprise si patriotique, tout en éprouvant sur son issue un certain scepticisme. En tout cas, l'auteur aura fait une œuvre utile pour tous les celtistes. Sur l'histoire, les documents de la langue cornique, les moyens de l'étudier, son livre donne des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. La grammaire est abrégée et consacrée surtout au cornique moderne. Au point de vue philologique, le cornique moderne qui fait l'effet à un lecteur même de *Gwreans* d'une langue en pleine décomposition, est fort intéressant, car il a fort peu subi l'influence littéraire, comme le prouve l'exemple de Keigwin considéré comme une autorité en langue cornique de son temps et qui cependant n'a pas compris le texte de *Pascon agan arluth*. Il est vrai que chez nous Le Gonidec et l'abbé Sionnet réunis ont fait à peu près autant de contre sens dans la *Vie de sainte Nonne*.

Le chapitre sur l'orthographe et la prononciation sera lu avec profit. Il m'a paru, en général, judicieux, mais il soulève des questions délicates dont la solution demanderait de longs développements que je réserve pour ma *Grammaire cornique*.

M. Henry Jenner connaît bien les sources de l'étude du cornique. Il a contrôlé par l'orthographe et la prononciation actuelle des noms de lieux et des termes d'origine celtique les renseignements de Lhwyd et surtout de Pryce et consorts. Néanmoins, à ce point de vue, comme on le verra par les remarques de détail qui suivent, il n'a pas encore poussé assez loin la méfiance.

Page 4. On apprend, non sans plaisir, quand on est *Britton* que les classes laborieuses du Devon, du Cornwall, Galles, Somerset, sont fort supérieures physiquement et moralement à celles des Midlands anglais. Mais les raisons que donne M. Jenner de cette supériorité sont bien étranges; cela remonterait à l'époque préhistorique. Les habitants des Midlands remonteraient à une population préceltique pliée à tous les esclavages des conquérants qui se sont succédés dans l'île et qui aurait survécu là en plus grand nombre qu'ailleurs en raison des facilités de refuge qu'offrait le pays. C'est bien lointain et bien hypothétique; on pourrait en dire autant d'une bonne partie de l'Europe. Rien de plus oiseux, à mon avis, et parfois de plus agaçant que ce genre de considérations. Il n'est pas de pays où on en abuse autant qu'en Angleterre. Elles abondent dans les revues d'archéologie et d'anthropologie anglaises et en rendent le lecture particulièrement pénible, mais aussi parfois fort amusante. On peut recommander en particulier les dissertations écloses en grand nombre sur les Français après la guerre de 1870.

Pages 7 et suiv. L'auteur a sûrement raison en soutenant que le cornique est plus près du breton que du gallois. En revanche, certains traits qu'il relève comme rapprochant le gallois du cornique sont affaire de temps et d'époque : le changement de *ü* en *i*; le maintien de *đ* et *th*. Il ne relève pas, au contraire, les deux seules particularités importantes qui rapprochent le cornique et le gallois et l'éloignement du breton : 1° le maintien (fort longtemps en cornique et toujours en gallois) de l'*ĭ* bref celtique, lorsqu'il n'y a pas infection, permettant à *ĭ* bref maintenu une action sur la voyelle précédente, tandis que *ĭ* et *ĕ* se confondent en breton (gall. *helyg,* cornique mod. *hellake,* voc. corn. *heligen,* breton *halec*); 2° la quantité de la voyelle

accentuée dans les polysyllabes : en breton, la voyelle *accentuée* suivie d'une seule consonne est *longue* parce qu'elle termine la syllabe : *tā-dou,* pères. En cornique, comme en gallois, une partie de l'articulation de la consonne appartient à la voyelle qui précède et par conséquent la voyelle est moins longue : gall. *tād,* père, corn. *tās* ; plur. *tadau,* corn. *tassow.*

J'ai peine à croire que l'auteur parlant en cornique, à Lesneven, ait été, comme il l'affirme, *facilement* compris de ses auditeurs bretons. Il est évidemment de bonne foi, mais je crains que la politesse pan-celtique n'ait rendu mes compatriotes trop affirmatifs et puis il y en a notamment dans le groupe bardique, *ovatesque* et *druidique* qui ont tant d'imagination. Le cornique *moderne,* en réalité, a des traits particuliers qui sûrement allaient l'éloignant du breton. Quelques-uns, chose étrange, se retrouvent en haut-vannetais ; réduction de *ch* après *r* à *h* et même disparition ; diphtongaison de *ī* long final ; changement de *jod* en palatale *k, g* après *l* (*delkiow,* feuille ; à l'Ile-aux-Moines, le phénomène est plus général) ; changement de *ŏ* (= *ā* long celtique) en *ę̄* (haut-vannet. *brę̄r,* frère). L'assibilation, en ce qui concerne l'intelligibilité, est l'obstacle le plus sérieux. Je crois, en revanche, qu'aux xve-xvie siècles, un Cornishman eût facilement compris un Breton et qu'ils auraient pu assez vite tenir ensemble une conversation. J'ai constaté que nos étudiants bretonnants, après avoir été mis au courant de l'orthographe et de la prononciation arrivaient très vite à comprendre un texte en moyen cornique. Les idiotismes communs abondent ; le vocabulaire, malgré quelques particularités et les nombreux emprunts anglais, est rapidement acquis ; la grammaire est en quelque sorte sue d'avance et ne présente que fort peu de difficultés.

Page 8. M. Jenner semble hésiter sur le sens d'*anethow* dans une phrase écrite avant 1265 ; il traduit *maisons* ou *prodiges.* Pour *prodiges,* il a songé sans doute au gallois *anoetheu,* mais il est probable qu'à l'époque de ce texte dans ce cas on eût eu *anothow.* Tout le reste du chapitre Ier consacré au lent recul du cornique et à son extinction est plein d'intérêt et rectifie plus d'une assertion hasardée. Il est sûr, comme le dit l'auteur, que le protestantisme imposé aux Cornouaillais qui ne

manifestaient pour la réforme aucune espèce d'enthousiasme a été le grand agent de destruction du cornique en chassant cette langue de l'Église à une époque où il n'y avait pas de livres écrits en cornique. Si le service religieux s'était fait en cornique, si, comme en Galles, la Bible eût été traduite en cornique, cette langue vivrait encore.

Il résulte des recherches de H. Jenner que Dolly Pentreath n'a pas été, comme on le croit communément la dernière personne à parler cornique.

Page 24. M. Jenner semble supposer, conformément à l'opinion fausse de Lhwyd que l'Élégie de Geraint et certaines gloses, considérées comme galloises ou bretonnes, peuvent être corniques. C'est impossible. Rien n'est plus gallois que l'Élégie de Geraint, comme langue ; quant aux gloses de l'*Oxon. post.* données comme corniques, j'ai prouvé qu'elles ne l'étaient pas.

Page 74. L'auteur a raison quand il dit que l'emploi de l'article indéfini *un* est rare *relativement* en cornique. Mais il est peu probable que ce soit dû à l'influence de l'anglais ou du français. C'est une évolution naturelle comme dans ces deux langues. Le sens primitif de *un* est encore reconnaissable en certains sous-dialectes bretons où *un,* même article indéfini, est accentué. L'emploi de *un* en cornique est plus ou moins fréquent suivant les textes. C'est dans *Pascon agan arluth* et *Gwreans* qu'on en trouve le plus d'exemples.

En voici un très clair dans *Bewn. Mer.* :

v. 730-1 : Im Cambron me re gloways
yma prest *un* methek brays.

Page 75. *Glannithder* me semble douteux.

Pryce : *glunnuthder.* Le mot me paraît avoir été fait par Lhwyd : ne pouvant transcrire le gallois *glanweithdra* ; il a imaginé *glanithder,* d'un adjectif *glanith* = gallois *glanweith.* Or, *glanith* me paraît bien improbable. Ce qui le confirme, c'est que le cornique a un mot authentique *glander.*

Page 76. *mogilder,* warmth, est emprunté aussi à Lhwyd. H. Jenner eût dû indiquer que *i* est voyelle irrationnelle ; c'est un mot formé sur **mogil* = gallois *mwygl.*

Page 79. La mutation *an dassow,* les pères, est une faute évidente, comme suffiraient à le montrer le gallois et le breton,

sans parler de l'usage constant du cornique pour les substantifs en *-ow*.

Page 80. La forme *ewiter* est empruntée au *Voc. corn.* Elle est *anti-cornique*. *Euiter* pour *euither* est évidemment gallois. Le cornique, non plus que le breton, ne change *-ntr-* en *-thr-*; cf. *ynter* entre = gall. anc. *ithr*. La forme *ounter* donnée par Borlase est plus vraisemblable.

— *hoer* est une graphie ou une forme plus ancienne ; la forme moderne en *hor*. *Noys,* nièce, a été faite d'après la forme du *Voc. corn. noit*. Le faux est manifeste. Le père de cette forme a cru que le *t* de *noit* était une explosive et l'a changé en *s* ; or, il est évident que *noit,* à côté de *noi,* est pour *noith* (si ce n'est pas une mauvaise graphie pour *nith*) ; cf. gallois *nith,* breton moyen *niz,* nièce. Borlase donne *noith, nith*.

— *Boc,* bouc, est anglais. Or, *boch* existe dans le *Voc. corn.*

— *baedh,* boar, ne se trouve nulle part, il a été fait d'après *bahet* du *Voc. corn.* et le gallois *baedd*.

— *ragomogh,* hog, est bien bizarre ; une référence ici eût été utile.

— *Lejek,* heifer, apparait pour la première fois chez Lhwyd et est suspect (*lodzhon,* bullock, *ledhzec, h*eifer).

Page 81. *keliok* est la forme du *Voc. corn.* ; la forme des *Dramas* en *colyek, culyek,* plus conforme à la phonétique du cornique moyen et moderne.

Page 82. — Il est reconnu depuis longtemps que le génitif infecté (*reun vergh*) imaginé par Lhwyd n'existe pas et est dû à des graphies mal interprétées (*cres,* milieu, et *creys* ; *whel* et *wheyl,* etc.).

Page 84. — Il est juste que la double consonne indique généralement une diminution dans la quantite de la voyelle précédente, mais pour le double *ss* dans *tassow,* père, il me parait bien qu'il ne faut pas l'interpréter comme indiquant *s* dur au lieu de *z*. Comme le gallois, et contrairement au breton, le cornique ne coupe pas *tasow* en *tā-sow,* mais attribue une partie de l'articulation de l'explosive à la voyelle précédente. Le double *ss* indique, à mon avis, simplement une diminution dans la quantité de *a*.

Quelques mots, dit M. Jenner, amènent *g* ou *k* après *l* final :

cŏsŏl, councel, plur. *cŏsŏlgow.* Ce phénomène qui existe à l'Ile-aux-Moines, d'une façon plus générale, ne se produit que lorsqu'il y a après *l* un *jod* : *cosolgow* (pron. *cŏsŏlgjow*) = *cŏsŏl-jow.*

Page 85. A côté des formes *-yon, on,* il eût fallu indiquer les formes en *-yan* et *-yen* : *Bewn-Mer.* 1219, Crustun*yen.*

— *Kernow* existe-t-il vraiment pour *Cornishman* ? Ce serait bien extraordinaire. *Kernewon,* pluriel, présenterait une modification de la voyelle de la racine. C'est le contraire : *Kernow* est pour *kernyw* ou *kernew* : *-ew* non accentué en moyen cornique donne *-ow.*

Page 86. *es* ou *edd.* Ce serait l'équivalent du gallois *-edd, -ydd, -oedd* et du breton *-ed.* Il y a là une grave erreur. *Es* équivaut au breton *-ed* (et au gallois *-ed*) dans *merhes* (merch*ed*), mais dans *eledh, guragedh, -edh* représente le breton *-eẓ,* cf. le breton léonard *eleẓ, groageẓ,* dans les autres dialectes *ele* = **eleđ, groageđ.* Dans *romes,* plur. de *rome, bestes,* pluriel de *best,* on a tout simplement la terminaison du pluriel anglais.

Page 87. La terminaison *-as* est une variante de *-es* dans plusieurs cas. Dans *pescas,* elle représente bien le gallois *-od* pour *-awd,* breton moyen *-eud,* breton moderne *-ed.*

Page 89. *kîen,* pluriel de *ky,* est dû à Norris. Je crois que c'est une fausse interprétation de la forme réelle *kuen* qui ne vaut jamais qu'une syllabe. Norris a cru que *u* représentait *u* long et devait évoluer en *ī. Kuen* devait se prononcer *kön.*

— *Lâv,* main, est un vrai barbarisme ; la forme *lau* existe bien dans le *Voc. corn.,* mais elle est vraisemblablement galloise, comme le montre dans le même *Voc. duilof.* En tout cas *ā* long de **lāmā* ne pouvait donner en cornique moyen que *ö* long et il n'y a pas manqué : *luef, lef* ; *dewluef, dyulef* (v. Williams à *lau* et *luef*).

Page 80. H. Jenner, avec raison, donne comme pluriel de *dên, tus* et *tiẓ,* quoique Lhwyd préfère *dynion* qui n'existe pas plus qu'en breton. Les formes *an hen dhin, an hen venen,* p. 92-93, sont également imitees du gallois. Le vrai cornique a : *an den coth, an venen goth.*

Page 94 : *whedhak,* seize, conforme au breton *c'hwezeck,* me paraît sincère. En revanche, je préférerais à *seydhak, eydhak,* les

formes *seittak, *eittak,* conformes aux règles de la phonétique cornique. *Whedhak* et *c'hwezec* ont passé par **chwethec*; mais *seitek* = *seith* + *dec*.

Page 95. Au lieu de *dek war deugans,* 50, on attendrait *deg a deugans*; de même *deg a thry igans,* 70, *deg a pajer igans,* 90.

— *Deu cans* devait se prononcer *deu gans*.

— *Peswordha,* quatrième (moyen corn. *peswere, pyswere*) me paraît un barbarisme.

— *whethes, seythes* sont aussi à rejeter, le premier malgré Pryce, le second malgré Lhwyd. *Whethes* est sûrement un barbarisme imaginé d'après *whehes*.

Page 99. *dhem,* to me. La persistance de la graphie *thym* en moyen-cornique rend cette forme douteuse.

Page 100. *dh* dans *ragddo, dhodho* n'a rien d'euphonique, non plus qu'aux autres troisièmes personnes : *do-, di-,* existent également dans *ganso* = *ganto* = **gant* + *do-*.

— *dhen,* à nous; le moyen-cornique est *thyn* (bret. *dim*) et *do ny*.

Page 111. Quand le nom est précédé par une préposition, *an,* article, serait omis. Ceci ne peut être vrai qu'en cornique très moderne : *then bysma,* P, 60, 2; 43, 4; *then pen-ma,* ibid., 55, 1, etc.

— *Pyw* ne peut guère être une contraction de *pe yu,* à cause du breton *piou* = gall. *pwy*; cf. *diou* = *dwy*.

Page 113. *nanagu* me paraît une forme plus ou moins correcte de *namnag yu,* almost, well nigh.

Page 116. *gil, gwil* (older forms *gwrthil*...). Je ne crois pas que *gwrthil* existe; on rencontre seulement : *gruthyl, gwythyl, guthyl*.

Page 119. *Re* préfixe au pretérit en *-s* le changeait en *plus-que-parfait*. C'est inexact, *Re,* en moyen cornique, se trouve, en outre de l'optatif, avec le prétérit en *-s,* le plus-que-parfait de l'indicatif et aussi avec le conditionnel du verbe *être,* avec le sens du conditionnel passé (cf. *rebea,* il eût été).

Page 119. La forme du subj., 1re pers. du sg., *-ev* est certainement fautive en ce qui concerne le moyen-cornique. Elle est toujours en *-yf* et répond à la 1re pers. du futur présent du breton-moyen *-iff*. Il en est vraisemblablement de même de la

1re pers. du plur. qui doit être *-yn*, comme le prouve l'infection de la voyelle du thème.

— Le *second futur* dont l'auteur veut parler représente probablement les formes composées avec le verbe substantif. Elles sont empruntées à Lhwyd, *Arch.*, p. 246, col. 3. La 1re pers. *gwylfym* est sans doute fausse. Il en est de même de la 3e du sg. *guylyf* qui doit être la 1re pers. du sg. *gwyllyf*, II, 1776. La 2e pers. *guylvyth* se trouve. Pour les formes avec le verbe subst., cf. Gr. Celt.², p. 575 et suiv.

Page 120. Le participe passif est formé par l'addition du suffixe *-es* avec ou sans modifications de la voyelle de la racine. Il y a toujours modification; les exceptions ne sont qu'apparentes ou tout à fait récentes, d'une époque où on ne savait plus guère le cornique. Il faut se méfier beaucoup de Lhwyd pour toutes les formes de la conjugaison.

Page 124. *assof, assos, assyw* ne sont pas des formes *allongées*; ce sont des formes exclamatives, admiratives.

Page 126. L'auteur aurait dû signaler le rôle que joue *bedhaf, bydh* comme *présent habituel*, ainsi qu'en gallois et en breton.

Page 135. A la 2e pers. plur. du prés. et du futur, à côté de *carough*, il eût fallu signaler la forme régulière infectée du moyen-cornique (*gylleugh*).

Page 140. Pour le futur, voir plus haut: *carvym* est certainement une invention due à Lhwyd.

— Le passif aurait dû être traité à part, à cause du rôle considérable joué par le participe et le verbe substantif.

Les formes du verbe dit *avoir* auraient dû venir après celles du verbe substantif. Elles sont rejetées à la partie consacrée à la construction, p. 160 et suiv.

Page 171. *as bes*: *b* est une forme analogique.

— Le breton *am bez* n'est pas un futur; c'est le présent *d'habitude*; le futur est *am bezo*.

L'imparfait ou présent secondaire est omis: le breton *am boa* (pour *am oa*) a pour correspondant *am bo* de même que *an devoa* répond à *an gevo*, etc. (Gr. Celt.², p. 566). Les formes comme *numbetha* doivent répondre aux formes de l'imparfait d'habitude du breton. Les formes indiquant l'habitude d'une façon générale, sont assez mal étudiées; en breton, il n'y a pas

de grammaire qui les expose avec netteté, en dehors des *Éléments de grammaire bretonne* de mon ami M. Vallée. C'est ainsi qu'on ignore que presque partout en breton, les formes du conditionnel servent d'imparfait d'habitude.

Page 175. Les règles des mutations initiales sont un peu trop sommaires. Comme en breton, la phonétique *actuelle* contrarie les mutations *traditionnelles*.

— *maga* produirait *provection*. C'est vrai quand le mot suivant commence par une dentale (*maga ta*), mais non pour les sonores : *maga fuer* (*maga vuer*, aussi grand) ; cf. *Bewn. Mer.*, 1901 : *inagefery*, à corriger en *mage fery*, aussi gai (*fery* = *mery*).

Le chapitre XVI sur l'interprétation des noms corniques est fort intéressant. Il serait à désirer que l'auteur refît l'œuvre de Bannister en relevant avec soin la prononciation actuelle. Rien ne serait plus important pour les études corniques.

Page 203. Pour juillet, la forme la plus sûre est *gortheren*.

Page 209. *halan* pour *calan* est invraisemblable, comme le montre *Cala-me* (*Bewn. Mer.*, 3338).

J. Loth.

CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. Ernst WINDISCH, *Táin bó Cúalnge*. — II. Whitley STOKES, *Félire Oengusso Céli Dé*. — III. J. LEITE DE VASCONCELLOS, *Religiões da Lusitania*. — IV. John RHYS, *Celtae, Galli*. — V. Felix STÄHELIN, *Der Eintritt der Germanen in die Geschichte*. — VI. B. KRUSCH, *Vitae sanctorum Columbani, Vedastis, Johannis*. — VII. Eugène MARTIN, *Saint Colomban*. — VIII. H. HELLMANN, *Sedulius Scottus*. — IX. W. M. METCALFE, *Legends of Saints in the scottish Dialect of the fourteenth Century*. — X. A. H. LEAHY, *Heroic Romances of Ireland*. — XI. A. MEILLET, R. GAUTHIOT, J. BLOCH, A. CUNY, A. ERNOUT, *Traité de grammaire comparée des langues indo-européennes*, traduit de l'allemand de M. BRUGMANN. — XII. Lady GILBERT, *Life of Sir John T. Gilbert*. — XIII. L. MICHAUD D'HUMIAC, *Le roi Grallon*. — XIV. Raymond DELAPORTE, *La sénéchaussée de Chateauneuf-du-Faou, Huelgoat et Landelau*. — XV. Newport J. D. WHITE, *Paris manuscript of St. Patrick latin Writings*. — XVI. Centenaire de Jean Gaspard ZEUSS. — XVII. IHM dans *Paulys Realencyclopaedie*, édition Wissowa. — XVIII. H. D'A. DE J., *Les Druides*. — XIX. Georges DOTTIN, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*.

I

Depuis la date où a paru la dernière chronique de la *Revue Celtique* un grand événement s'est produit dans l'ordre des études que ce périodique a pour objet. Il s'agit de la première édition du *Táin bó Cúalngi* « Enlèvement des vaches de Cooley », c'est-à-dire du taureau divin d'Ulster dont ces vaches étaient le troupeau ; ce livre, depuis longtemps promis par M. E. Windisch et attendu impatiemment par les celtistes, vient de paraître enfin chez Hirzel à Leipzig ; c'est un volume in-8° de XCII et 1,120 pages. On y trouve, après une savante introduction, le texte du *Táin* [1] tel que nous le donne le Livre de Leinster, manuscrit du milieu du XIIe siècle, avec compléments et variantes empruntés à divers autres mss ; en regard est placée une traduction allemande. C'est une excellente réalisation par le professeur allemand d'un projet formé en Irlande par cet aimable et savant William M. Hennessy qui, arrêté par la mort, n'a pu l'exécuter, laissant hélas ! inachevée la copie qu'il avait préparée pour l'impression.

Le *Táin bó Cúalngi* a été, paraît-il, une compilation faite par Senchân Torpeist, chef des *filid* ou aèdes d'Irlande, vers le milieu du VIIe siècle de

1. *Táin* est un nom féminin, mais je suis du nombre de ceux qui disent encore le *Gallia christiana*, sous-entendu ouvrage intitulé.

notre ère. Les *filid* avaient composé nombre de petits morceaux épiques racontant les épisodes de l'enlèvement du taureau divin d'Ulster par les guerriers des quatre autres grandes provinces d'Irlande qu'arrêtèrent quelque temps les exploits d'un seul adversaire, le demi-dieu Cûchulain. Une malédiction prononcée par une déesse rendait les autres guerriers d'Ulster incapables de prendre les armes. Cûchulainn livra aux principaux guerriers de l'armée envahissante de nombreux combats singuliers dont cette armée resta spectatrice, ce qui retarda sa marche sans empêcher la conquête du taureau.

Les aèdes irlandais faisaient le récit de ces épisodes le soir après dîner dans les châteaux des rois en attendant qu'on allât prendre au lit le repos exigé par les fatigues de la journée. Au VIIe siècle, l'étude des littératures grecque et latine s'était répandue en Irlande. Les gens de lettres de cette île éprouvèrent le besoin d'une épopée nationale à mettre en regard des épopées grecques et romaines. C'est alors que Senchân Torpeist imagina de réunir en un seul corps d'ouvrage les morceaux épiques où étaient racontés les divers épisodes du *Táin*. Son œuvre est une compilation faite à l'époque chrétienne, mais on y trouve réunis des fragments plus anciens et entièrement payens dans lesquels vivent les mœurs irlandaises antérieures au christianisme, où par exemple apparaissent tout puissants le druidisme et les dieux du paganisme. Le héros de Cûchulainn, dont les exploits sont un des principaux sujets de l'épopée, est le fils et le protégé d'un de ces dieux.

M. H. Zimmer a donné en 1887 dans le tome XXVIII de la Revue de Kuhn, p. 442-475, une analyse de cette épopée d'après le Livre de Leinster et le *Lebor na hUidre*, en comblant à l'aide de l'Additional 18748 du Musée Britannique une lacune du Livre de Leinster où, entre la page 74 et la page 75, il manque un feuillet. Cette analyse a le mérite de contenir de nombreux renvois aux trois manuscrits en indiquant les pages et les lignes où commence et finit le texte de chaque épisode. En 1898, M. Standish Hayes O'Grady a publié une analyse plus longue de la même épopée aux pages 111-227 du livre que Miss Eleanor Hull a fait paraître sous le titre de *The Cuchullin Saga* ; cette analyse a été faite d'après le ms. Additional 18748 du Musée britannique écrit en 1800, mais qui paraît concorder en général avec le Livre de Leinster, XIIe siècle. Enfin, Miss L. Winifred Faraday a donné en 1904 une traduction de l'épopée d'après le *Lebor na hUidre*, écrit vers 1100, et le Livre jaune de Lecan, écrit en 1391, qui contient une partie finale absente du *Lebor na hUidre ;* son livre est intitulé *The Cattle-Raid of Cualnge* [1]. Une édition manquait.

Les manuscrits dont M. Windisch s'est servi pour la faire sont beaucoup plus nombreux que ceux que ses prédécesseurs ont consultés. Outre le Livre de Leinster, base de son édition, outre le *Lebor na hUidre*, le Livre jaune de Lecan, l'Additional 18748, il a fait usage de six manuscrits : 1° Egerton 1782 du Musée Britannique, XVe-XVIe siècles ; 2° Stowe 984, aujourd'hui C. 6. 3 de la Royal Irish Academy, daté de 1633 ; 3° H. 1. 13 du College

1. Ce volume, comme celui d'Eleanor Hull, a été édité à Londres par la maison David Nutt.

de la Trinité de Dublin, 1746 ; 4° Egerton 209 du Musée Britannique, XVIIIe-XIXe siècles ; 5° H. 2. 17 du Trinity College de Dublin, XIVe siècle ; 6° Egerton 93 du Musée Britannique, XVe-XVIe siècles [1].

Le premier de ces *mss.* se rattache à la même version que le *Lebor na hUidre* et que le Livre jaune de Lecan ; le second, le troisième et le quatrième à la version conservée par le Livre de Leinster, les deux derniers nous offrent des fragments d'une troisième version différente des deux premières.

Le livre de M. Windisch nous présente après une savante préface un texte irlandais imprimé pour la première fois, une traduction allemande, de nombreuses notes contenant des variantes, leur traduction, des observations grammaticales. Suivent trois glossaires, le premier des mots, le second des noms de lieu, le troisième des noms de personnes, puis un supplément au premier de ces glossaires, enfin des *addenda* et *corrigenda*.

Cette volumineuse publication représente une somme énorme de travail scientifique. Elle est en même temps fort importante : l'épopée payenne dont M. E. Windisch est le premier éditeur remonte plus haut que l'Edda et que l'épopée carolingienne.

II

M. Whitley Stokes vient de donner une seconde édition du Martyrologe d'Oengus [2], document composé vers l'année 800 et dont il s'était déjà occupé deux fois. En 1862, dans ses *Three irish Glossaries*, p. 125-140, il avait publié, d'après le ms. H. 3. 18 du Collège de la Trinité de Dublin, un recueil de gloses sur ce martyrologe. Dans la préface de ses *Three irish glossaries* encore utiles à consulter bien que remontant à plus de quarante ans, il dit, p. LXVII, qu'il connaît cinq manuscrits du martyrologe d'Oengus. Quand il en a fait paraître la première édition, quatre manuscrits seulement lui ont paru dignes d'être consultés, le *Lebor Brecc* de l'Académie d'Irlande, XIVe siècle, et trois mss. de la Bibliothèque bodléyenne d'Oxford : le Rawlinson B 512, XIVe-XVe siècles ; le Rawlinson B 505, XVe siècle ; le Laud 610, 1453. Pour l'édition qui vient de paraître il a fait en outre usage de six autres manuscrits dont : trois datant du XVe siècle, ils appartiennent à la bibliothèque de Cheltenham, à celle des Franciscains de Dublin et à l'Académie d'Irlande [3] ; un du XVIe siècle, l'Egerton 88 du Musée Britannique ; un du XVIIe, le n° 5100-5104 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, enfin ce ms. H. 3. 18 dont il s'était déjà servi en 1862.

Outre une notice sur chacun de ces divers mss, la préface contient une étude grammaticale importante montrant qu'en général la langue d'Oengus

1. Le fragment du *Táin* contenu dans ce ms. a été publié en 1893 et en 1894 par M. Max. Nettlau dans les tomes XIV et XV de la *Revue Celtique*.

2. Tome XXIX des publications de l'*Henry Bradshaw Society*. Le titre de ce volume est Félire Oengusso céli Dé, « The Martyrology of Oengus the Culde ». C'est un in-8° de LII-474 pages.

3. Aujourd'hui coté 23. P. 3, précédemment 43. 6.

est le vieil irlandais et que la plupart des formes du moyen irlandais qui apparaissent dans la première édition sont le résultat d'altérations du texte primitif et l'œuvre des copistes dont on a les mss.

En dernier lieu, dans cette préface, M. Whitley Stokes signale ce que le texte publié contient de renseignements sur les mœurs et les croyances des Irlandais. Le plus important à nos yeux est la mention d'une idole conservée dans l'église de Clogher, comté de Tyrone, en Ulster. C'était une pierre un peu courte qui avait eu des ornements d'or et d'argent. Son nom était Cermand Cestach. Autrefois des démons logés dans cette pierre avaient, disait-on, adressé la parole aux payens, c'était la principale idole de l'Irlande septentrionale. L'auteur des notes contenues dans le manuscrit franciscain du martyrologe dit qu'il l'a vue et qu'il a remarqué les traces des attaches par lesquelles les ornements d'or et d'argent étaient fixés sur la pierre (p. 186-187). La *Vie tripartite de saint Patrice* parle d'une autre idole appelée *Cenn Cruaich* qui se trouvait plus au Sud en Mag-slecht, plaine située dans l'Ulster méridional près de Ballymagauran au comté de Cavan et débordant sur le comté de Leitrim. Celle-ci était la principale idole de l'Irlande entière, elle consistait en une pierre debout couverte d'or et d'argent, et un démon qui, croyait-on, y avait élu domicile en fut chassé par saint Patrice [1]. Elle est appelée *Crom Cróich* dans le *Dindsenchus* [2]. Les représentations du dieu que Jules César a confondu avec le Mercure romain et qui, suivant lui, étaient nombreuses en Gaule [3] consistaient probablement comme ces idoles irlandaises, en pierres brutes dressées debout et portant des ornements d'or et d'argent, qui ont depuis longtemps disparu.

III

M. J. Leite de Vasconcellos a publié en 1905 le second volume de ses *Religiões da Lusitania* dont le premier volume date de 1897 [4]. Ce premier volume traite des époques préhistoriques, c'est-à-dire de l'époque paléolithique, de l'époque néolithique, du temps où les métaux, le cuivre, le bronze, le fer, ont apparu. L'auteur croit qu'à l'époque néolithique les Lusitaniens adoraient la lune et comme preuve il donne, p. 106, le dessin d'un beau menhir orné d'un croissant. Une étude développée sur les sépultures, par exemple sur les dolmens, occupe une grande partie de ce volume qui, malheureusement pour nous, n'a aucun rapport avec l'histoire des Celtes.

1. Whitley Stokes, *The tripartite Life of Patrick*, p. 90, 91.
2. Édition Whitley Stokes, n° 85, *Revue Celtique*, t. XVI, p. 35, cf. *Crom Cruach*, n° 149, *ibidem*, p. 163. *Crom Cróich* est à proprement parler le nom du cercle de douze petites pierres qui entourait l'éminence artificielle sur laquelle s'élevait la pierre principale.
3. *De bello gallico*, l. VI, c. 17, § 1.
4. Lisbonne, imprimerie nationale, in-8°, XL-441 pages, 112 figures intercalées dans le texte.

Dans le second volume [1], après un exposé des sources consultées et une étude géographique accompagnée d'une carte, vient une section qui a pour sujet l'ethnographie et où les onze pages 57-67 sont consacrées aux Celtes. On peut sur les Celtes de Lusitanie consulter dans la *Revue Celtique*, t. XXIII (1902), p. 74-82, un article où M. Leite de Vasconcellos a par avance exposé les doctrines contenues dans cette partie de son second volume. Dans le même volume la page 73 concerne les *Celtici*.

La plus grande partie de ce volume, près de deux cent cinquante pages, a pour sujet la religion. Chose extraordinaire, aucuns des noms de divinités qu'on y voit apparaître ne sont ceux qu'on rencontre dans les autres régions celtiques. Naturellement les populations d'origine ibérique n'ont pas eu des dieux celtiques. Mais les habitants de *Turibriga* ou mieux *Turobriga* sont évidemment des Celtes, nous ignorons quelle est l'étymologie du nom de leur déesse *Ataegina* dont il y a de nombreux exemples dans la péninsule ibérique et qu'on ne trouve pas ailleurs. M. Leite de Vasconcellos consacre les pages 146-173 à cette déesse dont le nom est probablement celtique sans qu'on puisse l'affirmer. Les inscriptions qui contiennent des dédicaces aux dieux et déesses des habitants de *Coniumbriga* (p. 185), au génie des habitants de [*T*]*ongobriga* (p. 196), ne nous disent pas les noms de ces dieux, de ces déesses, de ce génie, probablement gaulois comme leurs adorateurs. Je penche à considérer comme ligure le nom du dieu *Bormanicus* mentionné dans deux inscriptions dont M. Leite de Vasconcellos donne la reproduction, p. 266; inutile de répéter ici mes raisons que j'ai données ailleurs. Mais des noms divins qui paraissent celtiques sont: *Treba-runa* pour *Trebo-runa* « secret de l'habitation », p. 299; *Turiacus* dérivé du thème *turo-* dont de nombreux dérivés se trouvent mêlés à d'autres mots chez M. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 1993-2018. De même *Brigos*, au datif dans une inscription romaine *Brigo*, probablement par *i* long (p. 328), est celtique; ce mot doit s'expliquer par l'irlandais *bríg* « fort, puissant », peut-être d'une racine indo-européenne *bhrēg* en sanscrit *bhrāj* « briller ». Ce thème *brīgo-* paraît être le second terme des noms divins *Tamaeo-brigus* (p. 319) et *Banduaeto-brigus* (p. 341) dont le premier terme semble difficile à expliquer. M. Leite de Vasconcellos a consacré les pages 239-263 à l'étude d'un monument dédié au dieu *Tongoenabiagus*. Les deux premières syllabes de ce nom sont un thème *tongo-* qui est celtique et veut dire « jurer »; les deux syllabes finales *-agus* semblent être une notation altérée du suffixe gaulois *-āco-s*.

Cet ouvrage atteste une science approfondie, la connaissance de tout ce qui a été écrit de sérieux sur le sujet. Il est orné de nombreuses planches, d'abondants renvois aux écrivains dont l'auteur adopte ou rejette la doctrine. Il devra être consulté avec attention par quiconque voudra désormais étudier le même sujet.

1. Lisbonne, imprimerie nationale, in-8°, x-373 pages, 82 figures intercalées dans le texte, plus une carte et deux planches.

IV

Dans le volume II des *Proceedings* de la *British Academy,* M. John Rhys a publié sous le titre *Celtae and Galli* une brochure de 64 pages où il a déployé énormément de science et de talent pour réfuter ce que j'ai dit des *Keltic Researches* de M. Nicholson, *Revue Celtique,* t. XXV, p. 350. Il commence par une étude sur le calendrier de Coligny qu'il considère comme celtique malgré les *qu* qu'il contient, exemples *qutios, quimon, equos.* Il rapproche ces mots du nom de peuple *Sequani* dérivé du nom de fleuve *Sequana* considérant ces termes géographiques comme une preuve que certains peuples de la Gaule n'avaient pas dans leur langue changé le *qu* en *p*. Seulement il faudrait prouver que *Sequana* n'est pas un mot antérieur à la conquête gauloise. *Britain, Thames, London* sont-ils des mots d'origine anglo-saxonne? Les Romains, qui se sont emparés de la Gaule et lui ont imposé leur langue, n'y ont-ils pas conservé nombre de noms de lieu antérieurs à la conquête?

Quand les Gaulois se sont emparés du territoire qui, dans la géographie administrative de l'empire romain, porte le nom de *Gallia,* le changement du *qu* en *p* était chez eux un phénomène accompli et qui ne se produisait plus pour les mots empruntés à d'autres langues. On peut comparer ce qui s'est fait à Rome pour le passage de *s* intervocalique à *r* : Aurelius a succédé à un primitif *Auselius,* Fusius à un primitif *Fusius,* etc., phénomène terminé en l'an 312 avant J.-C. où l'orthographe nouvelle, conforme à la prononciation, fut imposée par le censeur Appius Claudius Caecus. Mais les mots nouveaux empruntés depuis lors à des langues étrangères échappèrent à l'application de cette loi, tels *gaesum* du gaulois, *asinus* d'origine sémitique [1].

Suivant moi la présence du *qu* et du *p* dans le calendrier de Coligny prouve que ce calendrier est ligure.

Passant aux formules magiques de Rom et à celles que nous a conservées Marcellus de Bordeaux, M. Rhys prétend les interpréter comme si les formules magiques employées par les charlatans ne devaient pas souvent leur principale valeur à ce qu'elles sont inintelligibles. Dans bien des professions il faut un peu de charlatanisme pour réussir. Les médecins français d'aujourd'hui disent à un homme qui se plaint d'une enflure : « Vous avez un œdème » (on prononce édème). Le malade, qui ordinairement ne sait pas le grec, ne se doute pas qu'il s'agit du grec οἴδημα, dont enflure est la traduction, il ne comprend pas, il admire la science du docteur qui connaît

1. Lindsay, *The latin Language,* p. 305. Ferdinand Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut-und Formenlehre,* p. 210. La principale autorité latine est le jurisconsulte Sextus Pomponius qui, dans son *Enchiridii liber singularis,* écrit entre les années 117 et 138 de notre ère, sous l'empereur Hadrien (Digeste, l. I, titre II, ff. 2, § 36), parle de la révolution orthographique faite par Appius Claudius Caecus. On en rapproche un passage d'une lettre de Cicéron, IX, 21, où il est dit que L. Papirius Crassus, consul en l'an 336 avant J.-C., fut le premier des *Papisii* qui s'appela *Papirius.*

cette expression étrange, par conséquent il le croit habile homme et lui donne sa confiance. La faculté de médecine emploie des mots grecs habillés à la française et qui, pour la plupart de ses clients, sont inintelligibles; ainsi elle les étonne et les domine. Il y a un procédé plus simple et qui n'exige pas la connaissance du grec, c'est de créer des mots dépourvus de sens comme font les prestidigitateurs sur les tréteaux des foires. Je crois entendre encore un de ces soi-disant magiciens qui à tout propos parlait de la puissance de son patron le grand Parafaragamus. A quelle langue ce mot appartient-il? Quelle est sa signification? Son vrai mérite est de ne signifier rien du tout. Voilà quelle est à mon sens l'explication des inscriptions de Rom et des deux recettes magiques extraites de Marcellus de Bordeaux.

Cela me rappelle ce que me racontait un prédicateur qui avait pris pour spécialité les auditoires d'ouvriers : Pour réussir près d'eux il faut, me disait-il, employer un mélange d'expressions triviales à leur portée et de mots d'un style élevé dont le sens leur échappe. Ils comprennent les unes, admirent les autres, ils sont conquis. Je ne crois pas que la recette serait bonne avec les typographes qui impriment la *Revue Celtique*. Elle réussissait avec les paveurs, les couvreurs et les maçons d'il y a cinquante ans. C'est pour des hommes de cette espèce qu'ont été écrites les formules magiques de Rom et de Marcellus de Bordeaux.

Je reste sceptique devant les traductions de ces formules malgré la science déployée par M. Rhys dans son essai de traduction. Je ne considère pas non plus comme démontré le maintien du *p* dans le goidélique. Je crois incontestable la doctrine exposée sur ce point par M. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik,* t. I, 2e édition, p. 515-518.

Elle est confirmée par l'étude de l'alphabet ogamique où le *p* n'apparaît pas et où pour compléter quatre séries de cinq lettres chacune, total vingt lettres, on a introduit dans la 3e série deux lettres inutiles, l'*agma* = *ng* [1] et le groupe *st,* le *p* y fait défaut. Voir ci-contre cet alphabet qui se lit de bas en haut.

Quand l'orthographe irlandaise se fut modifiée et que les diphtongues *ea, ua, ia* se furent introduites dans la langue, de nouveaux signes furent inventés pour les exprimer, on créa aussi un signe nouveau pour le *p*. Mais ces signes nouveaux n'ont aucun rapport avec ceux qui constituent l'alphabet ogamique primitif, il est clair que ce sont des additions relativement récentes.

Quand dans les mss irlandais le *p* apparaît, il est une notation du *b* et on l'a écrit pour éviter que le *b* ne fut prononcé *v*, comme dans *fedb* = *vidua,* en français veuve. Sous l'empire romain, le β grec prit le son de *v* et l'*u* consonne latin commença à se prononcer *v* ; de là en français vin = *uinum.* Certains scribes latins représentèrent alors par *b* le *v*, exemple, dans une des inscriptions de Rom, *Dibona* pour *Divona,* plus anciennement *Dinona.* Le *p* dans d'anciens manuscrits irlandais tient lieu de *b* en conséquence de la valeur nouvelle *v*, donnée au *b*, et qui est si fréquente en irlandais.

1. Sur l'*agma,* voir les textes réunis par De-Vit, *Totius latinitatis lexicon,* t. I, p. 172.

i	*iubar, iodha* « if ».
	edad ou *ebad*, aujourd'hui *eadha, edha th* « tremble ».
u	*ur* « bruyère ».
o	*onn* « genêt »
a	*ailm* « sapin ».
r	*ruis* « sureau ».
st substitut d'*x*	*straif* ou *straith* « prunier sauvage ».
ng	*ngedal* « roseau ».
g	*gort* « lierre ».
m	*muin* « ronce ».
qu	*queirt* ou *cuirt* « pommier ».
c	*coll* « coudrier ».
t	*teine* « feu(?) ».
d	*duir* ou *dair* « chêne ».
h	[*h*]*uath* « aubépine ».
n	*nuin* ou *nion* « frêne de plaine ».
s	*suil* ou *sail* « saule ».
f	*fern* ou *fearann* « aune ».
l	*luis* « frêne de montagne ».
	beith « bouleau ».

J'arrive maintenant à la question qui, pour M. Rhys, est fondamentale. Jules César, *De bello gallico*, l. I, c. 1, dit que *Celtae* et *Galli* sont synonymes : *Qui ipsorum lingua Celtae nostra Galli appellantur*. Suivant M. Rhys, les deux mots *Celtae* et *Galli* désignent deux groupes de populations tout différents.

La principale raison qu'il donne est la distinction entre les Celtes et les Galates donnée par Diodore de Sicile peu de temps après la mort de Jules César. Diodore dit, l. V, c. 23, § 1, qu'on appelle Celtes ceux qui habitent

au delà de Marseille, près des Alpes et des Pyrénées; il leur oppose les Galates qui habitent près de l'Océan et du mont *Hercynia,* c'est-à-dire près des montagnes qui bordent au Nord le bassin occidental du Danube et qui, à l'Est, se terminent à la Bohême. Qu'est-ce que ces Galates? Au paragraphe 4 du même chapitre, Diodore dit que certains auteurs mettent parmi ces Galates les Cimbres. En effet, Salluste, *Jugurtha,* 114, et Cicéron, *De provinciis consularibus,* 14, appellent *Galli* les Cimbres, c'est-à-dire des Germains. Il est clair du reste qu'au temps de Diodore les peuples qui habitent entre le mont *Hercynia* et l'Océan, c'est-à-dire la mer du Nord sont les Germains. Inutile d'en donner des preuves. Ainsi le mot Galate chez Diodore, l. V, c. 23, § 1, doit être traduit par Germains et ne contredit en rien la doctrine de Jules César que *Celtae* et *Galli* sont synonymes.

J'ai terminé. Je suis fils d'avocat, je l'ai été moi-même: ici c'est dans un procès que j'ai plaidé; cela ne m'empêche pas d'admirer la science profonde, le grand talent de mon adversaire et de lui offrir la poignée de main que se donnent amicalement deux avocats après avoir parlé l'un contre l'autre le mieux qu'ils ont pu. Reste à savoir qui de nous deux gagnera sa cause. Tous deux nous croyons avoir raison. Les confrères jugeront.

V

M. Félix Stähelin a fait parvenir à la rédaction de la *Revue Celtique* sa brochure intitulée *Der Eintritt der Germanen in die Geschichte* « L'entrée des Germains dans l'histoire ». Cette brochure est extraite du recueil de mémoires, *Festschrift,* publié pour fêter le soixantième anniversaire de la naissance de M. Theodor Plüss. La base du travail de M. Stähelin est une célèbre inscription d'Olbia étudiée par M. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde,* t. II, p. 110-112, qui nous apprend un projet formé par les Galates et les Skires vers le milieu du IIe siècle avant J.-C. ou peut-être plus tard.

Il s'agissait d'attaquer l'hiver suivant la ville d'Olbia. Olbia était une colonie grecque située au Nord et non loin du Pont-Euxin sur l'Hypanis, aujourd'hui Bug. Ses ruines se trouvent près de Nikolaief en Russie méridionale dans le gouvernement de Kherson. Les Skires étaient des Germains établis sur les bords de la basse Vistule non loin de la mer Baltique; on le conclut d'un passage de Pline, l. IV, § 97; sur les bord de la mer Noire, ils se trouvaient loin de leur patrie. M. Stähelin prétend que les Galates, alliés des Skires, étaient aussi des Germains et non des Gaulois comme plusieurs savants l'ont cru. Il lui a échappé que Ptolémée, l. III, c. V, § 15, met une ville qui porte le nom gaulois de Καρρόδουνον sur le fleuve Τύρας aujourd'hui le Dniester; or, le Dniester coule presque parallèlement au Bug à très peu de distance à l'Ouest par conséquent non loin d'Olbia. Le rapprochement entre Καρρόδουνον et l'inscription d'Olbia était faite dès 1883 par Charles Müller au tome I, p. 434, col. 1, du Ptolémée de Didot: *Nomen est celticum, ac Galatas in his regionibus ex titulo Olbiensi novimus,* disait Charles Müller; cf. A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz,* t. I, col. 810.

VI

M. B. Krusch vient de faire paraître *in usum scholarum* une nouvelle édition de trois vies de saints écrites au VIIe siècle par le moine Jonas de Bobbio ; ce sont celles : 1° du célèbre irlandais Columban successivement abbé de Luxeuil et de Bobbio : 2° de saint Vast, *Vedastes,* évêque d'Arras ; 3° de Jean, abbé du monastère dit depuis Moutier-Saint-Jean. Ces vies avaient déjà été éditées par lui, la première en 1902 dans le tome IV des *Scriptores rerum merovingicarum,* p. 61-152 ; la seconde et la troisième dès 1896, dans le tome III du même recueil, p. 406-413 et 505-517. La plus importante des trois est celle de saint Columban, elle a été fort soignée par M. Krusch; la première édition avait été faite à l'aide de quarante manuscrits, pour celle-ci cent-vingt ont été collationnés.

Quoique saint Columban ait passé dans la Gaule mérovingienne et en Italie la plus grande partie de sa vie, son origine et sa remarquable culture littéraire en font un personnage fort intéressant à étudier au point de vue celtique ; l'évêque d'Arras et l'abbé de Moutier-saint Jean restent en dehors de nos études. Cependant il y a dans la vie de ce dernier un détail à signaler. On lit partout que le nom primitif de Moutier-saint Jean était *Reomaus,* la bonne orthographe, *Riomaus* (pour *Rigo-magus* « Champ du Roi », qui est aussi le nom primitif de Riom), se lit dans la préface de la vie de l'abbé Jean, première édition de M. Krusch, p. 505, l. 16, 2e édition, p. 326, l. 8.

Le modeste format et le bon marché de la seconde édition, plus maniable et moins chère que les in-4° des *Scriptores rerum merovingicarum,* assureront, nous l'espérons, bon nombre de lecteurs à ce volume in-8°, édité par Hahn, Hanovre et Leipzig, 1905, sous le titre de *Jonae vitae sanctorum Columbani, Vedastis, Johannis.*

VII

Les amateurs auxquels le latin de Jonas et celui des préfaces de M. Krusch ne plaisent pas pourront trouver plus agréable à lire un volume publié à Paris par Victor Lecoffre, dans sa collection « Les saints ». Le titre de ce volume est « Saint Colomban (vers 540-615) par l'abbé Eugène Martin. » C'est un in-12 de VI-199 pages. La préface est datée de Bobbio, 1er mai 1905. Saint Colomban était mort à Bobbio le 21 décembre 615.

VIII

Deux irlandais du nom de Sedulius ont pris place parmi les auteurs latins de la décadence. Le premier vivait au Ve siècle, voir par exemple ce qui est dit de lui chez Teuffel-Schwabe, *Geschichte der römischen Litteratur,* 5e édition, t. II, p. 1214-1218. Ses œuvres ont été publiées par Migne, *Patrologia latina,* t. XIX, col. 534-772, où se trouve reproduite l'édition d'Arevalo, Rome, 1794. Le second, appelé dans les mss comme le premier *Sedulius Scottus,* ne

remonte qu'au IXe siècle (Teuffel-Schwabe, *ibid.*, p. 1218). On trouve ses œuvres chez Migne, *Patrologia latina*, t. CIII, col. 9-352, où quatre ouvrages de lui ont été réunis; M. H. Hellmann, privat dozent à l'Université de Munich, vient de publier à nouveau un de ces quatre ouvrages dans un recueil entrepris par M. Ludwig Traube, *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, dont *Sedulius Scottus*, München, 1906, in-8°, XV-203 pages, forme la première livraison. Cet ouvrage du second Sedulius est le *Liber de rectoribus christianis* qui occupe chez Hellmann les pages 19-91 et qui, chez Migne, s'étend de la col. 291 à la col. 332. Vient ensuite une étude sur le *Collectaneum* du même Sedulius d'après le ms. de Cusa C 14 aujourd'hui 37; d'importants extraits en sont cités, notamment les *Proverbia Graecorum*, p. 122 et suivantes; Mr Hellmann signale, p. 97-99 et 136-140, le rapport d'une partie du *Collectaneum* avec les canons irlandais publiés par Wasserschleben. Enfin la dernière section du volume, p. 147-185, est consacrée aux rapports de Sedulius avec Pélage dont l'influence en Irlande est un fait bien connu et a inspiré à M. H. Zimmer la publication de tout un volume, *Pelagius in Irland*, Berlin, Weidmann, 1901 (cf. *Revue Celtique*, t. XXIII, p. 89, 94, 95). Pélage paraît aussi dans deux paragraphes de l'appendice qui termine le volume de M. Hellmann.

IX

M. W. M. Metcalfe qui, en 1889, a publié avec améliorations une nouvelle édition des *Lives of the scottish Saints* de Pinkerton (cf. *Revue Celtique*, t. XII, p. 283-286), a donné en 1896 trois volumes intitulés *Legends of Saints in the scottish Dialect of the fourteenth Century*. Comme complément à ce recueil, il a mis au jour en 1904 à Paisley, librairie d'Alexandre Gardner, un volume in-8° de 237 pages: *The legends of ss. Ninian and Machor from an unique Ms. in the scottish Dialect of the fourteenth Century*. Ces légendes, écrites en anglais, ne sont pas, quant à la langue, du ressort de la *Revue Celtique*. Mais les deux saints sont irlandais d'origine. Le premier prêcha l'évangile aux Pictes dans le courant du Ve siècle, le second imita cet exemple au siècle suivant. Voyez sur eux Forbes, *Calendar of scottish Saints*, 1° p. 393-394, où Machor apparaît sous son nom latin *Mauritius* et où est mentionné son nom de baptême *Mo-cumma*; 2° p. 421-425 où se trouve un exposé critique de ce que l'on a raconté de Ninian. On peut consulter sur ce dernier Bède, III, 4, qui l'appelle Nynia et place sa prédication avant celle de saint Columba (édition d'A. Holder, p. 108). Une vie latine de saint Ninian est la première du recueil de Pinkerton.

X

En 1901, M. Rud. Thurneysen a publié, sous le titre de *Sagen aus dem alten Irland*, un recueil de récits épiques irlandais dont il y a une annonce dans la *Revue Celtique*, t. XXII, p. 459-460; il les donnait sous forme de traduction allemande, dans le format in-8°. M. A. H. Leahy a entrepris un

recueil semblable en anglais dans le format in-4°; il y aura deux volumes; l'éditeur est la maison David Nutt. Le premier volume, daté de 1905, a XXIX-197 pages. Son titre est *Heroic Romances of Ireland.*

Il contient cinq morceaux :

1° La cour faite à Etain, Thurneysen, p. 77-80; Windisch, *Irische Texte,* I, p. 117-133 :

2° Le cochon de Mac Dáthó, Thurneysen, p. 1-10; Windisch, *Irische Texte,* I, p. 96-112 ;

3° La maladie de Cúchulain, Thurneysen, p. 81-104; Windisch, *Irische Texte,* I, p. 205-234 :

4° L'exil des fils d'Usnech, Thurneysen, p. 11-20; Windisch, *Irische Texte,* I, p. 67-92 ;

5° Le combat de Ferdiad, O'Curry, *On the Manners,* t. III, p. 414-463 ; cf. Windisch, *The altirische Helden-sage Táin bó Cúalnge,* p. 434-598.

Les introductions et les notes tiennent une grande place dans ce volume qui s'adresse au grand public et pour lequel nous espérons des lecteurs nombreux.

XI

Nous n'avons point encore parlé d'un ouvrage de M. Brugmann, *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen,* qui a vu le jour chez Trübner à Strasbourg en 1904. Il vient déjà d'en paraître une édition française : *Traité de grammaire comparée des langues indo-européennes, traduit par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout sous la direction de A. Meillet et R. Gauthiot,* Paris, Klincksieck, 1905, in-8°, XXI-856 pages. Le celtique n'y est pas oublié. Nous citerons comme exemples : 1° le génitif singulier en *i* pour les thèmes en *o* du celtique et du latin, p. 382 de l'édition allemande, p. 403 de l'édition française ; 2° le suffixe verbal *r* en italique et en celtique, édition allemande, p. 596-598, édition française, p. 631-633. De la concordance qui existe sur ces deux points et sur deux autres encore entre le celtique et le latin, M. Brugmann examine quelle conséquence tirer, voir édition allemande, p. 20, édition française, p. 19.

Il y a dans l'édition française une partie supérieure à la partie correspondante de l'édition allemande, la table des mots est plus complète, ainsi les mots gaulois ont été relevés au nombre de vingt-neuf dans l'édition française et de vingt et un seulement dans l'édition allemande. Celle-ci n'a qu'un mot qui manque dans la table française, *Divico*; mais dans l'édition française il y a neuf mots qu'a oublié de relever le rédacteur de la table allemande : *artos, Ategnati, covinnus, Devognata, do* ou *du, Lugoves,* Καμαυτι-κάδο, *rix, Sucarus.*

XII

Sir John T. Gilbert, mort en 1898, était l'auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire d'Irlande, dont le principal est l'important recueil grand in-folio publié de 1874 à 1884 en quatre parties ou cinq volumes : *Fac-similes of*

national manuscripts of Ireland. Sir J.-T. Gilbert fut pendant de longues années bibliothécaire, *librarian,* de l'Académie d'Irlande. Impossible d'être plus accueillant et plus dévoué à ses fonctions quoiqu'il ne reçût pas de traitement. Lady Gilbert, sa veuve, vient de publier la vie du défunt [1]. J'ai parcouru avec une vive émotion ce volume, les souvenirs qu'il me rappelle seraient bien doux sans l'amertume qu'y mêle la mort de cet excellent homme.

XIII

Le Roi Grallon par L. Michaud d'Humiac est une tragédie en vers français sur un sujet breton. Elle forme un volume in-8° de XV-212 pages, Paris, librairie Molière, 17, rue Richelieu, 1905. Que vaut cette pièce de théâtre? Pour l'apprécier, la direction de la *Revue Celtique* est incompétente.

XIV

La librairie Pedone Lauriel vient de mettre en vente un volume in-8° de 240 pages qu'une carte accompagne et qui est intitulé : *La sénéchaussée de Châteauneuf-du-Faou, Huelgoat et Landelau.* L'auteur est un jeune érudit breton pour lequel nous espérons un bel avenir scientifique s'il persévère, M. Raymond Delaporte. Il étudie l'histoire de cette sénéchaussée depuis le VIe siècle de notre ère et y expose le fonctionnement des institutions judiciaires à partir du XIVe siècle. Mais c'est seulement au XVIIe et au XVIIIe siècle que les archives bretonnes donnent sur ce sujet des renseignements complets.

XV

Dans le tome XXVI de la *Revue Celtique,* p. 174, 175, 283, il a été question de l'édition donnée par M. White de la Confession de saint Patrice et de sa lettre aux sujets de Coroticus. Cette édition avait paru en février 1905 dans les *Proceedings of the royal irish Academy,* vol. XXV, section C, n° 7. Profitant de la critique à lui adressée par le P. Poncelet dans les *Analecta Bollandiana,* t. XXIV, fascicule II, et dont nous avons parlé sous les dates d'avril et de juillet 1905 aux pages précitées de la *Revue Celtique,* M. White a donné sous la date de septembre 1905, dans les *Proceedings of the Royal irish Academy,* vol. XXV, section C, n° 11, la collation du ms. lat. 17626 de la Bibliothèque nationale de Paris, oublié par lui dans son édition. Il avait lu cette collation à l'Académie royale d'Irlande le 26 juin dernier. Le titre spécial de ce travail est : *Paris manuscript of St. Patrick latin Writings.*

1. Life of sir John T. Gilbert, London, Longmans, Green and Co, 1905, in-8, XII-461 pages.

XVI

Le bavarois Jean Gaspard Zeuss, auteur de la première édition de la *Grammatica celtica,* mort le 10 novembre 1856, était né le 22 juillet 1806, comme on peut le lire dans un article de M. H. Gaidoz, *Revue Celtique,* t. VI, p. 518-521. Nous croyons savoir que l'Académie des sciences de Bavière a le projet de célébrer le centenaire de la naissance de ce célèbre érudit qui a été le fondateur des études celtiques et qui, après une existence des plus laborieuses, est mort simple professeur de gymnase.

XVII

Le dixième demi volume de *Paulys Real-encyclopaedie,* édition Wissowa, contient quelques articles concernant les Celtes. Le plus important nous semble être celui qui concerne les Druides, col. 1730-1738. Il a pour auteur M. Ihm dont les lecteurs de la *Revue Celtique* ont dû plus d'une fois remarquer le nom. De M. Ihm sont également les articles *Eburnicae, Eburobriga, Eburocaslum, Eburodunum, Eburomagus, Eburones, Eburovices,* col. 1900-1903, Les articles *Eburacum* et *Eburobrittium,* col. 1901, 1902, sont signés Hübner. L'article *Ecobriga,* col. 1931, porte la signature de M. Ruge.

XVIII

Mon savant confrère et collaborateur, M. Whitley Stokes, m'envoie les corrections et additions suivantes à un volume récemment publié par moi sous ce titre : *Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux* :

First let me mention an *addendum* to your list of irish *c* words from lat. words, viz. ir. *císel,* a name for the Devil from *pistillus,* cf. S. Jerome's use of *malleus* for the Devil.

P. 19, note, perhaps the ogham *h* stands for preceltic *p* as the ogham *f* for a celtic *v*. Zupitza believes in ir. *h* = indogermanish *p*.

P. 23, l. 17, Graecia.

P. 30, note, l. 2, Rhys.

P. 82. l. 4, *ovydd,* like ir. *obid,* seems a loan from Ovidius, *Rev. Celt.,* XX, 265.

P. 91, l. 14, Muirchu.

P. 114, note 1, *Grammatik.*

P. 120, l. 18, Cétchathaig is gen. sg. ; *lege* Cétchathach.

P. 129, l. 15, *malg,* lege *mag.*

P. 135, *mo dê brot,* not « Mon Dieu de jugement ! » but « jugement de mon Dieu ! » For the exemples in Old Welsh of the genitiv preceding the governing noun, see the preface of the new edition of Felire Oengusso, p. XXXVIII.

P. 139, note 1, l. 5, « la *dáil Araide* », dáil is gen. sg. of dál, which in old irish is neuter.

P. 141, note, Mider, Medros (???). How then to explain the *i*?

P. 159, l. 10, 11, O hArtigan. The *g* is hard in Old Ir. O hArtican, a diminutiv of Art. No connexion with *genos*.

Quand il m'arrive de rouvrir ce petit volume, ce qui me touche le plus, ce sont les fautes dans les citations grecques, par exemple :

P. 6, note 2, Ὀνήτορος, imprimé sans accent.

P. 8, note, l. 1, Οὗτοι, imprimé avec esprit doux et sans accent.

P. 82, note 2, ἱεροποιῇ pour ἱεροποιοὶ.

P. 143, note 1, προσἐειπε, avec esprit doux, pour προσέειπε, avec accent aigu.

P. 143, note 3, Ἀμοιτρίτης pour Ἀμφιτρίτης, même faute.

XIX

Au moment d'adresser ma copie à l'imprimeur, je reçois de M. G. Dottin son nouvel ouvrage intitulé : *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique,* un volume in-12 de VI-407 pages, publié par la librairie Honoré Champion. Voici les principales divisions : I. Les sources et la méthode ; II. La langue ; III. Les personnes et les coutumes ; IV. L'État ; V. La religion ; VI. Les bardes, les vates, les druides ; VII. L'empire celtique. Le temps m'a manqué pour lire cet important ouvrage, mais le sommaire que je donne indique les sujets traités et la science de l'auteur est bien connue des lecteurs de la *Revue Celtique.*

Paris, le 26 décembre 1905.

H. d'Arbois de Jubainville.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE : I. Bulletin critique. — II. Mémoires de la Société de linguistique de Paris. — III. Ériu. — IV. Celtic Review. — V. Annales de Bretagne. — VI. Beiträge zur Kunde der indo-germanischen Sprachen. — VII. Revue archeologique. — VIII. Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland. — IX. L'anthropologie. — X. Revue des études anciennes. — XI. Athenaeum. — XII. Boletin de la Real Academia de la Historia. — XIII. Revue des traditions populaires. — XIV. Folklore. — XV. Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift.

I

Le BULLETIN CRITIQUE du 15 décembre 1905 contient, p. 689-696, un fort joli compte rendu de la savante Vie de saint Patrice écrite par M. Bury [1], ouvrage annoncé dans la *Revue Celtique*, t. XXVI, p. 390. Toutefois l'auteur de ce compte rendu ne traite pas la question de savoir si saint Patrice a été à Rome, comme le croit M. Bury, ainsi qu'on peut le voir aux pages 150-154, 344, 345, 367-369 du remarquable livre que nous devons à cet érudit professeur.

II

Au tome XXV, p. 370, de la *Revue Celtique*, parlant des fascicules I et III du tome XIII des MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS, nous avons négligé de signaler, dans le premier fascicule, p. 34, une observation de M. Meillet; c'est la préférence pour les sourdes qu'atteste en irlandais *f* = *u* consonne initiale, tandis qu'en gallois et en breton la notation *gw, gou, go,* atteste le maintien de la sonorité. Par l'effet de la même préférence en irlandais les sourdes intervocaliques *t, c* restent sourdes en devenant spirantes, dit M. Meillet, tandis qu'en gallois et en breton elles se changent en sonores, au *t* succède le *d*, au *c* le *g*.

Le fascicule 4e débute par un article intitulé : L'œuvre scientifique de

1. *The Life of St. Patrick and his Place in History* by J. B. Bury, Regius Professor of modern History and Fellow of Kings College in the University of Cambridge, Londres, Macmillan, 1905, in-8o, xv-404 pages.

L. Duvau. L'auteur est M. Meillet qui, en 1904, avait publié dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* un article nécrologique sur le même érudit enlevé si prématurément à la science et à ses amis, je dis ses amis, car personne n'a plus que lui mérité l'amitié.

Dans le fascicule 6e et dernier du même volume M. Vendryes a donné, p. 384-408, un fort intéressant article intitulé *Mélanges indo-celtiques*. Naturellement ce qui a le plus attiré mon attention, ce sont les critiques qu'il m'adresse. Dans le nom propre *Eposterouidus*, j'ai en 1891 distingué trois termes *Epo-stero-uidus*, doctrine acceptée par M. Whitley Stokes en 1894, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 313; seulement M. Whitley Stokes n'admet pas le rapprochement que j'ai proposé entre *stero* et le gallois *ysteru* « rendre ardent ». En 1899, le premier fascicule du tome XIII du *Corpus inscriptionum latinarum* a été publié par M. Hirschfeld; sous le n° 1035, p. 137, on apprend que dans l'inscription tracée sur la frise d'un arc de triomphe élevé à Saintes sous l'empire romain on lit le nom d'un prêtre de Rome et d'Auguste appelé C. IVLIVS et dont le bisaïeul se nommait au génitif EPO..OROUIDI. Voilà ce que M. Hirschfeld a déchiffré, le plus probable, à en juger d'après les précédentes lectures, est qu'au milieu du mot il faut suppléer les lettres *ts* et qu'on doit lire par conséquent EPOTSOROVIDI. C'est la lecture de M. Ernault; il l'a donnée dès 1894 dans la sixième livraison de l'*Altceltischer Sprachschatz*, col. 1454. Cela rend ma traduction inadmissible : elle reposait sur une mauvaise leçon qui a été citée par M. Hirschfeld au-dessus de sa lecture à lui. Suivant M. Vendryes, *epot* est identique au grec ἱππο- et *soro* serait une déformation du suffixe *tro-*. Le plus prudent me semble être de s'abstenir d'interpréter la partie médiale de ce nom propre où vraisemblablement EPO- veut dire « cheval » et VIDI est le génitif singulier de VIDUS pour *uidos* « qui sait ».

Ensuite M. Vendryes étudie les noms de lieu dérivés de noms communs et de noms propres à l'aide du suffixe *-on-* : *Segusteron-* « Sisteron » est le dérivé en *-on-* d'un nom propre d'homme *Segustero-s* dérivé de *segus* « victoire » à l'aide du suffixe *tero-*. Il me semble avoir raison.

Puis il explique *Rigo-dulum*, nom de ville, par une dissimilation pour *Rigo-durum*. Il paraît être dans le vrai.

L'*r* de Nemours tient lieu, dit-il, d'un *s* primitif, comme dans Marseille de *Massilia*, ce qui nous fait remonter à un primitif *Nemōssos* identique à Νεμωσσός, nom primitif de Clermont-Ferrand, chez Strabon. De même Limours (Seine-et-Oise) tiendrait lieu de **Lemōssos*, Liours, Aube, de **Ledōssos*. C'est très vraisemblable.

Bibrax, Bibracte ne seraient pas, comme on l'a jusqu'ici admis, deux dérivés du gaulois *bebro-s*[1] qui a pénétré en latin à côté de *fiber*, comme l'attestent : 1° l'accusatif *bebrum* dans la scholie de Juvénal, satire XII, vers 34; 2° le français *bièvre*. *Bibrax, Bibracte* seraient des formes réduplicatives à rapprocher du grec φρακτός « endroit fortifié » (?).

Plus bas M. Vendryes propose une traduction nouvelle pour deux pas-

1. Cf. un article de Louis Duvau, *Revue Celtique*, t. XV, p. 147, 148.

sages du ms. de Würzburg, 17 b, que Zeuss a reproduit sans les traduire, *Grammatica celtica*², p. 429 : *Ni-bar-torad precepte nach aili tiagu-ssa, ni-bar-saithar nach aili tiagu.* M. Vendryes rend ces deux phrases par : « Ce n'est « pas votre profit d'enseignement ni [celui] d'un autre que je convoite ; ce « n'est pas votre travail ni celui d'un autre que je convoite. » En 1901, MM. Stokes et Strachan, dans leur *Thesaurus palaeohibernicus*, I, 612, ont traduit avec un point d'interrogation : « It is not the fruit of any other's « teaching that I appropriate ; it is not any other's labour that I appro- « priate. » La traduction donnée par M. Whitley Stokes en 1887, dans *The old irish glosses of Würzburg and Carlsruhe*, p. 294, était : « It is not for the « fruit of any other teaching that I go ; it is not for any other's labour that « I go. » Les textes glosés appartiennent à la seconde épitre aux Corithiens, chapitre XI, versets 15 et 16 : *Non in immensum gloriantes in alienis laboribus... non in aliena regula in iis quae praeparata sunt gloriari.* La question est de savoir : 1° si *bar* tient lieu de la préposition *for* « sur, pour », *Grammatica celtica*², p. 628, ou du pronom personnel possessif de la seconde personne du pluriel *for* « votre », *Grammatica celtica*², p. 337. 339 ; 2° si *nach* est ici un pronom indéfini signifiant *ullus, aliquis* (*Grammatica celtica*², p. 361, 362), ou une particule négative (*Grammatica celtica*², p. 742. 743). *Bar* forme de la préposition serait contraire à l'usage.

Viennent ensuite : 1° une étude sur les pronoms interrogatifs irlandais où M. Vendryes émet l'opinion que dans le pronom irlandais *cid*, le *d* est la finale primitive comme dans le latin *quid* et le sanscrit *cid* ; 2° l'identification du breton *kougoñ* avec le gallois *gogof*, « grotte », venant tous deux, dit-il, d'un primitif *go-kouo-*. Mais l'*ñ* de *kougoñ* ne peut s'expliquer que par un *m*, cf. *Grammatica celtica*², p. 116, et Victor Henry, *Lexique*, p. 68, au mot *klañ* « malade » ; p. 135, au mot *goañ* « hiver ».

M. Vendryes termine en rattachant à une seule racine les mots irlandais *derc* « baie », sorte de fruit, *driss* « ronce », *draigen* « épine noire ».

III

Le volume II d'Ériu, première partie, débute par une édition de l'éloge de Cúrói, *Amra Conrói*. Cúrói est un des personnages du cycle épique dont Conchobar et Cûchulainn sont avec Medb les personnalités les plus connues. M. Whitley Stokes a établi le texte, l'a enrichi de notes et l'a fait suivre d'un glossaire, mais n'a pas risqué une traduction. Sont à comparer : 1° l'*Amra Choluimb Chilli*, publié par M. Whitley Stokes, *Góidelica*, 2e édition, p. 156-173, par MM. J.-H. Bernard et R. Atkinson, *The irish Liber Hymnorum*, t. I, p. 162-183, t. II, p. 53-80, p. 223-235 ; 2° l'*Amra Senáin* publié par M. Whitley Stokes. *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. III, p. 220-225. Rapprocher un article de M. J. Strachan, sur la langue et la date de l'*Amra Choluimb Chilli*, *Revue Celtique*, t. XVII, p. 41-44

Viennent ensuite : 1° Le poème lyrique de Créde, fille de Gúaire, sur la mort de Dinertach tué dans une bataille en 649 ; M. Kuno Meyer donne le

texte et la traduction. 2° Deux rédactions de la mort tragique de Cúrói mac Daire, reproduction des deux textes avec traduction du premier par M. R. I. Best. 3° Mémoire de M. O'Bergin sur le futur en irlandais moderne. 4° Édition et traduction par M. O'Bergin d'un poème sur les cinq divisions du Munster; au *Tuadmuma* « Thomond » « Munster du Nord » et au *Dessmuma* « Desmond » « Munster du Sud », ce poème ajoute *Urmuma* « Ormond », *Medon Muma* « Munster du milieu », et *Iarmuma* « Munster de l'Ouest ». 5° Seconde édition du chant de l'Ermite, publié sans traduction par M. Strachan, *Ériu*, t. I, p. 138, d'après le ms. 23. N. 10 de l'Académie d'Irlande; la nouvelle édition est faite par M. Kuno Meyer, d'après un manuscrit des Franciscains de Dublin; une traduction anglaise l'accompagne. 6° Fin d'un recueil de règles métriques dont M. Strachan avait publié le commencement dans *Ériu*, vol. I, p. 192-202; c'est au même M. Strachan que cette addition est due. 7° Le gallois *ry* en irlandais *ro*, marquant la possibilité, par M. Strachan. 8° Règle de Cormac, probablement le célèbre Comac Mac Cuilennáin, mort au commencement du xe siècle texte et traduction de M. Strachan. 9° Traité irlandais sur le lieu dit *Tracht Fuirbthen*, le rivage de la mer où débarquèrent les pirates qui détruisirent le château royal d'Irlande nommé *Bruiden Dá Derga*; voir dans l'édition du *Togail Bruidne Dá Derga* donnée par M. Whitley Stokes, *Revue Celtique*, tome XXII, les p. 56, l. 2; 168, l. 18. 10° Ballade populaire irlandaise, recueillie par M. Douglas Hyde. 11° Le prêtre et les abeilles, texte irlandais extrait du *Liber flavus Fergusiorum*, xve siècle, par M. E. J. Gwynn. 11° Mélanges par M. Kuno Meyer. 12° et 13° Prières reproduites d'après des mss., par Mary E. Byrne et par Thomas P. Ua Nuallain.

Suivent les pages 33-64 de la nouvelle édition du *Táin bó Cuailngi* par MM. J. Strachan et J. G. O'Keeffe. Ces pages corrrespondent aux pages 64 *b*, l.32-77 *a*, l.38 du *Lebor na hUidre*.

IV

Deux nouvelles livraisons de la Celtic Review ont paru les 15 juillet et 16 octobre dernier. Dans ces deux livraisons, M. George Henderson continue l'exposé de la *Saga* de Fionn ou Find; M. Mackinnou poursuit son édition du ms. Glenmasan contenant la légende du héros épique irlandais Fergus, il donne le texte gaélique en l'accompagnant d'une traduction anglaise. Ces deux livraisons contiennent un mémoire de M. A. W. Wade-Evans dont l'objet est de prouver que dans l'ouvrage intitulé *De excidio et conquestu Britanniae* (Mommsen, *Chronica minora*, t. III, p. 25-85), comprenant 110 chapitres et attribué tout entier à Gildas (516-573, suivant l'opinion commune), la première partie, c'est-à-dire les vingt-six premiers chapitres, déjà distingués de la suite et désignés par le nom d'*historia* par opposition aux chapitres suivants [1], seraient un ouvrage composé vers l'an 700 et par

1. Teuffel-Schwabe, *Geschichte der römischen Literatur*, 5e édition, t. II, p. 1260.

conséquent attribué par erreur à Gildas. Le point de départ de cette doctrine est une série de calculs chronologiques à l'aide desquels l'auteur prétend établir que Gildas écrivait avant l'an 502. M. Wade Evans donne au vingt-six premiers chapitres le titre d'*Excidium* et les chapitres 27-110 seraient, suivant lui, l'*epistola* de Gildas. Pour donner une opinion sur cette doctrine, il faudrait une étude approfondie que je n'ai pas le temps de faire en ce moment et un goût pour l'arithmétique qui me fait actuellement défaut.

La livraison de juillet contient un mémoire de M. Macbain sur les noms de personnes dans les Highlands; peu d'accord avec M. Rhys, le savant auteur y fait remarquer, p. 65, la proche parenté des noms de personnes pictes avec ceux du Pays de Galles, mais la principale partie de cette étude est consacrée aux noms gaéliques. Miss E. C. Carmichael a donné au même numéro un article agréable à lire sur les joueurs de flûte dans les Highlands.

V

Le nº des ANNALES DE BRETAGNE qui est daté de juillet dernier contient la fin d'un mémoire de M. Duine sur le culte de saint Armel. On y trouve aussi la suite : 1º de l'édition donnée par M. Le Braz du mystère de Cognomerus et sainte Tréfine; 2º des notes de l'étymologie bretonne dues à l'érudition de M. E. Ernault : 3º du *Cartulaire de Sainte-Croix de Quimperlé*, nouvelle édition, par M. Léon Maître et Paul de Berthou.

VI

M. R. Trautmann a publié dans les BEITRAEGE ZUR KUNDE DER INDOGERMANISCHEN SPRACHEN *herausgegeben* von Dr. Ad. Bezzenberger und Dr. W. Prellwitz, t. XIX, 4e livraison, un mémoire intitulé *Etymologien* où apparaissent, p. 308, les mots irlandais *dag* « bon » et *toig* « agréable » et pages 313 les noms du sapin en breton *sapr, saprain,* en gallois *syb-wyddd,* en cornique *sib-uit.*

VII

Dans la REVUE ARCHÉOLOGIQUE. nº de juillet-août 1905, M. Cagnat a publié d'après le *Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift,* une dédicace *Deo Mercurio et Rosmertae* trouvée à Eisenberg, Palatinat.

Le nº de septembre offre deux articles intéressants au point de vue celtique. Le premier a pour auteur le Dr. Hermann Sieglerschmidt, professeur au lycée militaire de Gross-Lichterfelde, et son titre est : « La bataille de « Paris en l'an 52 avant notre ère. » Le second, écrit par M. Salomon Reinach, est intitulé : « Idées générales sur l'art de la Gaule ». Parlons d'abord du premier.

Aux chapitres 58, 60 et 61 du livre VII de César, *De bello gallico,* il est question d'une localité appelée d'abord *Metiosedum* dans la première édition

de cet ouvrage, celle dont Orose s'est servi dans ses *Historiarum adversus paganos libri VII* terminés en 417 ; puis *Meclodunum* dans la seconde édition, œuvre de deux savants dont un, Flavius Licerius Firminus Lupicinus, était par sa mère neveu de l'évêque Ennodius mort en 521 [1]. La leçon *Metiosedum* est celle que M. Alfred Holder a adoptée en 1882 dans son édition du *De bello gallico*, p. 180, 181, 182, aux § 2 et 6 du chap. 58, au § 1 du chap. 60, au § 5 du chap. 61 ; elle a été préférée en 1893 dans le *Lexicon Caesarianum* de M. Meusel, t. II, col. 565. C'est aussi celle que M. Meusel a inscrite dans le texte de son édition du *De bello gallico*, 1894, p. 195, 196, 197 (cf. *Zeitschrift für das Gymnasialwesen herausgegeben von H. J. Müller*, XLVIII Jahrgang, p. 217). En 1898, M. A. Holder a inséré *Meclodunum* et sa variante plus récente *Mellodunum*, dans son *Altceltischer Sprachschatz*, dixième livraison (t. II, col. 490-491), avec reproduction des passages des chapitres 58, 60, 61 où ce nom de lieu est mentionné ; M. A. Holder traduit *Meclodunum* par Melun. En 1899, dans sa onzième livraison (t. II, col. 579), il donne *Metiosedum* avec renvoi aux mêmes chapitres du livre VII du *De bello gallico* et avec la traduction Meudon, qui est évidemment un *lapsus calami*. Meudon, traduction de *Metiosedum* est inadmissible. Meudon n'est pas situé dans une île de la Seine, comme l'était *Metiosedum* (*De bello gallico*, l. VII, c. 58, § 3). La plus ancienne forme du nom de Meudon que je connaisse est *Modun* [2] qui n'a aucune relation phonétique avec *Metiosedum*. *Metiosedum* désignait sans doute une île enveloppée par la Seine et aujourd'hui comprise dans la ville de Melun, *Meclodunum* était un point plus élevé et tout voisin de l'île ; ce point, au VIe siècle, était compris dans la ville. C'est ainsi que s'expliquent pour Paris les deux noms : 1° *Lutetia*, île de la Seine (*De bello gallico*, VI, 58, § 3 ; 2° Λουκοτοκία chez Strabon, devenue Λουκοτεκία sous la plume de Ptolémée, et qui désigne sur la pente de la montagne Sainte Geneviève l'emplacement où se trouvent compris les thermes et les arènes de Paris.

Suivant M. H. Sieglerschmidt, il faut dans les commentaires lire *Metiosedum* « Meudon » dans certains passages, *Meclodunum* « Melun » dans d'autres et il part de là pour décrire la marche des troupes. C'est inadmissible.

Quant à l'article intitulé « Idées générales sur l'art de la Gaule », je n'ai que du bien à en dire, sauf que sur un point de détail je ne partage pas l'avis du savant auteur. On n'a trouvé en Gaule aucune statue de pierre antérieure à la conquête romaine. M. S. Reinach en conclut que les Druides interdisaient la reproduction du corps humain. Il y a une explication plus simple. Les Gaulois, ne bâtissant leurs maisons qu'en bois, ne savaient pas tailler la pierre ; par conséquent, ils n'ont pu sculpter la pierre et s'ils ont fait des statues de bois, il y a longtemps qu'elles n'existent plus. Leurs idoles devaient être des pierres brutes debout, quelquefois ornées d'or et d'argent, comme

1. Teuffel-Schwabe, *Gechichte der römischen Literatur*, 5e édition, t. I, p. 379, cf. t. II, p. 1235.

2. Pouillé écrit vers 1205, A. Longnon, *Pouillés de la province de Sens*, p. 349 ; cf. Guérard, *Cartulaire de l'église Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 12.

en Irlande, le *Cermand Cestach*[1] et le *Cend Crúaich* que saint Patrice frappa de sa crosse[2]. Dans le traité de droit irlandais intitulé *Breatha comaithcesa* « Jugements des procès entre tenanciers voisins », il est question de pierres servant de bornes à des propriétés, quelques-unes de ces bornes sont « pierre d'adoration », *ail adrada*[3].

Dans la partie de cette livraison intitulée, Nouvelles archéologiques et correspondance, les celtistes liront avec intérêt le compte rendu par M. Cunisset Carnot du Congrès qui s'est réuni sur le plateau d'Alise au mois de septembre dernier et auquel prirent part MM. Héron de Villefosse, Salomon Reinach, Servois, Jules Lair, Espérandieu; le directeur de la *Revue Celtique* eut le regret de n'en pouvoir faire partie. Des fouilles déjà commencées, mais qui devront se faire sur une plus grande échelle, donneront probablement d'importants résultats.

VIII

Le numéro du Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland, daté de juin 1905 (vol. XXV, partie 2), contient un article du Rev. P. Power sur le chemin dit « Route de la vache de saint Patrice », *Rian bó Phadruig*. Ce chemin, du Nord au Sud, va de Cashel, comté de Tipperary, à Ardmore, comté de Waterford, il appartient par conséquent au Munster. La Gaule indépendante paraît avoir eu aussi des routes dont le tracé se reconnaît encore là où des voies romaines ne les ont pas recouvertes. La voie romaine de Milan à *Gessoriacum* « Boulogne-sur-Mer »[4] se détourne à l'Ouest entre *Eburobriga* « Avrolles » et *Arciaca,* Arcis-sur-Aube, pour passer à *Tricasis,* Troyes, l'antique *Augustobona*. La route gauloise directe, antérieure à la fondation d'*Augustobona,* est encore tracée sur les cartes.

Dans la même livraison M. Martin J. Blake a publié un état des donations faites à l'abbaye irlandaise de Cong. Parmi les donateurs figurent deux rois suprêmes d'Irlande, Diarmaid, fils de Fergus Cerrbeoil, et Domnall, fils d'Aed, fils d'Ainmire, qui auraient régné, suivant les Annales des Quatre Maîtres, le premier de 539 à 558[5], le second de 624 à 639[6].

1. Voir plus haut, p. 105.
2. *The tripartite Life of Patrick* publiée par Whitley Stokes, tome I, p. 90. On peut consulter sur ce sujet, Bury, *Life of saint Patrick,* p. 74, 123-125, 299, 306, et Todd, *St Patrick apostle of Ireland,* p. 127-129.
3. *Ancient Laws of Ireland,* t. IV, p. 142, l. 16. Dans le traité intitulé *Do fastad cirt ocus dligid* « De confirmation de droit et de loi, il est question des ordalies et une de celles qui sont mentionnées est celle de pierre d'adoration *ailig n-adartha, Ancient Laws of Ireland,* t. V, p. 472, l. 21. *Ailig n-* est l'accusatif singulier d'*ail,* employé ici avec sens d'autel chrétien.
4. Itinéraire d'Antonin, p. 356-363.
5. 544-565, *Chronicon Scotorum,* édition Hennessy, p. 49, 57; 544-571, Annales d'Ulster, publiées par le même, t. I, p. 50, 62.
6. Cf. Tigernach, édition Whitley Stokes, *Revue Celtique,* t. XVII, p. 186; Annales d'Ulster, t. I, p. 104.

Notices : l'une par le Dr. George U. Macnamara sur un pot de bronze trouvé à sept pieds de profondeur, paroisse de Killilagh, par un habitant de Kilfenora, comté de Clare en Munster ; ce pot paraît dater de l'âge du bronze ; — l'autre par M. Henry S. Crawford sur un cercle de pierres qui existe près de Castletown Bere, comté de Cork, en Munster.

Dans le numéro qui est daté du 30 septembre 1905, on peut signaler : un mémoire de M. Thomas Johnson Westropp sur les débris préhistoriques, forts et dolmens du comté de Clare en Munster ; la description par M. Henry Molony d'un fort circulaire dont le diamètre est de cent pieds anglais et qui a un double rempart en terre ; il est situé sur une colline haute de 775 pieds. — Parmi les mélanges, description d'un dolmen et de deux allées couvertes ; compte rendu d'une excursion archéologique faite par la société en juillet dernier.

IX

Dans L'Anthropologie, le n° de juillet-octobre 1905 nous offre d'importants mémoires sur les populations qui ont précédé les Celtes en Europe par M. Obermaker, Armand Viré, E. Cartaillac, A. Breuil et Marcelin Boule.

X

Le n° d'octobre-décembre de la Revue des études anciennes contient une partie intitulée Antiquités nationales où sont réunis trois mémoires. Le premier est de M. G. Gassies ; son titre est : Le dieu gaulois au sac ; c'est un dieu cornu et le monument qui le représente fait partie du cabinet Dassy à Meaux. Les deux autres articles ont été écrits par M. Jullian. L'un, un peu hardi, ce me semble, traite des Celtes chez Hérodote. L'autre nous présente sous le titre de « Chronique gallo-romaine » un relevé des découvertes les plus récentes faites en France dans l'ordre d'études que ce titre indique.

XI

L'Athenaeum du 25 novembre dernier, p. 728, donne le résumé d'un mémoire lu le 15 du même mois à la *British Archaeological Association* par M. Emanuel Green sur la flotte romaine de la Manche, avec notes sur *Clausentum* et sur l'île alors appelée *Ictis* aujourd'hui Wight.

Le n° du 2 décembre, p. 764, rend compte d'une réunion de la Société Henry Bradshaw où a été décidée une nouvelle édition du missel de Stowe publié en 1881 par le Rev. F. E. Warren, dans son volume intitulé *The Liturgy and Ritual of the celtic Church*, p. 207-248. La nouvelle édition contiendra un fac-simile du manuscrit, plus la réimpression du texte, une introduction et des notes. L'auteur sera le Dr. Warner.

XII

M. Gomez Moreno a mis dans le Boletin de la Real Academia de la Historia, nº de juillet-septembre 1905, une étude sur les trois allées couvertes d'Antequera. Il en donne des plans, des vues et les compare à d'autres allées couvertes situées dans le reste de la péninsule ibérique, en France, en Irlande, en Grande-Bretagne, en Égypte, en Grèce, en Asie Mineure, etc. Nous sommes heureux de citer ce travail sur les monuments les plus importants qu'aient laissés en Espagne les prédécesseurs des Phéniciens, des Grecs et des Celtes.

Le nº d'octobre 1905 contient l'épitaphe d'un certain *Ambatus Pento-viecus,* fils d'*Ambatus Pento-vi*[*ecus*]. *Ambatus* pour *Ambachtos* est la variante usitée surtout dans la péninsule ibérique d'un nom commun et d'un nom d'homme celtique bien connu. Le premier terme de *Pento-viecus* nous offre une forme gauloise du nom de nombre ordinal latin *quinctus* « cinquième », en irlandais *coiced,* en vannetais *puempet,* dont une variante latine *quintus* a perdu sa seconde gutturale, comme *pento-* pour **pemp-to-* sa seconde labiale. Le breton *pemp-ved,* le gallois *pummed* sont des formations analogiques modernes dues à l'*m* final indo-européen du nombre sept, d'où le breton *seiz-ved* septième. De *pento-* dérivent dans la péninsule ibérique les gentilices *Pentius* (*C. I. L.,* II, 2712, 5719), *Pentilius* (*C. I. L.,* II, 2633, 5335, 5858). *Pento-* a eu une variante *pinto-,* née probablement par la contamination du latin *quintus*; de là le nom de la *gens Pintonum* (*C. I. L.,* II, 365), le nom d'homme barbare *Pintamus* (*C. I. L.,* II, 441, 2378), le gentilice *Pintios* d'où *Pintia*[*villa*] nom porté par deux localités de l'Espagne romaine; l'une chez les *Callaïci* paraît s'être appelée Pinza au XIIe siècle [1], l'autre était située chez les *Vaccaei* [2] sur la route d'Astorga à Saragosse [3]. Le *Diccionario geográfico postal da España* mentionne trois localités du nom de Penzo = *Pentius,* autant de Pinzo = *Pintius,* et de Pinza = *Pintia.*

XIII

On peut remarquer dans le nº de septembre de la Revue des traditions populaires, nº de septembre 1905, un recueil de notes sur les coutumes et superstitions de la Basse-Bretagne. Ces notes ont été recueillies par les élèves du collège de Morlaix. On y fait la rencontre d'un lutin qui n'avait qu'un œil et qu'une moitié de corps. On peut le comparer au cheval de la déesse irlandaise Morrigan dans l'*Enlèvement des vaches de Regamain.*

M. F. Duine a donné au même périodique, nº d'octobre 1905, une note sur trois fontaines de Bretagne que l'on croit miraculeuses.

1. Ptolémée, l. II, c. VI, § 22, édition Didot. t. I, p. 156.
2. Ptolémée, l. II, c. VI, § 49, édition Didot, t. I, p. 168.
3. Itinéraire d'Antonin, p. 440,4.

XIV

Le Folklore, n° de juin 1905, ajoute à la légende de Find mac Cumhail un épisode dont les vieux manuscrits irlandais ne parlent pas. Find habitait avec sa femme à Carlingford, comté de Louth, en Leinster. Il était très dur pour elle. Un jour elle s'échappa et, traversant le lac de Carlingford, alla se réfugier au delà de ce lac en Ulster dans le comté de Down sur la montagne de Rostrevor. Find, irrité, saisit une énorme pierre et la lança sur cette montagne où on la voit encore. On ne sait pas ce que la pauvre femme est devenue.

La même revue, n° de septembre 1906, reproduit un conte du Pays de Galles. Un jour un jeune pêcheur fit une belle pêche. Son harpon accrocha un gros saumon. L'heureux jeune homme allait assommer ce poisson quand celui-ci se mit à parler d'une voix enfantine : « Ne me frappe pas », dit le saumon ; « si tu veux devenir mon amoureux, je serai à toi ». « Non », répondit le pêcheur et il leva le bras pour frapper ; mais, avant d'avoir pu donner le coup, il se trouva entre les bras d'une belle fille qui lui dit : « Sois mon amoureux. » Sur sa réponse négative, elle le tira avec elle au fond de l'eau, ce qu'elle fit à trois reprises, jusqu'à ce qu'enfin il dit « oui ». Elle devint sa femme et lui donna beaucoup d'enfants, mais ils eurent toujours, comme elle, sur la figure la trace de la plaie profondément creusée par le harpon.

XV

Dans le Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift, n°s 3, 4 et 5 de l'année 1905, M. J. B. Keune, directeur du musée de Metz, a donné un compte rendu des trouvailles produites par les travaux de terrassement faits aux abords de Metz en 1903, 1904 et jusqu'en avril 1905. Il a adressé à la *Revue Celtique* un tirage à part de ce compte rendu. Des inscriptions romaines, recueillies, ont donné des noms de personne dont une partie semblent gaulois. Quelques-uns ne figurent pas encore dans l'*Altceltischer Sprachschatz* de M. A. Holder : *Cartulla, Deccosus, Cantedus, Tittausus, Vassillus, Mattus* ; d'autres y sont déjà : *Carassounus* (t. I, col. 771), *Toutus* (t. II, col. 1900), *Divicius* (t. I, col. 1290), *Cintusmus* (t. I, col. 1024) ; *Cilta* est le féminin de *Ciltus* (t. I, col. 1015). *Poppusa* peut être comparé à *Poppa* et à *Poppausius* (t. II, col. 1036), aussi à *Poppua* (*Ibidem,* col. 1037).

Paris, le 28 décembre 1905.

H. d'Arbois de Jubainville.

POST-SCRIPTUM

I

Mon savant confrère, M. Maurice Croiset, propose les corrections suivantes à la *Revue Celtique*, t. XXVI, p. 384, ligne 18 : au lieu de Ὀρθοῦ ἀκούσαμεν, lisez Ὀρθοὶ ἀκούσωμεν ; ligne 21, au lieu de : et diuina, lisez καὶ δεινά.

Dans la traduction, p. 385, l. 1 et 2, au lieu de : « Justement nous avons entendu », il faudrait lire : « Debout écoutons » ; et au lieu de : « Admettons les choses saintes et divines », « Approchons-nous des choses saintes et redoutables ».

II

A la page 116 du présent volume, mon savant confrère M. Whitley Stokes me pose une question : Vous considérez comme identiques deux noms divins, le gaulois *Medros* et l'irlandais *Mider* : comment expliquez-vous l'*i* de *Mider*. Voici mon explication : je ne prétends pas qu'elle soit certainement bonne, je la propose : l'*i* de Mider a la même cause que l'*i* de *tige* = **stegesos*, génitif singulier de *tech* = **stegos*, que l'*i* de *sinser* (Ascoli, *Glossarium palaeohibernicum*, p. CCXLI ; Whitley Stokes, *Tripartite Life of Patrick*, t. II, p. 637), écrit *sinnsear* dans les *Ancient Laws of Ireland*, t. IV, p. 372, l. 1, 9, 15 ; p. 386, l. 20, 21, cf. t. VI, p. 660, et qui est le comparatif de *sen* « vieux ». C'est la règle de l'*infectio* exposée dans la *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 3, où le génitif *nime* de *nem* « ciel » est donné comme exemple. On peut m'objecter que *Medros* donnerait probablement en irlandais *Medar*, ainsi la notation irlandaise du breton *lestr* « vase, vaisseau, navire », en gallois *llestr*, est *lestar* (Ms. de Wurzburg, 4 *c* ; *Thesaurus palaeohibernicus*, t. I, p. 522, l. 15 ; *Carmina s. Pauli*, IV, *ibidem*, t. II, p. 294, l. 28, 29). Cette objection est-elle insoluble ? *Mider* peut s'expliquer par un primitif *Mederos* dont le gaulois *Medros* serait une forme réduite sous l'influence de l'accent frappant le premier *e*.

III

M. Charles Squire vient de publier à Londres, librairie Blackie and Son, un volume intitulé *The Mythology of the British Islands*. Les légendes épiques de l'Irlande et du Pays de Galles tiennent une grande place dans cet ouvrage dont la *Revue Celtique* rendra compte dans une prochaine livraison.

H. D'A. DE J.

Le Propriétaire-Gérant : Honoré CHAMPION.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

LA MARINE DE MARSEILLE

EN 217 AVANT JÉSUS-CHRIST

M. le professeur Wilcken vient de publier dans l'*Hermes*[1] un papyrus grec récemment acquis par ses soins pour la bibliothèque de l'Université de Würzburg. A l'aide d'une quarantaine de fragments minuscules, patiemment assemblés et recollés, il a reconstitué un grand morceau de papyrus (23 × 18 centimètres) contenant quatre colonnes d'un historien grec, qui n'est autre que Sosylos, le professeur de grec d'Hannibal. On lit, en effet, au verso, ce titre significatif : Σωσύλου τῶν περὶ Ἀννίβου πράξεων δ : « Le quatrième des livres de Sosylos sur les exploits d'Hannibal[2]. »

Ce Sosylos ne nous est connu que par trois auteurs anciens : Polybe (III, 20) attaque son témoignage, au sujet de l'attitude du Sénat romain, après la prise de Sagonte ; Diodore de Sicile (XXVI, 4) nous apprend que Σωσύλος ὁ Ἴλιος (ethnique qu'on a corrigé en Ἰλιεύς ou Ἐλειεύς) τὰ περὶ Ἀννίβαν ἔγραψεν ἐν βιβλίοις ἑπτά ; enfin Cornelius Nepos (*Hannibal*, 13) dit que des nombreux historiens qui ont écrit sur Hannibal, deux seulement l'ont accompagné dans ses campagnes : *Silenus et Sosilus*

1. Ulrich Wilcken, *Ein Sosylos-Fragment in der Würzburger Papyrussammlung* dans *Hermes*, t. XLI (1906), p. 103-141.
2. Après δ il faut sous-entendre βιβλίων.

Lacedaemonius. Atque, ajoute-t-il, *hoc Sosilo Hannibal literarum graecarum usus est doctore.*

Des quatre colonnes déchiffrées par M. Wilcken, la première et la dernière ne contiennent plus que quelques lettres par ligne et la restitution en paraît désespérée. La deuxième et la troisième, au contraire, présentent un texte continu dont voici la transcription, avec une traduction française plus littérale qu'élégante :

Col. II. — ... Πᾶσαι μὲν δ[ι]αφόρως ἠγωνίσαντο, πολὺ δὲ μαλισθ' αἱ τῶν Μασσαλιητῶν, ἤρξαντό τε γὰρ πρῶται καὶ τῆς ὅλης εὐημερίας α[ἴ]τ[ι]αι κατέστησαν Ῥ[ω]μ[α]ίοις καὶ τὸ σύνολον ο[ἱ π]ροεστῶτες αὐτῶν παρακαλοῦντες τοὺς μ[ὲ]ν λοιποὺς εὐθαρσε[στέ]ρους ἐποίουν, αὐτοὶ δ[ὲ τ]αῖς ψυχαῖς πολὺ πα[ρα]λλάττοντες ἐπέκειν[το] τοῖς πολεμίοις. Δι[πλα]σίως δ'ἠλλατ[τοῦτο] (*sic*) τὰ τῶν Καρχηδ[ο]νί[ων] διὰ τὸ τοὺς Μασσαλ[ι]ήτας νεῆσαι τὸ κατ[ά] τὴν μάχην ἴδιον ὑπάρχον. Συμβαίνει γὰ[ρ] τοὺς Φοίνικας ἐ[ὰ]ν ἀντιπρώροις τισὶν ἀντιταχθῶσιν, ἐπιφέρεσθαι μὲν ὡς ποιησομένους ἐμβολήν, οὐκ εμ[βά]λειν (il faudrait -λλειν δ') εὐθὺς, ἀλλὰ διεκπλεύσαντας ἐπιστρέφειν καὶ πλαγίαις οὔσαις ἀκμὴν ταῖς τῶν ἐ[ν]αντίων ναυσὶν ἐπι[ρρ]άττειν πολυ...

(L'espace mutilé et effacé est de 45 lettres environ.)

Col. III. — ... [Οἱ δε Μα]σσαλιῶται προιστο[ρη]κότες τὴν συμβο[λὴ]ν, ἣν ἐπ' Ἀρτεμισίῳ [φα]σὶν Ἡρακλείδην ποι[ήσ]ασθαι τὸμ Μυλασσέ[α μ]ὲν τῶι γένει, διαφέ[ρον]τα δ'ἀγχινοίαι τῶγ καθ'αὑτὸν ἀνδρῶν, παρήγγειλα[ν] ἀντιτάξαντες μετωπηδὸν τὰς πρώτας ἑτέρας αὐταῖς ἐφέδρους ὑπολείπειν ἐν διαστήμασιν εὐμέτροις, αἵτινες ἅμα τῶι παραλλάξαι τὰς προτεταγμέ[ν]ας εὐκαίρως ἐπιθήσο[ν]ται παραβαλούσαις (lire -λλούσαις) ἔτι ταῖς τῶν ἐναντίων, αὐταὶ [με]μενηκυῖαι κατὰ τὴν π[ρο]κειμένην τάξιν. Ὅπερ ἐποίησε κἀκεῖνο (lire -νος) ἐπὶ τῶν ἔμπροσθεν καιρῶν καὶ κατέστη τῆς νίκης αἴτιος. Τότε δ'ὥσπερ εἰρήκαμ[εν] ο Μασσαλιῶται μνήμῃ προγενεστέρων [κ]αὶ κατωρθωμένω[ν πράξε]ων ἐπακαλου[θοῦντε]ς καὶ τω...

TRADUCTION

Col. II. — ... *Tous les vaisseaux avaient combattu brillamment et avant tout ceux des Marseillais, qui entrèrent les premiers en ligne et décidèrent de toute la victoire des Romains. D'une manière générale, en effet, les exhortations de leurs chefs donnèrent du courage à tous les combattants et de leur côté les Marseillais, de beaucoup les plus courageux de la flotte, harcelèrent les ennemis. Ce qui doubla le désavantage des Carthaginois, c'est que leur tactique particulière de combat était connue des Marseillais : les Phéniciens, en effet, quand ils sont rangés en ligne vis-à-vis d'une flotte ennemie qui tourne vers eux ses proues, s'avancent comme pour faire usage de leurs éperons, mais n'en font pas usage tout de suite ; ils traversent les lignes ennemies, virent de bord, puis défoncent de leurs éperons les vaisseaux ennemis qui leur présentent alors le flanc...*

Col. III. — ... *Les Marseillais, se rappelant la manœuvre exécutée, dit-on, à la bataille de l'Artémision, par Héraklidès, homme de Mylasa, qui dépassait par son intelligence tous ceux de son époque, ordonnèrent à une première ligne de vaisseaux de se placer en avant, vis-à-vis de l'ennemi, laissant d'autres unités en arrière, comme réserve, à des distances calculées. Ces dernières devaient attendre que les Carthaginois eussent dépassé la première ligne pour les attaquer au bon moment pendant qu'ils exécutaient encore leur évolution. C'est ce qu'avait fait jadis Héraklidès qui décida ainsi de la victoire. C'est ce que firent les Marseillais guidés par la mémoire de ces exploits passés...*

Il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur l'intérêt de ce texte : la bataille décrite paraît bien être celle qu'une escadre romaine, commandée par Cneus Scipion, livra en 217 avant Jésus-Christ à l'embouchure de l'Ebre. La bataille de l'Artémision est celle qui fut donnée en l'an 480 ; Heraklidès de

Mylasa est un personnage connu que mentionnent Hérodote (V, 121) et Suidas (*s.-v.*).

Un détail qui paraît avoir embarrassé M. Wilcken est la présence, à la gauche de chaque colonne, d'un point rond qui revient de temps en temps (II 2, 12, 22, 32, III 16, 19, IV 6, 16, 26), dans l'espèce, toutes les *dix* lignes[1]; c'est, à n'en pas douter, une indication stichométrique, peut-être destinée à évaluer la quantité de lignes que le scribe avait copiées.

SEYMOUR DE RICCI.

1. L'intervalle semble une fois être de 11 lignes, si la col. II compte véritablement 34 lignes et non 33.

SUR L'ÉTYMOLOGIE BRETONNE

(Suite.)

LXXXVII. — *CAF, KAV, KAO ; CAUAFF, KAVA ; QUEU, QUEAU, KEO, KEU, CEU ; CEIGEIN, QUEIGEIN ; CUEUZ, CUEZ, CEUZ ; CEZO, CEFFN, SEÜN ; SANAB.*

1. Le moy. br. a *caf, caff* cave, dim. *caffic* ; la langue mod. *caff, cavv* pl. *cauiou* Maun., *caff* m. pl. *you, cao* m. pl. *cavyou,* van. *caü* m. pl. *eü* cave, *cavicq* pl. *cavyoüigou* caveau Gr., *cäu, cav, cäo* cave, lieu souterrain, *cäu* cave, caverne, antre Pel., *kaô, kâv* m. pl. *kaviou* lieu souterrain, cave, caverne, antre, grotte; cavité; *kavik* m. pl. *kaviouigou* caveau; petite cavité Gon., *kao, kav* m. pl. *kaviou* lieu souterrain, cave, caverne, grotte Trd, *kao, kav* cave; grotte, pl. *kaiou, kaviou* (léon.), *kavio* (tréc.), J. Moal; *kao, kav* m. pl. *iou* cave, *kavik* m. pl. *kavouigou* caveau du R.; *cau* m. pl. *caüeu* cave Châl., *cau* m. pl. *eu* id. l'A.; *kaôia, kavia* encaver Gon., *kaoia, kavia* du R., *kaôier* m. pl. *ien* encaveur Gon., *kaoier* du R.; on lit *ar c'hav* la cave, *Buez ar zent... gant... Nikolas* 1894, p. 312, *er have Buhé er s.* 1839, p. 269; *kao gwin* cave au vin, cellier *Barzaz Breiz* 259 (tréc.), *kav ar gwinn Gwerziou Br. Izel* II, 44, *cav ar gwinn, cav ar gwinn, Soniou Br. Iz.* II, 162, 164; *eur c'hao don* un cachot profond, *Barz. Br.* 479 (cornou.); *eur c'hao laeroun* une caverne de voleurs, *Buez... J.-K.* Quimperlé, 1858, p. 280. On dit en Trég. *kao* m., en van. *kav* m. pl. *eu* cave.

L'origine est le franç. *cave,* cf. *eñcava* encaver Gr., *eñkava*

Gon., *enkava, enkaoia* du R., *eñkaver* encaveur Gon., *enkaver*, f. *eẓ* pl. *ed* du R. M. Loth, *Mots lat.*, 137, compare le traitement de *brao* beau (*brave*) et de *bao* bave (et non boue, p. 145); cf. *Notes d'étym.*, 104 (n° 68, § 5).

J. Moal donne le composé *marv-kao, mar'-gao* m. caveau de famille, de *marv* mort.

2. Du français viennent également le moy. br. *cauaff, caffaff, cafaff* caver, creuser (Grég. cite *caffa*, variante possible), mod. *cava* Maun., caver, creuser petit à petit; creuser, percer, fouir, faire profond Gr., creuser, faire une cave, *cäua, cava* creuser Pel., *cavadur* action de creuser, *caver* celui qui creuse Gr., *kava* caver, creuser, miner, fouir, approfondir Gon., creuser, caver Trd, creuser du R. (ce dernier donne aussi *kav* adj. creux; je ne sais où Bullet a pris « *cavi*, creuser, cacher, fermer, encaver », équivalent possible de *cava*).

3. Le vocalisme diffère dans le moy. br. *queu* adj. cave, creux, *hent queau* chemin creux; *queuyaff* caver; mod. *qeu* concave Gr., *hend qéau* « chemin étroit, défilé entre les montagnes, dans des valons étroits et aquatiques » ibid. (que l'auteur tire à tort de « *hend cæau*, ou, *qaëou*, chemin de haïes et de buissons »), *qeu* m. pl. *you* concavité, l'espace creux; creux, cavité, profondeur; *queuya*, van. *qeüat* « creuser, percer, foüir, faire profond », *queuadur* l'action de creuser, *queuyer* pl. *yen* celui qui creuse Gr., *keo, kew* antre, caverne, *kévia* creuser sous la terre, comme pour faire une cave, une caverne, « ces mots ne sont que du dialecte de Léon. Ailleurs on dit communément *Cäu*, cave, caverne, antre; et *Caüa*, ou *Cava*, creuser, etc. »; van. *keu* profond Pel., « *keo* trou sous le rocher ou se retire Lécrivisse... » (*sic!*); « *keo*, antre, caverne » R[el] *ms*; *ceu* profond, creux, *ceuat* approfondir, creuser, *quéüat* creuser, approfondir, fouir Châl., *queu* concave, *queüein* caver; creuser; approfondir Ch. *ms, ceu* concave; profond; profondément; *queu* avant, profondément, *queu-matt* bien avant l'A.; *heñt-kéô* défilé; chemin étroit entre deux montagnes Gon. (l'auteur l'explique, mieux que Grég., par « chemin de creux ou de cavité »), *kéô, keü* m. pl. *kéviou, keûiou* creux, cavité, grotte, antre, caverne, gouffre, *kévia, keûia* creuser, rendre creux, caver, miner, fouir, approfondir, *kéviadur, keûiadur* m. action de creuser,

de miner, de fouir, *kévier, keüier* pl. *ieu* celui qui creuse, qui mine, etc., fossoyeur Gon., *heüt-keo* défilé, chemin étroit, *keo, keu, kev* m. pl. *keviou* grotte, cavité, van. *keu* id., *Keo* écrit *Quéau* nom de famille, *keoi* (cornou.) creuser, *kevia* creuser, caver Trd ; *heüt-keau* « nom qu'on donne à Vannes aux chemins creux et ombragés par des haies » Mil. *ms* (note qui rappelle Grég., sauf pour l'attribution du dialecte, dont je ne vois pas la source) ; *kev, keo, keu* cave, grotte, pl. tréc. *kevio, keoio* J. Moal (qui confond ce mot avec *kav, kao* et regarde *keu* comme propre au van.) ; *heut-keo* défilé, *kéo* m. pl. *keviou* grotte, *keu* m. excavation, *keoi, keuia, kevia* creuser du R. ; *eur c'héô laéroun* une caverne de voleurs Gon., *Test. nevez* (saint Luc, XIX, 46, etc.), *eur c'heô laeron Test. nevez,* Brest, 1851 et 1870 (la glose *c'hae* dans *Ar Bibl* de Le Coat est une faute pour *c'heo* qu'on lit, saint Marc, XI, 17 ; saint Math., XXI, 13) ; *Ar C'hanfard, émezhan, keôet é rank beza* « Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant » Comb. *ms* XII, 23 ; *eul Leon... a zigueô* (à ces mots) « sort de l'antre un lion », VI, 1.

Ceci répond au gall. *cau* creux, concave ; m. creux, cavité ; *ceuo* creuser, d'un celtique **cov-io-,* creux, parent du latin *cavus,* etc., *M. lat.,* 145 ; Henry, *Lexique,* 63.

4. Le *c* dur du van. *ceu* est une notation rare ; on la retrouve dans *ceulét* (et *caoülét*) caillé Châl. (*queulet* Ch. *ms*), *ceület* (van.) Gr., *sceul* « esperuier » (avec une expression de doute, qui doit être relative au sens), *scueul* (et *scoul, scoufl'*), milan Ch. *ms* ; *ceigein* confondre, mêler, *ceige-meige* pêle-mêle, *hemp ceinge* sans mélange l'A. (s. v. *purement*), *ceigeadur* confusion, mélange l'A., à côté de *queigein* mélanger, *queigeadur* mélange, *queinge-meinge* pêle-mêle, *digueinge* pur, sans mélange, *guin queige* ripopée l'A., *bara queig'* « pain metif » Ch. *ms,* cf. *Notes d'étym.* 11 (n° 5, § 11), etc. Pour les deux premiers cas, on peut comparer dans les *Nouelou ceuz* regret (à côté de *queuz*), *ceuzet* affligé, au lieu des notations du moy. bret. *queux, cueuz* et *cuez* (c'est-à-dire *keuz,* le mot ne rime jamais autrement[1] ; *cuez* est une graphie comparable à celles du

1. Il n'en est pas de même de *descuez, discuez* montrer, pour lequel, d'ailleurs, les deux prononciations *-koez* et *-keuz* existent encore ; voir *Rev. Celt.,*

franç. *recueil, orgueil* = *rec-euil, org-euil*). Le *Nomenclator* a aussi *sceul* échelle, *sceut* ombre, *Gloss.* 646. Dans le dernier exemple vannetais, on peut admettre l'influence de la variante par *ai*: *caigein, caige-meige, caigeadur* Châl. *Ce-* pour *que-* ne se montre que devant une voyelle (on peut noter *cue-* avec la même valeur dans *cuëguein* cuisine, *cueguinour* cuisinier, à côté de *queguein, queguinour,* Châl.).

Cergatte « coquillage » Châl. ne fait exception qu'en apparence: il faut lire *cregatte,* comme le montrent l'ordre alphabétique (que M. Loth a changé dans son édition, sans en avertir) et Châl. *ms,* qui porte *cregat* au mot « coquillage ».

Dans *Le vin du Recteur de Coatascorn,* Saint-Brieuc, 1904, p. 252-254, et dans le *Clocher Breton,* M. Guennou m'attribue l'emploi en breton de *c* dur devant *e* et *i*. Je n'ai jamais adopté ni conseillé cette lettre ambiguë, dont M. Loth a fait quelquefois usage, à l'imitation du gallois; cf. *Annales de Bret.,* XI, 234, l'« alphabet phonétique » répartissant les signes équivalents *c* et *k* suivant l'orthographe française, si arriérée au point de vue du phonétisme, et *Notes d'étym.* 73, 74 (n° 47, § 3), où il y a un exemple des inconvénients pratiques du *c* dans la notation savante du breton.

5. Un problème intéressant, à ce propos, est celui des noms de la moutarde en breton et en gallois.

Le moy. bret. a *ceffn, cezu* et *cezo*; le *Nomenclator sezu,* Maun. *cezo,* Grég. *cézo, céo, céün, céon,* van. *céün* id., *cézo-ruz, ceün rn* « du mout de Dijon, de Bourdeaux, d'Anjou, ou moutarde », Pel. *cezo,* dans « un ancien dialogue » *sezo,* et « selon le nouveau Dictionnaire » *ceon*; Châl. *ms seün* et *cezo* (*Gloss.,* 102); l'A. *ceune*; Le Gon. *sézô* m., hors de Léon *séô,* van. *séon, séun* sénevé; Trd *sezo* m. sénevé, moutarde (et en style trivial *eunn tamm sezo* = *kaoc'h*), *seo* (Corn., Trég.), *seon, seeun, seoñ* (Van.); M. du R. *sezô, sezo, seo, seon, seeun* m.

Pel. a rapproché le gall. *cedw, ceddw* et *cethw* moutarde et d'autres mots certainement différents, comme le grec ζέω auquel a pensé M. du Rusquec. Le Gonidec doutait de l'ori-

XIX, 199; XXIII, 259; *Études d'étym. bret.,* 43, 44 (n° XVIII, § 5); cf. *e tisqeusit-hu* (comment) montrez-vous, *An Aviel,* Morlaix, 1819, I, 273.

gine celtique de *sézô*. M. Henry y voit un emprunt latin altéré *sesamum*, la nasale serait conservée dans le van. *séon*, pour **sesanv*; mais ceci eût donné en moy. bret. **sesaff*. Je crois qu'on ne peut séparer *cezo* du gallois *cedw* ni celui-ci de l'anglo-saxon *cedelc* (cf. *Schrader, Reallexikon*, 762), ce qui suppose un emprunt, probablement du brittonique au germain. Le correspondant régulier de *cedw, ceddw* serait en bret. moy. **quezu, *quezff, *quezo* (prononcé **kezv, *kezf, *kezo*). *Ceffn* paraît un mot différent, altéré de **senf* (autre emprunt germanique, cf. allem. *senf*, ou franç. *sanve, sénevé*?) et ayant entraîné le changement de **kezo* en *sezo*. Sur la métathèse de *-nf-* et l'alternance des formes en *-ff* et en *-ffn*, cf. *Gloss.*, 649, 600. *Sanab* morelle, sénevé, est tiré avec raison par Pel. du lat. *sinapi*, cf. *Gloss.*, 596; R[el] *ms* porte: « *sanab*, morelle. En Léon sénevé. »

LXXXVIII. — *MOUGHEO, BOUGEO, BOUGOU, KOUGOÑ; MOUCHA; MOUI; CNOU, CNEAU, KRAOÑ; GENOU, GUENOUFF, GÉNOÑ; SCAU.*

1. Pel. donne « *Mougheo* ou *Moughew*, Caverne sous les côtes maritimes. Pluriel *Moughewien*. Je n'ai connu ce mot que sur le voisinage de la mer. Il est composé du précédent *Moûg*, et de *Keo* ou *Kew*, antre, caverne, et signifie *Antre obscur*, sans assez d'air, et étouffé. *Ar-vougheo* est le même, changeant M en V après l'article: et celui-ci se dit d'une caverne de S. Mathieu, Fin de terre, laquelle est profonde de plus de 22. toises, et va jusques sous l'Eglise. Ce nom ne s'éloigne pas du Grec μυχός. Le Latin *Mugire* y a quelque rapport. La mer fait grand bruit en la plûpart de ces cavités: et le bruit du cri ordinaire y est un vrai mugissement... » Il avait expliqué *moug*: « Suffocation, étouffement... Quand on parle d'un lieu, c'est obscur et sans air... Quand il s'agit de couleur, c'est le noir ou le brun, selon M. Roussel, et un

autre habile homme de Cornwaille. » R[el] *ms* donne « *moug* suffocation, étouffement, air épais grossier, defaut d'air... Lieu obscur et sans air » ; il ne parle pas du sens relatif à la couleur et ne contient pas d'article *mougheo*. Le Gon. a *mougéô, mougev* m. antre, caverne, grotte, pl. *mougévien* ; il ajoute : « Ce mot est peu usité aujourd'hui ; mais on le trouve souvent dans les anciens écrits. » Il traduit « antre », « caverne » : *mougéô, mougev* f. pl. *mougévion* ; de même à « grotte », avec un exemple de *ar vougéô* ; à « souterrain », il fait *mougéo* masc. Troude a dans son dict. de 1842, « antre », *mougéô* f. pl. *mougévien* ; dans celui de 1869, *mougeo* f. pl. *mougevion,* avec renvoi à Le Gon. ; dans le dernier, *mougeo* m. pl. *mougevion* antre, caverne ; M. du R. a traduit « souterrain » *mougéo* m. pl. *mougévion,* puis *mougéo* m. caverne, pl. *mougévion*.

L'étymologie de Pel. est remplacée chez Bullet par une comparaison avec *moucha* couvrir, cacher et *mouchi* qu'il ne traduit pas et qui peut être un équivalent de *moucha* (couvrir le visage, par exemple au jeu de colin-maillard ; mot que le *Lexique* rapporte à tort au v. fr. *se musser* se cacher, avec influence de *mouchouer* mouchoir, fichu, et que je crois simplement extrait de ce dernier).

J'ai expliqué, *Gloss.*, 428-431, *mougheo* f. comme venant de **gougeo* = gall. *gogof,* de **vo-cav-*. M. Henry, *Lexique,* 207, pose comme type celtique **wo-kow-yo-,* ce qui est plus exact, cf. le n° précédent, § 3 ; mais il revient partiellement à l'idée de Pel., en admettant une contamination de **gwo-gev* par *mouga* étouffer. Ceci est loin d'être probable, le changement de *gou-* en *mou-* ayant lieu, par exemple, dans *moui* taons = v. bret. *guohi* bourdons (*Gloss.*, 428, 429 ; cf. Mil. *ms* : « *moui. Krog ar moui e lost ar zaoud,* voir Michel Morin de Le Lae. Ce mot *moui* est fréquent dans le Léonnais. » Cf. encore *Notes d'étym.*, 63 (n° 43, § 1), 169, 170 (n° 82).

2. M. Vendryes, *Mém. Soc. ling.*, XIII, 405, 406, signale les noms *Kougoñ lestr* et *Kougoñ grouan,* donnés par les gens du pays à deux grottes de la falaise qui domine la baie des Trépassés (extrémité S.-O. du Finistère). Il y voit un mot *kougoñ* grotte, manquant à tous les lexiques et paraissant conservé dans ce seul recoin cornouaillais ; ce serait le correspon-

dant rigoureux d'un léon. **gogoñv,* gall. *gogof* = **wo-kowo-,* diminutif de **kowo-,* d'où le lat. *cavus* et l'irl. *cúa* creux.

Cette forme est intéressante par le maintien d'une gutturale initiale, mais on a vu que le mot n'est pas nouveau pour les lexicographes. Son usage n'est pas non plus si restreint. M. Cuillandre, de Molène (*Glanmor,* le jeune poète de la mer), m'a appris que dans son île *bougeo* f. est le nom d'une roche creuse; et la *Breuriez Vreiz* de Quimper a aussi fourni cette note à M. Vallée : « Lorsqu'une anse (*pleg-mor*) est très petite, les habitants de la pointe St-Mathieu et des environs l'appellent *bongou* f. *Deomp da besketa d'ar vongou* » (allons pêcher à la petite anse).

Les variations de l'initiale vont ainsi de pair avec celles de la finale. M. Vendryes compare la nasale de *kougoñ* à celles de *kraoñ* des noix, *traoñ* vallée. Pour le premier de ces mots, le moy. bret. présente *cnou* id. = **know* et *cneau* noyau = **know-io-*; Pel. donne « dans les vieux livres *Cräoùff,* des Noix », et dit : « Les plus anciens livres que j'aie vûs ont *Craöuf* et *Craöuff.* » Pour le second mot, je ne vois aucune trace ancienne de la nasale; Pel. dit avoir lu « plusieurs fois dans la Vie de S. Gwenolé *Tron* et *Tnon,* pour *Traöun,* et *Tnäoun* »; mais *tron* doit être « trône » ou « ciel », et *tnon* une faute pour *tnou,* cf. *Gloss.,* 695. Cette nasale n'a guère pénétré en Trég., où l'on prononce *traou, trow* en bas (cependant on lit au diminutif *bars en traonik ann iliz* au bas de l'église, *Gwerz. Br. Iz.,* I, 274). Il en est de même pour *krêv, krê* chevelure = léon. *kreoñ* toison, moy. br. *kneau, cnev* id.; il peut y avoir là deux mots distincts, voir *Notes d'étym.,* 135, 136 (n° 73, § 6). Un parallèle plus exact, pour *kougoñ* et *bougou* de **guo-gou,* nous est fourni par le moy. bret. *guenou* et *guenouff* bouche, léon. *genou,* h. trée. *génoñ* (*Gloss.,* 297; *Notes d'étym.,* 119, n° 70).

Le gall. n'est pas non plus sans difficulté : **wo-kow-* aboutissait phonétiquement à **gogau, *gogeu,* et il y a une variante inattendue *ogof* (M. Ascoli la rattache au v. irl. *huam* id., moy. irl. *uaim,* irl. mod. et gaél. d'Écosse *uaimh,* ce qui est peu probable). Sur le premier point, il faut remarquer qu'il y a la même divergence entre le gall. *ysgaw,* bret. moy. *scau*

sureau et le gaulois σκοῦαρν id. ; le bret. moy. et mod. *scouarn* oreille et le gall. *ysgyfarn* id., v. bret. *scobarnocion* gl. auritos ; cf. *Gloss.*, 604, 611, et plus loin, n° XCI, § 4. La syllabe *goff* venant de *gob-* est devenue *goñ* en breton dans *Rosgoñ* Roscoff Grég., etc., *Notes d'étym.* 112, 113.

LXXXIX. — *COUDET, CAOUDET, CEUDAITT ; PANÉS COUDET ; CAUET, KAVET, KAOUED ; QUEUDET, KEAUDET ; KAOUIDEL, KAVIDEL, KEUIDEL, KRAOUIDEL, KAOUITEL.*

1. Le moy. br. avait *coudet, caoudet* esprit, cœur, disposition d'esprit, pl. *coudedou* ; *Jesus... ma coudet* Jésus, mon amour, Ste Barbe, 653 ; le mot est écrit *caoudet, caudet* et *caodet* dans les *Nouelou*.

Grég. donne comme expressions surannées *ê cauded* de bon cœur, où il voit à tort un emprunt du lat. *gaudium* (tandis que Bullet tire *gaudium* de *caouded* !), *caouded, couded* joie et *caudedd* envie, désir. Troude regarde de même comme inusité *koudet* m. pensée, idée.

Pel. a « *Caudet* et *Cawedet,* Accomplissement de souhait, désir satisfait. Les anciens l'écrivoient, et apparemment prononçoient, *Coudet*. En Léon on le dit du contentement du goût : et on le prononce aussi *Coudet*. Ainsi *Panés coudet* est un mets de panais bien préparez, et agréables au goût. Ce mot est un second participe de *Cava, Cavet, Cavedi, Cavedet,* et *Caudet,* trouvé ce qui est recherché, ce que l'on souhaite possedé ». Cet article est farci de formes imaginaires, suggérées par la comparaison de trois mots réels complètement différents : le moy. bret. *coudet,* qui ne se prononçait pas avec la voyelle *ou,* mais avec la diphtongue *ow, aou* ; le verbe *cavet* trouver, qui n'a jamais eu de synonyme **cava* ni de dérivé **cavedi,* et le léonais *panés coudet,* où l'initiale du second mot a dû être renforcée par l'*s* précédent (cf. tréc. *me 'm eus kret* j'ai fait, *Rev. Celt.*, III, 238) : *goudet* = (bien) goûté, qui a (bon)

goût, cf. h. tréc. *goutab* id., etc., *Gloss.*, 289 ; *Études d'étym.*, 31, 32 (n° XIII, § 2, 3).

H. de la Villemarqué a inséré au dict. bret.-fr. de Le Gon. : « *Kouder*, s. m. Courage. Valeur. Bravoure. Intrépidité. En Galles, *gléouder* » ; au dict. fr.-br., il avait ajouté à « courage » : « Anciennement, *kouder*. (Lag.)... » Le Catholicon porte « *coudet* ; uide in *courag*, cest tout ung. Item mens, g. pensee » ; mais la leçon fautive *couder* se lit dans un autre texte du moyen bret., Ste Nonne (p. 20 de l'éd. Sionnet-Le Gonidec ; cf. *Rev. Celt.*, VIII, 252).

M. du R. donne « *kouded*, sm. Pensée, vision » en ajoutant : « Loth cite *coel* aruspice » !

2. Le van. a *ceudaitt* m. concavité ; *ceudætt* profondeur ; renfoncement l'A. ; au premier passage, l'auteur remarque : « Ces substantifs peu usités, à peine sont-ils connus aux Bretons ». Ce peut être le descendant du moy. bret. *coudet*, qui aurait subsisté et survécu en Vannes seulement, au sens propre ; il est plus probable que c'est une formation nouvelle, tirée de l'adj. van. *ceu* creux, comme *hirdætt* longueur de *hirre* long l'A., etc.

3. *Coudet* (internum), *coudet*, *caoudet* (animus, mens) répond au gall. *keudaud* (cavitas, præcordia), cornique *cousesow* (cavitates, intestina), *Gramm. celtica*, 2e éd., 843, cf. 108. Le gall. *ceudawd*, *ceudod* m. veut dire : creux, concavité ; partie intérieure ; poitrine ; esprit, intelligence. L'origine est le lat. *cavitātem*, cf. H. de la Villem., *Poèmes bretons*, 185 ; Loth, *M. lat.*, 149, *Rev. Celt.*, XXIII, 275, ou un bas lat. *cavitātis*.

4. Le nominatif classique *cavitas* peut être devenu en bret. moy. *cauet* cage. Le Nomenclator donne *caoüet*, *Gloss.*, 102 ; Maun. *caouet*, Grég. *caoüed* f. pl. *-egeou*, *-edou* id., *caoüedad* pl. *ou* cagée, plein une cage, *caouëdi* encager ; Pel. *caöuet* pl. *caoüejou* (où il voit « le participe passif de *Caüi*, ou *Caoui*, caché, fermé, encavé ») ; M. du R. *kaoued* f. pl. *kaouéjou* cage, dim. *kaouédik* f. pl. *kaouedigou*, etc. On dit en h. Trég. *kavet* f.

M. d'Arbois de Jubainville, *Études gramm.*, I, 66*, 110*, 45, tire *kaoued* du lat. *cavāta*, ce qui est admis par M. du R. (sauf au mot *encager*). J'ai hésité, *Gloss.*, 102, entre *cavata* et *cavitas* ; et appuyé ce dernier d'exemples de la même dérivation,

Gloss., 540. M. Loth, *M. lat.*, 144, mentionne cette explication avec un signe de doute; M. Henry l'admet, *Lexique*, 54. Elle ne donne lieu, quant à la forme, à aucune difficulté : *cauet* serait avec *coudet* dans le même rapport que le gall. *ciwed* cité, de *civitas*, à *ciwdawd, ciwdod*, bret. moy. *queudet*, de *civitatem* ou *civitatis*, cf. *Gloss.*, XXIII et 746 (où *Gueodet* figure à tort comme un article nouveau, voir *Dict. étym.*, 364); *Chrest. Bret.*, 198; *M. lat.*, 149. L'article *kevaudet* de Pel., dont il n'y a pas trace dans R[el] *ms*, et où l'auteur compare déjà le gall. *ciwdawd* et le lat. *civitas*, est faussé par d'autres rapprochements et par des préoccupations étymologiques: Pel. n'a dû entendre que *keaudet* et *keodet*, et non *kevaudet* qu'il donne en tête, ni *kefodet* qu'il accompagne d'un « peut-être » et qu'il croit ensuite « le meilleur », avec le non moins suspect *kevodet*.

L'explication par *cavāta* est admissible aussi phonétiquement. On pourrait attendre en moy. bret. une variante en *-eut*, mais *pecheut* péché de *peccātum* est beaucoup plus rare que *pechet*, et *cauet* ne se trouve attesté qu'une fois.

5. Les autres langues celtiques ne nous aident point à sortir d'embarras. Le van. même fait bande à part, il dit « *ur gueüidel, ur graüidel* a Sarz. » une cage, « *ur gueüidel vras*, et a Sarz. *ur graüidel vras* » une grande cage, *queuidellein, lacat er queuidel* encager, Ch. *ms*; *caouideell* f. pl. *eu* cage, *caouideellatt* f. pl. *-aden* cagée, *laquad é caouideell* ou *craouideell* encager l'A.; *qaouidell, qéhuydell* pl. *eü* cage Gr., aujourd'hui *kavidel, kaouidel* f. pl. *-lleu* cage, *kavidellad* f. pl. *eu* cage pleine, *keudel* f. égouttoir aux écuelles; petit égouttoir aux cuillers, à Sarzeau *keuiyall* petite caisse à barreaux où l'on met la vaisselle, *Rev. Celt.*, III, 236. Sur l'*r* ajouté dans *craüidel, craouideell*, cf. *Épenth.*, 31 (§ 36).

Ces formes vannetaises ont un pendant dans le tréc. *kaouitel* taudis, *Notes d'étym.*, 234 (n° 112, § 5). Le rapport de *kaouidel, kaouitel* à *kavet* est comparé à celui du van. *scopette* palette pour le volant au moy. bret. *scobitell*, van. *scopitêll* volant. Cela suggère pour l'origine de *cauet, kaoued* une forme française en *-ette*. On peut penser à **cavette*, diminutif de *cave*.

D'autre part, le sens de *kaouitel* rappellerait le v. franç.

cahnette, variante de *chahute,* aujourd'hui *cahute,* dont la parenté avec le lat. *cavea* est douteuse (Kœrting², 2040). Cette ressemblance imparfaite paraît fortuite.

XC. — *CAUERN, CAVARN, CAFFARGN ; TAVARN, TAVARGN ; PATERN, PADERN, PAERN, PADARN ; KAZERN ; LANTERN, LANTERNADEU, LETERN ; ADERN ; BADERN.*

1. Le franç. *caverne* est devenu en moy. bret. *cauern, cauernn,* d'où *cauernec* caverneux ; dans la langue moderne *cauarn, cavarn* m. (*Doctrinal*), *caffarn* (*Nomenclator*), *Gloss.*, 102, 310, *cavarn* Maun., *cavargn, caffargn* pl. *ou, cavarn* pl. *you* selon Grég. qui hésite sur le genre, écrivant *ur c'havargn* et *ur gavarn* une caverne, *er gavargn-natur* un antre ; *kavarn* pl. *iou* du R. (m. au dict. fr.-br., f. à l'autre) ; *eur c'havarn laeron* Le Coat, *Jeremi* VII, 11 ; *eur c'havargn laeron, Maze* XXI, 13 ; *Mark,* XI, 17 ; *Lukas,* XIX, 46 ; mais *eur c'havern a laëron* une caverne de voleurs, *Test. neve,* Guingamp, 1853. Le changement d'*e* en *a*, attribué à l'assimilation, *Gloss.*, 310, se retrouve dans bien d'autres cas où *-ern-* n'a pu subir d'influence de ce genre, voir XVIII, § 8, 9 ; XL, 2 ; XLI, 1, 5.

2. Parmi les mots phonétiquement voisins de *caverne,* le moy. br. *tauarn* taverne, auberge, mod. *tavargn* pl. *ou, tavarn* pl. *you* Gr., f., cf. *Gloss.*, 683, a toujours *a*, sauf dans le moy. bret. *tauernyeres* tavernière, aubergiste, que le *Catholicon b* porte à côté de *tauarnyeres*. Le *Cath. a* donne *tauarnyer,* « g. idem » et *tauarnyeres,* « g. tauarnyere ». Le gall. a aussi *tafarn* ; l'origine est le lat. *taberna,* cf. *M. lat.*, 210.

3. C'est l'*a* qui est rare, au contraire, dans le nom de Paterne, moy. bret. *Patern,* mod. *Padern, Patern* Grég., van. *Padern, Buhé er sænt* 1839, p. 232-234, *Officeu* 1870 (*Cresquauç,* 14-16), *Paern Almanach* de l'Union Régionaliste Bretonne, 1906 (*Blei Lann vaus*) ; le *Parrosian* de 1874 a *Patern* p. XIV et *Padarn* p. 885, 990.

4. « Caserne » a fait en h. Trég. *kazern* m. ; on lit *ar c'hazern* la caserne, *Kroaz ar Vret.*, 15 janv. 1906, p. 4, col. 2.

M. du R. traduit ce mot *kasarn* m. pl. *iou* et « caserner » *kasarni*.

5. La seconde voyelle est constante, c'est la première qui s'y assimile quelquefois dans le moy. br. *lantern* lanterne, dim. *lanternyc*; mod. *letern* Maun., *letern* pl. *ou*, van. *lantern* pl. *ëu*, dim. *leternicq* pl. *leternouïgou*; *leterner* pl. *-éryen*, van. *lanternour* pl. *you*, *yan* faiseur de lanternes, *leterner* pl. *yen* « lanternier, qui allume les lanternes dans les ruës », *leternerès* pl. *-esed* « lanterniere » Gr., *lantêrne* m. pl. *-neu* lanterne, *lantêrnour* pl. *-nerion* « lanternier, faiseur de lanternes » l'A., *létern* f. pl. *ou* Gon., H. de la Vill., *letern* m. pl. *ou* Trd, f. pl. *iou* puis m. pl. *iou* du R., *letern Barz. Br.*, 323-325 (tréc.), *Gwerz. Br. Izel*, II, 146, 148; h. tréc. *létern* m. pl. *io*. Châl. *ms* traduit le mot par *lanternadeu* dans la phrase « tout ce que vous me dites sont des lanternes », qu'il rend aussi *netra hac er peh e laret so ur sort'* (= rien et ce que vous dites, c'est la même chose). Sur ce sens, voir Schuchardt, *Ztschr. f. rom. Philol.* XXVIII, 146.

6. Les voyelles se correspondent exactement dans le van. *adærn* m. pl. *eu* « mean ou muan, ici servant » l'A. *Suppl.* v. *marais*, dial. de Batz *adern* œillet contenant l'eau saturée qui doit servir à l'alimentation des œillets à sel, et *badern* = fr. *aderne*, *baderne*, mots empruntés au breton, selon le *Dictionnaire général*.

Pour *aderne* « compartiment où l'eau de mer s'évapore », terme local relatif aux marais salants, je crois qu'en effet le breton a la priorité, mais que l'origine en est le bas lat. *baderna* « caldaria in qua conficitur sal » et non le bret. « *darn* division, section » (ou plutôt morceau) qui en est loin pour la forme comme pour le sens et l'emploi; voir *Rev. Celt.*, VII, 309; *Gloss.*, 18. *Baderna*, qui a donné en v. fr. *baberne*, est comparé par Bullet à *bateau* et *bac*; je suppose plutôt qu'il vient du même radical germanique que l'allem. *bad* bain.

7. Quant à *badern* baderne, « tresse de vieux cordages servant à garnir les mâts, vergues, etc., pour les préserver du frottement, ou à empêcher la cargaison d'être renversée par le roulis », il se présente dans de tout autres conditions. Loin d'être localisé, comme *aderne*, dans une région bretonne et même bretonnante, ce mot existe, sans équivalent, dans le

vocabulaire maritime français et se retrouve en basque, en italien, en espagnol, en catalan, en maltais (*baderna*), en grec moderne (μπαδέρνα), en portugais (*abadérnas* f. pl. « small ropes that serve to make firm the lines of the shrouds », dict. port.-angl. de A. Vieyra, nouv. éd., Londres, 1809, cf. le composé esp. *abadernar* saisir, assujétir avec des badernes; amarrer fort, nouer avec solidité au moyen d'un cordage, *Dict. des langues esp. et franç.* par Nemesio Fernandez Cuesta, Barcelone, 1886), en provençal (*baderno* f. « grosse tresse faite avec de vieilles cordes et clouée sur le pont d'un navire, pour empêcher les bœufs de glisser par l'effet du roulis »; *foro de la baderno* hors de la limite, Mistr.) Il a aussi gagné le français commun, dans son emploi figuré et trivial: « (en parlant des choses, des personnes). Objet de rebut », *Dict. général.* Le *Traité de la formation de la langue française* qui précède cet ouvrage dit, § 4: « Les mots d'origine bretonne se rapportent en majorité, comme il est naturel, aux choses de la mer : *aderne, baderne* », etc. Cette considération générale ne suffit pas à compenser l'invraisemblance d'une origine bretonne, pour un mot au domaine si étendu, et qui n'a montré d'ailleurs avec le breton aucune attache d'ordre linguistique ou historique.

Jal, *Glossaire nautique,* 1848, s'exprime ainsi: « Les marins français ont fait du mot *Baderne* un terme de mépris. Comme, en général, les Badernes sont faites avec du vieux fil de caret; comme une vieille Baderne n'est plus bonne à rien qu'à être réduite en une méchante étoupe, d'un homme de mer usé, d'un officier ou d'un matelot sans énergie, sans vigueur, sans valeur réelle, on dit que c'est une Baderne, une vieille Baderne ». Ceci me paraît plus exact que l'explication de *baderne* f. « personne incapable, abrutie, dont l'esprit est affaissé » par « le même radical celtique » que *badebé,* badaud, niais, bret. *bad* stupeur, ébahissement, *bader, badaouer* sot, niais, bavard, etc., donnée par M. Eveillé, *Gloss. saintongeais,* bien que les deux familles aient pu se mêler quelquefois; cf. *baderlo* badaud, badaude, dans le Tarn, Mistr. Le bret. ne connaît pas cet emploi figuré de *baderne.*

Jal mérite aussi d'être cité sur la question étymologique: « D'où vient ce terme... ? Nous l'ignorons. Il n'a pas d'ana-

logues dans les langues du Nord ; nous le voyons dans le grec moderne, qui le tient de l'italien, dans le basque vulgaire qui le tient du français, dans l'italien, dans le français et dans l'espagnol. A laquelle de ces trois langues peut-il appartenir ? Il est sans racine dans l'italien comme dans le français ; mais l'espagnol a un mot qui se rapproche fort de lui : c'est *Badana,* signifiant : basane. *Badana* a-t-il pu devenir *baderne* ? Sans difficulté ; mais a-t-on pu donner à un paillet, à une large tresse de cordage le nom d'une peau ? Dans l'application, rien n'est plus possible. On garnit souvent les vergues et certains cordages — les drosses par exemple — de cuirs destinés à les préserver du frottement ; cette coutume est ancienne, car dans les vieux inventaires de navires on voit figurer des peaux pour l'usage que nous venons d'indiquer. Toute couverture pour garder le bois ou les manœuvres contre la pluie ou les frottements put fort bien être faite de basane, et porter le nom de ce cuir ; rien n'est plus probable. Quand la tresse remplaça la peau sur le câble et ailleurs, ne put-elle pas garder ce nom de basane ? Il n'y a certainement là rien d'impossible. Nous n'affirmons pas que... *Baderne* ait été fait de *Badana,* mais nous ne répugnons pas à le croire. » En tout cas, il ne semble pas qu'on ait trouvé mieux depuis.

M. Cuesta tire *baderna* du franç. *baderne,* en comparant l'angl. *bad* mauvais, *arn* fil (*sic!*), et le sanscrit « *vardhra* cuir, ou *vardhri* courroie ». Larousse explique *baderne* par l'angl. *bad yarn* mauvais fil. M. Mistral compare *baderno,* d'abord au lat. grec *pterna* pied d'un mât, puis au b. lat. *baderna, badarna* chaudière où l'on faisait évaporer l'eau salée pour en extraire le sel. Ceci nous ramènerait à *adern.* Rien à objecter, cette fois, au point de vue de la forme ; mais le sens laisse à désirer.

XCI. — *LUGUERNIFF, LUGERNI, LUGERNEIN, LIGERNEIN, LINGERNEIN, SKLINGERNEIN ; LUGERN, LIGERN ; LUCARN, LUCAN.*

1. L'*e* est solide aussi dans le moy. br. *luguaerniff, luguer-*

niff, luguerni, luguerny luire, briller, *luguernus* brillant; mod. *luguerni* étinceler Maun., Gr., luire; éclater, reluire, briller, avoir de l'éclat; rayonner, van. *luguerneiñ* Gr., *lugherni* éclairer, briller, étinceler Pel., R[el] *ms,* « il se dit particuliérement des éclairs du tonnerre » Pel., *lugerni* Gon., Trd, du R., *lugerni oc'h* regarder amoureusement, Trd (voir LXIII, § 3); *luguernus* étincelant; éclatant, brillant, resplendissant; flamboyant; rayonnant; luisant, van. id. Gr., *lugernuz* Gon., Trd, et *ligernuz* du R.; *preñv luguernus,* van. *preañ* (et non *prêv, Gloss.* 511) *luguern* ver luisant; *luguern,* van. id. éclat, splendeur, lustre, brillant Gr., *lugern* m. Gon., Trd, et *ligern* du R.; van. *luguern* lueur, splendeur Châl., *luguernn* pl. *eu* lueur, *liguerne* lustre, *liguernn, luguernn* éclat l'A., *prean luguern* ver luisant Châl., *prean-liguêrne* l'A., *luguernein* luire, rayonner Châl., *liguêrnein* éclater; luire, *luguêrnein* luire, étinceler, *linguêrnein* luire, *linguernein, sclinguernein* rayonner, *diligernein* ternir, *diliguernereah* m. pl. *eu* ternissure l'A.; *ligernein Vocab.,* 1904, *luguernus* lumineux, rayonnant, luisant Châl., *liguernuss* clair, *liguêrnuss* luisant, *liguêrrnuss* éclatant, *linguernuss, sclinguernuss* rayonnant, *ligernus, Vocab.,* 1904, *liguêrnuss, liguernn* étincelant l'A., *lugüernant* éclatant Ch. *ms,* etc.

Luguaerniff doit être une variante purement graphique de *luguerniff, ae* équivalant ici à *æ*; sans quoi le mot eût été écrit **lugaerniff.*

Je ne sais s'il faut prendre à la lettre les formes vannetaises *ligùernein, ligùernus* citées *Gloss.,* 366. Elles rappellent van. *ihuél* de *uhel* haut, mais ce dernier a pu s'altérer sous l'influence de *izel* bas, cf. *Gloss.* 731, et *ligùern,* s'il existe ou a existé, paraît plus récent que *ligern.*

L'*n* de *linguern* rappelle celui de *inhuel* ibid., mais la prononciation devait être *lingern* ou *liñgern.*

Quant à *sclinguernein, sclinguernuss,* on peut attribuer leur initiale à l'influence de la famille de *sclerdér* clarté l'A.

On ne voit pas quel fait phonétique ou quel accident analogique aurait fait altérer *lugern* en *ligern* sur le domaine vannetais. Un phénomène inverse est plus admissible : *ligern* a pu facilement se croiser avec la famille de *luc'hed* éclairs. Une

autre solution, qui ferait de *liguern* et *lugern* des équivalents et non des doublets = respectivement **lūcern-* et **loucern-* (cf. d'Arbois de Jubainville, *Rev. Celt.*, I, 220, 221), mérite encore d'être envisagée.

2. On ne retrouve *luc-ern-* en celtique que dans le nom d'homme *Lucernio* (*Alt-celt. Sprachsch.*), qui peut aussi bien être latin. *Locirnus, Logirnus,* nom gaulois bien plus répandu, doit être différent et formé de *logi-rno-*; cf. *Logius* et le rapport de *Nevius* « nouveau », *Neviodunum* « nouvelle ville » à *Nevirnum* Nevers.

Un *a* se présente dans le v. irl. *lócharn, luacharn* f. lumière, lanterne, lampe, mod. *lóchrann* m. id. et chandelle, torche (dict. du Rév. P. S. Dinneen), gaél. d'Écosse *lòchran* m. lumière, torche, lanterne, cornique *lugarn* « lichinus ».

La *Grammatica celtica,* 2e éd., 23, explique *Locarno* sur le lac Majeur comme descendant du vieux celtique, tandis que *Lucerne* en Suisse garde la forme latine correspondante. Le gotique *lukarn* peut aussi être emprunté au gaulois, selon M. Stokes, *Urkelt. Sprachsch.,* 243, qui pose **loukarnā* comme type de l'irl., du cornique et aussi du gall. *llugorn* lanterne, lampe.

L'indice tiré du gotique est faible. Cette langue changeant d'autres *-er-* en *-ar-* a pris *lukarn* au lat. *lucerna* selon M. Brugmann, *Grundriss,* I², 128. On peut objecter que ce changement est particulier à *-er-* non accentué. Mais il y avait en latin vulgaire une variante *lucarna* à laquelle M. Schrader, *Reallexikon,* 500, rapporte *lukarn* et aussi les mots correspondants en irlandais, en gallois et en cornique, en présumant une adaptation aux formes celtiques de la racine *leuk-*. L'origine latine de ces mots est appuyée par des faits linguistiques et archéologiques propres à entraîner la conviction.

Ni M. Schrader ni M. Stokes ne parlent du breton *lugern*; le *Lexicon cornu-britannicum* l'omet à l'art. *lugarn* et le remplace par *letern*. Celui-ci, comme nous l'avons vu, répond à *lanterne,* du lat. *lanterna*; M. Schrader explique ce dernier, avec beaucoup de vraisemblance, par un croisement du grec λαμπτήρ avec le lat. *lucerna*. Cf. ibid., 501, le lituanien *likterna* lanterne, mélange de *liktis* lumière (pris à l'allemand *licht*) et de l'allem.

laterne. Je suppose que le vieil *itharnae* torche, regardé comme une formation celtique **(p)iturnaio-, Urkelt. Spr.*, 45, a pris de même le suffixe de *lócharn, lucarna*. Cf. *Notes d'étym.*, 260 (n° 125, § 4).

M. Loth, *M. lat.*, 183, tire le gall. *lygorn* lanterne pl. *llugyrn* d'un lat. **lūcorna,* dont la seconde voyelle serait due à **lūcor* lueur; le cornique *lugarn* et l'irl. *luacharn* d'un lat. **lūcerna* pour *lŭcerna,* « la quantité de l'*ū* peut-être due à une influence brittonique; cf. arm. *lügerni* briller ». Le breton ferait donc bande à part et serait une formation celtique. M. Henry, *Lexique,* 191, tire, au contraire, toutes les formes néo-celtiques « d'un celt. **louk-orno-,* cf. lat. *luc-erna* ». Mais la présence d'un *o* isolé en gall. n'entraîne pas nécessairement de telles conséquences latines ou gauloises.

D. Le Pelletier était plus près de la vraisemblance quand il voyait dans *llugorn* le mot *corn*. Non pas que ce soit, comme il l'entendait, un composé réel : mais les Gallois l'ont pu croire, et changer, en conséquence, **llygarn* en *llygorn,* comme les Anglais ont donné à *lantern* une variante *lanthorn,* d'après *horn* corne, parce qu'il y avait des lanternes faites de cette matière (cf. *Reallex.*, 500, 501). Il peut même y avoir eu une influence toute machinale de *llugorn* « cor, trompette d'armée », *clairon,* sur son quasi-homonyme *llygarn,* qui exprime autre chose de *clair* et d' « éclatant ». Et c'est peut-être pour que les deux mots ne se confondent pas complètement que **llugarn* a changé aussi sa première voyelle pour celle des mots nationaux *llygas* splendeur, *llygad* œil, etc.

Le breton se distingue des autres langues celtiques, non seulement par la voyelle *e*, qu'il peut fort bien tenir du lat. classique *lucerna,* mais aussi par le sens. *Lugern* ne désigne pas, comme *llygorn, lugarn, lócharn,* un objet matériel, source artificielle de lumière, mais la lumière elle-même, ou plutôt une qualité des objets lumineux; c'est le luisant, le lustre, l'éclat. Il est possible que ce *lugern* ait été extrait du verbe *lugerni,* moy. bret. *luguerniff* briller. Celui-ci continue un v. bret. **lucernim,* proprement « éclairer », dérivé d'un **lucern* à sens concret, emprunté au latin *lucerna*. La difficulté sémantique est peu grave. *Lugherni,* dit Pel., s'applique particulièrement

aux éclairs; cela rappelle le rhéto-roman *liüscherna* éclair. Remarquons aussi le rapport de *lugerni oc'h* regarder amoureusement, avec le gascon *luserna, lucerna,* forézien *lusarna,* que M. Mistral traduit (paraître par intervalle... en parlant du soleil;) lorgner, épier, regarder de près; et de *preñv luguernus, preañ luguern* avec le gasc. *luserno, lucerno,* foréz. *lusarno* ver luisant, esp. *luciérnaga,* etc.

3. Le franç. *lucarne* (qu'on sépare maintenant de *lucerna*) est devenu en bret. *lucarn* pl. *ou,* van. *ëu* Gr.; le v. fr. *lucanne* id. a donné *lucan* pl. *ou* Gr., van. *lucan* f. pl. *neu* l'A., tréc. *lukañn* (cf. LV, § 1; LXI, 12).

Troude donne, p. 768, dans les rimes en *orn,* un bret. *ligorn* dont je ne trouve aucune trace au corps du dictionnaire, ni ailleurs.

4. La *Grammatica celtica*[2], 827, compare à l'alternance vocalique de *luguaerniff, lugarn, llygorn* celle du cornique *scovern, scouarn, scoforn* oreille, gall. *eskeuarn, ysgyfarn,* bret. *scouarn.* Mais le second *o* des formes propres au cornique *scoforn* pl. *scovornow* peut être expliqué par l'influence du premier. — Voir plus loin, n° XCV.

E. Ernault.

(A suivre.)

MOTS BRETONS CONNUS

PAR UN AUTEUR FRANÇAIS

DU COMMENCEMENT DU NEUVIÈME SIÈCLE

M. Louis Barbeau, élève de l'École des Chartes, vient de soutenir avec succès une thèse dont le sujet était la vie et les œuvres de Smaragde : Smaragde était abbé de Saint-Mihiel au diocèse de Verdun, aujourd'hui département de la Meuse. Il apparaît d'abord en cette qualité dans trois diplômes de Louis le débonnaire qui sont datés de l'an trois du règne de cet empereur et qui appartiennent à l'an 816 de notre ère[1] ; puis dans un diplôme du même empereur, qui appartient à l'an 11 du règne, 824 de notre ère[2], enfin, dans un diplôme, sans date de Louis le débonnaire et de Lothaire, 826-830[3].

Smaragde, outre les ouvrages réunis par Migne, *Patrologia latina*, t. CII, col. 14-976, a écrit un commentaire sur la grammaire latine de Donat. Ce commentaire est inédit en grande partie.

M. Louis Barbeau a étudié le ms. lat. 13029 de la Bibliothèque nationale, un des mss de cet ouvrage, et y a remarqué des gloses dont quelques-unes paraissent appartenir à la langue parlée dans la Bretagne continentale au commencement du

1. 1° 2 juin, Sickel, *Acta regum et imperatorum Karolinorum*, IIe partie, p. 109 ; 2° 13 juillet, *ibidem*, p. 110-111 ; 3° 2 septembre, *ibidem*, p. 113 ; cf. Böhmer-Mühlbacher, *Regesta imperii*, I, p. 234, 235, 238.
2. Sickel, *ibidem*, p. 146, 147 ; cf. Böhmer-Mühlbacher, I, p. 282.
3. Sickel, *ibidem*, p. 168.

IXe siècle. Nous les insérons ici avec d'autant plus de confiance que notre savant confrère, M. Antoine Thomas, a bien voulu vérifier pour nous l'exactitude des lectures de M. Barbeau :

Marchoc, aequester, « cavalier », f° 23 r°, en breton ancien, suivant la *Grammatica celtica, marhoc, marchuc*[1], puis *marhec*[2], aujourd'hui *marc'hek* ; en vieux gallois *marchauc, marchawc*[3], aujourd'hui *marchog* ; en irlandais *marcach.*

Fron, nas[*us*], « nez », f° 23 r°, une des formes en breton moyen d'un mot qui est en gallois *ffroen,* en irlandais *srón*[4].

Mesin, glans, « gland », f° 14 v°, forme singulative masculine[5], aujourd'hui et dès le XVe siècle *mesenn* en breton[6], en gallois *mesen* ; *mesenn, mesen* sont féminins, *mesin* était masculin ; comparez le vieux gallois *eterinn*[7], aujourd'hui *aderyn* « un oiseau », singulier d'*adar.*

Toroc, gurgulio, « charançon », f° 14 v°, en breton *teurenk* au singulier *teureugenn,* sorte d'insecte. Le sens propre du mot est « ventru », c'est un dérivé du moyen-breton *torr* « ventre », en gallois aussi *torr*[8], d'où en cette langue *torog* « ventru », *torogyn* « un homme ventru », *torogen* « une femme ventrue ». En irlandais, *torrach,* puis *tarrach* est l'épithète qui caractérise une femme enceinte.

Cintil, gentilis, « race, famille », f° 23 r°, le même mot que le cornique *kinethel,* le vieux gallois *cenetl,* aujourd'hui *cenedl,* en irlandais *cenél,* dérivé du verbe irlandais *cinim* « je suis issu de »[9].

On pourrait se demander si ces mots n'auraient pas été empruntés en France à une source galloise et non bretonne. Mais *marchoc,* par qui nous avons débuté, contredit cette hypothèse ; *marchoc,* noté *marhoc,* est le second terme des

1. *Grammatica celtica*², p. 95.
2. E. Ernault, *Dictionnaire étymologique du breton moyen,* p. 332.
3. *Grammatica celtica*², p. 849.
4. E. Ernault, *Glossaire moyen breton,* p. 246 ; cf. Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz,* p. 318.
5. *Grammatica celtica*², p. 295.
6. E. Ernault, *Dictionnaire étymologique du breton moyen,* p. 336.
7. *Grammatica celtica*², p. 295.
8. Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz,* p. 223 ; E. Ernault, *Glossair moyen breton,* p. 700.
9. Whitley Stokes, *ibidem,* p. 77.

noms propres d'homme bretons *Ken-marhoc, Hedre-marhoc,* qu'attestent des chartes du IXe siècle conservées par le cartulaire de Redon[1].

La variante *marcoc,* dans *Ken-marcoc*[2], *Bresel-marcoc*[3], enfin l'orthographe *marchoc* dans *Bresel-marchoc*[4] que nous offrent des chartes du même siècle reproduites par le même cartulaire déterminent la valeur de l'*h* = *ch* dans *marhoc*. A la même époque, l'orthographe galloise *marchauc* représentait pour la voyelle du suffixe *oc* une prononciation différente de la prononciation bretonne.

La conquête de la Bretagne par Louis le débonnaire en 818 et en 825[5] et les relations que Smaragde eut avec cet empereur, de 819 à 826, comme les diplômes cités plus haut l'établissent, expliquent l'introduction de mots bretons dans l'ouvrage grammatical de l'abbé de Saint-Mihiel.

H. D'A. DE J.

POST-SCRIPTUM

Mon savant confrère M. Antoine Thomas, à qui j'ai communiqué cet article en épreuve, me reproche de n'avoir point parlé de gloses qu'il m'avait obligeamment signalées comme celles qui précèdent, mais auxquelles je n'ai pu trouver aucun équivalent breton. Les voici. De plus savants que moi pourront sans doute les expliquer :

F° 14 v°, *stilio .i. anam.*
ligo .i. tinc (cf. Du Cange, éd. Favre, t. VIII, p. 108).
caupo .i. mistiriol (cf. Du Cange, *ibid.*, t. V, p. 424).
F° 15 r°, *mautile .i. gletlus* (cf. Du Cange, *ibid.*, t. IV, p. 78).
v°, *felix .i. gutdot.*
ans .i. talar (cf. Du Cange, *ibid.*, t. I, p. 293).
prex .i. golent.

1. *Ken-marhoc,* p. 192, 195 ; *Bresel-marhoc,* p. 83, 195.
2. *Cartulaire de Redon,* p. 42, 58, 60, 76.
3. *Cartulaire de Redon,* p. 61.
4. *Cartulaire de Redon,* p. 83.
5. Le Moyne de La Borderie, *Histoire de Bretagne,* t. II, p. 17, 26.

F° 16 r°, *glis .i. grillian* (cf. Du Cange, *ibid.*, t. IV, p. 112).
F° 17 r°, *git .i. mil et est genus herbæ.*
F° 20 v°, *lacunar, i. ladtron.*
F° 23 r°, *bas, sol.*

M. A. Thomas croit que j'ai tort d'attribuer ces gloses à Smaragde. Dans l'opinion de mon érudit confrère elles ont été ajoutées à l'œuvre de Smaragde par le scribe auquel on doit le manuscrit. Disons toutefois que ce ms., qui vient de Saint-Germain-des-Prés, remonte au IXe siècle, suivant M. Léopold Delisle, *Inventaire des manuscrits latins conservés à la Bibliothèque nationale,* p. 85. Or, c'est au IXe siècle que Smaragde fut abbé de Saint-Mihiel.

H. D'A. DE J.

TAURINI E TAURISCI

I *Taurini* sono dagli scrittori antichi menzionati per la prima volta, a proposito della narrazione della discesa di Annibale dalle Alpi Occidentali verso la Valle del Po. La detta popolazione, secondo le concordi e autorevoli testimonianze, fu incontrata per la prima volta nel versante Cisalpino, dai Cartaginesi, che n' espugnarono la βαρυτάτη πόλις. È indicata la sua sede, πρὸς τῇ παρωρείᾳ delle Alpi[1].

Oltre dei Taurini, l'antichità conosce i *Taurisci*. I testi riferiscono questo nome a popolazioni Alpine, abitanti a Nord-Est d'Italia, ai Taurisci Norici, aventi per capoluogo Noreia (od. Neumarkt in Stiria)[2]. Peró il solo Polibio, là dove fa un' esposizione geografica dei popoli della Cisalpina, parla di Taurisci dimoranti ἐπὶ τὴν πεδίαν di qua dalle Alpi, nel versante opposto a quello delle Alpi settentrionali e della regione Rodanica (in conformitá alle cognizioni e idee inesatte che lo storico greco aveva delle regioni Alpine e del Rodano)[3]. La notizia Polibiana va riferita ai tempi piú vetusti e alla vita

1. Cf. *Polyb.*, III, 60, 8-9; *Liv.*, XXI, 38-39. Il luogo occupato da Annibale (la « Taurasia » di *Appian.*, Annib. V) non era ancora il vero e proprio « caput gentis ». Date le condizioni politiche e sociali di allora, dovevano esistere piú centri etnici, fra i quali uno era il piú considerevole, Solo piú tardi si costituí il vero centro urbano, con la fondazione di Colonia Julia Augusta Taurinorum, in posizione importante (*Hülsen*, in *Pauly-Wissowa*, s. v. Augusta, nº 20; e Supplem., I, 227 sg.). — Intorno ai Taurini (detti anche « Taurinates » in età tarda: *Ennod.*, Vita Epiphan., p. 400) vedi i testi raccolti in *Holder*, Altceltischer Sprachschatz, s. v.

2. I testi in *Holder*, op. cit., s. v. Taurisci.

3. *Polyb.*, II, 15, 8; 28, 4; 30, 6.

etnica primitiva, di popolazioni cioé non individuate, ma di gruppi o federazioni piú o meno saldamente formate: come p. es. degli Agones, dei Boii, ricordati da Polibio accanto ai Taurisci[1]. Di quest' antica condizione di cose qualche traccia é rimasta. Uno scrittore infatti della prima metá del II secolo av. C., Catone[2], poneva come appartenenti alla *Taurisca gens,* o meglio, alla federazione di gentes denominata dai Taurisci, i Salassi e i Lepontii (che in etá storica appariscono in Val d'Aosta e nella Valle superiore del Ticino, rispettivamente).

Adunque esistettero nella parte piú occidentale dell' alta Italia piú genti, raccolte sotto la denominazione di *Taurisci.* Questa poi è scomparsa; e si presenta invece l'altra di *Taurini.* É ovvia la conclusione, che la seconda abbia preso, in tempi piú recenti, il posto della prima, e indi sia rimasta a significare o la medesima lega quasi od una parte solamente; o per dir meglio, che le due denominazioni fossero equivalenti l'una all' altra[3], e in sèguito, col successivo individuarsi delle varie genti, si applicassero propriamente ad una sola o a poche unitá etniche, ai Taurini del tempo storico[4].

Una conferma di quanto abbiamo detto si puó desumere anche dallo studio della famosa questione della via seguita da Annibale per giungere in Italia[5]. Nella tradizione piú antica e autentica era detto, che Annibale incontró in Italia primieramente i Taurini, senz' altra determinazione. Questo nome

1. ll. cc. Tale menzione dei Boii Cisalpini insieme coi Taurisci puó aver avuto forse qualche influenza sulla ripetuta menzione di Boii Transalpini accanto ai Taurisci Norici (in *Posidonio* continuatore di Polibio — apd. *Strabon.*, VII, 2, 2; 3, 2. 11; 5, 2).

2. Origg. 2, fr. 37, p. 49 Peter² (apd. *Plin.* N. H., III, 20 (24), 134).

3. Come ammette il *Mommsen,* in C. I. L., V, p. 779, senza dare peró piú precise spiegazioni. Non erroneamente in *Steph. Byz.* s. v. Ταυρισκοί, si ammette — secondo *Polyb.* — l'equivalenza delle due denominazioni, bènché siano queste riferite, impropiamente, al solo ἔθνος dei Taurini, inteso nel significato recente.

4. Un avanzo si osserva nell' estensione che fino al II secolo d. C. è data al territorio dei Taurini. Infatti in *Ptolem.* (III, 1, 31) si assegnano a costoro, come dipendenti, i Bagienni, Dertona, Iria... Ció sembraci non inesatto (*Hülsen,* in Pauly-Wissowa, s. v. Dertona; e Augusta, nº 10, in Supplem.), ma nel senso surriferito.

5. Su tale questione, da me in piú occasioni dimostrata insolubile, vedi, fra i piú recenti lavori, quello del *Colonn. A. Giacosa,* La via d'Annibale dalla Spagna al Trasimeno, in Rivista militare italiana, 1902, disp. IX.

doveva valere per piú genti, fra le quali erano anche i Salassi[1]. Piú tardi, per effetto di conoscenza piú precisa dei luoghi, si giunse a distinguere i Taurini in senso ristretto da altri popoli, come i Salassi[2]. Perció sorgero le opinioni che Annibale fosse passato per le vie (del Poeninus Mons e dell' Alpis Graia) conducenti nel territorio dei Salassi[3]; delle quali opinioni si maravigliava poi Livio (l. c.), indotto dall' inesatta identificazione dei Taurini secondo il significato recente, coi Taurini secondo l'antico. Adunque i Taurini (Taurisci) erano anticamente una confederazione di piú popolazioni (anche dei Salassi, Lepontii...), denominata dalla piú importante.

Non è inutile aggiungere, che non di rado avvenne nelle fonti antiche confusione e scambio fra i Taurini o Taurisci d'Italia e quelli Norici. Ricordiamo specialmente[4] la recente tradizione intorno alla direzione che le tribù Galliche avrebbero seguita per giungere in Italia, cioé che tali invasioni sarebbero avvenute attraverso le Alpi Occidentali, dalla odierna Francia, dove negli ultimi secoli si erano i Celti stabiliti[5]. Questa tradizione fa menzione del « saltus Juliae Alpis » (nome sorto dopo le imprese di Cesare nelle Gallie); e inoltre, per influenza delle notizie riguardanti la discesa di Annibale in Italia, dei « Taurini ». Mentreché la tradizione piú genuina[6] doveva parlare di « Taurisci », e forse anche di « Juliae Alpes »: nome quest' ultimo entrato nell' uso anteriormente a Livio o alla sua fonte, benché apparisca tardi nella letteratura latina[7].

1. Come io dissi fin dal 1895, nel mio libro « Gli Allobroges », pag. 46, n. 3.

2. Giá nel tempo di *Polyb.* (XXXIV, 10, 18 — apd. *Strabon.*, IV, 6, 12) tale distinzione era nota. Contrariamente a quanto affermai nel mio lavoro « Intorno al passaggio di Annibale per le Alpi », in *Boletín R. Academia de la hist.*, oct. 1898, p. 283.

3. *Liv.* XXI, 38, 7.

4, Vedi inoltre *Cass. Dio,* XLIX, 34, 2 (per l'a. 719/35), che mette insieme coi Taurisci etc. i Salassi.

5. *Liv.* V, 34 — sulla discesa delle orde di Bellovesus. Rimando particolarmente ai miei *Studi storici*, 1904. p. 43 sg.

6. Con questo non intendo aflermare, che realmente dal Nord-Est d'Italia, dalla regione Danubiana, siano venute le genti Celtiche. Solamente mi sono soffermato sulla tradizione.

7. Cf. l'articolo « Del nome Alpi Giulie », in Atti del Congresso internazionale di scienze storiche, vol. X (1904), p. 313.

A quale aggrupamento etnico appartenevano i Taurisci o Taurini?

Nulla dal nome si puó desumere: né dai suffissi né dalla radice Taur-, ch' é comune alle lingue indo-europee, non propria della sola celtica[1]. Trovasi infatti nella toponomastica di regioni assolutamente estranee al Celtismo[2], e di paesi recentemente Celtici, e prima occupati da altri stirpi (ligure)[3].

Le testimonianze dei classici assicurano il carattere celtico dei Taurisci Norici, che sono chiamati Celti, Galli (Galati secondo la terminologia greca)[4]. Lo stesso deve dirsi degli altri Taurisci[5], che Polibio presenta in mezzo alle genti Celtiche. Tutto é Celtico in queste terre, dei Lepontii, dei Salassi... e anche dei Taurini[6]. Non è peró da escludere che anteriormente all' arrivo e stabilimento dei Celti abitassero i Liguri, onde non lievi traccie rimasero e durarono in tempi posteriori e in parte anche nell' odierna toponomastica[7]. Ma non bisogna prendere alla lettera la dichiarazione di uno scrittore della prima metá del 2° secolo a. C.[8], e specialmente di Stra-

1. Come crede l'*Holder,* o. c., s. vv. Taurini e Taurisci.

2. Es. Tauro-menion, sul colle Tauros dei Siculi (*Diod. Sic.,* XIV, 59, 1. 2).

3. Es. Taure-dunum (Tauro-dunum), un castrum dei Nantuates, nella Vallis Poenina (vedi mio libro sugli Helvetii, 2ª ed., p. 69, nota 152); Tauro-eis, nel départ. del Varo. Per i testi cf. *Holder* s. vv.; e *H. d'Arbois de Jubainville,* Les premiers habitants de l'Europe, II, 175, n. 5. — Del resto, la lingua ligure non è nota veramente, e tanto meno quindi le sue relazioni e differenze dalla Celtica.

4. *Strabon,* VII, 2, 2; 3, 2, etc. (da *Posidon.*). Laonde uno scrittore del 1° secolo a. C. (*Sempron. Asell.,* in Hist. rom. rell. Peter, I, p. 183) disse il loro paese « Gallia », semplicemente per la conoscenza di una gente Celtica o Gallica in queste terre.

5. La leggenda di Tauriscus, crudele tiranno, devastatore delle Gallie, ucciso poi da Herakles (*Timagen.* fr. 7 apd. *Ammian. Marcellin.,* XV, 9, 6; 10, 9), si fonda sulla credenza nel carattere celtico della popolazione omonima.

6. I Taurini chiamavano la secale « [s]asia » (*Plin.,* XVIII, 16 (40), 141), il quale vocabolo é da paragonare al gallois « haidd » (orzo), e non puó essere ligure (come ammette l'*Holder,* s. v. sasia).

7. Cf. *H. d'Arbois,* op. cit., lib. II, cap. IX, § 6, sui nomi di luoghi Piemontesi, aventi suffissi probabilmente liguri.

8. *Cato* apd. *Plin.,* III, 17 (21), 123 « Augusta Taurinorum... antiqua Ligurum stirpe ».

bone[1]: che i Taurini fossero liguri[2] (e così anche un loro ramo, i Bagienni[3]). Trattasi piuttosto di antichi elementi liguri, non scomparsi, anzi efficaci ancora nei primi tempi dell' Impero[4].

Napoli, giugno 1904.

Francesco Paolo Garofalo.

1. IV, 6, 6 « Ταυρῖνοί τε... Λιγυστικὸν ἔθνος ». Come liguri sarebbero le popolazioni formanti il regno di Cottius (*Desjardins*, Géogr. de la Gaule romaine, II, 92 sgg.).
2. Fra i moderni, li crede tali anche *J. Jung*, « Hannibal bei den Ligurern », in Wiener Studien, XXIV, p. 160.
3. *Plin.*, III, 5 (7), 47.
4. L'opinione che i Taurini fossero liguri, potrebbe forse spiegare perché il console M. Aemilius Scaurus, che nell' a. 639/115 trionfò realmente « de Galleis Karnis » (Acta triumphal. a q. a, in *C. I. L.*, I, 1, 2ª ed., p. 177), sia detto (nel libro « De viris ill. » 72, 7) vincitore e trionfatore dei « Liguras Tauriscos », per scambio fra Taurisci e Taurini.

LES TAURINI ET LES TAURISCI

L'opinion généralement adoptée est que *Taurini* et *Taurisci* sont deux synonymes signifiant le même peuple. C'est la doctrine de Zeuss (*Die Deutschen und die Nachbarstämme,* 1837, p. 168); de Müllenhoff (*Deutsche Altertumskunde,* ouvrage écrit avant 1884, mais publié après la mort de l'auteur, t. II, p. 249; t. III, p. 174), de M. Heinrich Nissen (*Italische Landeskunde,* t. I, p. 478, 1883; t. II, p. 163, 1902). Zeuss et Müllenhoff croyaient les *Taurisci-Taurini* ligures; suivant M. Nissen ils sont gaulois, le pays a été d'abord occupé par les Ligures, mais les Gaulois conquérants se sont assimilés la population ligure vaincue. C'était déjà la doctrine de Mommsen, *Corpus inscriptionum latinarum,* t. V, p. 779. M. Garofalo, en même temps qu'un savant, est un disciple de Mommsen et de M. Nissen.

J'avoue que j'ai peine à admettre, sur l'autorité d'Étienne de Byzance[1], compilateur postérieur à l'an 400 de notre ère[2], que les mots *Taurisci* et *Taurini* désignent le même peuple. Il ne viendra à l'idée de personne de soutenir qu'en latin *ui-num* et *ui-scum* désignent le même objet et que les Romains ne savaient pas distinguer le vin du gui, ou qu'en français *ri-sque* et *Rhi-n,* prononcé *Rin,* sont synonymes puisqu'ils ne diffèrent que par un suffixe *-sque* d'un côté, *-n* de l'autre.

Caton, qui écrivait ses *Origines* dans le second quart du

1. Ταυρισκοὶ ἔθνος περὶ τὰ Ἄλπεια ὄρη· λέγονται καὶ Ταυρῖνοι.
2. W. Christ, *Geschischte der griechischen Litteratur,* 3e édition, p. 800-801.

IIe siècle avant J.-C., disait que les *Lepontii* et les *Salassi* appartenaient à la nation Taurisque[1]. Carl Pauli a établi en 1885 que les *Lepontii* et les *Salassi* étaient Gaulois[2]. *Taurisci* est le nom d'un peuple gaulois qu'on retrouve en Norique. Le nom des *Taurisci* d'Italie paraît donc être gaulois.

Polybe distingue des *Taurini* dont il parle en son livre III, c. 60, § 8[3], les *Taurisci* établis au Sud des Alpes et qui apparaissent en l'an 225 avant J.-C. à la bataille de Télamon[4]. Or, Pline est d'accord avec Strabon pour faire des *Taurini* de Polybe des Ligures. *Augusta Taurinorum,* dit-il, est de la vieille race des Ligures, *antiqua Ligurum stirpe*[5]; Strabon appelle les *Taurini* une nation ligure, Λιγυστικὸν ἔθνος[6]. Le passage de Polybe qu'on oppose à cette doctrine ne paraît pas décisif.

L'auteur grec vient de raconter qu'Hannibal, arrivant en Italie, a trouvé de la résistance chez les *Taurini* dont il a pris la riche capitale après un siège de trois jours; ceux des *Taurini* qui résistèrent furent exterminés par les Carthaginois. Effrayés, les barbares, c'est-à-dire les Gaulois du voisinage, vinrent aussitôt trouver Hannibal et lui promirent fidélité. Les autres Gaulois qui habitaient en si grand nombre la plaine italienne au Sud des Alpes avaient déjà résolu de réunir leurs forces à l'armée carthaginoise pour combattre les Romains, mais l'arrivée des troupes romaines les empêcha d'exécuter ce projet.

Dans ce récit, la mention d'autres Gaulois, τὸ δὲ λοιπὸν πλῆθος τῶν τὰ πεδία κατοικούντων Κελτῶν, doit forcer d'admettre qu'on vient de parler de Gaulois; mais ces Gaulois-ci sont les barbares qu'a terrorisé le massacre d'une partie des *Taurini,* ce ne sont pas les *Taurini.*

La désinence *-ino-* et non *-isco-* du nom des *Taurini* se rencontre dans plusieurs noms de peuples de la Corse, le pays

1. Lepontios et Salassos Tauriscae gentis idem Cato arbitratur, Pline, l. III, § 134.
2. *Altitalische Forschungen,* t. I, p. 90 et suivantes.
3. Édition Didot, t. I, p. 159.
4. Polybe, l. II, c. 15, § 8; c. 28, § 4; c. 30, § 6; édition Didot, t. I, p. 78, 88, 89.
5. Pline, l. III, § 123.
6. Strabon. l. IV, c. 6, § 6, édition Didot, p. 170, l. 2, 3.

ligure par excellence[1], où jamais les Celtes n'ont pénétré[1]. Nous citerons, d'après Ptolémée, les *Mantini,* les *Ceruini,* les *Balatini,* les *Uanacini,* les *Licnini,* les *Macrini,* les *Opini.* On peut en rapprocher les noms de villes qui, dans la même île, se terminent d'une façon identique, sauf le nombre et le genre: *Centurinum, Lurinum, Talcinum, Opinum*[2]. Il n'y a donc aucune raison pour refuser d'admettre avec Strabon et Pline que les *Taurini* étaient ligures. Quant à la désinence *-isco-* du nom des *Taurisci,* on en trouvera des exemples gaulois réunis dans la deuxième édition de la *Grammatica celtica,* p. 808, *Scordisci, Uiuisci, Erauisci,* noms de peuples, *Vertiscus,* nom d'homme, *Isinisca, Peteuisca,* noms de lieu[3]. Notre conclusion est donc que les *Taurisci* étaient gaulois, les *Taurini* ligures.

A l'appui de notre doctrine nous signalerons la ressemblance qui existe entre *Taurini* et *-turini,* second terme du nom des *Cava-turini,* peuple ligure de Corse.

Quel sens proposer pour les mots *Taurini* et *Taurisci*? Nous n'en savons rien.

H. d'A. de J.

1. Voyez les textes réunis par Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde,* t. III. p. 173.
2. Ptolémée, l. III, c. 2, édition Didot, t. I, p. 370-372.
3. On trouvera une liste plus complète chez Alfred Holder, *Altceltischer Sprachschatz,* t. II, col. 78.

ÁR-CHÚ ; AER-GI

Dans le *Táin bó Cúalgne,* édition Windisch, le *ms.* désigne un genre particulier de chien par *ar-chú* avec ou sans le signe de la longue sur *a*.

Dans la note 3 de la page 122, M. Windisch nous dit qu'il avait d'abord traduit *ár-chú* par *chien d'attache,* ce qui est possible, *árach* signifiant *chaîne*; on a même le composé *con-arach*. Il signale aussi l'interprétation très légitime donnée à *ar-chú* avec *a* bref par MM. Ascoli et Whitley Stokes (*Gloss. palaeohib.,* p. XXIV; *Revue Celt.,* XIV, 436) : *ar-chú* signifierait chien de garde.

Et c'est, en effet, le rôle que joue le chien dans le premier passage qui fait l'objet de la note de M. Windisch : le chien est enchaîné, ce qui serait, plutôt en faveur, de l'hypothèse de *chien d'attache*; le chien d'attache est forcément un chien de garde et c'est aussi le rôle que joue, p. 112, le chien qualifié d'*ár-chú*. Le maître du chien ajoute que ce chien, une fois déchaîné, ne connaît personne, *excepté lui*. C'est à rapprocher d'un passage des *Breh. Laws,* III, 416-417, cité par Joyce, *Social hist. of Irel.,* II, p. 455, où il est question de chiens muselés et même à qui on couvrait la tête d'une espèce de bonnet de cuir se rabattant sur les yeux et *qui ne distinguaient même pas leurs gens de ceux du voisinage*.

Néanmoins, M. Windisch adopte pour *ár-chú* l'interprétation de Zimmer (*Kuhn's Zeitschrift,* XXVIII, 447) et de M. d'Arbois de Jubainville (*La civil. des Celtes,* p. 55) qui se fonde sur l'existence bien connue de chiens de guerre chez les Gaulois. Il signale comme argument décisif le rapprochement fait par M. Whitley Stokes entre *ár-chú* et le gallois *aer-gi*. Toute la

question est de savoir si *aergi* prouve réellement l'existence de *chiens de guerre* et n'est pas purement métaphorique comme *aer-flaidd,* loup de bataille, *aer-walch,* faucon de bataille. On trouve, dans la poésie galloise, non seulement *aer-gi,* mais *cat-gi,* chien de combat (*L. Aneurin,* ap. Skene, *Four anc. books,* II, p. 68, v. 28), ce qui ne prouve pas plus l'existence de *chien de guerre* que *cat-lew,* lion de combat, l'existence de *lions de guerre.*

Les deux passages cités par Silvan Evans, *Nat. Dict.,* pour *aer-gi* ou plutôt *aer-gwn* présentent ce mot avec un sens nettement métaphorique :

L. Aneurin, p. 64, v. 30 :

Dwys dengyn ed emledyn *aergwn.*

« D'une façon serrée, obstinément se battaient les *chiens de combat* (c'est-à-dire les guerriers à Catraeth). »

Bleddyn Fardd, *Myv. arch.*[2], p. 232, col. 2 : le poète pleure un chef :

mor digllawn digrawn deigyr yn syrthiaw
am deyrn eurgyrn *aergwn* llithyaw.

« comme les larmes tombent irritées, abondantes, au sujet du chef dont les cornes à boire attiraient (appâtaient) *les chiens de combat* (les guerriers). »

Dans un seul passage, non cité par Silvan Evans, *aergi* a bien le sens de *chien de combat,* au propre ; il se trouve dans le *Livre d'Aneurin* (Skene, II, p. 86, 4) : on dit en parlant d'un guerrier qu'il a : *aergi gwyth,* la fureur d'*un chien de combat.* Un autre passage de l'élégie d'Uryen (Skene, *Four anc. books,* II, p. 272, 8) semble venir à l'appui de celui que je viens de citer. Il est dit à propos de la demeure d'Uryen à ce moment déserte et autrefois florissante :

Llawer *ki geilic* a hebawc
wyrennic a *lithiwyt* ar y llawr.

« Beaucoup de *chiens guerriers* et de faucons vigoureux ont été appelés à la curée sur ce sol. » *Ki geilic* est traduit par O. Pughe par *chien de chasse,* ce qui est pure fantaisie. Il me paraît sûr que *geilic*[1] est un dérivé de *gal* et est à rapprocher de l'irlandais *ir-gal, ur-gal* qui a nettement le sens de *combat* et est à comparer, pour l'origine, au gallois *arial*; il est même remarquable qu'on trouve dans un *mss.* du *Táin,* ce mot, au génitif, rapproché de *árchú* pris au sens métaphorique: *risin árchoin irghaile* (*Táin bó C.,* p. 255, notes).

On pourrait encore citer de nombreux passages où les guerriers appellent les chiens à la curée sur le champ de bataille. Dans ces passages, je n'ai guère trouvé que *cwn* ou *gwyďgwn,* chiens sauvages, mais il est fort possible que quelques passages m'aient échappé.

En résumé, la vraisemblance paraît être que chez les Celtes insulaires, il y a eu à une époque reculée, des chiens de guerre comme chez les Gaulois.

Je dois ajouter que le sens métaphorique de *ár-chú, aer-gi* est très naturel quand on sait qu'il a existé jusqu'en plein moyen âge un chien-loup de taille très élevée, de force prodigieuse, dont on trouve la trace en Irlande dès l'époque préhistorique; on l'a comparé pour la taille à un poulain, à un âne[2] (v. Joyce, *Social history,* II, p. 452; cf. Wood-Martin, *Pagan Ireland,* p. 15-17)[3].

J. Loth.

1. On pourrait encore penser à un rapprochement avec l'irlandais *geilim,* je dévore, mais il me paraît que le sens est moins satisfaisant à cause de *ir-gal* et aussi en raison de l'infection vocalique; on eût eu plutôt *gelic.*

2. Ainsi s'expliquent aussi les nombreux noms propres irlandais et bretons dont un des termes est le mot *cú* ou *ki.*

3. Plusieurs jours après la rédaction de cet article, je suis tombé sur un passage de Pennant *a Tour in Wales,* I, p. 88, d'où il semble résulter qu'au XIIe siècle les Gallois allaient à la guerre avec leurs chiens. Huit jours après une bataille contre Henri II on trouva le corps d'un jeune Gallois défendu contre les loups par son chien (d'après Girald. Cambr., *Itiner. Cambr,* II, c. 10).

LEZ-BREIZ ET PEREDUR

La question de l'authenticité du *Barzaz-Breiz* est depuis longtemps tranchée. Il reste cependant quelque intérêt à chercher les sources auxquelles a été puisé le sujet des poèmes formant la première partie du recueil (chants mythologiques, héroïques, historiques et ballades). La littérature galloise a du sans doute être mise à contribution. On en trouve du moins un exemple dans le premier fragment de Lez-Breiz (Barzaz-Breiz, 6e édition, 1867, pp. 80-83), imité d'un épisode du Mabinogi de Peredur ab Efrawc (édition Kuno Meyer, § 3, 4 et 5) que l'auteur a pu étudier dans les manuscrits de Grande-Bretagne.

Un jour, Peredur rencontra près d'une forêt trois chevaliers (marchogyon urdolyon). L'un d'eux, Owen, lui demanda s'il n'avait pas vu passer un autre chevalier. Peredur ignorait la signification de ce mot, Owen lui expliqua qu'un chevalier était un personnage comme lui (y riw beth wyt i). Au lieu de répondre, Peredur voulut connaître le nom, l'usage et la destination de toutes les armes et de toutes les pièces du harnachement. Ce n'est qu'après avoir eu satisfaction qu'il indiqua la direction prise par le fugitif. Mais l'équipement du chevalier l'avait tellement séduit qu'il résolut de le suivre : « minneu a af yth ol ti, dit-il à Owen. » En apprenant cette détermination, sa mère tomba en faiblesse ; insensible, Peredur courut à l'écurie où il s'empara d'un méchant cheval et après avoir obtenu la bénédiction de sa mère, il partit pour mener l'aventureuse existence des chevaliers errants.

De même Lez-Breiz est interrogé près d'un bois par un chevalier (marc'hec urzed) sur le chemin suivi par l'ennemi

qu'il poursuit; mais il faut aussi lui dire ce que c'est qu'un chevalier (Eun den evel-d-on ann hini eou). Comme Peredur, il exige de son interlocuteur des renseignements sur ses armes, sa lance, son bouclier, sa cuirasse, avant de lui montrer la route à prendre. Cet entretien a également déterminé la vocation de Lez-Breiz: il veut se faire chevalier (me a fell d'in monet gant-ho). L'émotion de sa mère qui, à cette nouvelle, tombe trois fois en faiblesse, ne l'arrête pas plus que Peredur: il monte sur une vieille haquenée et s'élance sur les traces du chevalier.

L'auteur breton a ajouté au récit gallois plus d'un trait d'une poésie naïve et charmante; il a développé d'une manière très heureuse le thème du mabinogi. D'ailleurs l'attribution à un héros breton des paroles et des gestes de Peredur a nécessité certains changements; ainsi, il n'est plus question du chevalier qui a partagé les pommes à la cour d'Arthur; Arthur est devenu le comte de Quimper (Ann otrou kont kemper); Lez-Breiz ne compare pas le chevalier à un ange ordinaire, mais à saint Michel, si populaire en Basse-Bretagne.

Outre ces modifications, le poème breton s'écarte sur plusieurs points du conte gallois. Peredur, en apercevant les chevaliers, demande à sa mère ce que sont ces étranges individus; Lez-Breiz, au contraire, se trouvait seul près du chemin et il n'interrogea sa mère qu'après avoir parlé au chevalier. Il s'enfuit de la maison sans dire adieu à personne, tandis que Peredur reçut avant son départ la bénédiction et les conseils de sa mère.

Ce sont là de simples détails. Il n'en reste pas moins évident que l'auteur de Lez-Breiz a connu le mabinogi de Peredur ab Efrawc et qu'il s'en est largement inspiré dans la composition du premier fragment. Les variantes et les développements originaux ne peuvent en céler la véritable origine.

Raymond Delaporte.

CHRONIQUE

SOMMAIRE : I. H. Cameron Gillies, *The place names of Argyll.* — II. *Mélanges Boissier*, Memoires de MM. Bréal, Dessau, F. Haverfield, C. Jullian, Pottier, Toutain. — III Arthur C. L. Brown, *The Knight of the Lion.* — IV. Emile Bonnet, *Antiquités et monuments du département de l'Hérault.* — V. Kuno Meyer, *The triads of Ireland.* — VI. Rudolf Imelmann, *Lazamon.* — VII. Jean Zwicker, *De vocabulis et rebus gallicis sive transpadanis apud Vergilium.* — VIII. Hermann Hirt, *Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur.* — IX. Charles Squire, *The Mythologie of the British Islands.* — X. Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française*, t. I. — XI. Victor Tourneur, *Esquisse d'une histoire des études celtiques.* — XII. F. Duine, *Bréviaires et missels des églises et abbayes bretonnes de France antérieurs au XVIIe siècle.* — XIII. G. Grupp, *Kultur der alten Kelten und Germanen.* — XIV. John Rhys et David Brynmor Jones, *The welsh People*, 4e édition. — XV. A.-H. Leahy, *Heroic Romances of Ireland*, t. II. — XVI. *Mélanges H. d'Arbois de Jubainville.*

I

M. H. Cameron Gillies vient de publier à Londres, librairie David Nutt, un volume intitulé : *The place names of Argyll.* Le comté d'Argyll est situé sur la côte occidentale de l'Écosse. Dans cette région, vers l'an 500 de notre ère, des Scots ou Irlandais de la tribu dite Dalriada vinrent s'établir par conquête [1] ; ce fut le commencement de l'invasion góidélique à laquelle est due la langue gaélique encore parlée dans les hautes terres d'Écosse. La langue de la plupart des noms de lieu étudiés par M. Cameron Gillies est le gaélique, branche de l'irlandais, quelques autres noms de lieu conservent la trace de l'invasion scandinave qui commença en Écosse en l'année 793 et qui fit passer sous la domination des pirates danois et norvégiens toute la partie nord-ouest de l'Écosse depuis les dernières années du IXe siècle jusque pendant une grande partie du XIe [2].

1. Annales Tigernach publiées par M. Whitley Stokes, *Revue Celtique*, t. XVII, p. 124 ; cf. *Chronicon Scotorum*, édition Hennessy, p. 34 ; Giraldus Cambrensis, *Topographia Hiberniae*, éd. Dimoch, p. 162 ; cf. William F. Skene, *Celtic Scotland*, t. I, 228-229.

2. William F. Skene, *Celtic Scotland*, t. I, p. 302-388, et carte intitulée *The kingdom of Scotia*, en face de la page 396. *The Highlands of Scotland*, p. 59-79.

Le livre de M. Cameron Gillies contient un nombre considérable de noms de lieu modernes. Malheureusement les formes anciennes y font souvent défaut, en sorte qu'en ce cas les étymologies sont fort difficiles à établir avec sécurité.

Ce qui pourra par exemple paraître extraordinaire, c'est l'étymologie proposée par l'auteur pour le nom du saint appelé au nominatif *Brendinus* dans les Annales d'Ulster [1], au génitif *Brendini* dans le Martyrologe de Tallacht [2], *Brendeno* au datif, *Brendenus* au nominatif dans la vie de saint Columba par Adamnân [3]. L'orthographe *Brendanus* paraît avoir succédé à la notation *Brendenus*, et *Brandanus* est plus récent ; *Brannan* est tout à fait moderne [4]. Il est donc impossible de voir dans ce nom d'homme un dérivé de *bran* « corbeau » comme l'auteur le propose à la page 175 de son livre. Cette étymologie que repoussent les textes latins ne s'accorde pas davantage avec les formes vulgaires irlandaises, *Brenainn, Brenaind* [5]. Heureusement, des erreurs semblables sont rares dans l'ouvrage de M. Cameron Gillies.

II

Dans les *Mélanges Boissier* qui ont paru à la librairie Fontemoing en 1903 il y a, p. 81-84, un mémoire de M. Bréal intitulé : *Souvenirs romains subsistant en grec moderne*. Une partie de ces mots latins adoptés par la langue grecque se retrouve en irlandais et ont été signalés par M. Vendryes [6], certains ont pénétré en gallois et en breton :

Strigilis, στρίγλα, breton *skrivel*, « étrille ».
Situla, σιτλία, σίκλα. irlandais *sitbal* « seau ».
Arma, τὰ ἄρματα, irl. *arm*, gallois *arf* « arme ».
Strata, στρατά. irl. *stráth*, gallois *ystrawd* « route ».
Regula, ῥέγουλα, ῥίγλα. irl. *riagol*, gallois *rheol*, breton *reol* « régle ».
Carcer, κάρκαρον. irl. *carcar*, gallois *carchar* « prison ».

Un travail de M. Dessau, p. 165-168, traite des consuls créés par Postumus qui fut empereur en Gaule, en Grande-Bretagne et en Espagne, de 259 à 268 [7].

1. Edition Hennessy, t. I, p. 54.
2. Livre de Leinster, p. 360, col. 5.
3. Edition Reeves, p. 55, 220, cf. p. 221 note.
4. Voir *Bibliotheca hagiographica latina*, t. I, p. 215-216.
5. Tigernach édité par Whitley Stokes, *Revue Celtique*, t. XVII, p. 142, 152 ; *Chronicon Scotorum*, édition Hennessy, p. 52, 60 ; Martyrologe de Donegal, p. 128 ; Martyrologe d'Oengus, seconde édition de Whitley Stokes, p. 132 ; Martyrologe d'O'Gorman, édité par le même, p. 98 ; *Lives of Saints from the Book of Lismore*, publiées par le même, p. 99.
6. *De hibernicis vocabulis quae a latina lingua originem duxerunt*, Paris, Klincksieck, 1902.
7. Goyau, *Chronologie de l'empire romain*, p. 312-319. J. de Witte, *Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules*, p. 5, dit 258-267. Les dates données chez Pauly, *Real-encyclopaedie*, t. V, p. 1943, sont 260-267.

Aux pages 249-253, M. F. Haverfield recherche les documents relatifs à l'exploitation des mines d'étain de Grande-Bretagne en Cornouaille sous la domination romaine.

M. Camille Julian, pages 307-309, traite de la fontaine de Nimes.

M. Pottier a écrit un article intitulé *Sinister*, p. 405-413. Il remarque ceci, c'est que chez les Romains il y avait sur le sens de ce mot deux systèmes: dans un rituel religieux, celui des augures qui provenait des Étrusques, la gauche était le bon côté, le côté des présages favorables; en dehors de ce rituel religieux, la gauche était le mauvais côté. M. Pottier me semble ne pas insister assez sur ce fait que, suivant la doctrine des augures romains sur les points cardinaux, la droite est le Sud, la gauche le Nord : « Sinistras autem partes septentrionales esse *augurum* disciplina con- « sentit [1] ». Sous cet aspect l'enseignement des augures romains s'accorde avec l'opinion généralement reçue chez tous les Indo-européens depuis l'Inde jusqu'en Irlande. Quand l'Indo-européen veut nommer les points cardinaux, il regarde le soleil levant, il a le Sud à droite et le Nord à gauche, et en général le Nord est, comme la gauche, le mauvais côté, le Sud, comme la droite, le bon. Le sanskrit *dákshina-s* veut dire à la fois la droite, le Sud et ce qui est bon. En vieil irlandais *dess*, la droite, signifie aussi « Sud » et tourner à droite, *dessel* est en Irlande le moyen d'éviter les mauvais présages.

Dans la grande épopée irlandaise intitulée *Táin bó Cúalngi*, la reine Medb, ayant demandé à son druide quelle sera l'issue de la grande expédition qu'elle entreprenait, ce personnage lui répond qu'elle en reviendra saine et sauve. De l'armée il ne veut rien dire. C'est un mauvais présage; pour le détourner, le cocher de la reine fait faire à son char tour à droite [2], *dessel* [3]. L'usage du tour à droite avait été constaté par Poseidonios chez les Gaulois avant la conquête romaine [4]. De là, chez la plupart des cochers de l'Europe continentale, la coutume de prendre la droite sur les routes et dans les rues. Toutefois, une partie de l'Italie paraît avoir conservé l'usage étrusque de préférer le côté gauche. Sur ce point, Rome est encore sujette des Tarquins.

Le monde germanique a aussi gardé une trace de la doctrine que les Étrusques ont transmise aux augures romains. Le mot irlandais *túath* « gauche » et « Nord » s'explique par un primitif *teuta*. La forme neutre de

1. Servius *ad Aeneidem*, II, 693 ; Thilo et Hagen, *Servii grammatici qui feruntur in Virgilium commentarii*, vol. I, p. 320, l. 16-17 ; cf. O. Schrader *Reallexicon der indogermanischen Altertumskunde*, t. I, p. 371.

2. Lebor na hUidre, p. 55, col. 1, l. 34-36.

3. Sur le sens de ce mot, voir Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 145, 324 ; Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 474 ; Whitley Stokes, *Three irish Glossaries*, p. XXXVI, 38.

4. Περιφέρει δὲ ὁ παῖς ἐπὶ τὰ δεξιὰ καὶ τὰ λαιά. Οὕτως διακονοῦνται· καὶ τοὺς θεοὺς προσκυνοῦσιν ἐπὶ τὰ δεξιὰ προσφερόμενοι, cité par Athénée, l. IV, § 37. Charles Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. III, p. 260.

ce nom, *thiuth* =* *teuto-n* en gothique, veut dire « bon » [1], ce qui s'accorde avec l'usage des cochers anglais qui prennent la gauche, contrairement à la coutume qui a généralement prévalu sur le continent. On me dit qu'en Autriche, à Vienne, la pratique est la même qu'en Angleterre.

Je ne quitterai pas ce sujet sans consigner ici une observation de mon savant confrère, M. Havet. C'est que le latin *totus, tota, totum* peut, au neutre, être le même mot que le gothique *thiuth* = *teuto-n* « bon », et au féminin être identique au vieil irlandais *tuath* = *teuta* « Nord » et « gauche » dont le sens est défavorable.

Les deux sens dérivés contradictoires des mots dont le sens primitif est gauche s'expliquent suivant M. Pottier par le fait que la gauche de l'homme qui prie est la droite du dieu invoqué.

Quoi qu'il en soit, la confusion de la gauche avec le nord et de la droite avec le sud n'est pas spéciale aux Indo-européens. Voici en effet ce que m'écrit mon savant confrère, M. Hartwig Derenbourg.

« Les cartographes arabes travaillaient en regardant l'Est. Pour eux, la Syrie était au Nord, le Yemen au Sud. Celle-là était Asch-Schâm « la gauche », celle-ci Al-Yaman « la droite ». C'est d'après cette conception qu'il a été parlé de l'Arabie heureuse. » Encore ici la conception indo-européenne que le sud ou la droite est le bon côté.

M. Toutain, aux pages 439-442, a écrit un mémoire intitulé *Les prétendues druidesses gauloises*. Il s'agit des *dryades* mentionnées par Lampridius et Vopiscus. Il n'y avait pas de druidesses en Irlande. On trouve dans le Livre de Leinster. p. 75 *b*, l. 12, 13, un passage qu'on pourrait m'objecter, *tri ferdruid ocus tri bandruid*, on traduirait trois druides et trois druidesses ; on a souvent en France traité de présidentes les femmes des présidents de tribunaux ; il ne se suit pas de là qu'en France ces femmes aient présidé les tribunaux. Mais *bandruid* est une expression spéciale au Livre de Leinster ; elle ne se trouve pas dans les autres mss. de l'épopée, comme M. Windisch l'a constaté [2]. Les femmes prophètes appartenaient au groupe des *uates*, en irlandais, *fáith, filid*, c'étaient des *banfhilid*, des *banfháthi*, dont une apparaît au début du *Táin bó Cúalngi* [3].

III

Le bureau de rédaction de la *Revue Celtique* a reçu de M. Arthur C.-L. Brown, assistant Professor of English in the University of Wiscousin, un mémoire intitulé *The knight of the Lion*, tirage à part des *Publications of the Modern Languages Association of America*. L'auteur y examine l'origine de la seconde partie de l'*Ivain* de Chrétien de Troyes dont il a étudié la pre-

1. Cf. Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 1131 ; Moritz Heyne, *Ulfilas*, 7e édition, p. 422 : Oskar Schade, *Altdeutsches Woerterbuch*, 2e édition, t. II, p. 930.
2. *Die altirische sage Táin bó Cúalnge*, p. 331, note 1.
3. Edition Windisch, p. 31, 32 ; édition Strachan et O'Keeffe, p. 4.

mière partie dans une dissertation publiée en 1903, voir *Revue Celtique,* t. XXIV, p. 323. Il établissait alors que cette première partie avait été inspirée par des textes irlandais, notamment par le *Serglige Conculaind* [1] où est raconté un voyage du héros Cûchulainn dans l'autre monde, le monde des morts et des dieux. L'origine de la seconde partie doit, suivant lui, être cherchée dans le récit de la cour faite par le même Cûchulainn à Emer, *Tochmarc Emire,* dont M. Kuno Meyer a publié une traduction anglaise en 1888 dans le tome I de l'*Archaeological Review* d'après le *Lebor na hUidre,* écrit vers 1100 et le ms. Stowe 992 compilé en 1300. Le même savant a donné en 1890 à la *Revue Celtique,* t. XI, p. 442-453, une édition de la seconde partie de ce récit d'après le ms. Rawlinson B 512, de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford : une traduction anglaise accompagne le texte irlandais. Enfin, en 1900, M. Kuno Meyer a reproduit dans le t. III, p. 229-263, de la *Zeitschrift für celtische Philologie* le texte irlandais du British Museum, Harleian 5280. Chez Lady Gregory, *The Cuchullin saga,* 1898, p. 57-83, on trouve la traduction donnée par M. Kuno Meyer dans l'*Archaeological Review,* elle a été revue par l'auteur [2], mais quelques incidents ont été retranchés. Dans ce morceau épique, Cuchulainn rencontre un lion qui lui sert de guide pendant quatre jours [3]. Là se trouverait l'idée première du chevalier au lion de Chrétien de Troyes. Jamais les Irlandais n'ont vu des lions vivre en liberté dans leur île. Mais le nom de cet animal apparaît quelquefois dans la littérature épique de l'Irlande [4].

IV

L'ouvrage de M. Émile Bonnet, *Antiquités et Monuments du département de l'Hérault,* débute par deux chapitres intitulés, l'un, Période pré-romaine, l'autre, Période gallo-romaine.

Le premier chapitre est divisé en quatre parties, traitant, la première des inscriptions, la seconde des monnaies, la troisième des enceintes, la quatrième des sépultures. Les inscriptions ne sont qu'au nombre de deux et peu intéressantes ; plus considérable est le chapitre des monnaies dont l'auteur donne le dessin ; nous citerons les monnaies : 1° de Béziers, avec les légendes ΒΗΤΑΡΡΑΤ[ΙΣ] et ΚΑΙΑΝΤΟΛΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ; 2° des Longostalètes avec les légendes ΛΟΓΓΟΣΤΑΛΗΤΩΝ, ΛΟΥΚΟΤΙΚΝΟΣ, la monnaie de Narbonne avec la légende que M. Hübner lit NERHNCN [5]. Les enceintes auxquelles est consacrée la troisième partie du

1. Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 205-227.

2. Dans la *Revue Celtique,* t. XI, p. 434, note 1, il avait indiqué plusieurs corrections à la traduction insérée dans l'*Archaeological Review.*

3. *Revue Celtique,* t. XI, p. 443, l. 1 ; *Zeitschrift für celtische Philologie,* t. III, p. 248, § 63 : Lady Gregory, *The Cuchullin saga,* p. 73.

4. Dans le *Fled Bricrend,* § 48, Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 278, l. 2 ; dans le *Táin bó Cúalngi,* édition Windisch, lignes 500, 4184, 5557, 5691.

5. Hübner, *Monumenta linguae ibericae,* p. 14.

chapitre premier sont au nombre de cinq : Murviel, Substantion, La Roque, Pont-Ambroix, Le Plô-de-Bru. M. Bonnet donne un plan de la quatrième de ces forteresses et deux vues des remparts de la première. Sur les sépultures antérieures à la conquête romaine l'auteur a réuni peu de détails.

Le chapitre concernant l'époque romaine contient d'abord une étude sur la partie de la voie romaine dite *via Domitia* qui traverse le département de l'Hérault ; on peut remarquer à ce sujet une vue de trois arches sur les quatre encore subsistantes du pont romain de Saint-Thierry. Cette étude est suivie de divers renseignements sur des routes secondaires. Viennent ensuite trois sections, l'une consacrée aux inscriptions, dont trois grecques, la suivante aux édifices et objets d'art qu'ils contenaient, la dernière aux sépultures, les unes par incinération, les autres par inhumation.

L'auteur paraît avoir étudié sérieusement les publications antérieures à la sienne. Il en donne un résumé intelligent et critique et il les cite consciencieusement.

V

Un nouveau fascicule des *Todd Lecture Series* vient d'être publié par la *Royal Irish Academy*. Il a pour auteur M. Kuno Meyer la savant professeur de Liverpool. Il est intitulé : *The triads of Ireland*. La plus ancienne triade celtique que nous connaissions est celle que Diogène Laerce attribue aux Druides : Rendre culte aux dieux, ne rien faire de mal, agir en brave : Σεβεῖν θεοὺς καὶ μηδὲν κακὸν δρᾶν καὶ ἀνδρείαν ἀσκεῖν [1]. On peut citer ensuite les trois maris qu'eut en même temps Clothru, fils d'Eochaid Feidlech, roi suprême d'Irlande. La triade était la spécialité de ce roi, qui eut trois fils et trois filles. Clothru, la dernière de ses filles, eut en même temps trois maris, c'étaient ses trois frères qui, à eux trois, donnèrent le jour à un fils, Lugaid Riabnderg [2], plus tard roi suprême d'Irlande [3]. Ce Lugaid serait mort l'an 76 de notre ère, suivant les Annales de Tigernach [4].

M. Kuno Meyer a établi son texte à l'aide de six mss. dont les plus anciens sont du XIVe siècle, mais l'orthographe paraît établir que la rédaction première date des dernières années du IXe siècle.

Les premières triades sont géographiques, ainsi :

37. « Les trois montagnes d'Irlande : Slieve Gua, Slieve Mis, Slieve « Cualan. »

Viennent ensuite des triades morales, par exemple :

78. « Trois choses que demande justice : jugement, mesure et con- « science. »

1. *Vitae philosophorum*, prœmium, § 5 ; édition donnée par C. Gabr. Cobet chez Didot, p. 2, l. 22, 23.

2. *Aided Meidbe* dans le Livre de Leinster, p. 124, col. 2, l. 36-39, 51-53.

3. *Flathiusa hErend*, Livre de Leinster, p. 23, col. 1, l. 49.

4. Edition de M. Whitley Stokes, *Revue Cettique*, t. XVI, p. 414. Suivant les quatre maîtres, édition d'O'Donovan, t. I, p. 90, Lugaid serait mort neuf ans avant notre ère après un règne de vingt-six ans.

111. « Trois silences qui valent mieux que parole : silence pendant ensei-« gnement, silence pendant musique, silence pendant sermon. »

Parmi ces triades se trouvent des règles de droit, comme :

151. « Il y a trois personnes qui ne peuvent contracter sans le concours « de celui qui a autorité sur elles : le fils dont le père est vivant, la femme « mariée, le serf. » Cette règle est tirée du Senchus Mór où elle ne forme pas une triade [1] : mais où le délai de trois nuits est fréquent [2].

VI

M. Rudolf Imelmann, privat docent, qui enseigne la philologie anglaise à l'Université de Bonn, a publié un mémoire intitulé : *Lazamon, Versuche über seine Quellen* [3]. La conclusion de ce travail, p. 97, est que Lazamon n'a puisé à aucune source celtique, qu'il s'est servi de textes normands, qu'il a fait principalement usage : 1° d'une édition de Wace aujourd'hui perdue et plus récente que celle que nous connaissons ; 2° de la chronique rimée de Gaimar.

VII

M. Jean Zwicker a soutenu devant la Faculté de philosophie de l'Université de Leipzig une thèse de doctorat sur les mots et les choses gauloises ou transpadanes chez Virgile : *De vocabulis et rebus Gallicis sive transpadanis apud Vergilium.*

Il donne dans sa préface, p. 6-8, une liste de trente-quatre hommes de lettres romains originaires de la Gaule cisalpine et qui vécurent au 1er siècle avant notre ère. Viennent ensuite trois chapitres : le premier traite de la patrie et de la famille de Virgile, le second, des mots gaulois chez Virgile, le troisième, des choses gauloises chez Virgile. La liste des mots gaulois est un peu trop longue : ainsi *peculium* est comme *pecunia* un dérivé de *pecu-* ; ayant conservé son *p* initial, il ne peut être gaulois ; *uirgatus* veut dire « rayé » et dérive du latin *uirga*. Dans le troisième chapitre concernant les choses gauloises, nous signalerons, p. 70, l'allusion faite par Virgile, *Géorgiques,* II, 170-174, à l'usage gaulois de munir la charrue de roues, d'où l'emploi du mot *currus,* vers 174, pour désigner l'instrument appelé *aratrum* au vers 170. C'est l'explication de *Servius* et des scholies de Berne.

Cette thèse soutenue devant les professeurs Marx et Windisch pourra intéresser les celtistes.

1. Acht na cuic curu ata taithmechta la Feine... cor moga cen a flaith, cor maic beo athar cen athair n-oca... cor mná sech a ceili. « Sauf les cinq « contrats qui sont nuls en droit irlandais, ...contrat d'un serf sans son sei-« gneur, contrat d'un fils de père vivant, si son père ne concourt à l'acte,... « contrat de femme sans son mari. » *Senchus Mór,* dans *Ancient Laws of Ireland,* t. I, p. 50, 51 ; cf. t. II, p. 288.

2. *Cours de littérature celtique,* t. VIII, p. 243.

3. Berlin, Weidmann, 1906, in-8°, 117 pages.

VIII

M. Hermann Hirt, professeur à l'Université de Leipzig, vient de publier le premier volume d'un ouvrage qui traite des Indo-germains, de leur expansion, de leur domicile primitif, de leur civilisation [1]. C'est un ouvrage de vulgarisation savante. L'auteur connaît bien toute la littérature de son sujet, mais n'a pas fait de recherches personnelles.

Sur le domicile primitif des Indo-germains, il arrive, p. 181 et suivantes, à ce résultat qu'il ne le faut le chercher ni en Asie, ni dans la Russie méridionale; il se trouvait, suivant lui, plus à l'Occident. Le plus ancien séjour connu des Germains a été, dit-il, entre le bas Weser et le bas Oder; comprenant Berlin, il s'étendait au Nord jusques en Scandinavie; les Celtes habitaient au Sud et à l'Ouest des Germains entre l'Oder à l'Est et une limite indéterminée à l'Ouest, peut-être jusque dans la France septentrionale; les Illyriens se trouvaient à l'Est des Germains entre l'Oder et la Vistule; les Italiotes, Latins, Osques et Ombriens à l'Est des Celtes, en Bohême; les Hellènes à l'Est des Italiotes, en Galicie, au Nord des Carpathes; les Lituaniens sur les côtes de la mer Baltique, les Slaves sur le Dniéper; les Thraces et les Illyriens, au Sud des Slaves, étaient voisins au Sud-Est des Indo-iraniens qui gagnèrent l'Asie. M. Hirt admet, p. 184, que les Celtes ont tenu quelque temps les Germains sous leur domination. Pourquoi en rougir, puisque les Romains ont dû subir la domination étrusque pendant les règnes de Tarquin l'ancien, de Servius Tullius et de Tarquin le superbe, même quelque temps encore après l'expulsion de ce dernier Tarquin.

P. 47, M. Hirt refuse de croire que les Ligures fussent indo-germains, car, dit-il, les suffixes *-asco-*, *-usco-* ne sont pas indo-germains. Mais ces suffixes s'expliquent par l'attraction exercée par le suffixe *-sco-* sur l'*a* et l'*u* finales du thème précédent. On peut comparer le suffixe *-isko-* et son explication par M. Brugmann, qui le décompose en *is-ko* et le compare aux deux dernières syllabes de mots sanscrits, tels qu'*arōtáska-* « asperme », dérivé d'*arōtas* [2].

IX

M. Charles Squire vient de publier un ouvrage intitulé : *The Mythology of the British Islands* [3]. C'est un traité de mythologie celtique. Après quelques pages d'introduction où l'auteur traite notamment de l'ethnographie des Iles Britanniques et adopte sur ce point les doctrines de M. Rhys, il divise son ouvrage en deux parties, l'une traitant de la mythologie goidé-

1. *Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat, und ihre Kultur,* Strassburg, Trübner, in-8°, 1905, x-407 pages.
2. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen,* t. II, p. 260.
3. Londres, Blackie and Son, 1905, in-8°, x-446 pages.

lique d'après la littérature épique de l'Irlande, l'autre de la mythologie brittonique, telle que nous la fait connaître la littérature galloise. Il n'y a pas de recherches originales dans ce livre, mais on y trouve réunies des notions dispersées dans un grand nombre d'ouvrages.

X

Le tome Ier de l'*Histoire de la langue française*[1] publié par M. Ferdinand Brunot est un bon livre qui mettra les lecteurs au courant de l'état des questions traitées par lui. Une petite partie de ce volume concerne les matières dont s'occupe la *Revue Celtique,* mais cette partie a été écrite par un homme compétent. Aux pages 17-37 est exposée la conquête de la Gaule par le latin, les pages 46-56 sont consacrées à l'influence du celtique sur le latin de la Gaule. A la page 55 on trouve un relevé des mots celtiques qui ont pénétré dans la langue française.

XI

Nous devons à M. Victor Tourneur un volume qui forme le fascicule XV de la bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Ce volume est intitulé : « Esquisse d'une histoire des études cel- « tiques ». M. Victor Tourneur, après avoir suivi deux semestres du cours de M. Zimmer à Berlin, a assisté aux leçons de M. Thurneysen à Fribourg en Brisgau pendant un semestre ; durant autant de temps il a fréquenté à Paris les cours de celtique à l'École pratique des Hautes études et au Collège de France ; il est aujourd'hui attaché à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Son livre est une bibliographie remarquablement complète des travaux dont les langues celtiques ont été l'objet jusqu'à la fin du XIXe siècle. Toutefois il y a encore quelques oublis à noter. M. Tourneur ne parle pas du livre d'Eleanor Hull, *The Cuchullin saga,* David Nutt, 1898 ; il passe sous silence une autre publication de la même maison, *The voyage of Bran,* par Kuno Meyer et Alfred Nutt, deux volumes, 1895, 1897. Il ne dit rien de deux ouvrages d'Ulick J. Bourke, 1° *College irish Grammar,* dont le troisième mille a été tiré en 1865 ; 2° *Easy a lessons or self-instruction in Irish* dont la cinquième édition a paru en 1866. Nous avons inutilement cherché dans son livre Cameron, *Reliquiae celticae,* deux volumes in-8°, 1892, 1894 ; J. F. Campbell, *Leabhar na Feinne,* vol. I, Gaelic Texts, 1872 ; R. A. Stewart Macalister, *Studies in irish Epigraphy,* t. I, 1897[2] ; *Oidhe chloine Uisnigh,* publication de la *Society for the Preservation of the irish Language,* 1898 ; les deux premiers volumes publiés en 1899 par l'*Irish Text Society,* et dont les auteurs sont MM. Douglas Hyde et George Henderson ; le *Catalogue des*

1. Paris, Armand Colin, 1905, in-8°, XXXVIII-547 pages.
2. Je ne dis rien du tome II qui date du XXe siècle.

monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale rédigé par Ernest Muret et publié par les soins de M. A. Chabouillet, un volume in-4°, 1889, dont le complément est l'*Atlas des monnaies gaulois,* par Henri de la Tour, in-4°, 1892, etc. Beaucoup plus considérable est le nombre des livres dont M. Tourneur signale l'existence en connaissance de cause et qui sont absents des rayons de ma bibliothèque.

XII

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. l'abbé F. Duine, si avantageusement connu par ses travaux sur l'histoire religieuse de la Bretagne, un volume intitulé : *Bréviaires et missels des églises et abbayes bretonnes de France antérieurs au XVIIe siècle*[1]. Voici par diocèses les dates les plus anciennes auxquelles remontent les livres décrits dans cet ouvrage.

DIOCÈSES	BRÉVIAIRES		MISSELS	
	MANUSCRITS	IMPRIMÉS	MANUSCRITS	IMPRIMÉS
Rennes.	XVe s.	1514	XIIe s.	1485
Dol.	XVe s.	1519	1483	1502
Saint-Malo.	XVe s.	1489	XVe s.	1503
Nantes.	XIVe s.	1480	XIIe s.	1482
Vannes.		1589	1457	1530
Quimper.	X^e ou XIe s.	XVe, XVIe s.	XVe s.	
Saint-Pol-de-Léon. . .		1516	XIe s.	1526
Saint-Brieuc.		1532		1543
Tréguier.	XIIIe s.	1575		

Le plus ancien missel qui ait été certainement imprimé en Bretagne est celui de Nantes, 1501, imprimé à Nantes. Il n'y a pas de bréviaire imprimé certainement en Bretagne avant celui de Vannes, 1589. Parmi les notices concernant les mss nous signalerons comme particulièrement intéressante celle du missel de Barbechat, Loire-Inférieure, par M. Léopold Delisle, auquel on doit l'entrée à la Bibliothèque nationale de ce ms. irrégulièrement vendu par la fabrique de Barbechat.

XIII

Un volume que M. George Grupp a publié à Munich a pour objet, dit

1. Rennes, Plihon et Hervée, 1906, in-8°, 236 pages.

le titre, la civilisation des Celtes et des Germains dans l'antiquité avec un coup d'œil sur l'histoire des populations primitives [1].

Cet ouvrage commence par une introduction traitant des chasseurs et des pasteurs de l'âge de pierre. Viennent ensuite, dans trois sections distinctes, les Indo-Germains, les Celtes, les Germains. L'auteur connaît la littérature de son sujet. On pourrait lui adresser quelques critiques de détail. Mais dans ces matières où tant de doute est possible, le plus simple est de nous abstenir. M. Grupp fait venir les Indo-Germains d'Asie, M. Hirt leur donne l'Europe pour point de départ. Lequel des deux a raison? etc., etc. Le côté archéologique est traité avec plus de développement par M. Grupp que par M. Hirt qui donne à la linguistique sa principale attention.

XIV

Dans le tome XXII de la *Revue Celtique,* p. 121-124, il a été rendu compte du savant ouvrage que M. John Rhys et David Brynmor Jones ont intitulé : *The Welsh People.* La première édition a paru en 1900, la quatrième édition vient d'être mise en vente à Londres par la librairie T. Fisher Unwin. Ce succès confirme ce que nous pensions du mérite de ce livre et nous en félicitons les auteurs.

XV

Plus haut, p. 112 et 113, nous avons parlé du premier volume des *Heroic Romances of Ireland,* de M. A.-H. Leahy. La maison David Nutt nous adresse le second volume qui est daté de 1906 et qu'elle vient de faire paraître. Ce volume contient la traduction anglaise de cinq morceaux appartenant à la littérature épique de l'Irlande.

Ce sont:

1° l'enlèvement des vaches de Fraech,
2° — Dartad,
3° — Regamon,
4° — Flidas,
5° — Regamain.

Des quatre derniers le texte original a été publié par M. Windisch, *Irische Texte,* t. II. M. Kuno Meyer a donné le texte original du premier dans la *Zeitschrift für celtische Philologie,* t. IV, p. 32-47. Il avait été inséré avec traduction anglaise par O'Beirne Crowe dans les *Proceedings of the Royal irish Academy,* irish manuscript series, vol. I, partie 1, p. 136-157 (1870). Le volume de M. Leahy se termine par le texte avec traduction juxta-linéaire de la dernière partie du *Tochmarc Etaine* d'après le Lebor na hUidre.

1. *Kultur der alten Kelten und Germanen mit einem Rückblick auf die Urgeschichte,* München, Allgemeine Verlags-Gesellschaft, 1905, in-8°, XII-319 pages et 129 figures intercalées dans le texte.

XVI

Je ne rendrai pas compte ici du volume intitulé *Mélanges H. d'Arbois de Jubainville,* recueil de mémoires concernant la littérature et l'histoire celtique, dédié à M. H. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, professeur au Collège de France à l'occasion du 78e anniversaire de sa naissance par onze de ses anciens élèves, MM. Collinet, Dottin, Ernault, Grammont, Le Nestour, Le Roux, Lot, Loth, Meillet, Philipon, Vendryes auxquels s'étaient associés MM. Jullian, Le Braz et Salomon Reinach. Quand, sans m'avoir prévenu d'avance, sept de ces messieurs sont venus m'offrir ce volume auquel étaient jointes les dépêches télégraphiques des sept absents, j'ai été tellement ému que des larmes m'ont coulé des yeux, que j'ai à peine pu trouver une parole de remerciement ; chaque fois que je regarde ce volume sa vue me fait une telle impression qu'au bout de quelques instants la plume me tombe des mains. J'ai reçu des auteurs bien plus de services que je ne leur en ai rendus.

Voici les titres des mémoires contenus dans ce volume :

Paul Collinet. — Les éléments d'importation étrangère dans les lois du Pays de Galles.

G. Dottin. — Des diphtongues toniques en gaélique d'Irlande.

E. Ernault. — Le nom de *Dieu* en breton.

Maurice Grammont. — La métathèse en breton armoricain.

Anatole Le Braz. — Origine d'une *gwerz* bretonne.

P. Le Nestour. — Le mystère, en moyen breton, de la *Destruction de Jérusalem.*

P. Le Roux. — Une chanson bretonne : *La mort de Duguay-Trouin.*

Ferdinand Lot. — Recherches de toponomastique.

J. Loth. — Contribution à la lexicographie et à l'étymologie celtiques.

A. Meillet. — Le génitif singulier irlandais du type *túaithe.*

E. Philipon. — La déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie.

Salomon Reinach. — Un tabou guerrier chez les Gaulois au temps de César.

J. Vendryes. — L'évolution de l'adverbe *cid* en vieil irlandais.

Paris, le 4 avril 1906.

H. d'Arbois de Jubainville.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE : I. Zeitschrift für celtische Philologie. — II. Archiv für celtische Lexicographie. — III. Eriu. — IV. The Celtic Review. — V. The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland. — VI. Analecta Bollandiana. — VII. Archaeologia Cambrensis. — VIII. Folklore. — IX. Revue des études anciennes. — X. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — XI. Boletin de la Real Academia de la Historia. — XII. Revue des traditions populaires. — XIII. L'Anthropologie. — XIV. Indogermanische Forschungen. — XV. Revue archéologique. — XVI. Beitraege zur Kunde der indo-germanischen Sprachen. — XVII. Transactions of the honorable Society of Cymmrodorion. — XVIII. Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France. — XIX. Annales de Bretagne.

I

La *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V, 3e livraison [1], est aussi intéressante que les premières parties de ce recueil.

Elle débute par une étude de M. Ch. Plummer sur les deux mss. Rawlinson B 485 et 505 de la Bibliothèque Bodleyenne d'Oxford qui sont chacun un recueil de vies de saints irlandais. Ces mss., disait en 1862 Guillaume Mackay, *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecae Bodleianae partis quintae fasciculus primus*, col. 702, 723, seraient, le premier du xve siècle, le second du commencement du même siècle. Suivant M. Plummer, le second, B 505, est une copie du premier, B 485 ; la table de B 485 constate que sept vies, aujourd'hui absentes de ce ms., s'y trouvaient quand il était complet. M. Plummer compare chacune des vies avec les autres rédactions des mêmes vies contenues : 1° dans le grand recueil commencé par les Bollandistes en 1643 ; 2° dans celui de Colgan, *Acta Sanctorum veteris et majoris Scotiae*, 1645, 1647 ; 3° dans le *Codex Salmanticensis* publié sous le titre d'*Acta Sanctorum Hiberniae* par les PP. De Smedt et De Backer en 1888 ; 4° dans le volume qu'en 1853 W. J. Rees a fait paraître sous le titre de *The Lives of the cambro-british Saints*.

1. Halle, Max Niemeyer ; Londres, David Nutt.

Vient ensuite la continuation du mémoire de M. George Henderson sur les dialectes gaéliques parlés dans les Hautes terres d'Écosse. Ce mémoire a commencé à paraître en 1902 dans le tome IV, p. 87-103 de la *Zeitschrift*; dans le même volume il occupe en outre les pages 244-275, 493-524; on le trouve encore aux pages 88-102 du tome V. Ces quatre sections traitent de la phonétique. La cinquième section, comprise dans la troisième livraison du tome V, p. 455-481, a pour objet les pronoms.

Le troisième article est de M. Kuno Meyer qui publie, p. 482-494, trois poèmes écrits dans la langue prétentieuse et peu claire connue sous le nom de *bérla na filed*, « dialecte des aèdes irlandais ».

Ce n'est pas la première fois que le savant auteur se risque sur ce terrain difficile. Dès 1888, il traduisait une conversation en cette langue bizarre entre Cûchulainn et la jeune Emer à laquelle ce héros venait faire la cour et qu'il devait épouser [1]. En 1892, M. K. Meyer donnait à la *Revue Celtique*, t. XIII, p. 220-227, le morceau intitulé *Scél Baili Binbérlaig* qui est un autre échantillon du *bérla na filed*.

M. Kuno Meyer a placé à la suite des trois poèmes en *bérla na filed* qu'il a donnés au tome V de la *Zeitschrift für celtische Philologie* un glossaire des mots contenus dans ces poèmes. Ces mots sont au nombre de 330. Parmi ces mots deux sont hébreux, *el* « dieu » et *is* (lisez *ish*) « homme », *vir*. Il ne faut pas en conclure que l'auteur irlandais sût l'hébreu; il connaissait seulement, par le *Liber de nominibus hebraicis*, la traduction d'*Israel*, par *vir videns deum* [2]. Il y a aussi dans le glossaire de M. Kuno Meyer un mot grec, *soter* (σωτήρ), dix mots latins, plus ou moins bien copiés: *consors, es[s]e, homa (homo), mistum, mos, nomen, nox, pars, pauper, siansa (scientia)*, et quatre autres mots latins traités conformément à la grammaire irlandaise: *cin* = *quinum* « cahier de cinq feuilles », *loth* = *lŭtum, pairt* = *partis*, nominatif bas latin de *pars, pur* de *purus, pura, purum*. Un mot paraît d'origine scandinave, *lang* « long », un autre est anglais *búc* = *book* « livre ». Cela donne au total dix-neuf mots qni ne sont pas d'origine irlandaise.

Quant aux mots irlandais, cent-trente-sept apparaissent déjà dans les

1. *The archaeological Review*, t. I, p. 72-75, 156, cf. *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. III, p. 233-238; Eleanor Hull, *Cuchullin saga*, p. 63-68, 289-290. Sont à comparer, le latin des *Hisperica famina*, de la *Lorica Gildae* (Whitley Stokes, *A mediaeval tract on irish Dectention*, p. 137-143), et du Luxembourg-folio (*Revue Celtique*, I, 348-351, article de M. John Rhys), l'argot breton de La Roche, étudié par M. E. Ernault (*Revue Celtique*, XIV, 267; XV, 337; XVI, 213).

2. Migne, *Patrologia latina*, t. XXIII, col. 788, et la note *l*. Cette traduction est rejetée par saint Jérôme, *Liber hebraicarum quaestionum in Genesim* (*Patrologia latina*, t. XXIII, col. 988-989); mais saint Jérôme constate qu'elle est traditionnelle.

glossaires de Cormac [1], O'Davoren [2], O'Clery [3]. Dix autres, manquant dans ces glossaires, se trouvent dans le dictionnaire irlandais placé par M. Windisch dans le tome Ier de ses *Irische Texte*. Cela forme un total de cent soixante-six mots déjà connus à retrancher des trois-cent-trente réunis dans le glossaire mis par M. Kuno Meyer à la suite des trois poèmes; resteraient cent-soixante-quatre connaissances nouvelles, s'il n'y avait point parmi ces 164 mots quelques vieilles connaissances à retrouver dans les nombreuses publications dont le vieil irlandais a été l'objet et même dans le dictionnaire irlandais moderne de M. Dinneen.

Je n'ai point parlé jusqu'ici des savantes *Contributions to irish Lexicography* publiées par M. Kuno Meyer dans l'*Archiv für celtische Lexicographie*. De cet important dictionnaire le premier volume A-C a seul paru.

Je constate une chose. Sur les vingt-deux mots qui, dans le glossaire dont je rends compte ici, commencent par la lettre *a*, onze faisaient d'abord défaut dans les *Contributions*, mais sur ces onze, trois ont été insérés dans les corrections et additions [4]; huit restent manquants définitivement, dont *ail .i. dlighedh* « loi » qui se trouve à la fois dans le second des *Three poems in bérla na filed*, art. 61, et chez O'Davoren, nº 631 de l'édition de M. Whitley Stokes. Ce n'est pas le hasard qui est cause de ces omissions. M. Kuno Meyer doit avoir eu un motif que je ne devine pas.

Comment, en prenant l'irlandais pour base, l'argot a-t-il été formé? De plusieurs façons. En changeant le sens des mots. *Fedh* aujourd'hui *feadhbh* « veuve » a reçu le sens de « femme » en général. Tel mot de deux syllabes a été réduit à une. Le moyen irlandais *ainder* « jeune fille » [5], plus tard *aindear* signifiant « femme », suivant O'Clery [6], devient *der* et signifie « femme » [7]. Autre système, on considère un dérivé comme un composé de deux termes: *Connaicht* dérivé de Conn et signifiant « sujets du célèbre roi Conn » a été décomposé en *icht Cuinn* et traduit par *cuiged Connacht* « province de Connaught ».

Mais sortons de ces aberrations. Un des mots que nous fait connaître le

1. Whitley Stokes, *Three irish Glossaries* (1862), p. 1-46; *Cormac's glossary* translated and annotated by the late John O'Donovan, edited with notes and indices by Whitley Stokes, 1868.

2. Whitley Stokes, *Three irish Glossaries*, p. 47-124; *Archiv für celtische Lexicographie*, t. II, p. 197-504.

3. Arthur W.-K. Miller, *Revue Celtique*, t. IV, p. 350-428, t. V, p. 1-69.

4. Ailc *feeble*, ailt *law*, alaig *manner*.

5. Au nominatif pluriel *aindre*, Whitley Stokes, *A Mediaeval Tract on Latin Declension*, p. 59, 182.

6. *Revue Celtique*, t. IV, p. 361.

7. M. J. Rhys me fait observer que le nom de femme *Der-Lugach* pour *Der-Lugdach*, nom d'une abbesse de Kildare (*The martyrology of Donegal*, p. 37), paraît signifier « fille de Lugaid » et *Der-chairtin* « fille du sorbier » (Whitley Stokes, *The martyrology of O'Gorman*, p. 352). On a pu décomposer *ain-der* en prenant *ain* pour le nom de nombre signifiant « un », en irlandais *óin, óen, áin, aoin*, qui reste indéclinable avant le nom (*Grammatica celtica*², p. 301).

second des morceaux publiés par M. Kuno Meyer est *andoin,* sorte d'église, cf. *Contributions to irish Lexicography,* t. I, p. 98. Il n'y a donc pas lieu de corriger en *annoit* l'*andoin* des *Ancient Laws of Ireland,* t. IV, p. 338, l. 12, comme le propose M. R. Atkinson dans le tome VI, p. 62.

Le quatrième article est un recueil d'extraits de mss. irlandais par M. Kuno Meyer. Les premiers se rapportent à l'histoire du christianisme irlandais, concernent Adamnân, Columba, etc. Un texte nous fait remonter aux temps préchrétiens; c'est le morceau épique intitulé *Feis tige Becfoltaig* « Fête de la maison peu riche ». De ce morceau une édition a été donnée par M. Windisch, *Irische Texte,* t. I, p. 143-145, 140-142, d'après le ms. Egerton 1782, du Musée britannique. M. Louis Duvau en a fait la traduction, *Revue Celtique,* t. IX, p. 4-9, en préférant dans quelques détails les variantes du *Lebor na hUidre.* La nouvelle édition donnée par M. Kuno Meyer reproduit la leçon du ms. D. 4.2, f° 49 *a,* qui provient de la collection Stowe et qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de la Royal irish Academy [1]. Ce ms. n'offre pas de différence importante avec l'une des versions contenues dans le ms. Egerton 1782. L'intérêt du morceau dont il s'agit est de nous offrir deux rédactions expurgées du récit par lequel on apprenait à la jeunesse irlandaise aux temps payens que le dieu Lug était père du grand héros Cûchulainn. L'idée que ce grand homme fût le fils d'un dieu payen, c'est-à-dire d'un démon, parut abominable aux yeux des Irlandais chrétiens. Aussi dans une des versions, Dechteré, qui fut mère de Cûchulainn, ayant été rendue grosse par le dieu Lug, se fait avorter et c'est Sualtam, second époux de Dechteré, qui est père de Cûchulainn. Telle est la doctrine du *Lebor na hUidre* et d'une des deux versions contenues dans l'Egerton 1782. Dans l'autre version du ms. Egerton et dans le ms. de Dublin publié par M. Kuno Meyer, le nom du dieu Lug n'apparaît même pas. Il a de même été supprimé dans un passage de l'édition du *Táin* donnée par le Livre de Leinster, tandis que dans le passage correspondant de l'édition conservée par le *Lebor na hUidre* on voit paraître le dieu qui dit à Cûchulainn : Je suis ton père, Lug, fils d'Ethliu, *Lug mac Ethlend* [2].

A la suite de ce texte important, M. Kuno Meyer donne, d'après l'Egeron 1782, f° 45 *a,* le texte irlandais d'une pièce de vers qui chante le mérite de la balle de fronde lancée par le dieu victorieux Lug dans l'œil meurtrier de Balor. La traduction de cette pièce qui nous transporte en pleine mythologie avait été donnée par O'Curry, *Manners and Customs,* t. II, p. 252.

Le cinquième article est une critique du *Thesaurus palaeohibernicus.*

1. Sur ce morceau, voyez Zimmer dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* t. XXVIII, p. 420-425 ; Louis Duvau dans la *Revue Celtique,* t. IX, p. 1-13 ; Alfred Nutt, *The Voyage of Bran,* t. II, p. 39-47 ; Eleanor Hull, *The Cuchullin Saga,* p. 15-20.

2. E. Windisch, *Die altirische Heldensage Táin bó Cúalnge,* p. 342, note 3 ; p. 343, note 11 ; p. 344, note 2.

M. Sarauw est l'auteur de cette critique à laquelle M. Strachan répond victorieusement un peu plus loin.

Viennent ensuite quatre articles de M. L. Chr. Stern. Les trois premiers ont pour objet des textes littéraires irlandais. Le plus important de ces articles à nos yeux est un recueil de fragments concernant Étâin, cette déesse d'abord femme du dieu Mider et qui, ensuite, après une seconde naissance, eut pour mari, soit Eochaid Airem, qui fut roi suprême d'Irlande de l'an 130 à l'an 116 avant J.-C. suivant les Annales des Quatre Maîtres [1], soit Eochaid Feidlech, frère et prédécesseur d'Eochaid Airem. Mider enleva cette déesse; mais, grâce à l'habileté et à la science d'un druide, le roi d'Irlande rentra en possession d'Étâin en faisant le siège du palais souterrain où Mider l'avait cachée. Les dieux se vengèrent sur le petit-fils d'Eochaid et d'Étâin, Conaire le Grand qui périt au château appelé Bruden Dá Derga [2].

Un résumé de la légende d'Étâin a paru en 1873 chez O'Curry, *Manners and Customs,* t. II, p. 192-194. Dans le tome III de la *Revue Celtique* (1876-1878), p. 356-360, M. Édouard Müller a inséré le texte irlandais et la traduction anglaise d'une partie de cette légende. En 1880, M. E. Windisch a publié d'importants fragments de ce récit mythologique [3]. Sept ans plus tard, M. Zimmer lui a consacré une étude spéciale dans la Revue de Kuhn [4]. Il est aussi question d'Étâin dans les *Extracts* que M. Standish Hayes O'Grady a publiés à la suite des traductions qui forment un des volumes de la *Silva Gadelica,* 1892, p. 490, 539. Le nom d'Étâin apparaît dans le traité de géographie historique d'Irlande, *Dinnsenchus,* que M. Whitley Stokes a publié dans la *Revue Celtique,* voir t. XV (1894), p. 290, 291, 463, 464 [5]. M. Stern réunit plusieurs fragments inédits de cette légende mythologique empruntés, l'un au ms. H. 3. 18 du Collège de la Trinité de Dublin les autres au *Lebor na hUidre.*

Le même auteur donne plus bas une notice sur dix-sept ballades du cycle de Finn recueillies en Écosse dans la tradition orale du comté de Caithness au XIXe siècle.

Vient ensuite une étude par M. E. Anwyl sur les mots gallois *aches, reges,* identiques suivant lui, *aches* au latin *accessus, reges* au latin *recessus. Aches* signifia « marée montante », puis en général « la mer » ; *reges* « marée descendante » prit le sens de « retraite » et de « mort ». On sait que M. Anwyl est professeur à l'University College d'Aberystwyth au Pays de Galles.

1. Édition d'O'Donovan, t. I, p. 38 ; cf. *Flaithiusa Erend* dans le Livre de Leinster, p. 23, col. 1, l. 36-38.
2. Whitley Stokes dans *Revue Celtique,* t. XXII, p. 401, 402.
3. *Irische Texte,* t. I, p. 117-133.
4. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* t. XXVIII, p. 585-594.
5. Cf. *Folklore,* III, 492 ; Livre de Leinster, p. 163, l. 28 ; Livre de Ballymote, p. 353, l. 25.

M. O. Eilian Owen discute la question de savoir comment lire et traduire un passage du livre noir de Carmarthen que William F. Skene, *The four ancient Books of Wales,* t. II, p. 3, a lu ;

Rac deuur ineutur ytirran

et traduit, t. I, p. 368 :

Before two men in Neutur they will land,
Devant deux hommes en Neutur ils débarqueront.

M. O. Eilian Owen lit :

Rac deuur ineutur ytirran

ou avec une orthographe plus moderne :

Rag deuwr yn eu twr y tyrrant
« Devant deux hommes dans leur fort ils s'entassent. »

Il ne peut donc, dans ce texte, être question du Nemthur où, suivant la Vie Tripartite et l'hymne de Fiacc, saint Patrice serait né [1].

A la fin de la livraison, M. Stern donne une liste des travaux inédits au nombre de douze que Hermann Ebel, mort prématurément comme on sait en 1875, a laissés en manuscrit. Il termine par une rectification ; il admet que dans le livre de M. Watson, *Place-names of Ross and Cromarty,* Múltovy soit un ancien *Molto-magus* (cf. *Revue Celtique,* t. XXVI, p. 175).

Les p. 588-604, les dernières de la livraison, contiennent la table des cinq premiers volumes de la *Zeitschrift für celtische Philologie.*

II

Les deux premières livraisons du tome III de l'*Archiv für celtische Lexicographie,* publié par MM. Whitley Stokes et Kuno Meyer [2], ont paru, l'une en 1905, l'autre en 1906 ; avec elles se termine le premier volume de l'important ouvrage que M. Kuno Meyer fait paraître sous le titre de *Contributions to irish Lexicography.* C'est un dictionnaire moyen-irlandais servant de complément à celui que M. Windisch a mis en 1880 dans le premier volume des *Irische Texte* et au glossaire des *Passions and Homilies* de M. R. Atkinson, 1887. Ce premier volume comprend les mots commençant par les lettres A, B, C. Inutile d'insister sur l'utilité de cette savante publication.

Dans la première livraison, p. 2-6, M. Kuno Meyer publie deux rédactions de la pièce qui raconte la découverte (?) du *Táin bó Cúailngi* [3]. Dans l'une qui est contenue au Livre de Leinster, p. 245, col. 2, le texte du *Táin*

1. Whitley Stokes, *The tripartite Life of Patrick,* t. I, p. 8 ; t. II, p. 404.
1. Halle, Max Niemeyer ; Londres, David Nutt.
1. Do falsigud tána bó Cúalnge.

est récité en trois jours et trois nuits par le héros défunt Fergus à Muirgen, fils de Senchân, c'est-à-dire du chef des Aèdes d'Irlande. La seconde des deux rédactions mises au jour par M. Kuno Meyer reproduit deux versions. Suivant l'une, c'est à Senchân lui-même que Fergus fait connaître le texte de la célèbre épopée. L'autre version s'accorde avec le Livre de Leinster pour faire de Muirgen et non de Senchân l'auditeur de Fergus.

Un second article qui a M. Whitley Stokes pour auteur contient des extraits glosés de la Vie Tripartite de saint Patrice d'après le ms. H. 3. 18 du Collège de la Trinité de Dublin. De ces extraits une première édition avait paru en 1887 dans le tome Ier, pages XLVII-LVI de l'ouvrage intitulé *The tripartite Life of Patrick,* par le même auteur. Dans la nouvelle édition faite après collation nouvelle du ms., le texte a reçu d'importantes améliorations et en regard a été placée une traduction anglaise qui faisait défaut dans la première édition.

Suit un recueil d'étymologies galloises par un celtiste compétent, M. J. Loth.

Puis M. Glyn Davies publie des additions au dictionnaire gallois de William Owen. L'auteur de ces additions est un certain Gwallter Mechain, autrement dit Walter Davies, mort en 1849 à l'âge de quatre-vingt-huit ans et dont les mss sont conservés dans la Bibliothèque galloise d'Aberystwyth. L'édition dont cet auteur a fait usage est celle de 1793. J'ai vu avec étonnement dès la première page de la publication de M. Glyn Davies, p. 44 de l'*Archiv,* un article : *Annwyd, cold, chilliness* « froid », qui, au lieu de former une addition au dictionnaire de William Owen, est tiré d'un article de ce dictionnaire.

Dans la seconde livraison du même volume, M. Anscombe continue sa publication d'index aux vieilles généalogies galloises. M. O. Eilian Owen relève quatre-vingt fautes de lecture dans l'édition du Livre d'Aneurin qui forme les pages 62-107 du second volume des *Four ancient Books of Wales* (1868); M. Whitley Stokes en avait déjà relevé un cent, voir *Archiv für celtische Lexicographie,* t. II, p. 132-135. M. Kuno Meyer donne quelques corrections à son intéressante édition du *Cáin Adamnáin* qui a été annoncée por la *Revue Celtique,* t. XXVI, p. 176-177 : on se rappelle qu'il s'agit d'une loi exemptant les femmes du service militaire. M. Victor Tourneur met ensuite un index des mots gaulois contenus dans la seconde édition de la *Grammatica celtica*; cet index est beaucoup plus complet que celui que nous devons à Ebel ; de plus, il indique, non seulement les pages, mais aussi les lignes. La livraison se termine par un article de M. Kuno Meyer sur les gloses irlandaises contenues dans le ms. H. 3. 18 du Collège de la Trinité de Dublin.

III

ÉRIU, *The Journal of the School of Irish Learning,* Dublin, vol. II, 2e partie, contient dix articles. Le premier est de M. Kuno Meyer qui publie la pre-

mière édition d'un poème attribué à Suibne surnommé *Geilt,* c'est-a-dire le fou, personnage irlandais du VIIe siècle [1]. Il édite ce poème d'après le ms. H. 3. 18 du Collège de la Trinité de Dublin. Un poème du même Suibne, conservé par un ms. du IXe siècle, a été édité deux fois par M. Whitley Stokes, *Góidelica,* 2e édition, p. 177; *Thesaurus palaeohibernicus,* t. II, p. 294.

Le second article est de M. Whitley Stokes; il consiste en une édition nouvelle d'un morceau qui appartient à la littérature hagiographique de l'Irlande, il est intitulé « La langue toujours nouvelle ». Cette langue est celle de l'apôtre Philippe. Une rédaction irlandaise abrégée avait été donnée par M. Dottin dans la *Revue Celtique,* t. XXIV, p. 365-403. M. Whitley Stokes joint à son texte, outre une traduction, un glossaire des mots contenus dans ce texte irlandais.

Le troisième article a pour auteur M. R. I. Best. Le sujet est un poème attribué à un auteur qui vivait au milieu du XIIIe siècle; ce poème a pour sujet les tombes royales qui alors existaient dans l'abbaye irlandaise de Clonmacnois. Hennessy a donné dans le tome Ier, p. 79-81, dès *Christian Inscriptions in the irish Language* de Petrie, publiées par Margaret Stokes, une édition de ce poème accompagnée de nombreuses et savantes notes, mais le ms. reproduit datait du XVIIIe siècle. M. Best a pris pour base de son édition un ms. du XVe. Les rois dont il s'agit dans ce document paraissent avoir vécu du VIIe au XIIIe siècle.

Le quatrième article est l'édition par M. Kuno Meyer d'un poème chrétien en cinq quatrains sur les devoirs du cultivateur maître de maison.

Le cinquième article consiste en une édition par M. Joseph O'Neill de la pièce intitulée *Cath Boindi* qui est censée raconter l'histoire de la reine de Connaught Medb, pendant le temps qui a précédé et son mariage avec Ailill et le *Táin bó Cúalngi.* M. O'Neill publie cette pièce d'après le livre de Lecan, ms. de la Royal Irish Academy, où son titre est *Cath Boindi,* comme nous venons de le dire. On la trouve aussi à la Bibliothèque Bodleyenne d'Oxford dans le ms. Rawlinson B 512, où son titre est *Ferchuitred Medba* « Attribution de maris à Medb » [2]. Ces maris auraient été Conchobar, Eochaid Dala et Ailill. Comme il est question de baptême royal dans cette pièce, c'est-à-dire d'enfants royaux qui seraient rebaptisés [3], elle ne peut être considérée comme remontant à une époque antérieure au triomphe du christianisme. Sa présence dans la liste B des morceaux composant la littérature épique de l'Irlande [4] n'est pas une preuve de haute antiquité.

1. Voyez O'Donovan, *The Banquet of Dun na n-Gedh and the Battle of Magh Rath,* p. 230-237.

2. Whitley Stokes, *The tripartite Life,* t. I, p. XIV. Guillaume D. Macray, *Catalogi codicum manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae partis quintae fasciculus primus,* col. 728, appelle cette pièce « L'histoire des trois maris de la reine Medb », *The Story of queen Meadhbh's three husbands.*

3. Athbaisteir, p. 184, l. 11.

4. *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande,* p. 260, où le mot *ferchuitred* a été mal écrit comme à la page 135 du même ouvrage.

Le sixième article est de M. E. J. Gwyn, c'est une édition du court morceau concernant les trois cornes à boire de Cormac Mac Airt, roi suprême d'Irlande, 227-266, fils d'Art Oenfer, 166-195, fils lui-même de Conn Cétchathach, 123-157.

Le septième article contient la loi du dimanche, *Cáin Domnaig,* publiée par M. J. G. O'Keeffe.

Le huitième article a pour auteur M. Strachan qui continue ses études sur la particule verbale galloise *ry.*

Dans le neuvième article, M. O. J. Bergin donne trois morceaux qui appartiennent à la littérature chrétienne de l'Irlande et auxquels il trouve avec raison un intérêt linguistique.

Le dixième et dernier article consiste en une édition de deux règles monastiques que M. Strachan publie d'après un ms. de valeur douteuse; aussi le savant celtiste a-t-il cru prudent de ne pas risquer une traduction.

IV

La Celtic Review, nº de janvier 1906, débute, sous la signature Amy Murray, par la musique d'une romance gaélique publiée par Miss E. C. Carmichael, le 15 octobre 1904, dans *The Celtic Review,* t. I, p. 147. Puis le professeur Mackinnon continue sa publication du *Glenmasan manuscript* de la Bibliothèque des avocats d'Édimbourg, qui serait la copie faite vers la fin du xvᵉ siècle d'un manuscrit du xiiiᵉ. M. Mackinnon a commencé cette édition dans la première livraison de la *Celtic Review* et à chaque livraison il a donné un fragment de ce ms. Cette livraison est la septième. Il s'agit de la légende de Fergus, contemporain de la reine Medb, du roi Conchobar et du héros Cûchulainn.

M. William Joly expose comment lui est venu le goût des Hautes Terres d'Écosse. Il commença par être un admirateur des publications de Macpherson, puis reconnut que l'ode en prose sur la mort d'Oscar, au chant premier de *Temora* [1], avait été inspirée par la complainte sur la mort de Saül et de Jonathas, au second livre de Samuel, autrement dit second livre des rois, chap. I, versets 19-27. Sa conversion aux études sérieuses se fit en visitant les Hautes Terres.

M. W. J. Watson étudie les noms de lieu du comté de Sutherland et répète d'abord que la langue des Pictes était plus proche parente du gallois et du cornique que du gaélique; puis il cite, p. 238, plusieurs noms composés fort anciens dans lesquels, contrairement à l'usage moderne, le complément déterminatif est le premier terme.

Le Rév. Atkinson S. J. traduit en anglais l'hymne latine de Sechnall sur saint Patrice [2].

1. Temora, an ancient epic poem in eight books, Londres, 1763, p. 15, 16, 17.
2. Whitley Stokes, *The tripartite Life of Patrick,* t. II, p. 386-389. J.-H. Bernard et R. Atkinson, *The irish Liber Hymnorum,* t. I, p. 7-13.

M. William Morrison, médecin militaire en retraite, publie un poème gaélique sur des îles situées près du comté de Caithness et qui auraient au XIVe siècle appartenu à un médecin.

M. George Henderson continue son étude sur la légende du fameux héros irlandais Finn. Le commencement a paru en quatre sections dans le tome I, p. 193-207, 352-366, dans le tome II, p. 1-19, 135-153. C'est un ouvrage considérable. La première section concerne Cumal, père de Finn; la seconde, la naissance de Finn; la troisième, l'origine du corps de troupes connu sous le nom de Feinne; la quatrième, la jeunesse et les premiers exploits de Finn, son baptême, son voyage et ses aventures; la cinquième, son retour et les premières batailles qu'il livra. Les sources ne sont pas bien anciennes, comme le prouve le baptême du héros.

L'avant-dernier article est intitulé *l'ankou*. *Ankou* est le nom breton de la mort, *angeu* en gallois, *éag* en irlandais moderne, *eug, aog* en gaélique d'Écosse. L'auteur, M. Frances M. Gostling, s'est inspiré d'un chapitre intitulé L'Ankou, le troisième d'un livre de M. Anatole Le Braz: *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*; dans la seconde édition, 1902, ce chapitre est au t. Ier, p. 95-142.

Le dernier article, avant les comptes rendus de livres, raconte comme quoi en Océanie, dans la Nouvelle-Zélande, il y a un professeur qui enseigne le gaélique et qui a des élèves; ils appartiennent à des familles originaires des hautes terres d'Écosse qui allèrent d'abord s'établir au Canada et qui se transportèrent plus tard en un climat plus méridional.

V

The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland contient dans son numéro du 31 décembre 1905 un article de M. Thomas Johnson Westropp sur les forts préhistoriques du comté de Clare, monuments qu'il serait intéressant de comparer avec les ruines analogues subsistant en France. Signalons aussi une notice par Miss Diana Parkinson sur des *crannogs,* c'est-à-dire sur les habitations lacustres, situés aussi dans le comté de Clare: les fouilles ont donné des os de bœuf, de mouton, de chèvre, de cochon, de chien, de chat, des instruments de pierre, d'os, de fer, quelques débris de bronze, quelques fragments de verre.

Le numéro du 31 mars 1906 débute par un article de M. Patrick Weston Joyce sur une inscription funèbre trouvée dans une île du lac dit Lough Corrib en Connaught dans le comté de Galway et dont un fac-simile a été donné en 1845 dans la seconde édition de l'ouvrage de George Petrie, *The ecclesiastical Architecture of Ireland,* p. 165, où la lecture proposée est Lie Lugnaedon macc Lmenueh signifiant *The Stone of Lugnaedon Son of Limenueh* « Pierre de Lugnaedon, fils de Limenueh ». En 1864, Todd, dans son livre intitulé *St. Patrick, apostle of Ireland,* p. 365, reproduisit la lecture de Petrie, mais traduisit *The Stone of Lugnaed Son of Limania* « Pierre de Lugnaed, fils de Limania » et proposa de reconnaître en Lugnaed, Lugna, fils de Limania, sœur de saint Patrice. Mais il reconnaissait que tout ce que

l'on croit savoir des sœurs de saint Patrice est fort douteux et par conséquent n'affirmait rien. En 1868 M. Whitley Stokes lisait : *Lie Luguaedon macci Menueh*[1], lecture reproduite en 1878 par Miss Margaret Stokes, *Christian Inscriptions in the irish Language,* t. II, p. 10, avec une traduction, *The stone of Lugaed son of Men* « Pierre de Lugaed, fils de Men ».

M. Patrick Weston Joyce croit qu'il faut revenir à la lecture de George Petrie et à l'hypothèse de Todd et que cette inscription est celle du tombeau de Lugna, fils de Liamain, sœur de saint Patrice. On peut douter que la question soit résolue définitivement. M. Bury, dans sa récente *Life of St. Patrick,* ne dit mot des sœurs de Patrice[2].

Des assemblées périodiques tenaient une place considérable dans la vie politique, judiciaire et commerciale de l'Irlande. Une de ces assemblées, qui avait lieu tous les trois ans, était celle de Carman, *Aenach Carmain,* qui paraît s'être tenue pour la dernière fois en 1023. L'opinion reçue jusqu'à présent était que cette assemblée se réunissait à Wexford dont le nom primitif était Carman. C'est l'opinion d'O'Curry[3] reproduite plus récemment par M. Whitley Stokes[4]. M. Godard H. Orpen soutient que le lieu de cette assemblée, au lieu d'être Wexford à l'extrémité méridionale du Leinster, était au centre de cette province près de Naas au comté de Kildare, non loin de la Liffey, qui a son embouchure dans la baie de Dublin.

La nécessité d'abréger m'oblige à terminer par la mention de quatre notices sur une inscription ogamique récemment découverte dans le comté de Limerick. Les auteurs sont MM. Henry S. Crawford, John Rhys, R. A. S. Macalister. La lecture à laquelle ces Messieurs s'arrêtent définitivement est MAILAGNI MAQI GAMATI.

VI

Les ANALECTA BOLLANDIANA, t. XXV, fascicule II, nous offrent, p. 206-207, un article signé A[lbert] P[oncelet] où nous semblent très bien appréciées les deux vies de saint Patrice publiées en 1905, l'une par le professeur J. B. Bury, l'autre par le Most. Rev. Dr. Healy, archbishop of Tuam. Le critique fait du livre de M. Bury un éloge à peu près sans réserve. Il trouve à l'ouvrage de Mgr. Healy un caractère moins scientifique. Par exemple, il fait grand cas d'un article du P. Thurston dans *The Month* où « le P. Thurston », dit le P. Poncelet, « est d'accord avec M. Bury pour mettre à

1. *Cormac's Glossary,* p. 101.

2. Voir sur elles les textes reproduits par M. Whitley Stokes, *The tripartite Life of Patrick,* t. II, p. 412-432. Ces textes sont trop récents pour n'être pas suspects. On peut en dire autant des notes au Martyrologe d'Oengus, 2e édition de Whitley Stokes, p. 68, 69, et au Martyrologe d'O'Gorman, publié par le même savant, p. 88, 89, 226, 227.

3. *Manners and Customs of the ancient Irish,* t. III, p. 523, ouvrage publié en 1873 après la mort de l'auteur.

4. Note sur le *Dindsenchas* de Rennes, *Revue Celtique,* t. XV, p. 315 (1894).

« Croagh Patrick [1] le lieu de la captivité du saint, alors que l'opinion dite « traditionnelle suivie notamment par Mgr. Healy se prononce pour Sliab « Mis dans l'Ulster ». Le P. Poncelet admet, d'accord avec O'Donovan [2], M. Zimmer et M. Bury, l'existence de chrétientés en Irlande avant saint Patrice.

VII

Archæologia Cambrensis, Journal of the Cambrian archaeological Association, année 1904. Exploration par MM. Baring-Gould et Robert Burnard d'un refuge probablement brittonique situé à Tre'r Ceiri, comté de Carnavon ; on y a trouvé des objets de fer, de bronze, de verre colorié dans une enceinte qu'enveloppent des débris de fortifications et où l'on reconnaît des emplacements de maisons. — Mémoire de M. A. W. Wade Evans suivant lequel Porth-Kerdin, mentionné dans le *Mabinogi* de Kulhwch et Olwen [3], serait aujourd'hui Moylgrove et non Porthmawr dans le comté de Pembroke, comme l'a supposé Lady Guest [4]. — Notes complémentaires de MM. John Griffith et John Rhys. — Compte rendu d'excursions ; sont jointes des gravures représentant trois *dolmen,* ou *cromlech,* comme on dit en anglais. — Le professeur Anwyl déclare que dans le comté de Carnavon il n'y a pas trace de l'homme paléolithique ; c'est à l'époque néolithique que l'homme apparait en Carnavon. — Découverte d'une urne cinéraire dans le comté de Montgommery.

Année 1905.

M. Romilly Allen publie une inscription chrétienne nouvellement découverte à Treflys, comté de Carnavon : IACONVS FILI MIN ··· IACIT. — M. J. E. Lloyd donne la reproduction en photogravure d'une inscription de Carnavon qui a été publiée par Hübner, *Corpus inscriptionum latinarum,* t. VII, nº 142, et où est mentionnée la reconstruction d'un aqueduc par la première cohorte des *Sunuci* sous les empereurs Septime Sévère et Caracalla entre les années 198-209 de notre ère. — Mémoire de M. Romilly Allen sur une trouvaille d'objets de bronze des derniers temps de la période celtique au lieu dit Seven Sisters, près de Neath, au comté de Glamorgan. — Note de M. Charles E. Breese sur une inscription lapidaire peu lisible dont il donne un dessin et qu'il a trouvée à Llandecwyn, comté de Merioneth.

1. Comté de Mayo, en Connaugt. Bury, *The Life of St. Patrick,* p. 28.
2. Dans la préface de son édition des Annales des Quatre Maîtres, t. I, p. L.
3. Les Mabinogion traduits par J. Loth dans le *Cours de littérature celtique,* t. III, p. 273. Lady Charlotte Guest, *The Mabinogion,* t. II, p. 240, 308, édition Nutt, p. 140. J. Rhys et J. Gwenogvryn Evans, *The Red Book of Hergest,* t. I, p. 136, l. 7.
4. *The Mabinogion,* t. II, p. 362.

VIII

Folklore, décembre 1905. Mémoire de M. Gaster sur l'origine de la légende de Merlin.

IX

Revue des études anciennes, t. VIII, nº 1, janviers-mars 1906. Mémoire de M. C. Jullian où ce savant et si brillant historien expose que, suivant lui, *briga,* second terme d'un certain nombre de noms de lieu composés, n'est pas gaulois. La principale raison qui le décide est un passage de l'historien latin Justin où il est dit qu'à la date où Marseille fut fondée, vers l'an 600 avant J.-C., Nanus, roi des *Segobrigii,* régnait dans le territoire où l'on allait bâtir cette ville[1]. Justin paraît avoir emprunté cette doctrine à Trogue Pompée qui écrivait vers la fin du Ier siècle avant notre ère, or, à l'époque où vivait Trogue Pompée, les Celtes qui, avant la conquête romaine, s'étaient emparés de la région voisine de Marseille, y vivaient mélangés aux Ligures qu'ils dominaient[2]. Ces Celtes étaient les *Segobrigii,* dont ne disent rien les textes les plus anciens relatifs à la fondation de Marseille. De ces textes, le plus détaillé est un fragment d'Aristote qui parle du roi Nanos et qui est probablement la source où a puisé Trogue Pompée, les *Segobrigii* n'y apparaissent point[3]. Aristote, auteur du IVe siècle avant notre ère, écrivait avant l'invasion de la région marseillaise par les Celtes, ou il reproduisait un document antérieur à cette invasion, aussi ne voit-on pas apparaître les Celtes dans son récit; Marseille était, suivant lui, une ville de Ligurie, τῆς Λιγυστικῆς, comme avait dit vers 500 av. J.-C.[4] Hécatée de Milet, copié sur ce point environ deux siècles plus tard par Timée[5]. Les Celtes, *Segobrigii,* sont arrivés aux environs de Marseille bien après la fondation de cette ville, qui eut lieu 600 ans avant J.-C.

Mais, dit-on, le mot *-briga* ne se trouve presque jamais accolé à un mot franchement celtique. Comment? *Eburo-* dans *Eburo-briga* n'est pas franchement celtique? Que pensera-t-on d'*Eburo-vices,* Évreux, d'*Eburacus,* York, et de l'évêque irlandais *Ebur*[6], contemporain de saint Patrice, et

1. Justin, l. XLIII, c. 3 et 4.
2. De là le nom de Κελτόλιγυες donné aux voisins de Marseille par Strabon qui au commencement du premier siècle de notre ère nous dit que les anciens Grecs appelaient Λιγυστικήν la région où Marseille fut bâtie. Strabon, l. IV, c. 6, § 3, édition Didot, p. 169, l. 5-11.
3. Athénée, l. XIII, c. 36, édition donnée chez Trubner par Auguste Meineke, t. III, p. 37-38.
4. Charles et Théodore Müller, *Fragmenta historicorum graecorum,* t. I, p. 2, fr. 22.
5. *Fragmenta historicorum graecorum,* t. I, p. 201, fr. 39 et 40.
6. Whitley Stokes, *The tripartite Life of Patrick,* t. II, p. 501.

appelé aussi *Iborus* [1], *Ibarus* [2]. *Ibar,* XIIe siècle, aujourd'hui *iubhar* en irlandais, s'emploie comme nom commun et c'est le nom d'un arbre, l'if. *Eburobriga,* Avrolles, Yonne, est la forteresse d'un gaulois appelé *Eburo-s,* c'est-à-dire « if », comme des Français aujourd'hui s'appellent Cerisier, Poirier, Pommier, Prunier, Verne (c'est-à-dire aulne), Duchesne, Delorme, Decharme; *Eburacus fundus,* York, était la propriété d'un Britton homonyme du gaulois qui a donné son nom à *Eburo-briga.*

Et *Litano-briga* près de Creil, Oise? *Litano-* n'est pas gaulois? Comment faut-il comprendre le passage de Tite-Live: *Silua erat uasta, litanam Galli uocabant* [3]? Le gaulois *litanos* est devenu en vieux gallois *litan* « large », en gallois moderne *llydan,* en breton *ledan,* en irlandais *leathan,* même sens.

Les localités gauloises d'*Eburobriga* et de *Litanobriga* nous sont connues. l'une par la Table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin, l'autre par l'Itinéraire seulement.

Passons en Espagne, nous y trouvons en Celtibérie: 1° *Nerto-briga* [4], « forteresse forte » dont le premier terme est le vieil irlandais *nert,* aujourd'hui *neart* « force », en gallois *nerth,* en breton *nerz,* même sens; 2° *Sego-briga,* aujourd'hui *Segorbe* [5]; *sego-* est le premier terme de *Sego-dunum,* nom de la ville de Rodez sous l'Empire romain [6], et d'un autre *Sego-dunum* en Grande-Bretagne dont la *Notitia dignitatum* a par erreur écrit le nom à l'ablatif *Segeduno* pour *Segoduno. Sego-* se trouve aussi comme premier terme dans un nom d'homme gaulois au génitif *Segomari* qui se lit sur un manche de patère conservé au musée de Dijon [7]. Les habitants de *Sego-briga* sont appelés *Sego-brigenses* par Pline qui, d'accord avec Strabon et Ptolémée, les met en Celtibérie [8]. Les *Segobrigenses* de Celtibérie paraissent être le même peuple que les *Segobrigii* des environs de Marseille et provenir de la même émigration que le *Bisuldunum,* Besalu de Catalogne comparé aux Bezaudun des Alpes-Maritimes et de la Drôme.

La Celtibérie où étaient situés *Nerto-briga* et *Sego-briga* était un pays celtique comme le prouve le nom de sa capitale *Con-trebia* [9], composé dont le premier terme est la préposition *com* « avec » et dont le second terme

1. *Ibidem,* p. 304.
2. *Ibidem,* p. 512.
3. Tite-Live, l. XXIII, c. 24, § 7.
4. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, édition donnée chez Didot par Charles Müller, t. I, p. 177. l. 5.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 57, édition de Charles Müller, t. I, p. 179, l. 1; Strabon, l. III, c. 4, § 13, édition donnée chez Didot par C. Muller et F, Dübner, p. 135, l. 10.
6. Ptolémée, l. II, c. 7, § 12, édition de Charles Müller, t. I, p. 207, l. 6.
7. Doiros Segomari ieuru Alisanu, *Dictionnaire archéologique de la Gaule,* Inscriptions gauloises, n° 6. Hübner, *Exempla scripturae epigraphicae latinae,* n° 931.
8. *Caput Celtiberiae Segobrigenses,* l. III, § 25.
9. Valère Maxime, l. VII, c. 4, § 5, édition donnée chez Teubner par Charles Ham, p. 353, l. 6-8.

est un dérivé du thème celtique *trebo-*, en irlandais *treb, treabh* « habitation, famille », en gallois *tref* « maison, hameau, ville », en breton *trev, tref, treo* « territoire de succursale ».

Sortons de la Celtibérie. Nous trouvons en Espagne *Nemeto-briga* situé chez les *Triburi* et qui est aujourd'hui Puente de Navea, province d'Orense. *Nemeto-* était en celtique un adjectif signifiant « privilégié, sacré »; et, employé substantivement au neutre, il voulait dire « lieu sacré ». Ces sens se retrouvent dans l'irlandais *nemed*[1]. De ce thème *nemeto-* dérive *Nemetacum,* nom d'une ville dépendant des *Atrebates,* voisine par conséquent d'Arras, Pas-de-Calais[2]. *Nemeto-briga* est donc un mot gaulois.

Pourquoi les noms de lieu dont le second terme est *briga* sont-ils si nombreux dans la péninsule ibérique? Parce que les Gaulois conquérants n'avaient pas complètement soumis une partie considérable de la population vaincue et que, pour tenir tête à cette population toujours plus ou moins rebelle, il fallait multiplier les forteresses au milieu d'elle. *Briga* = *bhrgha* ne diffère que par la voyelle finale du gotique *baurgs* = *bhrghi-*, en allemand moderne *burg* « château »; chaque *briga* d'Espagne est un *burg* construit par les Gaulois pour mater les Ibères.

Quand les Carthaginois d'abord, les Romains ensuite ont voulu établir en Espagne leur domination, ils ont cherché à exploiter la rivalité des Ibères et des Gaulois. Amilcar prétendit s'appuyer sur les Ibères, un Gaulois le tua; Annibal adopta le système opposé et des Gaulois d'Espagne l'accompagnèrent en Italie.

La fondation par Ti. Sempronius Gracchus de la ville de *Gracchuris* avec désinence ibérique, sur les ruines d'Ilurcis, chez un peuple ibère, les Vascons, fut une flatterie à l'égard des Ibères, entre les années 177 et 179 avant notre ère[3]. Plus tard, la faveur romaine revint aux Gaulois d'Espagne. De là résulta la fondation de *Julio-briga* chez les *Cantabri*[4] et celle de *Flavio-briga* chez les *Autrigones*[5], l'une datant probablement de l'empereur Auguste, l'autre, des empereurs Flaviens. Mais, dira-t-on, les *Cantabri* n'étaient pas Gaulois, c'était un peuple de race ibérique, donc *briga,* second terme de *Julio-briga* est un mot ibère. Faisons en Algérie le même raisonnement. Sauf quelques Turcs, les habitants que les Français conquérants ont trouvés en Algérie parlaient, les uns l'arabe, les autres le berbère, donc Philippeville, dont le premier terme Philippe est français, a nécessairement pour second terme un mot arabe ou berbère, reste à décider à laquelle de ces deux langues le mot ville appartient! Non, ville est un mot français, comme *briga* un mot gaulois.

1. *Grammatica celtica,* 2e édition, p. 10, 801, cf. Atkinson, *Ancient Laws of Ireland,* t. VI, p. 586.
2. Ptolémée, l. II, c. 9, § 4, édition de Charles Müller, t. I, p. 222, l. 11-12 et la note.
3. Voir les textes réunis par Charles Müller dans le Ptolémée de Didot, t. I, p. 190, note sur la ligne 4.
4. Ptolémée, l. II, c. 6, § 50, édition Charles Müller, t. I, p. 169, l. 4.
5. Ptolémée, l. II, c. 6, § 7, édition Charles Müller, t. I, p. 147, l. 8.

Suivant mon savant collègue M. Dottin, qui ajoute une note au mémoire de M. Jullian, il faut éviter de lire *briga* là où le second terme est écrit *brica*. La doctrine de M. Dottin est toute nouvelle ; c'est le contraire de ce qu'enseignait Hübner, *Corpus inscriptionum latinarum*, t. II, p. 1184 : c *pro* g... conimbricese *et in* briga *terminatione*. Voyez *ibidem*, p. 1143, l'article *Conimbriga*, où est cité *conimbrica*, et au nº 5561 *Valabricensis* pour *Valabrigensis*. Des exemples de *c* pour *g* dans l'Italie du Nord ont été réunis par M. Mommsen, *C. I. L.*, t. V, p. 1206 ; d'autres, pour le Latium, colligès par M. Dessau, se trouvent au tome XIV du même recueil, p. 588 ; sur le même phénomène dans la Gaule du Sud-Est, voir ce que dit M. Hirschfeld, *C. I. L.*, t. XII, p. 952.

Le c latin, troisième lettre de l'alphabet, n'est autre chose qu'une forme arrondie du gamma grec qui, dans l'alphabet, occupe le même rang. Sa valeur primitive a du être *g* et il la conserve dans les notations C = Gaius, Cn = Gnaeus. L'influence des Étrusques qui n'avaient pas de *g* dans leur langue a fait donner au *c* la valeur de *k*, en sorte que dans les monuments romains les plus anciens la lettre *c* représente deux sons, *g* et *k*.

Dans l'inscription de la colonne rostrale qui date de l'an 260 avant notre ère, on lit *leciones* pour *legiones*, *macistratos* pour *magistratus*, *Cartaciniensis* pour *Cartaginiensis*[1]. Ce fut dans le courant du IIIe siècle que les Romains éprouvèrent le besoin de distinguer les deux lettres et imaginèrent de tirer un petit trait à l'extrémité inférieure du *c* quand il se prononçait *g*[2]. De temps en temps ce petit trait est à peu près effacé. Citons comme exemple la planche 15 de la *Lateinische Palaeographie* de Franz Steffens, où, col. 1, l. 11, il faut de l'attention pour lire *surgent* et non *surcent*. De là des erreurs commises par les copistes et ces erreurs ont pénétré dans les éditions. Il faut se donner la peine de rectifier ces fautes par la comparaison avec les textes grecs où le gamma et le kappa n'ont pu se confondre. Dans les éditions de Pline, l. IV, on lit, § 110, *Flaviobrica* ; § 113, *Talabrica* ; § 116, *Merobrica* ; on doit restituer le *g* comme nous l'apprennent les leçons de Ptolémée, Μηρόβριγα, Ταλάβριγα, Φλαουιόβριγα, l. II, c. 5, § 5, 6 ; c. 6, § 7. La même faute se trouve et doit être corrigée dans l'Itinéraire d'Antonin.

Ainsi le *Talabrica* de Pline reparaît dans les mss. de l'Itinéraire d'Antonin, 421, 6, où l'on peut aussi relever *Lacobrica*, 449, 3 ; 454, 1, et *Deobricula*, 449, 6 ; 454, 3, en face de *Lacobriga* et de *Deobrigula* dans certains mss du même texte, et des Λακόβριγα, Δεοβρίγουλα de Ptolémée, l. II, c. 6, § 49, 51.

Faut-il relever les exemples de la même faute donnés par le géographe de Ravenne[3] ?

1. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. I, p. 38.

2. Des exemples de la forme la plus ancienne du *g* chez les Romains ont été donnés par Hübner, *Exempla scripturae epigraphicae latinae*, p. LVIII.

3. Nertobrica, 309, 15 ; Arcobrica, 309, 17 ; Augustabrica, 311, 2 ; cf. 312, 12 ; Sigobrica, 313, 11. A comparer chez Ptolémée, Νερτόβριγα, II, 6, 57 ; Αρκόβριγα, II, 6, 57 ; Αὐγουστόβριγα, II, 5, 7 ; 6, 53 ; Σηγόβριγα, II, 6, 57, écrit Σεγόβριγα chez Strabon, l. III, c. 4, § 13, édition donnée chez Didot

Brica donc n'existe pas dans la géographie de l'Espagne. Il est également étranger à la géographie de la Gaule. Un des mss. de l'Itinéraire d'Antonin donne la leçon *Litanobrica,* 380, 4 ; mais dans les quinze autres, le *g* apparaît au lieu du *c*. Les mss. du même Itinéraire semblent s'accorder pour nous imposer la forme *Eburobrica,* 361, 2 ; mais la bonne leçon, *Eburobriga,* nous est donnée par la table de Peutinger [1].

J'ai prétendu expliquer par un primitif *briga* la partie finale *bria* d'un certain nombre de noms de lieu de Gaule au moyen âge. Suivant M. Dottin, *bria* peut s'expliquer par *brica* ou *briva*. Mais *brica* n'existant pas doit être mis de côté, quant à *briva* il donne brive. Nous citerons comme exemple Brive, Corrèze [2], comparez les adjectifs féminins vive de *viva,* neuve de *nova*, où, comme dans Brive, le *v* intervocalique suivi d'*a* se maintient à la syllabe finale, tandis que le *g* intervocalique tombe dès l'époque de Grégoire de Tours, fin du VIe siècle, exemple : *vicus Mantolomaus* [3], à côté de l'archaïque *vicum Montalomagensem* [4] ; il s'agit dans les deux cas de la même localité, Mantelan, Indre-et-Loire. Suivant M. Dottin, il est possible que la finale *bria* représente un *briga* primitif, mais on ne peut admettre que la finale *bra, bro* représente un primitif *briga*. Mais si cela est, comment comprendre que *Sodobri*[*g*]*a* soit devenu Suèvres, il y a évidemment entre *Sodobri*[*g*]*a* et Suèvres, lisez Suèvre, un intermédiaire *Sodobra*. De même Sèvre, Vienne, au Xe siècle *Sadebria* pour *Sadebriga* suppose après *Sadebria* troisième forme *Sadebra*. L'*i* est également tombé dans la péninsule ibérique où *Segobriga* est devenu Segorbe et où le *Calabria* du moyen âge s'est transformé en Calabre et remonte peut-être à Καλάβριγα [5].

Je persiste donc à croire qu'il y a eu en Gaule plus de noms de lieu terminés en *briga* qu'on n'en trouve dans les textes contemporains de l'empire romain. Quant aux noms de rivière que M. Jullian propose de rapprocher de ces noms de lieu gaulois, où est la preuve qu'ils ne soient pas antérieurs à la conquête gauloise et que les Gaulois conquérants aient dans le pays conquis changé le nom des cours d'eau ? D'ailleurs aucun de ces noms, ni *Triobris,* ni *Tollobra,* ni *Obrinca* ne nous offre le second terme *briga*.

X

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. XXXIV. La 3e

par C. Müller et F. Dübner, p. 135, l. 10. Le Νεροτόβριγα de Ptolémée est démontré exact par la leçon *Nertobrigens*[*es*] du *C. I. L.,* II, 972. De même, le génitif *Segobrigae,* au *C. I. L.,* II, 4191, s'accorde avec Ptolémée et Strabon.

1. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine,* t. IV, p. 138. *Paulys Realencyclopaedie,* édition Wissowa, t. V, col. 1901.
2. Longnon, *Atlas historique de la France,* p. 170.
3. *Historia Francorum,* l. X, édition Arndt, p. 446, l. 5, 6.
4. *Ibidem,* l. VII, p. 322, l. 27, 28.
5. Voir l'édition de Ptolémée donnée chez Didot par Charles Müller, t. I, p. 163, l. 9 et note.

livraison contient un article de M. Holger Pedersen sur l'arménien et les langues apparentées ; on y trouve d'intéressants rapprochements avec les langues celtiques. Dans la 4e livraison, M. Magnus Olsen propose une nouvelle explication du nom de rivière ligure *Porco-bera*. Suivant lui ce mot signifie « celui qui produit des poissons tachetés », par exemple des truites et des saumons. D'accord avec M. Kretschmer, et contrairement à l'opinion de M. H. Hirt, il considère le ligure comme une langue indo-européenne ou, si l'on aime mieux, indogermanique. Il rapproche *Porcobera* du grec ἰχθυοφόρος, pour le second terme, et considère le premier terme comme identique à l'irlandais *orc* (de *porco-*) « saumon ».

Dans la seconde livraison du tome XL, nous signalerons un article de M. Whitley Stokes, *Irish Etyma,* où sont réunies en foule les observations étymologiques importantes. En voici une entre autres : L'irlandais *cathir* n'est pas le même mot que le gallois *caer* (en breton *ker*). *Cathir* vient d'une racine *kat* « cacher », d'où le latin *cassis* « casque » = *kat-ti-s*. Mais *caer* s'explique par une racine *kagh,* d'où aussi le gallois *cae* « clos » et l'allemand *hag* « clôture, haie ». Il serait bien à désirer que M. Whitley Stokes publiât une nouvelle édition de son *Urkeltischer Sprachschatz*.

XI

Boletin de la Real Academia de la Historia, novembre 1905. Mémoire de M. Nicola Feliciani sur la bataille d'Hibera où les deux frères Scipion, Gnaeus et Publius, battirent les Carthaginois commandés par Hasdrubal [1]. Suivant Mommsen [2], cette bataille fut livrée en 216, à peu près au même moment que celle de Cannes dont le résultat fut si différent. La bataille d'Hibera est placée par Orose en 215 [3]. La date de 215 es celle que préfère le savant espagnol. L'intérêt de cette bataille consiste pour nous en ce que les Celtibères y prirent part du côté des Romains qu'ils devaient bientôt abandonner. Le nom de la ville près de laquelle cette bataille fut livrée est donné par Tite Live. On le retrouve chez Pauli-Wissowa, *Real-encyclopaedie,* t. IV, col. 1436 ; il fait défaut dans l'Histoire romaine de Mommsen et dans l'*Histoire des Romains* de Duruy [4].

XII

Revue des traditions populaires. Le nº d'octobre 1905 contient des articles de MM. de Kerbeuzec et F. Duine sur le culte des fontaines qui

1. Tite-Live, l. XXIII, c. 28, 29.
2. *Roemische Geschichte,* sixième édition, t. I, p. 604.
3. Sous le consulat de Sempronius Gracchus et de Postumius Albinus. Orose, l. IV, c. 16, § 13, p. 249, 250 de l'édition donnée par C. Zangemeister, tome V du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum* publié par l'Académie impériale de Vienne.
4. T. I, p. 640 (édition de 1879).

existe en Basse-Bretagne aujourd'hui comme aux temps payens, malgré la condamnation prononcée solennellement par le concile tenu à Tours en 567 [1]. Il est vrai que les noms des évêques de la Bretagne bretonnante ne figurent pas dans la liste des pontifes présents à ce concile.

Dans le n° de janvier 1906 a été inséré un article de M. Frison sur les traditions et superstitions de la Basse-Bretagne : on y voit apparaître les Korrigans qui sont identiques au *Side* d'Irlande. Ce sont les fées des autres provinces de France à cette différence près qu'il y a des Korrigans comme des *side* du sexe masculin.

XIII

L'Anthropologie, novembre-décembre 1905. M. Déchelette rend compte du volume intitulé : *A guide to the antiquities of the early iron age of central and western Europe in the department of British and mediaeval antiquities.* Il y dit que l'âge du fer aurait commencé en France vers l'an 850 avant J.-C. et en Grande-Bretagne seulement au ve siècle. Le même M. Déchelette fait l'éloge du livre de M. Romilly Allen, *Celtic Art in pagan and Christian Times* qui a été annoncé au tome XXVI, p. 188, de la *Revue Celtique.*

XIV

Le tome XVIII des Indogermanische Forschungen, publiées par MM. Brugmann et Streitberg, ne contient aucun article qui traite spécialement une question celtique. Mais l'index des mots rédigé par M. Herman Hirt dans ce volume, comme dans les précédents en commençant au t. VIII et à l'année 1898, contient cinq mots gaulois, cinquante-sept mots irlandais, six mots bretons, trois mots gaéliques d'Écosse, quatre mots corniques, quatorze mots gallois. Parmi les choses intéressantes qu'on peut trouver à l'aide de cet index nous signalerons : l'étymologie de l'irlandais *treb* « habitation » (p. 215-218) qui proviendrait d'une racine terb « défricher ». Le sens primitif du gothique *thaurp,* en allemand *Dorf* « village », le même mot que *treb,* est « champ » et en irlandais le verbe dérivé *trebaim, treabhaim* signifie « je cultive ». C'est surtout par le défrichement que les Indo-européens ont fait la conquête de l'Europe. Citons aussi, p. 208, le rapprochement de l'irlandais *gabim* « je prends » avec l'anglosaxon *gafol* « impôt » et avec le français gabelle.

1. F. Maassen, *Concilia aevi Merovingici,* p. 133, 135 et 136. Les actes de ce concile ont été signés par les évêques de Paris, de Chartres, d'Angers, du Mans, de Séez, et par deux évêques bretons seulement, ceux de Nantes et de Rennes qui appartiennent à la partie de la Bretagne où l'on parle français.

XV

Revue archéologique. N° de janvier-février 1906. Mémoire de M. Adrien Blanchet sur la bataille de Paris en l'an 52 avant notre ère ; c'est une critique de l'article de M. Hermann Sieglerschmidt dont il a été parlé dans notre livraison précédente, p. 121-122.

XVI

Beitraege zur kunde der Indogermanischen Sprachen, publiées par MM. Bezzenberger et Prellwitz, t. XXX [1], 1re et 2e livraison. M. Jarl Charpentier rejette avec raison le rapprochement du latin *carpinus,* adjectif, signifiant « de l'arbre appelé charme », avec le gallois *craft* « fort » qui n'existe pas, il faut dire *cryf,* en breton *krenv* qui suppose un thème *kremo* ou *krimo* et qui n'a aucun rapport avec le vieux-slave *krěpŭ* « ferme, solide ». M. Charpentier propose de rapprocher de l'irlandais *ám* « main » le latin *ames,* nom de la perche à laquelle les oiseleurs fixaient leurs filets. L'arménien *melc* « saleté, suie » = **mergo-* lui semble être le même mot que le gaulois *marga,* sorte de terre dont en Gaule on se servait comme engrais [2]. *Marga* = **mṛga,* comme ἀργός blanc = **m̥rgos.* Mais M. Prellwitz, *Etymologisches Wœrterbuch,* explique ἀργός autrement.

XVII

The Transactions of the honorable Society of Cymmrodorion, session 1903-1904; Londres, 1905. Mémoire du professeur Anwyl intitulé *Prolegomena to the Study of old welsh Poetry* ; le savant auteur y expose comment il faut s'y prendre pour se mettre à l'étude de la vieille poésie galloise, c'est-à-dire des textes édités dans l'ouvrage que Skene a publié sous le titre de *The four ancient Books of Wales.* M. Anwyl a traité ce sujet avec plus de développement dans la *Zeitschrift für celtische Philologie,* t. I, p. 277-293 (1897) ; t. II, p. 124-133 (1898) ; t. III, p. 123-134 (1899). Il conclut que derrière les poèmes en question il y a une histoire littéraire, qu'ils ont des règles de versification, un vocabulaire poétique, un certain sentiment de goût et de style et qu'ils expriment les idées qu'avaient les Gallois quand l'Europe sortait des ténèbres de la barbarie. On y trouve mêlés à des faits relativement modernes des notions qui remontent à une haute antiquité.

XVIII

Bulletin de la société nationale des antiquaires de France, année

1. Plus haut, p. 121, on a par erreur imprimé XIX au lieu de XXIX.
2. Pline, Histoire naturelle, l. XVII, § 42.

1905. Dans la session du 28 juin, M. Héron de Villefosse apporte un bronze découvert à Feurs (Loire) et qui représente le dieu gaulois au maillet : sa tête est couverte d'une peau de lion, il tient à la main droite un pot arrondi, son bras gauche levé s'appuyait sur un maillet qui manque. C'est, dit M. de Villefosse, une réplique de la statuette trouvée à Vienne en 1866 et qui paraît perdue. Voir au sujet de ce dieu au maillet un article un peu ancien d'Anatole de Barthélemy, *La divinité gauloise assimilée à Dispater, Revue Celtique,* t. I, p. 1-8 (1870), et l'article un peu plus récent de M. Salomon Reinach, *Sucellus et Nantosuelta, Revue Celtique,* t. XVII, p. 45-59, cf. p. 66 (1896).

XIX

Annales de Bretagne, novembre 1905. Commencement d'un mémoire de M. H. Sée sur les classes rurales en Bretagne du XVIe siècle à la Révolution. Suite de l'édition par M. Le Braz du Mystère de Cognomerus et sainte Tréfine, et des notes d'étymologie bretonne de M. E. Ernault.

Janvier 1906. Deux articles de M. J. Loth il publie avec traduction un cantique breton du XVIIe siècle et il explique que le nom de *santez Ventroc* dérive du mot ventre, en breton *gwentr* « colique », que la sainte, croyait-on, guérissait. Exposé par M. J. Letaconnoux du régime de la corvée en Bretagne au XVIIIe siècle. Suite du mémoire de M. Sée sur les classes rurales en Bretagne du XVIe siècle à la Révolution, et de l'édition par M. Le Braz du mystère de Cognomerus et sainte Tréfine.

Paris, le 24 avril 1906.

H. d'Arbois de Jubainville.

POST-SCRIPTUM

Le 22 juillet de la présente année, il y aura cent ans qu'au village de Vogtendorf, près Kronach, province d'Ober-Franken, en Bavière, est né Johann Kaspar Zeuss, fondateur de la philologie celtique. Il a terminé sa courte carrière avec le titre de professeur au lycée royal de Bamberg, mais une maladie incurable l'avait obligé à prendre un congé d'un an, quand, dans son village natal, épuisé par le travail, il est mort le 10 novembre 1856.

Le centenaire de ce savant sera célébré le 22 juillet prochain par les professeurs du lycée de Bamberg. Le matin il y aura séance académique à Bamberg dans les Luitpoldsälen. Deux discours seront prononcés, l'un par le Dr. Kuno Meyer, professeur à l'Université de Liverpool, l'autre par le Dr. Anton Dürwachter, professeur d'histoire et de philologie au lycée de Bamberg ; dans l'après-midi, une seconde réunion aura lieu à Kronach où se trouve la tombe de Zeuss.

Ce sera pour le directeur de la *Revue Celtique* une grande satisfaction si sa santé lui donne possibilité de se rendre à Bamberg le 22 juillet prochain.

CORRIGENDA AND ADDENDA

REVUE CELTIQUE, T. XXIII

P. 305, § 2, *for* died *read* been.
309, § 22, *for* has greatened *read* used to rout.
314, § 30, *for* a... slaughter *read* a painful slaughter.
§ 32, *for* died *read* been.
315, § 45, l. 1, *for* in need *read* the distress.
316, l. 1, *for* Lagin *read* la gin, and in p. 317, l. 1, *for* Leinster, etc. *read* with devouring of its produce.
320, § 15, gloss *read* .i. Doel cú Chel[t]ch*air* m*ic* [Uthechair] co torcair etc.
334, l. 4, *add* who was son of the three Findemna, *Rev. Celt.*, XVI, 148.
335, l. 4, from bottom, *read* i.e. Doel the hound of Celtchar son of Uthechar.
last line, *for* Daelcu *read* Doel the hound.
336, l. 1, *for* (Dael) cu's *read* the hound's.
338, l. 22, *for* 9^{b} *read* 96.
345, col. 2, *for* Dael-chú *read* Dael, name of Celtchar's hound.
346, col. 2, *for* Uslius *read* Usliu.
397, l. 23, *for* Duach *read* Dui.
399, l. 18, *for* power over me *read* all I can.
401, *for* Muiredach *read* Muirchertach.
403, l. 24, *read* This (will be) the Mound of the Bells for ever.
405, l. 2, *for* victoriously *read* thankfully. L. 5, *for* blessed a place *read* struck his bell.
407, L. 19, *for* treaty *read* union.
415, l. 5, *for* attacked *read* asked of. L. 6, *for* with *read* on account of. L. 33, *for* and *read* in the.
417, § 31, l. 4, *for* Wednesday *read* Tuesday.
423, l. 5, *for* with *read* by. L. 11, *for* ship that foundered *read* foundering of the ship.
437, taircsin § 37, means, according to O'Donovan, Supp. « finish, completing », and this seems the meaning in § 37.

REVUE CELTIQUE, T. XXVI

P. 360, *Add to the second paragraph*: The older copy in Lebar Brecc, p. 259b40, gives no explanation of these difficulties.

361, after line 5, *insert*: Other copies of the second legend are in the Book of Lismore, fo. 45b, the Book of Fermoy, fo. 51a, and Egerton 92 (a ms. in the British Museum), fo. 30a, whence it has been edited by O'Donovan in the Journal of the Kilkenny Archaeological Society, 1858, p. 453.

363, l. 8, *for* mantle *read* circlet (*tí, Rev. Celt.*, XX, 410).

l. 19, *for* no help for me *read* not the greatest (*mó*) help.

365, l. 1, *for* Who is etc. *read* What! art thou the man etc.

l. 10, *for* mantle *read* circlet.

l. 12, *for* price of *read* reward for bestowing.

l. 28, *for* while *read* as far as.

366, note 5, *for* gaethṡnechta *read* gothṡnechta *hailstones*.

367, l. 6, *omit* to thee.

ll. 24, 25, *for* only etc. *read* provided that the same (course) be followed (i. e. giving alms, fasting and praying).

note 2, l. 2, for *Donegab* read *Donegal*.

370, l. 7, Tul*aig*h should probably be Turloch, as in Egerton 92. L. 26, Cuilfat should be Cúil fota.

371, l. 26, *for* upon *read* against. L. 32, read Cúl fota.

note 1. l. 2, *for* -son *read* -sod.

373, l. 19, note, Skins of deer are worn by Indian ascetics.

376, l. 73, *for* do-roidh *read* dod-roidh.

Many of the above corrections I owe to the kindness of Mr. Bergín, Prof. Meyer, and the Rev. Charles Plummer.

London, 26 April 1906.

W. S.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS — PARIS (VIe)

SOUS PRESSE

LA VISION DE TONDALE
(TNÚDGAL)

TEXTES FRANÇAIS, ANGLO-NORMAND ET IRLANDAIS

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR

V. H. FRIEDEL ET KUNO MEYER

(XX + 155 pages.)

Introduction (XX pages). — La personnalité de Marcus, auteur du récit original latin ; la date de la première transcription, l'endroit où elle fut faite et les personnages à qui elle est dédiée ; histoire des versions en langues vulgaires.

I

I. — *Les versions françaises en prose.*

Elles sont au nombre de deux : celle du ms. de Paris P (Bibl. nat. ms. prs. 763, anc. 71813 Lancelot 130) et celle du ms. de Londres L (Brit. Mus. add. 9771) ; toutes les deux sont du XIVe siècle ; elles sont indépendantes l'une de l'autre. Celle de P est attribuée à « saint Bernars quant il escrit la uie saint Malachie » ; la langue appartient au Sud-Est du territoire. Celle de L est une transcription française d'un texte du Nord-Est.

II. — *Le fragment anglo-normand.*

Fragm. d'une version en vers anglo-normands, conservé dans un ms. de Trinity College à Dublin, nº 312, XIVe siècle ; l'auteur paraît être du XIIIe.

III. — *The Irish Version.*

Traduction irlandaise d'après le ms. H. 3. 18 du Trinity College à Dublin, copie faite au XVIIe siècle sur un original plus ancien (début du XVIe s.), mais qui contient un nombre considérable de formes archaïques. L'édition de cette version est accompagnée d'un glossaire.

MÉLANGES CELTIQUES

I

CATHMILID : CAT-VILET

Cathmilid, guerrier de combat, guerrier (cf. *cath-fer*, gall. *cadwr*), est une expression bien connue dans l'épopée irlandaise (cf. *Táin bó Cúalgne*, éd. Windisch, p. 94, l. 775, 1382, 3313, 3799). La forme *cath-mil* existe aussi pour le nominatif (Windisch, *Wörterb*).

En gallois, il n'existe qu'un seul passage ancien où ce mot apparaisse : c'est dans le livre d'Aneurin (Skene, *F. a. B.*, II, 82, vers 11) : le poète dit en parlant de Merin :

Ractaf rwyvyadur, mur *catvilet*.

« Devant moi[1] directeur, mur des *guerriers*. » O. Pughe et Silvan Evans après lui ont traduit par : *the course or marsh of battle*.

On pourrait se demander si *cat-vilet* n'était pas une expression métaphorique, composé de *cat* et de *mil*, bête, analogue, par exemple, à *cat-vleidyeu*. Le rapprochement avec l'irlandais suffirait, à faire rejeter cette hypothèse. D'ailleurs *milet* existe seul. Il a dû avoir d'abord le sens de *soldat*, au singulier peut-être, mais sûrement au pluriel. En tout cas, ce sens primitif paraît s'être obscurci et *milet* semble avoir pris le sens de *troupe de soldats* : L. Tal. 177. 12 :

Tragures *milet* moryal ;

1. Au lieu de *ractaf*, dans le passage correspondant du *Gorchan Maelderw* on a *rector*.

« La chaleur extrême de la troupe (des soldats) de Moryal.
Ibid. 172. 8 : chwechant *milur*.
milet efrei.
Ibid. 210. 4 meryd *milet* Seithin.
La troupe 255. 19 nyt wyf anhyet, *milet*
ny chadwaf (je ne garderai pas l'armée).

Le pluriel collectif *miledawr* a nettement le sens de *troupe de soldats* (L. Aneurin 93. 20 ; L. Tal. 192. 31).

Le nominatif *mil* = *miles* a sûrement existé, comme le prouve le composé *milwr*, guerrier, et le pluriel *milwyr* (L. Tal. 129. 6 ; 178. 13 ; L. Rouge 278. 5).

II

LLIWED :

SOUVENIR DU TATOUAGE CHEZ LES BRETONS?

Lliwedawr se trouve anciennement dans le sens de *guerriers* ;

L. Aneurin 64, il est dit en parlant de la mort d'un guerrier, de Hyveidd Hir :

Guerth med eg kynted gan *lliwedawr*.

Rançon de l'hydromel (bu) à la place d'honneur avec les guerriers.

Ibid. 85. 13Ket lwys Lloegrwys *lliwedawr*.

Lliwed existe seul, mais avec le sens de *combat*, peut-être *troupe de guerriers* :

L. Aneurin 105. 16 guelet e lavanaur en *lliwet*[1].

« On vit ses épées (lames d'épée) dans le combat ».

Ibid. 93. 20 : Petwar *lliwet*, petwar milet miledaur byt.

« Quatre troupes, quatre armées des soldats du monde. »

Myv-arch, 205. 2 : Gruffudd est appelé : Heint Lloegyr *lliwed* enwir.

1. Au vers 102.20 le sens n'est pas très clair.

« Plaie des Saxons, troupe perfide ».

Ibid. 208. 1 : Ef goreu rieu ry aned.

Er Arthur llary modur *lliwet*.

« C'est lui le meilleur roi, qui soit né depuis Arthur, généreux directeur de l'armée.

Ibid. 225. 1 :

Ys llawer blwydyn, yn *lliwed* o'r gwyr.

Pob goreu a golled.

« Depuis nombre d'années, dans le combat, des guerriers les meilleurs ont été perdus. »

238. 1 : Colofyn cad cadarn vleit *lliwet*.

« Colonne du combat, vigoureux loup de l'armée (au combat).

256. 1 : Hydyr glodryt gynnyt gyn vlaen *lliwed*.

« Hardi, glorieux conquérant, en tête du combat (cf. 241. 1).

Lliwedawr signifie, comme *lliwet*, PEINT, COLORÉ. Ces mots appliqués à des *guerriers* évoquent le souvenir du passage connu de César, *De bello Gall.* (V. 4) : *omnes vero se Britanni vitro inficiunt.*

Cette coutume a été signalée chez les Thraces, les Daces, les Germains. Elle est établie aussi chez divers peuples par des découvertes archéologiques même à l'époque préhistorique. Ce n'est plus évidemment qu'un souvenir. On pourrait à la rigueur, il est vrai, y voir une expression métaphorique : *lliwet*, action de colorer, rougir le sol par le sang. Cette image n'est pas inconnue en poésie galloise : *Lliwedawr*, les teinturiers[1] !

Il ne faut pas confondre ce mot avec un autre *lliwet* dérivé de *lliw* dans le sens de *grâce*, *éclat* (v. gallois *liu* gl. gratia), par exemple dans cet exemple :

Myv-Arch. 217. 1 : le poète souhaite d'aller :

Kan lleng egylyon kein *lliwed obeith* « avec la troupe des anges, bel espoir brillant. »

J. LOTH.

1. Il est possible aussi qu'il s'agisse d'armes, notamment de *boucliers* peints.

III

LA MUAD-CHLOCH DE FERDIAD ET LA LECH DE GRONW PEBYR.

Dans le *Táin bó Cuálgne*, Ferdiad en revêtant son armure pour aller au combat décisif contre Cuchulinn, place sur sa *fuath-broc* de cuir, une pierre qualifiée de *muad-chloch* (pierre d'honneur?) et par dessus une *fúath-broc* de fer[1] pour se protéger contre le *Gae bulga* de Cuchulinn. Mais c'est en vain : le javelot fantastique traverse la cuirasse, brise en trois morceaux la pierre de la taille d'une meule de moulin et s'enfonce dans son corps[2]. Une pierre plate (*llech*) joue un rôle analogue dans le *Mabinogi* de *Math ab Mathonnwy*[2]. Gronw Pebyr demande à Ilew *Ilawgyffes* comme une faveur de mettre entre lui et la lance qui doit le frapper, une pierre plate qui était sur le bord de l'étang (c'est-à-dire de la placer devant lui, sur sa poitrine). Le trait traverse la pierre et Gronw lui-même de part en part, si bien qu'il lui brise le dos. Cette pierre est encore, ajoute le *Mabinogi*, sur le bord de la rivière Cynfael en Ardudwy, et elle est percée d'un trou[3].

Y a-t-il un souvenir de ces pierres de défense, qui n'étaient sans doute primitivement que des *talismans*, dans les noms propres bretons, comme *Maen-uueten* (pour *Maen-uuethen*) qui combat avec la pierre, et *Maen-uuoret* qui défend avec la pierre, ou *l'homme à la pierre qui défend* ?

J. Loth.

1. *Tain-bó*, éd. Windisch, p. 535, vers 3727. M. Windisch traduit *fúath-bróc* d'abord par *Leibhose*, puis le *fúath-bróc* par *Panzer*. C'est probablement une sorte de justaucorps.
2. *Ibid.*, p. 565, v. 3946.
3. *Mabinogion*, éd. Rhys-Evans, p. 80-81.

SUR L'ÉTYMOLOGIE BRETONNE

(Suite.)

XCII. — *GOANAC, GONAGEIN*; *GUEC, GWEK.*

1. Le *Cathol.* donne *goanac* espérance, qui répond au gall. *govynag* f. confiance, cf. *gofynaig*, f. demande, cornique *govenek* désir, *govenec* demande, *Rev. Celt.*, VII, 312; XXIII, 274; *Gloss.*, 403. Le P. Grég. mentionne *goanacq* comme suranné; de même Troude, qui fait arbitrairement *goanak* du masc. M. du Rusquec a d'autres assertions arbitraires : « *goanak* sm. avenir; Zeuss cite le cambrique *guahaleth* primus » !

Le mot ne se trouve nulle part dans la littérature du moyen breton; l'idée est rendue par les expressions d'origine française *esper*, *esperance*, *sperancç*, *spi*, *spy*, ce qui paraissait donner partiellement raison à Brizeux, s'écriant dans l'*Élégie de la Bretagne* :

> O race des Bretons, vouée à la souffrance,
> Nous n'avions pas de mot pour dire l'espérance.

Cependant cet archaïque *goanac*, dont nous devons la connaissance au premier lexicographe breton, a laissé un descendant encore vivant aujourd'hui : c'est le verbe *gonagein* qui à l'île de Groix signifie croire, supposer, être persuadé. Ceci représente matériellement **goanaguiff*; mais il est possible qu'à l'époque du moy. bret. on ait dit **goanagaff*, le vannetais ayant beaucoup étendu le domaine de la terminaison *-ein*.

2. Selon M. Grammont, *Mélanges H. d'Arbois de Jubainville*, 84, les lexicographes bretons « se sont tous recopiés les uns les autres ». Ce grief ne saurait évidemment s'adresser au

plus ancien d'entre eux, le trécorois Jehan Lagadeuc, de Plougonven. Le même critique dit, p. 83, que tous les dictionnaires bretons « présentent côte à côte, souvent sans avertir le lecteur, des formes empruntées aux régions bretonnes les plus différentes et les plus éloignées les unes des autres ; tous, à côté des mots que l'auteur du dictionnaire a entendus lui-même, en fournissent d'autres qu'il a recueillis çà et là dans des ouvrages divers, imprimés ou manuscrits, anciens ou contemporains », de sorte qu'il n'y a chez aucun d'eux ni unité linguistique ni unité chronologique (p. 84). Je ne vois pas que ces reproches soient applicables à l'auteur du *Catholicon*. Il est bien probable qu'à cette époque un seul dialecte, celui de Vannes, était séparé des autres par d'importantes divergences ; or le vannetais est régulièrement absent de son œuvre ; cf. *Gloss.*, IX, X. Quant aux documents écrits, rien ne montre qu'il en ait utilisé aucun qui différât sensiblement de la langue de son temps.

On pourrait penser qu'il a connu *goanac* par un texte archaïque ; mais qu'est-ce qui le prouve, puisque la famille de ce mot n'est pas éteinte ; ou par une source vannetaise, le mot ayant dû rester plus longtemps qu'ailleurs dans cette région ; mais le vocabulaire des autres dialectes admettait alors des mots qui se sont, depuis, confinés dans le domaine de Vannes, comme *grez* temps, van. *gré* ; *az divout* à ton sujet, van. *a zyvout* au sujet de *Gloss.*, 190, 293, etc.

Le *Catholicon* ne paraît être sous la dépendance d'aucun document antérieur, et il est pour plusieurs mots modernes notre source unique en moy. breton, cf. *Notes d'étym.*, n° 80.

Ce n'est pas à dire qu'il soit complet, en ce qui concerne son domaine propre ; on en trouvera des preuves, *Gloss.*, IX, X et 296, à propos de *gnec*, nom certainement ancien de la vesce, du latin *vicia* (et non *vicium*). L'auteur le savait bien, d'ailleurs, puisqu'il demandait qu'on fît à son œuvre des corrections et additions, « postulans ut non bene dicta corrigant, defectus suppleant ». Ayant repris cette tâche, dans mon *Dictionnaire étymologique* et mon *Glossaire* du moyen breton, j'ai trouvé beaucoup plus à ajouter qu'à corriger à l'humble et utile labeur du fondateur de la lexicographie bretonne.

3. Le premier dictionnariste vannetais, P. de Châlons, n'est jamais tombé dans le défaut de confondre les dialectes et les époques, dans son recueil imprimé. A l'important manuscrit qui a été remanié après sa mort, il n'y a guère de critique à faire, à ce point de vue, que quelques omissions probables de la mention P. M., qui désigne le P. Maunoir.

Cillart de Kerampoul, qui a signé l'A***, est aussi un témoin très digne de foi, pour les parties populaires de sa langue. Il y a ajouté des emprunts français et des dérivations simplement possibles, sans le dissimuler de façon générale, mais aussi sans l'indiquer expressément chaque fois, ce qu'on peut regretter; cependant cette part personnelle qu'il a prise à la confection de son vocabulaire est de peu d'importance scientifique, et assez facile à reconnaître. Les documents écrits ne l'ont influencé que dans ses velléités d'archaïsme, qui sont rares, et qu'il distingue nettement du vannetais de son temps. Il a eu tort de s'en rapporter au P. Grégoire pour de prétendus mots d'ancien breton, s. v. *gué*, *macule*, *palais*, *perdrix*, *secourir*, *secours*, *terre*, voir *Études vannetaises* 27, 28 (III, § 5); *Gloss.*, XIII, XIV; et je crois que c'est tout.

Il a paru en 1904, chez Lafolye, un *Vocabulaire breton-français du dialecte de Vannes*, par A. Guillevic et P. Le Goff, dont la contre-partie est sous presse, et un *Dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes*, par E. Ernault, dont je donnerai prochainement un *Supplément*. La lexicographie bretonne ne s'est donc pas arrêtée au XIXe siècle, comme le ferait croire la bibliographie sommaire de M. Grammont, p. 83.

Le critique déclare, p. 84, que les lexicographes bretons « ont souvent pris de préférence à leurs devanciers les formes qui leur paraissaient bizarres et qui parfois ne devaient leur étrangeté qu'à ce qu'elles étaient fausses et n'avaient jamais existé ». Il ne lui reste qu'à préciser ses accusations, et à en prouver au moins une. Cf. mes *Causeries sur l'Étymologie*, p. 45-48.

XCIII. — *HIRIFF, HIRIUE, HINIHUË, HIZIHUË, PLOERIMAEL, PLOENYVEL, PLONIVEL, ADMIRAL, AMINAL; MIRAQL, MINAQL; DISREVEL, DISNEVEL; GUÏR-HÊVEL, GUINEVEL; SENÆCEIN, SENÆÇATT, SERENSAT, SENÆCE, SELÆSSÉ; BREUZAT, BRESA; BEZRET, VERED, VENED, VINÉD; GUERED, GUEREJOU; GUÉREDIC; GOUHEREFF, GOURHENËUÑ, GOURHENNEU, GOURHELIN, GOURHELÉN; MANDRAGOUN; RANCUN, RENCUN, RECUN, RUKUN.*

1. « Aujourd'hui » est en van. de 1631 *hiriff* (voir mes *Nouvelles Études vannetaises*, I, 1, 4), en 1693 *hiriue* (Loth, *Chrestom.*, 327, 329, 338); Châl. donne *hinihuë* et *hiriu*, *hiniu*, *hizihuë*, Châl. *ms* « *hiriu*, *hiniu* à Sarz. », l'A. *hirihuë*, *hinihuë*, MM. Guillevic et Le Goff *hiniù*, b. van. *hiriù*, *hiziù*; on lit *hiniw*, *Livr el lab.* 228, etc.

D'après l'explication adoptée plus haut (V, § 4), *hiniù* vient de *hiriù*, qui lui-même est pour *hiziù* = moy. bret. *hiziu*, *hizieu*, etc., gall. *heddyw*, cf. *Rev. Celt.*, XIV, 312. Ceci est admis aussi par M. Loth, *Rev. Celt.*, XXVI, 381, mais le changement d'*r* en *n* y est regardé comme produit par une voyelle nasale suivante, ce qui est inacceptable, à mon avis.

2. Parmi les arguments invoqués figure d'abord l'exemple de certains dialectes irlandais où *r* devient *n* « sous l'influence d'une voyelle précédente nasalisée : *cnumh*, vers, pour *cruimh* (gall. *pryf*, breton *prêv*) »; il faut lire « suivante » et « ver » au lieu de « précédente », « vers ». Une note renvoie, pour *r* devenant *n* après *d* ou *c* initial, à la grammaire d'O'Donovan, p. 37. Celui-ci ne donne comme exemples que *dnuis* pour *druis* adultère et *Ceann Cniadáin* pour *Ceann Criadain*; le changement phonétique en question doit donc être attribué à la consonne précédente plutôt qu'à une voyelle nasale qui manque deux fois sur trois. *Cr-* a pu encore devenir *cn-* par

imitation analogique du phénomène contraire, qui est plus fréquent : dans tout le nord de l'île, dit O'Donovan, p. 34, on prononce *croc* colline, *cro* noix, *crámh* os, pour *cnoc, cno, cnámh* (prononciation qui existe aussi en gaélique d'Ecosse, Mac Alpine, *A pronouncing gaelic dictionary*, 79, 80; cf. *Gloss.*, 347). A ne considérer que le dernier mot *cnámh*, on pourrait soutenir une thèse contraire à celle que suggère *cnumh*, et dire qu'une voyelle nasale fait changer *n* précédent en *r*.

O'Donovan cite, p. 137, une prononciation locale *Druim cliadh*, pour *Druim criadh*, qui montre une autre altération de *r* après *c*; mais il faut tenir compte de l'*r* de *Druim*, qui a pu produire une dissimilation.

3. M. Loth voit ensuite « un exemple très clair » de la même action phonétique dans le nom de lieu *Plonivel* près Quimper, en 1540 *Ploenyvel*, en 1368 *Ploerimael* : « il est sûr que *m* intervocalique était prononcé *v* avec *i* précédent nasal. Cette nasalisation s'est communiquée à *r* qui a évolué ainsi en *n* ». Je ne suis pas certain que le son *i* de *Ploenyvel* ait été nasal en 1540, et ne sais même s'il l'est aujourd'hui, fait qu'il eût été bon de verser au débat. Je n'ai d'ailleurs pas de grave objection de principe contre cette idée, la nasalisation paraissant avoir pénétré en breton avant 1540, du moins pour certaines voyelles; cf. *Notes d'étym.*, 111-121, 249, etc. (n°s 70, 124). Mais avant d'attribuer à cette nasale hypothétique le changement de l'*r* précédent en *n*, il faut voir si quelque autre élément du mot ne peut pas être mis en cause. Il y en a un qui, à cet égard, m'est plus que suspect; c'est l'*l* final. Car le fait dont on cherche l'explication existe, avec cette même circonstance d'un *l* suivant, et sans voyelle nasale, dans léon. *aminal*, van. *admiral* amiral; van. *minaql*, léon. *miraql* miracle; léon. *disnevel* et *disrevel* raconter, etc., *Gloss.*, 66, 154, 730; cf. *Notes d'étym.*, 139-141 (n° 74, § 5-7).

On a vu aussi plus haut, n° XXXI, une explication de *guinevel... ezae* loin qu'elle aille, par *guir-hêvel* vraisemblable; ceci n'est pas concluant dans la question, à cause de la variante *gwîr-hénvel*. Je n'ai pas trouvé d'exemple aussi ancien que *Ploenyvel*, sauf peut-être le bret. moy. et mod. *turzunell* tourterelle où l'on peut soupçonner l'influence du suffixe *-unel*, cf.

Rev. Celt., XIV, 320; mais dans *Ploenyvel* l'effet du second *l* était renforcé par le premier, circonstance qui se présente rarement. Hors du breton, j'ai signalé à Montbéliard *fenonche* = **fenoncle, furoncle*. Le roumain a changé *r* en *n* devant un autre *n* dans *cunună* couronne; cf. cette remarque de M. Passy, *Étude sur les changements phonétiques*, 148 : « ordinairement une consonne ne devient nasale que par assimilation ». Dans *aminal*, *Ploenyvel*, etc., c'est une sorte de dissimilation, *r* étant plus près de *l* que *n*. Cf. Grammont, *La dissimilation consonantique*, 181 : en indo-européen « *r* dissimilé par *r* devient *l* ou *n*, *l* dissimilé par *l* devient *n* »; Brugmann, *Grundriss*², I, 425, 426, 437, 851 : lat. vulgaire *cuntellus* couteau (de *cultellus*), d'où le bret. *contel*, Loth, *Mots lat.* 152, cf. ital. *coltello* et *cortello*; grec mod. φινοκαλία de φιλοκαλιά élégance, moy. haut all. *enelende* misérable, banni, de v. h. all. *elilenti*, etc., moy. bret. *nignelenn* et *lignelenn* ligneul, van. *neat* et *leal* loyal, probe, *Nomelec* = moy. br. *Locmellec*, etc., *Gloss.* 356; voir C, § 2.

Des deux traitements roumains *-nuchiu* et *-runchiu* du lat. *-nuclu-*, M. Meyer-Lübke conclut (*Gramm. des langues romanes*, t. I, p, 405 de la trad.) à l'existence de deux dialectes qui se sont mêlés : « l'un où toute *n* devenait *r* et l'autre où *n* protonique nasalisait la voyelle immédiatement suivante, mais passait elle-même ensuite à *n* ». Ce serait à peu près l'inverse de l'action phonétique admise par M. Loth pour l'irl. *cnumh* et le bret. *Ploenyvel*. Mais une telle généralisation semble hardie : la phonétique n'est pas seule en jeu, car le suffixe *-unc(u)l-* alterne avec *-uc(u)l-* dans plusieurs autres langues. Voir *Rev. Celt.*, XIV, 312-314. Les variantes roumaines *genuchiu* et *genunchiu* genou, *mânuchiu* et *mărunchiu* faisceau ne sont donc pas plus étonnantes qu'en français, inversement, *renoncule* et *g-renouille*, *carbuncle* et *es-carboucle*. Le changement d'*n* en *r* se montre indépendant de la nasalisation dans le roum. *feréstra* fenêtre; M. Meyer-Lübke cite aussi, p. 403, les dialectes vaudois et savoyard comme présentant le même fait. Ces langues se rencontrent ainsi avec le breton de Vannes.

4. Le haut van. *hiniù*, n'a pas, dit M. Loth, de consonne nasalisante, « mais *i* prononcé long a généralement une nasalisation plus ou moins forte en breton, dans bon nombre de

localités... Cette *i* nasale aura influencé *r* et amené ainsi sa transformation en *n* ». Cela suppose, entre *hiriù* et *hiniù*, deux formes **hirîù* et **hiriùù*. Je ne sais si elles existent : je n'ai entendu que *hiriù* avec deux *i* brefs, par exemple dans le van. de Stival; Bureau écrit *hirif* dans celui de Batz (presqu'île du Croisic). Je ne vois pas non plus d'exemple analogue, où *-iv* ait donné lieu en van. à une variante *-iùù* (cf. n° LXVIII). Quand on en aura trouvé, restera à en établir l'ancienneté ; et encore faudra-t-il se débarrasser méthodiquement d'autres faits, indiqués *Gloss.*, 66.

5. L'un est le van. *senæcein*, *senæçatt* « sérancer », *senæssad er hoarh* « regayer le chanvre » l'A., *senæssad el lin ér senæsse vrass enfin ér vihàn* « broisser le lin à la grosse, enfin à la fine, broisse » *senæssadurr* m. pl. *eu* « action de broisser », id., v. *pesseler* ; *senæssatt* « habiller du chanvre » id., *Suppl.*, le nettoyer (le chanvre) avec le séran, *En Est* 52 ; *seles, senes* f. regayoir pour le lin, du R. (qui compare « grec σέλας briller »). Il est curieux que l'*r* du fr. *sérancer* se montre seulement dans la forme qui a gardé l'*n* : *serensat*, tandis que les autres ont supprimé l'*n* français, et remplacé l'*r* par *n* ou par *l*. Il serait facile de tirer de là des conséquences phonétiques à perte de vue. Je soupçonne *serensat* d'être devenu **seresat* sous l'influence du franç. *braisser*, pesseler, qui a donné dans un autre dialecte *breuzat* id. Gr., Trd, et qui doit être plus ou moins parent de *bresa* froisser, fouler, cf. *Gloss.*, 81 ; *Études d'étym.*, 66 (n° XXX, § 2). Les deux idées voisines sont réunies dans ce vers du XIIIe siècle : « Conscience le point plus que serans ne broisse » (*Dict. général*, v. *séran*). Pour la question qui nous occupe, le témoignagne de *senæsse*, *selæsse*, *serensat* n'est pas concluant, on pourrait poser entre *serensat* et *senesat* un intermédiaire **seneñsat*.

6. Il n'y a pas la même ressource pour « *venet*, *ueret* à Sarz. » cimetière Ch. *ms*, *vêrraitt* ou *vénaitt* m. pl. *-aideu* l'A., *vainaid* m. *Suppl.*, v. *catacombes*, *béned*, *béred* f. Guillevic et Le Goff, à Stival *vinèd* m. = léon. et trec. *bered* f., moy. br. *bezret* id., gall. *beddrod* m. tombe, sépulcre, composé, selon M. Rhys, de *bez* tombe et de *-*rāt-*, v. irl. *ráith* rempart de terre, tumulus (*Urkelt. Spr.* 226, *Bezzenb. Beitr.*, XXIII, 52).

M. Loth pense, *Rev. Celt.*, VIII, 493, à tirer le haut van. *er venèd* d'un type **bevnèd* dont la finale serait complètement isolée. Il est plus simple de voir dans l'hésitation purement vannetaise entre *r* et *n* une conséquence du changement contraire d'*n* intervocalique en *r*, qui est aussi spécial au même dialecte, cf. plus haut, nº XI, § 1 ; *Notes d'étym.*, 139, 140 (nº 74, § 5).

Le léon. dit dans le même sens *guered*. Milin *ms* donne *gwered*, pl. *gwerejou* ; il cite *er guerejou* dans les cimetières du *Mis ar Verc'hes Vari*, par l'ab. Le Lez, 1854, p. 329 et ajoute : « Le peuple dit toujours *ar wered* au sing. et au plur. *ar gwerejou* et moi né de parents bretons à Saint-Pol-de-Léon je n'ai jamais entendu dire *ar verejou* ». Mais *ar wered* n'indique pas, en ce dialecte, une autre prononciation que *ar vered*, cf. *Études d'étym.*, XVII, § 1 ; quant à *ar verejou*, ce serait une forme mauvaise dans tous les cas, puisque l'on dit, par exemple, *ar bisier*, les bâtons (sing. *ar vaz*). J'ai regardé *guered* comme une déformation analogique de *beret* amenée par la mutation, *Gloss.* 431 ; *Notes d'étym.* 12 (nº 5, § 13). Milin *ms.* compare le franç. *guéret*, qui diffère par le genre et par le sens. Il a pu se faire une confusion entre *bezret* f. et **gueret* m., mot dont M. Loth a signalé (*Mélanges H. d'Arbois de Jubainville*, 225, 226) le diminutif dans *gueredic Sant Herve* nom d'un champ en Plouvorn, en comparant le gall. *gweryd* m. gazon ; endroit où quelqu'un est enterré, sépulture, anciennement *guerit* ; cornique *gueret*, *gweras*, *gwyrras*, sol, terre (*Gramm. Celt.*², 842). La racine semble la même que dans l'irl. *ferand*, *fearann* terre, champ, (enclos), *ferenn* ceinture, *fert*, *feart* tombe, sanscrit *vṛṇóti* il entoure, etc., voir *Urkelt. Spr.*, 271.

7. M. Loth ajoute en note, comme s'expliquant de même que *hiniù*, le bas van. *gourhenéùù* juillet, qui « dérive d'un moyen-breton *gour-hezreff* ». Je crois, comme je le disais *Rev. Celt.*, XVI, 190, que le van. *gourhenëuñ* Gr., *gourhenneu* Ch. *ms.* remonte à **gour-hereff*, variante de *gouhereff*, **gouhezreff* amenée par l'échange des préfixes *gour-* et *gou-* (*Rev. Morbihannaise*, IV, 37-42) ; l'*r* est devenu *n* comme dans *vened*, etc., et *l* dans *gourhelin* Châl., Gr., *gourhélin* l'A. (*gourhelén*, Guillevic-Le Goff), variante influencée par la finale de *méhéuin* juin.

M. Henry suppose à tort un composé de *gour-* et *hañ* été. Nous avons vu de même *n* et *l* remplacer *r*, dans *senæsse* et *selæsse*. Ce n'est pas la finale de **gourhereff*, c'est son premier *r* qui était une cause d'instabilité pour le second. Une circonstance semblable a eu le même effet dans le bret. *mandragoun* f. mandragore, Gr.; cf. roumain *mărăguna*, ital. *mandragola*. Voir le n° suiv.

8. M. Kœrting, *Lateinisch-rom. Wœrt.*², 7752, tire le franç. *rancune* du v. fr. *rancure*, ital. et prov. *rancura*, mais M. Ant. Thomas a montré que *rancune* a un suffixe *-une*. Le bret. n'a jamais *r* final : moy. bret. *rancun*, *rencun*, *recun* rancune, méchanceté, indignation; *pecun gant fortun rancunet* argent, fortune qui me fais horreur *Grand Myst. de Jésus*, 85; mod. *caffet rancun ouz an boïegou* (être dégoûté des mets) *Nomencl.*, 260; *recun*, *rèñcun*, van. *rancu*, *rancun* rancune Gr., « *Rencun*, selon M. Roussel, et l'usage de Léon et Cornwaille, est Horreur, frayeur, répugnance, aversion » Pel., « *rencun*, rancune » Rel *ms.*; en haut Trég. et Goello *rukun*, répugnance, dégoût. Pour le changement d'*a* en *e* dans *rencun*, *recun*, cf. *Gloss.*, 47; pour le premier *u* de *rukun*, *Rev. Celt.*, IV, 466, 467. Le haut trég. *diraňkoňn* grand mangeur, que j'ai comparé *Gloss.*, 560, peut être différent.

XCIV. — *GROA*; *GRA*; *GUEURE*, *EURE*; *GONN*, *ONN*; *GROUI*, *GRI*; *GRUYAT*, *GRIAT*, *DISGRIAT*; *GOUREM*; *ACIRIMINIOU*; *GRUECH*, *GREC'H*, *GROEC'H*; *NEZET*, *NADOEZ*; *NIFF*, *NIÑV*; *GREM*; *DREM*.

1. Les questions relatives au gall. *gwna* il fait, cornique *gwra* (mal imprimé *gwna*), bret. *groa*, *gra*; *gwni* couture (mal imp. *gwri*), corniq. *gwry*, bret. *groui*, *gri*, que M. Loth traite ensuite, *Rev. Celt.*, XXVI, 381, 382, mettent en cause la phonétique galloise. L'assimilation régressive d'une voyelle nasale sur un *r* précédent n'y semble pas mieux prouvée qu'en irlandais et en breton. La dissimilation de *r* en *n* sous l'influence

des sons *r* ou *l* étant, au contraire, un fait constant, je crois qu'on peut expliquer *gwneuthur* faire par **gwreuthur* et *gwnel* il fera par **gwrel*, avec le même *r* que dans *goreu* il fit = **ver-âge*; bret. moy. *gueure*, mod. *eure*, cf. *Rev. Celt.*, VI, 31, 32; *Ztschr. f. celt. Philol.*, II, 508. *Gwna* n'est conforme à la phonétique galloise dans aucune hypothèse. M. Henry propose, *Lexique*, 142, de le rattacher à *gwn* je sais « et par suite au lat. *gnâvus* », tout en admettant la contamination possible de plusieurs synonymes. On ne voit pas ce que *gwn* = bret. *gonn*, *onn*, peut avoir à faire ici; quant à *gnâvus*, il ne rend pas compte de l'*w* de *gwna* : il faudrait donc encore recourir à l'influence de **gwra* = bret. *groa*. M. Loth suppose que *gwna* a imité la 1re personne sing. *gwnaf* = **gwraf*, ce qui prête à deux difficultés : d'abord la provenance de *gwnaf* est loin d'être établie; et puis, pour avoir exercé tant de ravage sur un radical **gwra-*, c'est une forme bien isolée. Au contraire la prépondérance de *gwnel* s'explique par l'extension considérable prise par ce radical, qui a pénétré tous les temps, sauf l'infinitif, où *gwneuthur* peut, comme on l'a vu, s'expliquer directement.

2. Pour *gwni*, M. Loth suppose *a priori* une nasalisation partout disparue. Fût-elle prouvée ou probable, il serait permis de révoquer en doute son effet sur un *r* précédent. M. Henry, reprenant une idée de Pel., assimile ce radical à *gwna*; le v. bret. *gruiam* « je couds » serait originairement « je fais, je fabrique ». Ce passage de **ver-ag-*, **gwra-* à **ver-i-*, **gwri-* n'est pas sans difficulté phonétique : il n'y aurait de clair que l'identité du premier élément, par lui-même insignifiant. Le sens laisse aussi à désirer, quoiqu'en cousant on arrive à « confectionner ». On part d'ordinaire, pour exprimer ce genre de travail, de l'idée de « tordre, entrelacer »; cf. Schrader, *Reallexikon*, 788. Le moyen employé est l'action de piquer; ce qu'illustre bien le refrain de la fameuse « Chanson de la Chemise » : *stitch*! *stitch*! *stitch*!

La méconnaissance de ce fait a entraîné M. A. Le Braz dans un étrange quiproquo, *Cognomerus et sainte Tréfine*, p. 31 : « Le diable m'emporte si, ayant réussi à l'attraper, je ne plante (en elle) mon épée tout entière pour la découdre! » Le texte porte, *de griat*; sur quoi le traducteur remarque : « *Griat* signi-

fie « coudre » et c'est le contraire, *disgriat*, qu'il faut évidemment entendre ici ». Le sens réel est « piquer, percer, transpercer »; il se présente souvent dans les textes du moyen breton, comme on peut le voir, *Dict. étym.* v. *gruyat*. Le résultat de « coudre » est « attacher, fixer », d'où « clouer », cf. *Le Grand Mystère de Jésus*, 136 *b*, etc.; enfin « réparer une déchirure, un accroc ».

3. A côté de *gwni* le gall. a des formes qui peuvent avoir amené la dissimilation de l'*r* resté en cornique et en breton; ce sont surtout *gwniwr*, *gwniadwr* couturier, *gwniadur* dé. Il semble bien aussi avoir une forme avec l'ancien son conservé, c'est *gwrym* m. couture = bret. *gourem*. H. de la Villemarqué, *Poèmes Bret.*, compare au bret. *griat* le gall. *gwnio* et *gwrymio*, dérivé de ce *gwrym*. Il ajoute l'irl. *greamuig*, mais *greamuighthe* « piqué » est proprement « attaché », cf. v. irl. *greim, greimm* prise, force, dont le correspondant gall. est *grym* force; voir Macbain v. *greim*. L'irl. *frém, fréamh* racine, qui répondrait mieux pour la forme, laisse à désirer quant au sens; d'ailleurs il vient de **vrid-*, comme le moy. bret. *gruizyenn*, léon. *grisienn*, id.; cela eût donné également un *z* dans *gruyat*. Pel. dit que « quelques-uns de ce pays de Cornwaille disent *Grisiat*, coudre », ce qui l'entraîne à des rapprochements avec le gall. *crydd* cordonnier, etc. R[el] *ms* n'a que *griat* et *gria*; *grisiat* doit contenir un *s* pour *z* récent et analogique, cf. *Rev. Celt.*, V, 126, 127.

4. Pel. donne *courem* ou *gourem* « ourlet ou bordure cousuë, et relevée sur l'étoffe. M. Roussel l'écrit *Gourrem*, le dérivant de *Gorre*, dessus, au-dessus; ou de *Gor*, bord »; il compare le gall. *gwrym*, qu'il tire de *cwrr* bordure et *grym* force. Il renvoie de *gourem* à « *Courem*, dont on fait le singulier *Couremen*. » R[el] *ms* a « *Courem* ou *gourem*, ourlet ou bordure cousue, et relevée sur l'étoffe, sutura. Couture. *gouremma* ourler »; et « *gourem* ou *courem* ourlet... *gouremma*, *gouremmi*, border, coudre la bordure, *gouremmet* bordé, fait en bordure »; Grég. *gourem*, pl. *ou* ourlet, *gouremi*, *gouremenni* ourler; Le Gon. *gourem* m. pl. *ou*; *gourémi*, *gourémenni* v. a.; Trd. *gourem* m., *gouremi* v. a.; M. du R. *gourem* pl. *iou* puis *gourém* pl. *ou*; *gouremi* v. a. *gouremet* ourlé, contourné. Ces mots manquent

au van. Mil. *ms* a ajouté « (*kourem*) », ce qui semble pris à R[el] *ms*; l'auteur avait pu lui-même être influencé par l'étymologie de Pel. d'après le gall. *cwr*.

Milin *ms* a encore une décomposition de *gourem* en *gour-* et *rem* ou *remm* lien, mot inféré du plur. v. gallois *ruimmein*. En substituant à *gour-* le préfixe *gou-*, on aurait en effet une forme soutenable : v. br. **gno-rim* « petite attache », cf. *ac-i-riminiou* par les liens (*Gloss.*, 586).

M. du Rusq. a comparé le v. gall. *guorimbetic* gl. arguto, « très perçant, très fin » (Loth, *Vocab. v. br.*, 145) et le gall. *rhim* pointe (bord, angl. *rim*); rapprochement présenté aussi, avec doute, *Gloss.*, 284.

M. Henry dit que *gourem*, gall. *gwrym* suppose un celt. **wo-rem-no-* « épais par dessous », même racine que le gall. *rhef* fort et, probablement, que le grec πρέμνον souche, etc. Mais cela eût donné en bret. **goureffn*, **goureun*, et en gall. **gwrefn* : mieux vaudrait reprendre le *grym* de Pel.

Une dérivation de *gouri* est fort naturelle pour le sens : cf. l'angl. *seam* ourlet, de *sew* coudre. Quant à la forme, elle est régulière, si l'on admet soit un suffixe *-mm* de *-sm-*, soit une consonne disparue à la fin du radical *gouri*. Le v. bret. *gruiam* ne laisse guère supposer que *g*; la racine celtique serait *vrig-*. Il y en a une de cette forme dans le nom du ciron : moy. irl. *frigde*, gaél. *fride*, bret. moyen *gruech*, mod. *grec'h* pl. *grec'hend*, pl. gall. *gwraint*, cf. *Gloss.*, 286, 295; *grec'h*, pl. *grec'hent* ciron Maun., *grec'h* et « selon le Nouv. Diction. *Groec'h*, Ciron », pl. gall. *gwraint* « qui revient mieux à *Gourec'hent* pluriel irrégulier de *Grec'h* pour *Gourec'h*, pluriel régulier *Gourec'het* »; « *Gourgréc'hant*, Humeur, ou pus qui s'amasse, où sont les cirons. M. Roussel voulait que ce fût pour *Dourgrec'hant*... C'est... pour *Gorgrec'hant*... de *Gor*, tumeur apostumée; et de *Grec'hant*, plur. irrégulier de *Grec'h*, ciron » Pel.; « *greac'h*, *grec'h* pl. *gréchet*, ciron... *gourreac'h* » (avec un *g* empâté et probablement effacé entre les deux *r*) « ciron pl. *gourec'het* »; « *gourech*, *gourechet* ciron v : *grech* »; « *gourgrech*, humeur ou pus qui s'amasse où sont les cirons *gourgrechet* cirons » R[el] *ms*; *grec'h* pl. *grec'hend*, *grec'hed*; *gruec'h* pl. *ed*, van. *groëh* pl. *ed* ciron, *ur grech* un ciron Gr., *grec'h* m. pl. *ed*

Gon., *greh*, *groüeh* pl. *grehant*, *groüehant* Ch. *ms*. Sur les traitements de *g* intervocalique en breton, cf. *Gloss. moy. br.* aux mots *diloh* dégel, *yoh* amas, *trè* reflux. M. Zupitza a ajouté le gaulois latinisé *brigantes* chez Marcellus Empiricus : « (Oculi) vermiculos habeant aut brigantes, qui cilia arare et exulcerare solent » (Holder, 535), pour l'initiale cf. le roman *brûc*-bruyère de **vroicâ*, *Rev. Celt.*, VII, 315, 316, *Gloss.*, 85. M. Ceci a expliqué à tort ce *brigantes* par *fricantes*, cf. *Indogerm. Forschungen*, XIX, 111. M. Macbain compare à *fride*, etc., l'angl. *wriggle*, se tortiller, frétiller ».

Pour la liaison des sens, on peut remarquer l'association des idées « tordre, filer, coudre ». Le latin *nere* filer, tisser, est appliqué par Pline à des racines qui s'entrelacent : *radices inter se nentur* ; cf. bret. moy. *guez nezet* arbres tordus (par la foudre) Sainte Nonne 860, (*lin*) *nezet* lin filé 1613, *nadoez*, mod. *nadoz*, *nadoe*, aiguille, etc. (voir Schrader, *Reallexikon* 788) ; *niff* chagrin, mod. *niñv* pl. *ou* Gr., *niñv* m. Gon., trée. *niñv*, v. irl. *snim* id., proprement « entortillement, embarras », Henry, *Lexique*, 212, gaél. *sniomh* action de tordre, de filer, cf. grec νῆμα fil, trame.

5. Pel. a deux articles *grem* : l'un « Fente, latin *Rima*, dit M. Roussel. On le dit particulièrement des fentes d'un navire qui ont besoin d'être Calfatées » ; il sépare ce mot de *gourem*, ne voyant pas que « la fente et la suture ou couture soient la même chose », le rapproche du lat. *rima*, et l'assimile à l'autre *grem*, « chez les Ouvriers en bois, c'est la vive arête qui convient encore mieux à une fente de bois, qu'au bois scié ».

R[el] *ms* a d'abord en trois articles : « *grem*, fente. Rima, on le dit particulièrement des fentes d'un navire qui ont besoin d'être calfatées » ; « *grem* suture, couture » ; « *grem*, chez les ouvriers en bois c'est la vive arrête ».

Le Gon. a *grem* m. pl. *ou* fente, surtout d'un navire qui a besoin d'être calfaté ; il croit que « c'est peut-être le même que *gourem* ». Troude donne *grem* m. pl. *ou* fente à la carcasse d'un navire ; Mil. *ms* ajoute : « et aussi d'un mur de maçonnerie ».

Jal donne en bret. *grem* m. proprement fente. Couture, séparation entre deux bordages ; *grem a calafeter* couture de bordage. Il constate que le franç. *couture* a trois sens : 1° action de

coudre (des bandes de toile, etc.); 2° résultat obtenu par ce travail; 3° « par une extension de ce sens primitif, le travail du calfat, dont le but est de remplir le vide existant entre deux planches placées l'une à côté de l'autre, dans le bordage d'un navire, a été nommé Couture. Par une extension nouvelle, Couture a nommé l'intervalle entre les deux planches voisines. C'est évidemment un abus; mais l'abus a prévalu ». Il traduit ceci en angl. *seam of the planke*. C'est un indice suffisant de l'identité de *grem* fente avec *gourem* ourlet, ce qui ne fait pas difficulté au point de vue phonétique; l'intermédiaire était **groem*.

6. R[el] *ms* explique immédiatement après : « *grem* tranchant *grem ar gountel* le tranchant du couteau le fil *grem ar fals*, le fil de la faucille ». Ceci est une altération de *drem*, que le même *ms* donne aussi : « *Drem*, tranchant, *acies drem er goutel* le tranchant du couteau *Beza drem en he lagat* avoir la vue perçante et attentive *Beza dremet* avoir le regard perçant, malin, fier, vif *goal dremet* ou *zremet eo* il a un mauvais regard. *Dremmel* regarder fièrement et avec vivacité ». Cf. Pel. v. *drêm*; *Gloss.* 197. On peut voir, *ibid.* 190, 191, des exemples du changement de *dl* en *gl*.

Troude donne comme suranné *grem* m. tranchant d'un outil, qu'il a dû prendre à R[el] *ms*. Mil. *ms* ajoute (*grem*) « ou *grim* », puis : « Ce mot a le sens de fort, grand, et en même temps celui de faible, petit. Ces contrastes sont fréquents dans notre langue. *Grem* ou *grim* vigoureux, robuste *grimio* être vigoureux ». Ce sont là de pures conjectures étymologiques, cf. la page suivante où on lit : « *grinsen* s. f. pl. *ou* morceau, partie, parcelle. Les syllabes *grim* de *grimill* et *grin* de *grinsen* paraissent indiquer quelque chose de petit d'où peut-être le français *grimaud*... » Pour le sens contraire, il s'agit sans doute du gall. *grym* force, *grymio* rendre fort.

7. Après ces quatre articles, R[el] *ms* porte : « *gremill*, *grimill*, casse-pierre, perce-pierre... *gremier* au païs du Maine signifie, briser, écraser : *gremiller*, *egremiller*, rompre menu, gromeler, murmurer »; « *grymial* rixari, admurmurare » ; « *grem*, bruit, comme un corps qui se fend ou que l'on rompt et écrase ». En comparant avec l'art. *gremil* et *gromill* de Pel., on voit que les

mots *grymial* et *grem* n'auraient pas dû être mis à la ligne, et qu'ils n'appartiennent pas au breton, mais au gallois.

XCV. — *GALERN, GUALERN, GOALLARN, GOALERN, GOALORN, GOLERN ; GOLERNEIN ; NOSTERN ; CORNOVEC, CORNAOUEC, CORNAOUOC, CORNAUC, CORNOC ; CORNOFF ; KORN ; GWALEZ ; AEZEN ; GOARNISON, GARNISON.*

1. La *Grammatica Celt.*[2] 827 (cf. plus haut n° XCI, § 4) mentionne en breton moyen *auel gualern* « uent de septentrion », mod. *awel gwalarn*. En fait, le moy. br. avait *galern*, *gualern*, *gualernn*, et *goalarnn*, *goallarn* (*Rev. Celt.* XII, 413, 416; *Gloss.* 263).

Pel. donne *gwallarn* vent du nord-ouest, galerne ; *gwallarn-stern, gwalarn-stern* nord-nord-ouest, et dit que Roussel y voyait un composé de *gwall* mauvais et d'*arneu* « saison malsaine, orage ». R[el] *ms* porte « *gwalarn* vent de nord ouest, galerne » ; « *gwalarn nosteren* nord-nord-ouest » ; « *steren*, *gwalarn-steren* ou *nosteren* nord-nord-ouest » Ce *nosteren* doit être pour **nor-stern* étoile du nord, avec dissimilation, peut-être sous l'influence de *nos* nuit. Cf. « *nort*. Le côté du Septentrion. *Costes an anter-nos* ». R[el] *ms* ; *sterenn an nord*, *sterenn an hanter-nos* (et *steredenn an nord*) l'étoile du nord Gr. ; *nort* nord Pel., etc., *Rev. Celt.*, XII, 418 ; *tud an nord*, *an nordis*, *an nordidy*, les gens du nord ; *avel vis*, *avel vis-nord*, aquilon, vent de nord-nord-est Gr.

2. Grég. a *goalern*, *goalorn*, *avel goalern*, *avel voalorn* galerne, vent de galerne ; *goalorn*, *goalern* nord ouest, *goalorn sterenn* nord-nord-ouest, *nort-goalorn* nord-nord-ouest, *goalorn-cornau*[*c*] ouest-nord-ouest. J'ai admis la lecture textuelle *goalorn-cornau*, *Rev. Celt.*, XII, 415, en comparant le moy. bret. *mer-uent cornoff* « oest sur oest ». Mais *goalorn cornau* se trouve, dans la rose des vents donnée par Grég. au mot *boussole*, à la fin d'une ligne trop courte pour recevoir le *c* final, avec le point qui ne manque nulle part ailleurs. Il n'y a donc pas de

raison de voir ici une variante réelle du mot écrit dans le même tableau *cornauc* ouest, *mervent cornauc* ouest-surouest, et à l'article « ouest, vent d'Occident » *cornaucq*, *avel gornaucq*, *cornaouëcq*, van. *cornocq-isél*. La seconde édition porte *goalorn-cornauc* (correction plus autorisée que *nor-goalorn*, qu'elle donne au lieu de *nort-goalorn*). Le moy. br. *meruent cornoff* « oest sur oest » reste ainsi isolé ; le même texte a *cornovec* « oest » *goallarn gornaouec* « oest norest », dans le *Catholicon auel cornouec* « uent doccident », *Rev. Celt.*, XII, 413-415.

Y a-t-il là encore une abréviation purement graphique de **cornoffec*, variante de *cornovec* ? Ou faut-il penser au rapport de *guenouff* bouche à *guenouec* « gouliart », *Gloss.* 297, cf. *Notes d'étym.* 119 (n° 70, § 23) ? Il est possible aussi qu'il y ait une abréviation propre au langage des marins. Le traitement moderne de *cornovec*, *cornouec*, n'est pas lui-même régulier : on attendrait en van. **korneuek*, et non *kornok*. R[el] *ms* donne « *cornaouoc cornaouec*, ouest, un des quatre principaux aires de vente » (*sic*). Le Gon. dit que « né au Conquet, point le plus occidental de la Bretagne », il a toujours entendu dire *kornaouek-uc'hel* nord-ouest, et *kornaouek-izel* sud-ouest. M. du Rusquec traduit comme Troude *kornaouek-huel* vent du sud-est ; *kornaouek-izel* vent du sud-ouest ; il donne *avel ar gornaouek*, ouest, le vent du couchant. Jal, *Gloss. nautique*, donne *kornaouek* m. ouest, vent d'ouest ; *kornaouek kart a gwalern* (pron. *houalerne*) ouest-quart-nord-ouest ; *kornaouek kart a mervent* ouest-quart-sud-ouest. Voir *Rev. Celt.*, XII, 413-416. Pel. regarde *cornawec* comme signifiant proprement « celui qui a des cornes », d'un pluriel *cornau* « qui a été dit autrefois, et peut encore se dire régulièrement pour *kern* et *kerniel* » tandis que « *Cornoc* est celui qui a corne, cornu » ; il ajoute : « Je ne puis deviner ce qui a donné lieu à cette dénomination, si ce n'est que la partie Occidentale de Bretagne forme deux cornes ou pointes dont l'une est la Basse-Cornouaille, et l'autre le Bas-Léon ». En réalité le pluriel *cornau* (*kornaou*, *kornou*) n'est attesté nulle part en ce sens pour le breton ou le gallois, où l'on eût pu l'attendre également ; les formes *qernyou*, van. *qernëu*, gall. *cyrnau*, sont tout à fait différentes, voir *Ztschr. f. celt. Philol.* I, 237. Selon Le Gon. « la seule signification de *kornaouek* « indique qu'il ne peut s'en-

tendre d'un point cardinal, mais seulement de points intermédiaires. Il est composé du pl. *kornaou* ou *kornou* angles, coins, encoignures, et de la terminaison *ek*, indiquant situation ». Ce raisonnement ne peut prévaloir contre les témoignages anciens et modernes qui attribuent à *cornaouec* le sens d'ouest; le grammairien a tort aussi de regarder *-aou-* comme nécessairement pluriel. L'idée générale de Pel. est reprise avec une modification plus heureuse dans une note de Mil. *ms* sur *kornaouek* : « nom donné à ce vent parce qu'il vient de la pointe (*korn*) de la Bretagne Armorique (A. Thevenard). » Je crois ceci préférable à l'explication de M. Henry : « *kornaouek*... exactement « le cornant, le vent qui joue de la trompe; image poétique, qui rappelle le refrain de V. Hugo : « Le vent de la mer Souffle dans sa trompe ».

3. Le Gon. donne *gwalarn*, *gwalern* et *gwalorn*, « nord-ouest, suivant le P. Grégoire », et dit ne plus se souvenir de l'aire de vent que l'on désigne ainsi.

Jal a *gwalern* pron. *houàlern* m. nord-ouest, qu'il tire du franç. *galerne*; *gwalern kart a nort* nord-ouest quart nord; *gwalern kart kornaouek* nord-ouest quart ouest; *gwalern kornaouek* ouest-nord-ouest, *gwalern stéren* nord-nord-ouest; *nort kart a gwalern* nord quart nord-ouest.

On lit en cornouaillais, *Barzaz Breiz* 497 : *er c'holern* au nord; et p. 502 : *Bez fisianz va mignon*; *morblen goude gwalorn* « aie confiance, ami; après le vent du nord-ouest, la mer devient calme ». La version vannetaise du même cantique (Le départ de l'âme) porte : *Espéret*, *me mignon*, *que n'en dein de retorn* (espérez, mon ami, jusqu'à ce que je revienne), *Choége nehué*, Vannes, 1829. p. 53. Sur un exemple cornouaillais de *ar c'hoalorn* le nord, voir *Rev. Celt.* XII, 416.

4. Le Gon. voit dans *gwalarn*, *gwalern*, *gwalorn* des composés de *gwàll* mauvais, méchant avec *arné* orage; *kern* angles, coins, et *korn* id. au sing. Ces deux dernières explications sont phonétiquement inadmissibles; on pourrait seulement se demander si le changement accidentel de *ern* ou *arn* en *orn* n'a pas eu pour cause l'influence de la 3e syll. dans *goallarn gornaouec*, *goalorn-cornauc*; cf. tréc. *oskorn* os, *zodorn* samedi, de *askorn*, *sadorn*.

5. On trouve en van. *golerne*, *aüel golerne* vent de galerne, d'ouest Châl. ; « bise *aüel bis*' quelques-uns disent *aüel goalern*' mais je crois qu'*aüel goalern*' signifie le vent de galerne ou sud oüest » Ch. *ms* ; *golêrne* ouest, *golêrne-stirênn*, *golêrne-montable* nord-ouest l'A., *er holern ihuel* « le nord-est », *Rev. de Bret.* sept. 1890, p. 209, cf. *Rev. Celt.*, XII, 415, 416, *en ahuél golern* le vent d'ouest *Livr el labourer*, 12, *er holern* l'ouest, *Rev. Morbihannaise*, I, 90 ; *golern* f. nord-ouest, *golern ihuél* f. nord-nord-ouest *Vocab.* Guillevic et Le Goff (voir § 14). Ceci se rattache à *goalern*.

6. *Gwalern* « septentrional » est regardé comme dérivé d'un nom = gall. *gogledd* nord, *Etudes gramm. sur les langues celt.*, I, 14, 22, et *gwalarn* « vent du nord-ouest » décomposé avec doute en **val-arno-s*, ibid. 42 ; la première de ces étymologies est admise *Urkelt. Sprachsch.* 101 (*gwalern* de **guo-(c)lezn* = **vo-klijano-*). Mais **guoclezn* eût donné phonétiquement en moy. bret. **guaglezn*, plus tard **goaglen*.

7. M. Thurneysen, *Keltoromanisches* 61, ne voit pas comment le franç. *galerne*, ital. *galerno*, pourrait provenir du celtique. L'irl. mod. *gal* vapeur, fumée, est, dit-il, inconciliable avec le bret. *gwalarn*, *gwalern*, *gwalorn*, qui est d'origine obscure. Sa décomposition par Le Gonidec en *gwall* mauvais et *arned* (lisez *arneo*), *arne* orage, est une fantaisie étymologique. Quant à l'explication par un dérivé du nom répondant au gall. *gogledd*, elle serait possible, **vo-clid-erno-* donnant **goglezern*, **goelern*, **goalern*, *gwalern*, si *galerne* n'était trop ancien en roman pour provenir du breton moderne.

Ce **vo-clid-erno-*, mieux **vo-cliy-erno-*, ferait en effet en bret. moyen **goglezern*, mais les formes réelles sont tout autres. D'ailleurs, de là au type suivant **goelern*, il y a loin. L'auteur cite, pour la chute du *z*, *Rev. Celt.*, V, 127, où il n'y en a pas un seul exemple en léonais : ce dialecte disant *prezek* prêcher = cornouaillais *preek* (van. *prek*), on attendrait en léon. **goglezern*, cornou. **gogleern*.

8. M. du Rusquec a pensé au v. gall. *gnolleuni* le couchant, qui est moins éloigné phonétiquement, si on l'explique avec M. Loth, *Vocab. v. br.* 144, par **vo-lag-* : un dérivé en *-erno-* donnerait en bret. moy. **golaern*, **goalaern*, d'où se tireraient sans violence *goalern* et *golern*.

Pourtant ce *-lag-* est bien isolé ; on attendrait plutôt **goal(a)ouern*, d'après la famille voisine, gall. *gorllewin*, cornique *gorlewen* ouest, cf. *Rev. Celt.*, XII, 415, 416 (M. Eveillé, *Gloss. saintongeois*, compare le bret. *gwalarn* à ce mot gallois). Voir § 16.

9. J'ai regardé le franç. *galerne* comme l'origine des formes bretonnes de ce mot, ibid., 416, 417, en ajoutant que le changement de *galern* en *goalern* avait dû être facilité par le bret. *gwalez* vent du nord, et en général mauvais vent Pel., lequel paraît répondre au gall. *gogledd* nord. De même, *Gloss.* 263, j'ai supposé un mélange de *galern* et **goaglez*, donnant lieu, d'un côté à *goalern*, de l'autre à *gwalez*. Ce mot sera discuté plus loin (§ 13).

10. Enfin M. Henry, *Lexique*, 146, explique bret. *gwalarn*, etc. : « Empr. fr. *galerne*, lui-même peut-être d'origine celtique. — Loth ».

11. Le moy. bret. ne présente avec certitude que deux prononciations distinctes : *galern* et *goallarn*. La première, propre au Catholicon, y est écrite aussi *gualern* et *gualernn* ; mais dans ce document *gua-* n'alterne pas avec *goa-*, tandis que la graphie *gua-* pour *ga-* se trouve dans divers textes du moy. bret. : *guallaf* je peux, Sainte Nonne, 509 ; *gualler* on peut, *Mirouer* f. 7 ; *guant* avec Sainte Catherine, 5 (*guarr* jambe, *Nouelou* 220).

12. Des deux intermédiaires possibles **galarn* et *goalern*, le second existe en bret. moderne, l'autre dans divers parlers romans : berrichon *galarne* vent du nord-ouest, tourangeau *galarne* vent d'ouest, *galarnée* pluie amenée par ce vent (de Chambure, *Gloss. du Morvan*) ; *galarne*, *galerne* vent du N.-O. Favre, *Gloss. du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis* ; vendômois *galerne*, prononcé *galarn* id., *galerneau* pron. *galargnio* giboulée froide de mars, venant par le vent du N.-O , Martellière ; cf. dans la Brie *galarme* vent d'O., *galarmiaux* les nuages qu'il apporte, Littré. Il est donc très possible que le second *a* de *goalarn* vienne d'une forme romane *galarne*.

13. L'alternance *ga-* et *goa-* n'est phonétiquement régulière que dans des mots d'origine française, comme moy. br. *goarnison* « garnissance », *garnison* garnison (ital. *guarnizione*, *guar-*

nigione, racine germanique *warn-*). Elle s'est quelquefois étendue par analogie à d'autres cas, cf. *Rev. Celt.*, XII, 416, 417.

Le mot dont j'ai soupçonné une influence sur *galern*, est ainsi expliqué par Pel. : « *Gwalez*, selon que me l'a appris M. Roussel, est le vent de Nord, ou en général mauvais vent; et il le compose de *Gwall*, mauvais, et de *Eaz*, ou *Aez*, vapeur, exhalaison. Mais le vent de Nord n'est pas mal sain, et même il chasse le mauvais air. Ce mot est plus naturellement le simple dérivé de *Gwall*, mauvais, et signifieroit malignité, ce qui ne conviendroit qu'en général aux vents nuisibles, selon les différens climats. On écriroit donc mieux *Gwallez* ». R[el] *ms* n'a rien de semblable, ni Grég., ni Le Gon. Troude donne comme suranné *goales*, *gwalez* adj. mauvais, incommode, parlant du vent, qu'il décompose en *goall* mauvais, mal, *ez*, *es*, *aez* aisé, commode, et cite le nom de famille *Goales*, écrit en franç. *Goalès* (de là sans doute l'art. « *Goalés* adj : Méchant, mauvais; *gwall* mauvais, *éaz ez* aisé, nom de famille assez commun » du R.). Mil. *ms* ajoute : « *aez*, *aezen*. C'est l'air ou le vent. *Goal-aez*, *-ez*, exprime l'idée de mauvais vent. Nom de lieu *Ker-aez* et *Goales* (Ile de Batz) ». Pel. a un article « *Aez* monosyll. En Léon *Eaz*, vapeur chaude, exhalaison, petit vent doux et agréable. Sing. *Aezen*. Diminutif *Aezennic* » ; il compare le grec αἴζητόν et l'hébreu *aid*. Je ne sais si cet *aez* existe autrement que dans les dérivés *aezen*, *aezennik*, cf. *Gloss.* 19 ; il se peut que *gwalez* en soit un composé, forgé pour rendre compte de l'étymologie d'un nom de lieu. En tout cas, l'absence de variante en un autre dialecte nous empêche de savoir si le *z* de *gwalez* représente un plus ancien son *s*, *dh* ou *th*.

14. Ce n'est pas seulement en breton que le sens du mot que nous étudions est variable. M. de Chambure remarque dans son *Gloss. du Morvan* : « Le vent de galerne est chez nous le vent d'ouest, le vent de la pluie. Le *Dict. de l'Acad.* avance que le galerne souffle du nord-ouest. Ailleurs le vent de galerne, qu'on prononce aussi à tort galarme, est tantôt celui du nord et tantôt celui de l'est. » Fouilloux (cité dans le dict. de La Curne de Sainte-Palaye, éd. Favre), dit : « Il y a deux manières de vents que nous appellons galerne et hautain, autrement nommés vents de nord et de midy ». M. Thibault donne,

Gloss. du pays blaisois, galerne f. l'ouest et l'ouest-nord-ouest; la *haute-galerne*, le nord-ouest, la *basse-galerne*, le sud-ouest (cf. § 5); *galernée* bourrasque venant de la galerne; le comte de Montesson pour le Haut-Maine *galerne* région de l'ouest; vent de *haute galerne*, vent du N.-O.; vent de *basse galerne*, vent du S.-O.; M. Dottin pour le Bas-Maine *galern* galerne, nord-ouest.

Jal donne en espagnol *galerno* vent du nord-est, en esp. et portugais *galerno*, anciennement *gallerno* calme, doux, facile, en parlant du vent, port. *nornoroeste gallerno* N.-N.-O. calme, doux, qu'il tire du grec γαλερός serein, calme.

M. Cuesta traduit l'esp. *galerna* « un vent d'été qui souffle subitement entre le nord et l'ouest » (il le tire du celtique, bret. *gwalarn*, et y voit le même radical que dans l'angl. *gale*, et le sanscrit *djala* froid; cf. le § suivant).

Le van. *é ma é golern* s'emploie familièrement pour « il est en colère », ce qui rappelle le franç. *tempêter*. *Golernein* veut dire aussi « prendre un mauvais pli »; on peut comparer « avoir les yeux en galerne, c'est-à-dire l'un à droite et l'autre à gauche » (Ch. Ménière, *Glossaire angevin*, dans les *Mémoires de la Soc. Académique* de Maine-et-Loire, 1881).

15. Le *Dict. étym.* de Ménage, Paris, 1750, cite pour *galerne* « vent de septentrion, qui fait geler les vignes », l'explication de Parfait par le lat. *gelare*, d'où serait venu **gelarina* (*aura*), et ajoute : « Nous avons un vent de septentrion que nous appellons *vent d'Ecosse*, parce qu'il vient du côté de l'Ecosse : ce qui me fait croire que le vent de Galerne, qui vient du côté de la Principauté de Galles, a été ainsi appellé de *Wallia*, *Gallia*, *Galiarna*, *Galierne*, *Galerne* : en sous-entendant *aura* ». Il vaudrait mieux partir de **guall-erna*, cf. franç. *gall-ois*; ainsi rectifiée, cette ancienne explication si peu connue est aussi plausible qu'aucune de celles qui l'ont suivie.

Diez suppose une racine celtique avec dérivation provençale, cette langue ayant plusieurs mots en *-erna* pour rendre des idées analogues, comme *bolerna* tempête, etc.; cf. § 7. Il compare l'angl. *gale* vent frais; de même Scheler, 3e éd.; Littré, etc.; le *Dict. général* ajoute un « peut-être ». Le dict. anglais de M. Murray regarde comme obscures l'origine de *gale*, et

celle de *galern* galerne qu'on trouve au xve siècle. M. Kœrting, 2e éd. 4119 cite l'étymologie celtique de Diez et sa réfutation par M. Thurneysen, en ajoutant qu'il ne se présente pas d'autre explication.

16. Le bas lat. *galerna* est employé avec la première syllabe longue, ce qui pourrait être un indice de **gallerna*, dans le vers cité par Pel. : *Væ tibi Galerna, per quem* (lisez *quam*) *fit clausa taberna*.

Il y a une variante *galaverna*, « magna Galaverna, quod desiccavit arbres, ficus, olivas (paraît signifier roux-vents, venti notii versatiles, vel *Vent de galerne*) », du Cange éd. 1844. Ceci pourrait fournir une explication du bret. *goalern* par métathèse de **galaouern*, **galoern*? Mais il est plus probable que *galaverna* est tout différent de *galerna*, et a été pris au même sens par confusion; voir n° XCVII, § 3.

17. Dans l'hypothèse où l'alternance des initiales *ga-* et *goa-* ne serait pas justifiée par l'origine du mot, il y a place évidemment à une explication de la seconde forme par l'influence analogique de *goall*, épithète naturelle de *galern*; on peut aussi regarder ce phénomène comme facilité par une étymologie populaire du franç. *galernée*, **galarnée* d'après *goall-arne* grand orage.

XCVI. — *ARNEU, ARNEO, ARNE, HARNAN, ARNEUËT, HARNEUET, ARNAOUET, HARNAṄVET, HARNAṄVIṄ*

L'existence de ce mot *arne* en breton moyen n'est pas attestée; je la crois probable, bien qu'il ne me semble parent ni du gall. *arnwyf* vigueur, esprit, *ernwy* vivacité (*Rev. Celt.* I, 95), ni du sanscrit *arṇavá-* rivière comme le conjecture M. Henry, *Lexique* 17 (cf. *Revue critique*, 17 sept. 1900, p. 219, 220).

La traduction anglaise du P. Maunoir, *Archæologia Britannica* 199, porte : « *Arneu pe arneuzi a ra*, It stifles » ; je n'ai pas pris de note sur le texte.

Pel. donne *arneu*, *arne*, *arnef* temps d'orage, de tonnerre ;

ur-bar-arneu « une courte durée d'un tel tems, ou une ondée de pluye de tems d'orage » ; il y cherche à tort un composé de *ar* sur, *an* le, *dévi* brûler, ou un correspondant du gall. *ernyw* (*erniwed* dommage).

Grég. a *arneu*, van. *barad harnan* orage, chaleur d'orage ; *arneu* orage, trouble, désordres; *arneuüs*, van. *harnanus* orageux, plein d'orage, sujet aux orages, *amser arneuüs* « tems orageux, chaleur d'orage, qui menace de tonnerre, etc. » ; *aman arneuët* « beurre échauffé et sans liaison » ; Le Gon. *arné*, *arnéô*, *arnev* m., van. *arnan* ou *arnañ*, orage, temps d'orage, de tonnerre, chaleur d'orage, *arnéuz*, van. *arnanuz* ou *arnañuz*, orageux, qui produit des orages, sujet aux orages ; Troude *arne*, *arneo*, *arnev* m. orage, chaleur d'orage, van. *arnañ* m. orage ; *arneuet* (beurre) échauffé ou ranci par suite de temps orageux (rance, *Dict. franç.-bret.* ; au mot « échauffé » *arnouet* est une faute d'impression, corrigée par J. Moal, *Suppl.* 45, 228) ; *arneuz* (*arne-uz*), van. *arnañuz* orageux ; M. du Rusq. *arné*, *arneu* m. pl. *arnéou*, *arneuviou* (*arnéiou* au mot « tempétueux »), dans le second dict. orage (comparé au v. br. *air* carnage) ; *arneuet* échauffé, gâté ; *arnéviuz*, puis *arnéuz*, *arnévuz*, orageux ; *arnévi* v. a. « consommer, faire de l'orage ».

On lit dans une poésie de Le Floc'h *arneo* orages ; dans *Fanch Kos* : *avelion arneuek* vents orageux ; dans l'ancien *Feiz ha Breiz*, p. 128 (j'ai omis de noter l'année) *amzer arneuok* temps orageux.

En van. on trouve : « *barat harnan*, orage, tempête, à Sarzeau », *harnan a dro* tourbillon Châl., *harnan glaü* ondée, *arhunennet* (lire *harneuennet*?) rance Ch. *ms*, *barrad harnan* orage l'A. ; *harneuet guet en tuemdér* fatigué, énervé par la chaleur, *Imitation... J.-C.* 296.

J'ai cité encore deux formes trécoroises dans ma brochure *De l'urgence*, 9 : *harnañvet* à Lanvollon froissé, chiffonné, en parlant d'un habit, etc., et *arnaouet meurbet* harassé de fatigue, *Gwerziou Breiz-Izel*, I, 272 ; ce dernier n'a qu'un faux air de ressemblance avec *darnaouet* lassé, ennuyé Maun., *Gloss.* 145. Il faut ajouter en haut Trég. *harnañvet* linge piqué, qui a des taches noires, quand on l'a laissé trop longtemps mouillé ; *harnañviñ 'rei dë dilhat*, *ma lézes 'ne gleb kei-se* ton linge va se

piquer, si tu le laisses mouillé si longtemps (Trévérec).

Ces mots sont, je crois, inséparables du rouchi *arnu, rénu* (temps) fade, orageux; dans le Pas-de-Calais *arnuĉy* fermenté, aigri sous l'influence d'une température orageuse, *Gloss.* 441, dont l'origine m'est d'ailleurs inconnue. J'ignore aussi si l'on doit joindre à cette famille le savoyard *arni* vent violent qui entasse la neige (dict. de Constantin et Désormaux).

XCVII. — *GARGANTUAS, GARGANTURAS, GARGANTUEL, GUERGAM-TUALE, GARGAMTUAL, GARGOMTUAL, GARGADENN, GOULIFIAS, QUILLEUARDON, QILHEVARDOUN, KILHEVARDEN, GOURHAMBL, LOUFREZ, LAFFRANT, LANDREANT, GALIBOD.*

1. Le nom de Gargantua est en bret. *Gargantuas* et s'applique, tantôt au fameux géant, tantôt à un grand mangeur; Le Men, *Rev. Celt.*, I, 418; Sauvé, *Proverbes* 927, 928. Grég. écrit de même, au mot *gosier*. Le Men a eu tort de dire que les Bretons le nomment toujours ainsi : Sauvé donne pour le Finistère *Gargantuas*, quelquefois *Garganturas* (P. Sébillot, *Gargantua dans les traditions populaires*, Paris, 1883, p. 118, 119); on dit en Tréguier *Gargamtual, Gargomtual*, et on trouve en van. *Gargantuel*, Ch. *ms*, v. *œuvre*; *Guergam-tuale* l'A., v. *gosier*.

La forme *Gargantuas* se montre aussi dans la chronique française, qui s'imprimait encore au commencement du XIXe siècle (Sébillot, p. XII); cette finale rappelle *Goulifias*, autre épithète bretonne des gens qui mangent beaucoup (Le Men), cf. *Rev. Celt.*, IV, 147.

Les variantes romanes citées par M. Sébillot ne présentent pas la même terminaison ; l'*s* ne doit pas se prononcer dans le bourguignon *Gargantuais* qui remplace quelquefois *Gargantia* (p. 228).

L'*r* de *Garganturas* manque aussi par ailleurs ; remarquons pourtant en haut breton *Grand-Tuart*, *Le Grand-Tuart* à côté de *Grand-Tua*, *Grantua* (p. 1, 2, 79 81) ; « il était né en Bre-

tagne ; son père se nommait Gargant et sa mère Tua, c'est pour cela qu'on l'appela Gargantua » (p. 75, 76).

La seule autre consonne finale, qu'on rencontre en dehors du breton, est *n* : en Guyenne et en Provence *Gargantuan*, Sébillot 284, 301, marseillais *Gargantuan*, *Gargantian* Mistral, angoumois *Gargountoun* Séb., 189, cf. espagnol *garganton* glouton.

L'*l* des formes trécoroise et vannetaise pourrait venir d'un *r* (cf. *Grand-Tuart*) ; mais il y a eu assimilation populaire au nom de saint *Tual* (Tugdual) ; la graphie de l'A. suppose cette décomposition. *Guergam* rappelle le nom de Gran-Champ près de Vannes, que l'A. écrit *Gær-Gamp* (s. v. *Chartreuse*). En Tréguier *Gargam* semble s'être modelé sur le nom de famille *Gargam* = jambe torse. Lorsqu'un M. Gargam porte ce prénom, on ne manque pas d'en faire un *cognomen*, et de dire Gargam Tual.

M. Sébillot a réuni les formes diverses du nom de Gargantua, p. 325, 326, et en recherche l'origine, p. XI-XIV. Il dit, p. 129 : « D'après le dictionnaire d'Ogée, la partie sud de l'île aux Moines se nomme Gurgantelec, nom qu'il est intéressant de comparer avec celui de Gargantua ». Le dict. topographique du Morbihan par Rosenzweig ne parle pas de *Gurgantelec* ; il donne *La Gourgandaie*, nom d'une ferme.

2. *Goulifias* est de la même famille romane que le haut-breton de Saint-Brieuc *goulipiâ* ; Bas-Maine *goulipya*, *goulipat*, *goulifar*, *goulifr* id., *goulifyé* avaler, *goulifré* manger avec gourmandise, *goulipaodé* manger gloutonnement, malproprement, Dott. ; poitevin *goulipate*, *goulupate*, *goulufria* personne qui mange par gourmandise, Lalanne; gascon et languedocien *goulifard*, béarnais *goulifaut* Mistral, angevin *goulipart* Ménière, ailleurs *goulapias*, piémontais *galupass* (N. du Puitspelu, *Dict. étym. du patois lyonnais* 181, 182), normand de la vallée d'Yères *gouliafre*, *goulafre* Delboulle, verduno-chalonnais *gouillafre* Fertiault, béarn. *gouafre*, *goulufre*, langued. *golhafre*, *goulèfre*, *gulèfre* Mistr., genevois *gouliafe* Littré, faubourien de Paris *goulafe*, Chevaldin, *Les jargons de la farce de Pathelin*, 368, etc.

On pense naturellement au mot *goule*, gueule, d'où *goulu* ;

l'ital. *guluppone* a été expliqué par une combinaison des familles de *gula* et de *lupus*, cf. Kœrting[2], 4394; mais il a dû y avoir une foule de croisements de mots originairement distincts. N. du Puitspelu part du grec κόλπος, d'où *golfe*, *gouffre*, *goinfre*, lyon. *gaffre* (un prodigue, un mange-tout), etc.

3. Le rouergat *guloferno*, *galaferno* goinfre est comparé par M. Mistral à *gouliafre*, langued. *galafre*, *golhafre*, etc.; au mot des Alpes *galaverno* f. gosier (lui-même rapproché de *goulo* gueule et *caverno* caverne) et à *Oulouferno* Holopherne. Nous avons parlé plus haut (XCV, § 16) du bas lat. *galaverna* vent de galerne. M. Mistral cite en haut italien *galaverne* bruine. Je ne sais quel rapport il y a entre ces mots et le franç. et provençal ancien *galaverne*, *galeverne* f., catalan *galaverna*, espagnol *galaberna*, que Jal tire de l'ital. *calaverna* ou *galaverna*, et qu'il définit « jumelle de bois appliquée au giron de la rame d'une galère pour le défendre contre le frottement et le renforcer », ce qui, pour l'idée et pour la terminaison, rappelle *baderne* (n° XC).

4. M. Mistral traduit : *galavard*, *galabard*, lang., *garavard*, *garuard*, *garuas*, *gouriard*, *gouliard* (alp.), *goulavard*, *goulifard*, *galhoufard*, *gaioufard* (gasc., lang.), *goulifaut* (béarn.), s. et adj. : vorace, goinfre, goulu ; truand, fainéant, paresseux ; boudin, en Gascogne ; un *galavard*, un boudin farci ; *lou galavard* le cochon. D'autre part, N. du Puitspelu a le lyonnais *guillorda* (*ghilhôrda*), *guillarda*, f. truie qui a porté, d'après Cochard, « mais en réalité truie vieille qui ne porte plus » et « femme de mauvaise vie » (pour lequel il a des rapprochements inconcialiables entre eux : all. *Geilen*, gall. *caill*, lat. *coleus*, angl. *to geld*, irl. *cailleadh*). Une combinaison des deux mots de sens voisins *galavard* et *guillorda* peut se trouver dans le v. fr. *guilleverdon* m. surnom donné à des gentilshommes qui changèrent de parti en 1562 (avec variantes *guillebardeau*, *guillebandier*, *guillebedain*) ; cf. encore v. fr. *galvardine*, *qualvardine*, *qualverdine*, *galeverdine*, *calvardine* f. « sorte de vêtement de dessous qui semble pouvoir être comparé à ce que nous nommons aujourd'hui caban » God., et *guillardine* id. au *Complément*. Cela rappelle bien le moy. bret. *quilleuardou*, *quileuardou* mod. *qilhevardoun* « du porc frais, et non encore salé » ; « chair

de jeune porc non encore sallé » ; *qilhevardon* « des côtelettes de cochon » Gr., *kilévardon* (par *l* mouillé) m. du porc frais, de la chair de cochon non salée Gon., *killevardon* (*ll* mouillé) m. côtelettes de porc frais ; porc frais en général Trd, « ragoût fait de viande de porc ; *ober en tamm killevardon* faire une ratatouille », ailleurs « *taol ar chillevardonn* la table du festin (Combeau), *ober killevardon* » (faire festin), Mil. *ms* ; *kilhevardon* m. porc frais, en côtelette du R., tréc. *kilhevarden* salope.

J'ai rapproché, au *Dict. étym.*, *quillenardon* du cornique *culurionein* gl. viscus ; la *Grammatica celtica*, 2e éd. 1066 compare le gall. *coluddyn* pl. *coluddion*, et dit qu'on peut lire *culurionem* ; il vaut mieux corriger en *culurionen*, singulatif de *kylyrion* entrailles Lhuyd 175[1] (cf. Jago, *An english - cornish dict.*, 21). Le mot breton en est loin pour le sens et pour la forme.

M. du Rusquec voit dans *killevardon* : *kill* os de la jambe, *war* sur, *don, doun* profond ; ce qui n'a aucune chance de tomber juste. Je doute même qu'il y ait un renseignement exact dans son article *kill* m. pl. *ou* os de la jambe, du bras, mot présenté comme distinct de *kill* quille à jouer.

M. Henry cite en moyen bret. une forme *quillevarden* qui serait aussi une injure : ce sont deux réminiscences inexactes de mon *Dict. étym.* Il conjecture que *kilhevardon* est composé de *kik* viande et *Leeuwarden*, nom d'un port de la mer du Nord « parce que les marins, après avoir longtemps vécu de salaison, étaient heureux, en prenant terre, de s'y ruer en cuisine et d'y manger de la chair fraîche ». Cette étymologie, qu'il qualifie lui-même de « bizarre », lui semble du moins irréprochable au point de vue phonétique, le *k* final ayant dû disparaître comme dans *drou-livet* pâle, et l'initiale frisonne du nom de ville étant *l* + *y*, « qui a sonné aux oreilles bretonnes exactement comme un *l* mouillé ». Il faut remarquer pourtant que la variante *drouk-livet* existe encore ; que la chute de *k* dans le premier mot n'est pas attestée avant la fin du XVIIe siècle (*Droulazet* et *Drouclazet* « mal tué », *Gloss.*, 198), et que la finale de *kik* ne

1. Les synonymes bretons sont bien mal traités : *Plustripou* est une bévue suggérée par quelque note portant « plu[riel] *stripou* », *kourailou* devrait être *kouraillou*, *budhellu* est une mauvaise transcription de *bouzellou* qui le suit.

tombe jamais devant *l* : *kik lard* du gras, *kik lé* du veau. Enfin peut-on être assuré du traitement phonétique de *k* + *ly*- ou *lh*-, tant qu'on n'en aura pas sous la main un exemple prouvé ?

5. La forme des Alpes *gouliard* a une variante *gouriard*, comme on l'a vu § 4. Faut-il expliquer le van. *gourhamble* avide, goulu Châl., *gourhambl'* avide, vorace Ch. *ms*, *gourhamble* pl. *ett* avide, *gourhamble* goulu, gourmand l'A., un glouton *Suppl.*, *gourhambl* pl. *ed* avide, goulu Gr. comme venant par dissimilation de **goulhambl* ?

M. Loth, *Mots lat.* 132, se demande si ce mot est composé de **ambl*, gall. *aml*, lat. *amplus* ; dans son éd. de Châl., il donne : « *gourhamble*..., [cf. gall. *gor-aml* ? surabondant] ». Le mot *añp* existe en tréc., par exemple dans l'expression *añpoc'h 'wit mañkoc'h* (mets en) plus que moins ; il peut venir du français *ample*. Le sens n'est guère favorable à une décomposition de *gourhambl* en **gour ampl* : j'aimerais mieux poser à l'origine un sobriquet *goule-ample*, comme « grand-gosier », le *Grand-gouzier* de Rabelais, que Grég. traduit *Ar c'hourlanchenn vras*, et l'A. *Frang-à-oug* ; cf. *Gloss.* 356. Remarquons que *gourhambl* est isolé en van. par sa terminaison et par l'absence de dérivés. Mais, dans les deux cas, l'*h* fait difficulté : on attendrait au moins une variante **gourambl*.

Le nom de la mère de Gargantua, *Gargamelle*, suggère une autre hypothèse. Ces deux noms se rattachent à un radical *garg*- d'où aussi *gargate*, bret. *gargadenn* gosier, ital. *gargatta*, *gargozza*, *gorgozza*, etc., dont la première syllabe est aussi *gourg*-, cf. N. du Puitspelu 182, Kœrting², 4169, ce qui tient en partie à l'onomatopée ; voir *Notes d'étym.* 180-185 (nos 88, 89). On trouve en limousin *gargamello*, *garganello*, rouergat *gargamialo* gorge, larynx, gosier, goinfre ; en languedocien *gargamèn*, *gargamèl* id. Mistr., *gourganet* id., *gourgaud* gourmand Martell., portug. *gorgomilos*, lyon. *gargamella*, *gargagnolle*, toulousain *gargailhol* gosier, N. du P. 185, 457, poitevin *garganae*, *garganate*, *gargasi*, etc. gosier, gorge Lal., saint-polois *gargwañn* id. Edm., vendômois *gourganne*, entrée du gosier, etc. **Gourgamel* ne serait donc pas sans analogie. Le changement du second *g* en *h* est admissible aussi en van., ce dialecte ayant dû prendre *gour*- pour le préfixe (= gall. *gor*-). Celui-ci adoucit l'initiale sui-

vante, mais le van. n'observe pas toujours l'adoucissement du *g*, de sorte que **gour-gamel* pouvait être regardé comme une variante moins régulière de **gour-hamel*. Enfin la chute de l'*e*, si surprenante qu'elle soit dans un dialecte qui accentue la syllabe finale, ne serait pas non plus un fait isolé. C'est ainsi que le moy. bret. *guenngoloff* septembre est devenu en van. *gunol* automne (par l'intermédiaire de *guënhole*, dont l'*h* est moins justifiable que celui de *gourhambl*), cf. *Gloss.* 299; *Rev. Celt.*, XIV, 224, 225; *Notes d'étym.* 117 (n° 70, § 18). Un autre caractère commun aux deux étymologies, c'est la déformation complète d'un mot très clair par lui-même. **Guengoloñ* = « paille blanche » eût pu parfaitement rester, sans devenir l'inintelligible *gunol*; **gourgamell* aurait pu rester aussi, à la faveur d'une interprétation très plausible : *gour-gamell*, « un peu boiteuse ». Mais ce n'est pas du tout ce défaut physique qu'on avait en vue; de plus, le nom était masculin. Sur l'insertion du *b* dans **gourham'l*, cf. *Epenthèse* 2.

6. Grangagnage tirait le wallon *galaf* = lyon. *galavard*, saint-polois *galâf*, etc., de l'irl. *galabhas* parasite (O' Reilly); N. du Puitspelu croit ce mot irl. plutôt emprunté au roman. Il n'est pas dans le dictionnaire du Rév. P. S. Dinneen.

7. Les syllabes *ga-* et *gou-* alternent souvent dans ces mots; quelquefois on peut supposer une métathèse : saint-polois *galoufâr*, *galoûf*, rouchi *galouf*, cf. lang. *goulavard*, *golhafre*, dans l'Yonne *goulafre* (et le verbe *goulafrer* manger beaucoup, s'empiffrer), etc. *Ga-* semble avoir été aussi traité comme un préfixe augmentatif : v. franç. *lafre*, *lufre*, *luffre*, *louffre* adj. gourmand, friand, goinfre, glouton God., cf. norm. de la vallée d'Yères *galaffre* Delb.; franç. du centre *galafre* Jaubert, rouergat *galufro* Mistr.; v. fr. *galifre* m. nom d'un oiseau de proie; homme vorace; adj. glouton God., vallée d'Yères id. glouton Delb. (M. Mistral cite le nom du roi maure *Galafer* ou *Galafre* dans le poème d'Aliscans, et dit que l'origine pourrait être *Gaifer*, célèbre duc d'Aquitaine, ce qui a peu de vraisemblance; il est question de l'émir Galafre, *li amiralz Galafres*, Chanson de Roland 1663); *loufetout* étourdi, qui fait tout avec précipitation; gourmand, goulu, avide, *galoufe* glouton, qui mange avec avidité, Dict. rouchi 1826; *loufé* et *galoufé* manger

gloutonnement, Edmont, *Lex. saint-polois*. Au v. fr. *louffre* se rattache le bret. « *loufrez* glouton insatiable »; « *loufres*, un homme que rien ne peut rassasier, à qui tout est bon, pillard, glouton, qui avalerait la mer et les poissons, qui ruinerait tout un monde pour satisfaire ses passions. *Loufrez bro c['']hall*, glouton de la France, ce mot a été appliqué à n... 3 » (Napoléon III) Mil. *ms* (avec les rapprochements erronés de *lopa* frapper fort et *louarn* renard).

8. Le van. *laffrant* rapace Ch. *ms* doit tenir aussi du v. fr. *lafre*; M. Chevaldin, *Les jargons... de Pathelin* 399, cite de M. Jouancoux (*Gloss. du patois picard* 1880) une explication de *galafrer* manger gloutonnement par *ga-* « et le verbe *lafrer*, formé sur *lafre* (latin *labrum*, français *lèvre*), d'où vient aussi *lafreux*, gourmand ». *Laffrant* paraît venir du participe de ce verbe *lafrer*; il a pu avoir un synonyme **laffrus* = *lafreux*, cf. bret. *landreant* paresseux, van. *landrus* languissant *Notes d'étym.*, 62 (n° 41, § 6); Ch. *ms* porte à son ordre alphabétique : « Landreant, Landreus, *landrenus*. Landreus signifie en français infirme et valétudinaire et Landreant signifie fainéant, qui ne sait ou ne peut rien faire ».

On trouve en ital. *gaglioffo*, espagnol *galeofo* vaurien, *gallofa* morceau de pain, vie de gueux, etc., ce qui a été tiré de *Galli offa* aumône de Français (à Saint-Jacques de Compostelle), cf. Kœrting[2] 4141, et de l'ital. *galoppare* galoper. M. Schuchardt rejette ces étymologies, *Ztschr. f. rom. Philol.* XXIX, 327 ; il soupçonne que le sens propre est celui du franç. du midi *calhofo*, *galhofo*, gousse, enveloppe de fruit, qui représenterait le grec κέλυφος, mêlé à κάλυξ, au lat. *galla* galle, noix de galle, etc.

L'argot présente ici *galfâtre* glouton (Bruant, *L'argot au XXe siècle*), cf. à Montbéliard *galefatrai* dévorer, Contejean, lyon. *galafretti* gueux, vagabond, norm. *galfretier*, v. fr. *galefretier* (et *galefrottier*, parce qu'on y a vu l'idée de « frotter sa gale »); poitevin *gallefretier* gourmand, paresseux, coureur, homme sans foi ni loi Lalanne, etc. Parmi les influences analogiques qui ont pu s'exercer sur toute cette famille, on doit signaler les mots populaires *bâfrer*, *baufrer* manger gloutonnement, cf. *Notes d'étym.* 99 (n° 65, § 2); *bouffer* manger; limousin *boufre*, dans le Var *bufre* bouffi, enflé d'orgueil, 107, 108 (n° 69, § 3),

etc.; d'autant plus que l'argot met volontiers *l* à la place de *b* initial (voir plus haut, LXI, § 17).

9. Le nom de *Galibod*, personnage paillard mis en scène dans une chanson bretonne, *Soniou Breiz-Izel* II, 120, est rapproché, *Rev. Celt.* XVI, 221, des mots bretons qui n'ont pas la même consonne initiale; il vaut mieux comparer le poitevin « courir la galipotte » aller au sabbat sur un manche à balai, être ensorcelé, Lal., cf. Bas-Maine *goulipaodé* manger gloutonnement (§ 2), etc.

XCVIII. — *LOUPARD, LEOPART, LEOÑPARD.*

1. En moy. bret. *Loupart* ne se trouve que comme nom d'un bourreau.

2. Troude donne dans son dict. bret. fr. *loupard* m. pl. *ed* léopard. Il avait traduit ce mot *léonpard* dans son premier dict. fr.-bret, et l'avait omis dans le second; J. Moal l'a rétabli avec la seule traduction *loupard*, qu'il a pu prendre au dict. bret.-franç.

Le moy. bret. avait *leopard*; le Nomenclator donne *léopard*, p. 34, Grég. *leoñpard* pl. *ed*, Le Gon. (dict. fr.-br.) et H. de la Villemarqué *léonpard* m. pl. *ed*, M. du R. *léounpard*, puis *léopard*, *loupard* m. pl. *ed* et *loupardez* f. pl. *ed* femelle du léopard; l'A. *léonpartt* m. pl. *-ardétt*. Dans le Cantique des Cantiques, IV, 8, Le Gonidec traduit *léonparded*, et M. Le Coat *leoparded*: le *Celtic Hexapla* a ici en van. *léonèd-breih* = lions tachetés (imitation du mannois *lion spottagh*?) et en léonais *léoned-breiz*, par une double influence vannetaise : il faudrait *léoned-vriz*.

Mil. *ms* remarque sur *loupard* : « Ce mot est pris souvent au sens de impudique, sensuel ». Faut-il identifier les deux sens, en rappelant l'once à la peau tachetée, *Una lonza... Che di pel maculato era coperta* dont Dante parle dans son premier chant, et où les commentateurs voient le symbole de la luxure? *Loupard* s'accorderait assez avec le v. franç. *lupars*, léopards.

Il est fâcheux que Troude n'indique point la source de son renseignement, que Milin n'appuie pas de façon expresse ; l'animal en question est fort peu connu des Bretons. L'acception attestée par Milin peut dériver de *loup*, en cornouaillais (génisse) galeuse, en Goello humide, moite, qui paraît d'origine romane, cf. *Études d'étym. bret.* 63 (n° XXV).

On pourrait penser aussi à une réduction de **galoupard*, forme analogue à *goulipart*, *galoufâr*, etc. (voir l'article précédent, § 27), mais le sens est différent. Les représentants de cette famille en bas-bret. n'ont pas non plus le *p* : *goulifias*, h. bret. *goulipiâ*.

L'introduction d'une forme plus claire du nom du lion dans *leoñpard*, etc. n'est pas si hardie que son intrusion dans les curieuses formes analogiques du vénitien *lioncorno* licorne, *lionfante*, éléphant, signalées par M. Grammont, *Rev. bourguignonne de l'enseignement supérieur*, IV, 630, 631.

XCIX. — *ALOUBI. ALOUBER, ALOUPET, ARLOUPET; LOMBER, LOUMBER; LONGARO; GALOUP, GALOMP; LOUFERIK.*

1. Les sons *p* et *b* paraissent seuls dans le cornou. *arloup* accapareur, trée. *aloupet*, *haloupet* glouton, van. *arloupet* id., *arloupein* envahir, s'emparer de, léon. *aloubi* usurper, cf. poitevin *aloubi* affamé, gourmand, v. fr. *allouvi* id., prov. *loup*, f. *louba* avide, d'une avarice sordide, mots qui sont parents du franç. *loup*; voir *Etudes d'étym.* 59-62 (n° XXIII). Pour l'alternance de *p* et *b* en bret., on peut comparer moy. bret. *lapoucc* et *laboucc* petit oiseau, aujourd'hui *lapous* et *labous* oiseau, etc. (*Gloss.* 353). Je ne sais ce qui a fait croire à Bullet que *louber* était synonyme d'*alouber* usurpateur : le seul sens est « lucarne ».

2. J'ai rapporté également à la famille de *loup* ce mot *louber*, *Notes d'étym.* 62, 63. Pel. donne *lomber*, *loumber* et *louber*, « lucarne, fenêtre sur le toit », et compare le gall. *llwfer* « fumarium, spiramentum » (soupirail). Il avait, dit-il, pensé au lat. *lumen*, mais il décide en faveur d'une composition bretonne :

lom goutte, *bera* distiller, couler. R^el^ *ms* porte : « *lomber*, *loumber* lucarne, fenêtre sur le toit. C'est un soupirail, une ouverture faite pour donner de l'air et de la lumière »; Grég. a *lomber* pl. *you* soupirail; lucarne; *lombèr* pl. *you* lucarne; Le Gon. *lomber*, *loumber* m. lucarne, fenêtre pratiquée au toit d'une maison, pour donner du jour au grenier; avec l'étymologie de Pel., qu'il ne garantit pas; H. de la Villemarqué ajoute : « soupirail, ouverture pour donner de l'air à une cave ou à quelque autre lieu souterrain »; le dict. fr.-bret. de Le Gon. traduit « lucarne » *lomber*, *loumber* m. pl. *iou*, et « soupirail » *loumber* m. pl. *iou*. Troude donne *lomber*, *loumber* m. lucarne (du toit). Dans son premier dict. fr.-bret., il avait cité Grég. pour le sens de soupirail; dans le second, il ne donne plus ce sens, et il cite le même auteur au mot « lucarne ». M. du Rusq. traduit « lucarne » et « soupirail » *loumber* m. pl. *iou*, en comparant le v. gall. *louber* lumière, mod. *lleufer*; son second dict. rend *lomber* m. lucarne, en citant la glose *louber*: *louber* f. lumière, ce qui doit venir de cette glose galloise, et *loumber* m. lumière, autre effet de la même préoccupation. Elle a encore inspiré l'explication suivante : « *Louferik* adj. Petit chien de dame, chien d'aveugle; Troude tire ce mot de *loufer* vesseur, il me semble que le mot *louber* lumière, présente une étymologie plus rationnelle ». En réalité l'interprétation de Troude est seule possible : le Nomenclator porte p. 31 « petit chien de demoiselle *quyic vu demesel*, *louferich*, *diloufericq* », cf. *Gloss.* 375; le sens de « chien d'aveugle » doit être imaginaire, et ni *loufer* ni *louber* ne signifient lumière en breton. Sur le v. gall. *louber*, que j'ai comparé aussi, *Gloss.* 373, 379, on peut voir *Urkelt. Spr.* 243; il ne saurait répondre à un bret. moderne *louber*. Le dictionnaire de Brézal n'a aucune forme de ce mot. Je n'ai trouvé non plus rien de cela en van. En somme, *lomber*, *loumber* paraît peu connu, et *louber* n'est attesté que par Le Pelletier. Il est vrai que l'étymologie qu'il présente ne lui suggérait pas cette forme; il a pu être influencé par le gall. *llwfer*, qu'il cite à cette occasion.

M. Henry conjecture dans *lomber* un emprunt (qu'il déclare d'ailleurs « bien invraisemblable ») au v. fr. *lombre* nombril. J'ai préféré, *Notes d'étym.* 28 (n° 17), le v. fr. *loubier* lucarne,

que Godefroy ne traduit pas, mais qui existe encore à Poitiers avec ce sens; au n° XXIV de mes *Etudes d'étym.*, ce rapprochement est appuyé de divers arguments : 1° le sens et la forme combattent contre l'explication par *lombre*, l'*m* n'ayant pu tomber dans le bret. *louber* et le gall. *llwfer*; 2° le v. franç. a une variante de *loubier*, c'est *lovier*, *lover*, id.; 3° divers parlers du midi donnent à la lucarne des noms dérivés ou composés du mot *loup*.

3. Je crois encore que la source des mots en question n'avait pas d'*m*; bien que trop faiblement attestée, la forme *louber* a dû exister. La nasalisation est survenue à peu près comme dans le van. *longaro* lycanthrope l'A., *Suppl.*, du fr. *loup-garou*; ailleurs *galoup* et *galomp* galop, *galoupicq* et *galompicq* petit galop, *galoupadenn* et *galompadenn* pl. *ou* galopade, *galoupat* et *galompat*, part. *-pet*, galoper Gr., van. *galopp* m. pl. *eu* galop, *galoppein* galoper l'A., en petit tréc. *galonpat* galoper, courir.

Loumber, *lomber* représentent donc bien le v. fr. *loubier*, resté en poitevin. Il a été donné pour ce patois et traduit « lucarne » par l'abbé Lalanne, mais non à son ordre alphabétique, il vient après *louère*. Favre l'a omis.

4. Le gall. *llwfer* a une histoire différente, au moins en partie : il doit venir de l'angl. *louver*, *loover* pris lui-même au v. fr. *lover*, *lovier*, *luver*, *levier*. Ce *lover* rendant le bas lat. *lodium*, M. Murray l'explique avec doute par **loer*, de **lôdârium*; l'origine serait germanique, et parente du moyen islandais « *hlóá* pl. hearth, chimney-place ». M. Skeat, au contraire, était parti d'un v. franç. *louvert* pour *l'ouvert*, cf. angl. *overt* évident (patent). Quoi qu'il en soit, le bret. *lomber*, *loumber* se rattache au v. fr. *loubier*, dont la forme indique une prononciation du midi; et là se trouvent des formations comme *loubèu*, *loubèt* petite lucarne, *loubet*, *louet* petit loup; frise, lucarne; *gorjo-de-loup* lucarne d'un toit Mistr., qui ne laissent aucun doute sur la présence du nom d'animal, au moins à titre d'étymologie populaire.

C. — *GOACOL, GACOL; GOAKOLIA, GOAKOLIER; LIQUOLE, NICOL.*

1. Le moy. bret. a *goacol* « bourel, l. epitacium ».

Pel. écrit *göacol* collier d'un cheval de charrette ; le mot manque dans R[el] *ms*. Grég. donne *goacqol* pl. *you* collier de cheval, *goacoll* pl. *you* bourrelet de chevaux de charrette, collier ; *goacqoll* pl. *you* par ironie pour *petrall un oviçzer* « hausse-cou » (hausse-col d'un officier) ; *goacolyer* pl. *yen* bourrelier ; Le Gon. *goakol* ou *gwakol* m. pl. *iou* collier ou bourrelet d'un cheval de charrette, *goakoler* ou *gwakoler* (par *l* mouillé) bourrelier ; Trd *goakol*, *gwakol* m. pl. *iou* collier de cheval à la charrette, et par ironie « hausse-col des officiers, lequel était très large autrefois et servait d'armure » ; au 1er dict. *goakoler*, *gwakoler* bourrelier, au 3e *gwakoler* faiseur de colliers appelés *gwakol* » ; ce qui est certainement mal transcrit de Le Gon.), au 2e dict. fr.-br. *goakolier*, *gwakolier* bourrelier ; Mil. *ms* « *goakolia* v. a. *goakolit ho marc'h rous* mettez le collier à votre cheval roux, bridez votre jalousie » ; J. Moal *goakol* m. pl. *iou* hausse-col pour les officiers ; M. du Rusq. *gwaskol* m. pl. *iou*, *gwakol* m. collier, partie d'un harnais (la première forme est imaginaire, et suggérée par la comparaison qui suit, de *gwaska* serrer ; dans son second dict. l'auteur répète l'étymologie fausse, mais non le mot faux) ; *goakol* id., *goakolia* v. a. mettre un collier à un cheval, *goakolier* bourrelier.

En van., l'A. donne *gacole* m. pl. *-lieu* « bourlet de chevaux » ; collier d'un cheval ; *gacol unn Offiçourr* f. « hausse-cou » ; *gacolicq bragnerisse eid er merbett* m., collier, ornement que les femmes portent au cou.

2. Pel. voit là un composé de *gwac* mou avec *colo* paille, et ajoute : « Le mot Fra(n)çois *Jacole*, que j'ai ouï dire en Touraine, pour une sangle de porte-faix ; qui porte quelque chose de grand poids avec les bras, peut-être venu de *Goacol*, comme *Jambe*, de *Gamba* ».

J'ai admis, au *Dict. étym. du bret. moy.*, ce rapprochement de

goacol et *jacole*, en l'interprétant en sens contraire : les deux mots seraient d'origine romane.

M. Henry conjecture dans *goakol* une « variante altérée de *kougoul* avec contamination probable du fr. *col* ». Mais *kougoul* cape, capuchon, moy. br. *cougoull* « uestement a moyne, froc ou gonne, l. cucula » Cath. est tout différent de forme et de sens. Le van. *gacol* est un nouvel indice d'emprunt au français, cf. n° XCV, § 13, 15. M. Ménière donne l'angevin *jacole* f. dans « porter en jacole », avec une lisière passant sur les épaules ; il compare le v. f. *jaque* f. casaque piquée (avec le rapprochement impossible du lat. *jacco*, fait par Honnorat). M. Martellière a en vendômois *à jacol* (*jâ·kôl*) sur le dos, sur les épaules, à califourchon : porter un enfant à jacol. On porte un vêtement à jacol en le posant sur les épaules et laissant pendre les manches. Une forme un peu divergente est *en jincole*, en sautoir : « Les bergers portent leur poche panetère en jincole » (Favre, *Gloss. du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis*).

Jaubert donne (au *Suppl.*) : *jacolle* et *jacobe* f. marcotte de vigne ; « tirer une jacolle », marcotter la vigne. La jacolle séparée de la plante mère au bout de deux ans est alors le *prouin en sautelle des vignerons*.

Ces mots rappellent, d'un côté, le nom *Jacques*, qui phonétiquement ne peut donner en breton *goa·* ; de l'autre *col*, qui a formé en franç. les composés *hausse-col*, *licol*. Ce dernier est devenu en bret. *liquole* m. pl. *-lieu* collier d'un chien l'A. ; *nicol* licou, ce qui lie le cou de la bête, « le nouv. Dict. porte *lcol* » Pel. Ceci n'est pas dans R[el] *ms*. Sur la dissimilation du premier *l*, cf. XCIII, § 3.

CI. — *MELENCOLI, MELANKOLI, MELANCONI, MELCONI.*

Le moy. br. a *melencoli* et *melconi*, *melcony*, *melconny*, *melconiff* mélancolie, tristesse, etc. ; *melancolic* et *melencolic* mélancolique. Maun. donne *melconi* tristesse ; Grég. *melcony* f. pl. *ou*, van. *melcony* mélancolie ; *hem velconya* se chagriner ; *melconius* chagrin, triste, d'habitude, *melconyus* triste, mélancolique ; Pel

melconi, mélancolie, *melconia* être ou devenir mélancolique; R[el] *ms* « *melconi,* melancolie. état d'un homme rêveur, qui paroît triste, *melconia* attrister, rendre, etre ou devenir triste, mélancolique »; Châl. *melconi* mélancolie; l'A. *mêlconni* f. pl. *eu*, adj. *mêlconniuss*; H. de la Villemarqué a ajouté à Le Gon. *melkoni* f.; Troude le fait masc. et l'attribue aux dialectes de Vannes et de Cornouaille, de même que l'adj. *melkoniuz*, le v. a. *melkonia* attrister, affliger (dont l'*a* ne peut pourtant être vannetais) et l'adj. et part. *melkoniet* affligé (son exemple *ar re melkoniet* les affligés n'est d'aucun dialecte : il faudrait *er re m.* ou *ar re velkoniet*); M. du R. *melkoni* f. pl. *ou*, puis *melkoni* m.; MM. Guillevic et Le Goff *melkoni* f., adj. *-us*, et *melkoniein* attrister.

J'ai entendu *mélaṅkoli* dans une chanson populaire du bas Tréguier (*Mélusine*, VIII, 11); on trouvera *Gloss.* 401 des exemples de *melanconi* (en Trég.), *melancony*, et du van. *melconi* m.; on peut ajouter *melkoni* (cornou.) *Barz. Br.* 462, etc.

Pel. a soupçonné l'origine française de *melconi,* tout en admettant la possibilité d'un composé de *melc'h* (et *coûn*), qui voudrait dire « souvenir de rate ». H. de la Villemarqué n'a plus d'hésitation, et désigne par l'astérisque ce mot comme emprunté.

Le v. franç. a *melancolie*, *melencolie*, *malencollie*, *male ancolie*, *malenconie* (1394, 1414), *merancolie*, *mirencoulie*; d'où *melancolier*, *melancorier*, *melencorier*, *melanconier*, *merencolier* attrister, rendre mélancolique; *melancolieus*, *merancolieus*, *mirenconieus* triste, mélancolique; on trouve en languedocien *melancoulio*, *malancoulio*, *melancounié*, dauphinois *melancòli*, *malencòni*, marseillais *malancoulié*, *malencoulié*, *malencounié*, *malancourié*, gascon *malencounio*, niçois *malincounio*, limousin *malincougno*, *malengougno*, dans les Alpes *malancònis*, *malancounié*, *marancounié* mélancolie, etc. Mistr.; en ital. *melancolia*, *melanconia*, *malenconia* id., esp. *malenconia* colère, portug. *melancolico*, *malenconizado* et *merencoreo* mélancolique, etc.

Godefroy se demande si l'on a écrit *male ancolie* par préoccupation de *ancolie* espèce de souci. Il y a un vieil esp. *enconia*, aujourd'hui *encono* animosité, pour lequel Diez hésite entre une simplification de *malenconia* et une descendance de lat. *aconi-*

tum; M. Nemesio Fernandez Cuesta le tire du grec *agchonê* suffocation. Le dialecte des Alpes dit *encòni* au même sens que *malencòni*. M. Grammont, *Revue Bourguignonne de l'Enseignement supérieur*, IV, 624, combat l'explication de l'ital. *melanconia* par une dissimilation, et y voit une étymologie populaire d'après *conia* « plaisir, plaisanterie ». Ce mot (inconnu des dictionnaires classiques) a pu donner lieu à une étymologie populaire en Italie; mais on vient de voir que l'*n* et d'autres produits de la dissimilation se retrouvent bien ailleurs. Le breton n'a pas trace de la prononciation *mal-*, qui prêtait aux interprétations et mutilations populaires.

CII. — *GOURCHER. GOULC'HER*; *GOULAZA*; *GLOASAFF.*

1. Le Cathol. donne *gourcher* « couvercle, l. coopertorium ». Pel. dit avoir lu *goulc'her* dans son « ancien manuscrit de la Destruct. de Jérus.; » il devait y avoir *goulcher*. Davies, après avoir écrit en gall. *gwerchyr*, ajoute : « Sic Armor. »; Pel. suppose qu'il n'avait trouvé en bret. qu'une forme *gourcher*, antérieure à *goulc'her* ; ce qui est parfaitement exact, sa source ayant été le Catholicon (cf. mon article *Le mot « dieu » en breton*, § 7).

En bret. mod., on trouve *goulc'her* couvercle Maun.; « couvercle, particulièrement d'un coffre, d'une caisse, d'un vaisseau couvert de la même matière dont il est fait. Plur. *Goulc'heriou* » Pel. ; la même définition dans R[el] *ms*; pl. *goulc'heryou* et (sous *beurrier*) *goulc'herou* Gr. Le Gon. fait *goulc'her* pl. *iou* du fém., quoiqu'il écrive *ar goulc'her*; dans son 1er dict.. Troude signale et admet les deux faits; dans les autres, il donne *goulc'her* comme masc. M. du Rusq. a *goulc'her* f. pl. *iou*, puis m. pl. *ien*. La vraie forme est *goulc'her* m. pl. *iou*, comme en gall. *gwerchyr* m. pl. *iau*.

Pel. a raison de rattacher *goulc'her* à *gwerchyr* et d'admettre que l'*l* vient d'un *r*; ce qui suffit à réfuter ses autres comparaisons, avec *golo* couverture et *goalc'hi* laver.

M. du Rusquec a rapproché le lat. *culcita*, puis le bret. *goloi* couvrir.

J'ai décomposé *gourcher*, *goulc'her* = gall. *gwerchyr* en * *vercor*, comme le cornique *gorhery* couvrir, cf. bret. moy. *igueriff*, mod. *digeri* ouvrir, gall. *ergyr*, v. br. *ercor*, v. irl. *erchor* coup, etc. *Rev. celt.* VII, 151; *Dict. étym.*, v. *gourcher*, et donné d'autres exemples de la même dissimilation, *Gloss.* 22.

M. Henry, *Lexique* 139, tire *goulc'her* de la racine du *gôlei* couvrir; étymologie que j'ai combattue. *Rev. Critique*, 17 sept. 1900, p. 220. M. Grammont s'en est encore servi, *Mél. H. d'Arbois de Jubainville* 92 pour établir une loi phonétique.

2. La comparaison présentée *ibid.* au même effet, du léon. *goulaza* rebattre (un outil), van. *goulac'hein*, avec le moy. bret. *enem gloasaff* « entre-blecer » est plus nouvelle, sans être meilleure. *Gloasaff* dérive du moy. bret. *gloas*, *gloes* f. douleur, aujourd'hui *gloaz* f., van. *gloéz* f., = gall. *gloes* f.; sur *goulac'hein*, ou plutôt *goulahein* on peut voir *Notes d'étym.* 74, 75 (n° 48).

CIII. — *GABIENN*, *GOABIENN*; *LABISTRENN*; *SILIENN*; *GOBIHÉRR*, *KOBIÉ*; *ANGILHEN*, *ONGILHEN*; *EGUILHET*; *EGUILH-TREH*; *MAMEN DEUR*.

1. Le *Catholicon* éd. *a* a deux articles *gabienn*. Le premier, à son ordre alphabétique, renvoie à *silyenn* et ajoute en latin *gabio*. Le second, après *goa*, se contente de renvoyer à *silyenn*; Le Men a imprimé *goabienn*, *silienn*, et mis l'article après *goac*. A *silienn*, on lit : « anguillula, *g.* petite anguille, *b.* *goabienn* ». Après *goa*, le Cath. *b* porte : « *gabienn* v. i. *silyenn* Item hec gabio, gabionis »; le Cath. *c* : « *Gobien* v. i. *sylienn* ». Le Cath. *ms* n'a pas d'art. *gabienn*; au second, il écrit *Goabienn* et ajoute : « Item hec gabio, onis ». En somme, le moy. bret. avait deux formes, *gabienn* et *goabienn*; la première ayant été mise accidentellement à la place de l'autre, une correction maladroite en a fait *gobien*.

Troude donne, dans son dernier dictionnaire, *gabienn* et

goabienn f. anguille de petite espèce; M. du Rusquec, dans son second : « *Gabien* ou *goabien* sf. Petite anguille; pl. *nou* » (qu'il tire de « *goaf* pique, lance, *bihan* petite »); « *Goabien* sf. Petite anguille; pl. *ed* ». Ceci doit venir de Troude, qui lui-même paraît avoir pris le mot au *Catholicon* : s'il l'eût connu personnellement il eût dû en donner le pluriel; ces sortes de noms étant d'ordinaire plus usités à ce nombre, ont même chez lui un article à part : *stlaoñ* plur. de *stlaoñenn*; *stlaoñenn* petite anguille de mer, anguille nouvellement née, pl. *stlaoñ*; *kuruz* plur. du suivant; *kuruzenn*, *kurzenn* anguille de petite espèce, pl. *kuruz*, *keuruz* (Mil. *ms* ajoute : « d'eau douce et de mer. Ce mot est usité à l'île de Batz »; et au mot *gwelaouen* : « I. de Batz; *kurus* ou *kurust* petites anguilles de mer et d'eau douce) » ; *labistr* plur. de *labistrenn* congre de petite espèce; *labistrenn* congre de petite espèce, pl. *labistr* (Mil. *ms* ajoute : « à l'île de Batz, *labistr* sont de jeunes congres, *siliou iaouank*. *Siliou* est le terme général marquant anguilles de mer et d'eau douce ». Je ne mettrais donc plus maintenant, comme je l'ai fait au *Dict. étym.*, après *goabienn*, *gabienn* : « auj. id. ».

Goabienn, *gabienn* est un singulatif; le pluriel général devait être **goabi*, **gabi*; cela n'empêche pas qu'on ait pu dire aussi **g(o)abiennet*, **g(o)abiennou* de petites anguilles (distinctes) ; etc., cf. les pluriels modernes de *silienn* anguille : *sili*, *siliennou*, van. *siliennen* et *siliennétt* (et *siliet*, *silion*, van. *silieu*, trég. *zilio*), *Gloss.* 627.

2. La première comparaison qui se présente pour *g(o)abi-enn* est celle du lat. *gabio* qui le traduit. Mais ce latin n'est pas bien garanti : il semble né d'un croisement de *gobio* goujon avec *gabienn*.

D'ailleurs *g(o)abienn* ne saurait être le descendant populaire d'un lat. *gabio*, et un emprunt savant eût donné **gabion*.

3. Le français (non académique) a *gobie* m. « genre de poissons thoraciques », du lat. *gobius* (Littré; sans historique); « vulg. *Goujon de mer*... On trouve ces poissons dans toutes les mers, quelques-uns même dans les fleuves », Bouillet, *Dict... des sciences* nouv. éd. 1896. Cf. langued. *gòbi* (et *gòfi*, dial. du Rhône *bòfi*), niçois *gobo*. dauph. *jobo* m. goujon ; gobie, poisson de mer Mistr. ; angl. *goby* « one of a genus (*Gobius*) of small

acanthopterygian fishes... Also more widely, a member of the family *gobiidæ* » ; « as modern scientific terms, the form *Gobius* and *Gobio* denote quite unrelated fishes » Murray. Mais si *gobie* remonte assez haut pour être la source du breton, ce dont on peut douter, celui-ci devrait ne présenter que *gobien,* qui, comme on l'a vu, est une forme plus que suspecte.

4. L'anglais a eu un mot qui se rapproche du breton : *quab* (obsolete and rare), plus anciennement *quabbe*, *quobb(e)* « sea-slug » (limace de mer); « goby or gudgeon » (gobie ou goujon) Murray ; cet auteur cite les correspondants germaniques de ce nom « burbot or eelpout » (barbote ou lotte, littéralement « lamproie-anguille »); « goby » (gobie); « tadpole » (têtard). Il a aussi le diminutif *quabling* (obs. rare) « a goby or gudgeon », et cite en 1617 : « A quabling or little Quabbe,... gobio ». L'initiale du bret. *g(o)abienn* indiquerait une origine commune; mais le *b* fait difficulté. M. Kluge assimile l'allem. *quappe* lotte et têtard (suédois *gvabba* grenouille de mer) au v. prussien *gabawo* crapaud, v. slave *žaba* grenouille, que Miklosich tire de **gêba*. Ceci eût donné en bret. **giv-* plutôt que **goav-*. Il semble aussi que l'onomotopée du coassement ait influé sur les mots germaniques; le breton ne montre pas de sens voisin de « grenouille ». Tout cela contredit une parenté primitive entre *g(o)abienn* et *quab*.

Un emprunt du germain n'est guère probable non plus : il eût donné **coabienn*, et la réduction de *oa* en *a* serait difficile à expliquer.

5. Reste l'hypothèse d'une origine celtique.

On pourrait construire un composé **gou-abb-* de **-amb-* pour **-ang^{w}-*, cf. lat. *angu-illa*, grec de Méthymne ἴμβρις, v. irl. *escung* anguille (de marais), Brugmann, *Grundriss* I², 634 ; mais d'après *amanenn* beurre, v. irl. *imb n-*, *imm-n*, lat. *ungen* ibid. 695, *Urkelt. Spr.* 34, cf. *Rev. Celt.* XIX, 334, 335, on attendrait **goamienn*, et la variante *ga-* resterait inexpliquée.

Les langues gaéliques présentent ici : irl. *gobóg* f. « a dog-fish ; a sand eel ; a little bill or mouth » (chien de mer ; anguille de sable ; petit bec, petite bouche) O' Reilly ; Dinneen id. ; écossais *gobag* f. a dog-fish Mac Alpine; d'où dans l'anglais des Ecossais et dans celui des Irlandais *gabbock* « a dog-fish »

Murray; *The english dialect dictionary* ed. by G. Wright, 1900, donne *gabbuck*, écrit aussi *gobbock* « the piked dog-fish, *squalus acanthias* »; » cf. encore irl. *gobach* adj. qui a un long bec; bavard; m. espadon, Dinneen; gaél. *gobach* bavard. La racine est irl. et gaél. *gob* bouche, bec, franç. *gober*, etc.; gaél. *gab* bouche bavarde, angl. *gab* faconde, etc. Ceci est expliqué par **gobbo-*, de **gobh-*, cf. grec γαμφαί mâchoires, etc., Macbain 180. On pourrait rendre compte ainsi de *gabienn*. *Goabienn* serait-il un mélange de *gabienn* avec une variante admissible **gobienn*, cf. *stearna* atteler de *sterna* + *starna* XLI, § 2; van. *meneah* moines de *meneb* + *menah*, *Gloss.* 358, etc.? Une même alternance, au moins apparente, est celle du v. fr. *gaber* railler et du norm. *gouaper*, qu'on a quelquefois rapprochés de *gober*; voir Thurneysen, *Keltoromanisches* 60; Kœrting[2] 4104, 9996; le bret. moy. et mod. a toujours *oa* : *goap*, *goab* moquerie, van. *goab*, *goeb*, cf. *Gloss.* 265, etc.

6. La dérivation de *g(o)ab-i-enn* est semblable à celle de *sil-i-enn* anguille; et comme le gaél. a d'un côté, *gob-ag*, il présente, de l'autre, *siolag* anguille de sable. M. Macbain ne donne pour ce dernier aucun rapprochement; Mac Elpine dit qu'à Perth le mot signifie « truie qui a des petits », cela confirme la comparaison du gall. *sîl* frai, etc. *Gloss.* 627. R[el] *ms* donne « *Sili*, anguille, poisson sing. *Silien*, pl. *Siliou*, *Siliet*, *er Silien vor*, une anguille de mer, un Congre » (*Ur-Silien-mor* Pel., *silien mor* Maun., *silyenn-vor* pl. *silyou-vor*, *silyennou-vor* Gr., *silienn-vor* pl. *sili mor* Trd, *silien vor* pl. *siliou mor* du R.); « *silia*, *silietta*, prendre des anguilles à la main ou a » (ces 5 mots ont été ensuite barrés); « *silienna*, *en em silienna*, sécouler, séchaper des mains sécouler, dans un lieu, ou en disparoitre subtilement et sans quon sen aperçoive » : M. du Rusquec *siliaoui* pêcher des anguilles, puis *siliaoua* id., *siliaouer* m. pl. *ien* pêcheur d'anguilles; Troude *silienn-garz*, M. du R. *silien-garz* f. pl. *sili-garz* anguille de haie; Mil. *ms* ajoute : « on appelle ainsi les couleuvres et les vipères »; Grég. *silyou sall* anguilles salées. Une attrape du 1er avril consiste, en Tréguier, à envoyer chercher *treid zilio zal*, des pieds d'anguilles salées. La forme du sous-dialecte van. de Batz est *silbenn*, pl. *silbeo*.

7. Le *Supplément* de Littré explique *gobier* m. « nom, dans

la Loire-Inférieure, du canal qui sert à faire entrer l'eau dans la saline » ; il en donne un exemple de 1873, et ajoute : « il est probable que c'est un dérivé de *gober* ». Le *Dict.* de l'A., 1744, donne au *Suppl.*, v. *marais* : « Conche, ici, Gobier », ce qu'il traduit en van. *gobihérr* m. pl. *-éreu*. Dans *Les derniers paysans* (nouvelle éd. 1896), « Troisième récit. Les Bryerons et les saulniers, p. 88, Émile Souvestre écrit au pluriel les *cobiers*, en soulignant le mot comme terme local : « il... se mit à faire le tour des chaussées pour examiner les *cobiers* ». Bureau *ms* donne (en français du pays) « *cobié* n. m. réservoir faisant suite à la vasière », qu'il traduit en breton de Batz *kobié*; « *kobié* réservoir qui suit la vasière dans les salines qui n'ont pas assez d'étendue pour avoir un grand nombre de phares ». Cependant le mot commence par *g* après l'article ; peut-être est-il féminin: Voici deux phrases d'un dialogue sur Les Marais (*Er Palut*) : *Er glôen a gamer dour abar er chter, hag a rei ter er hamladure u moneit abar gobié.* « La vasière prend l'eau dans l'étier par le *cui.* puis elle coule par le camladure pour aller dans le *cobié* » ; *En dour ar gobié a ga abar en drô, hag aven drô abar fardéo a zobeir keñjiment atao en drô ar silin.* « L'eau du *cobié* va dans le *tour*, puis du *tour* dans les *phares* qui font presque toujours le tour de la saline ».

J'ajoute la suivante, à cause du mot *adern* étudié plus haut (XC, § 6) : *Aven er fardéo, en dour a bas abar en aderne; hag aven-heoñ hia ga de peb lagad hélein ter en délivre* « Des phares, l'eau passe dans l'aderne; et de là elle se rend à chaque œillet pour la délivre ».

8. Le poisson dit « aiguillette » s'appelle en van. *añgilhen* et *oñgilhen*, ce qui rappelle plutôt le franç. *anguille*. Il est possible que l'*u* se soit prononcé à l'époque de l'A., qui écrit *anguilleenn* « aiguille de mer », voir *Notes d'étym.* 213 (n° 103, § 8); et surtout dans *eguillet* « esquille, orphie », lat. « acus aculeatus », Nom. 43 (*Notes d'étym.* 211), cf. le franç. actuel *esquille*, lançon; le van. *guilh-treh* pl. *guilhed-treh* doit être une aphérèse du simple **eguill-*; proprement « aiguille de sable ».

9. Une autre confusion, mais qui n'a rien de populaire, est celle de « anguille » et « évangile », dans l'art. *Anguilla* de

Lhuyd, où il met pour le breton *Aviel* avant *silien* (cf. *Journ. des Savants*, août 1897, p. 490, 494).

10. Sa troisième traduction a une erreur moins grave : *labistran* est à lire *labistren*. Pel. dit : « *Labistr*, selon M. Roussel, est un petit Congre ou anguille de mer. Singulier *Labistren* », où il cherche un composé de *lapa* laper, *istr* des huîtres. Le mot ne se trouve pas dans R[el] *ms*. Bullet et M. du R. ont d'autres comparaisons insoutenables. Voir plus haut, § 1, et *Gloss*. 348.

11. A Saint-Cast, on dit que « les anguilles sont les mères des fontaines » (Sébillot, *Tradit. et superst. de la Haute-Bretagne*, II, 274). Une idée semblable peut se trouver dans l'expression *mamen deur* « source d'eau », qui à Stival désigne l'hydrophile, grand coléoptère aquatique.

CIV. — *STERN, STARN, STERNACH.*

La syllabe *ern* devient facilement *arn*, comme on l'a vu (XVIII, § 8, 9; XLI, etc.); mais seulement dans les mots de plus d'une syllabe. Ainsi il n'y a pas de variantes semblables pour *bern* monceau, *spern* épines, *gwern* mât, aunes; leurs dérivés en sont aussi exempts : *gwernion* des mâts, *gwernen* un aune, etc. Il en résulte que *starn* n'est pas un doublet de *stern*, mais provient d'un autre degré de la racine celtique, ou de l'analogie de cas différents, comme *sustarnn* (voir CV, § 4).

Troude donne *stern* m. cadre, châssis « *stern ann daol*, les pieds de la table, considérés dans leur ensemble et formant comme une sorte de caisse à jour »; Mil. *ms* remarque : « on ne dit pas *stern an daol*, mais *starn an daol* »; « *stern* est au haut Léon le pluriel de *starn* »; et « quoi que j'ai(e) pu dire à M. Troude, il n'a jamais voulu croire que *stern* au haut Léon était le plur. de *starn* ».

Mil. *ms* ajoute aussi *sternach* à l'art. de Trd. *stern*, *starn* m. attelage, harnais.

CV. — *BEDE GARNN*; *SUSTARN*; *CADARNN*.

1. Le vers des *Poèmes Bretons Ha bout talvoudec bede garnn* est traduit par H. de la Villemarqué « et être utile jusqu'à la corne », p. 109. Mais *carn* ne se trouve employé que pour la corne du pied des chevaux, des bœufs, etc., *Gloss.* 97, et il s'agit ici d'un personnage humain.

J'ai proposé avec doute, *Gloss.* 254, une autre explication : *bed e garnn* « jusqu'à son charnier », c'est-à-dire jusqu'à sa mort, de * *carner*, d'où *carnel* ossuaire. Je n'avais pas mieux à présenter, *Rev. Celt.* XX, 201.

Depuis, la chute de *er* final, que j'avais trop étendue et qu'on avait niée trop absolument a été, je crois, mise au point, plus haut (XI, § 2-4) : elle n'a pas lieu dans les mêmes conditions que *garnn* supposé venir de * *carn*(*er*). Il faut donc chercher autre chose.

2. A défaut de comparaison bretonne, on peut supposer un archaïsme resté à la faveur de quelque expression proverbiale, et explicable par le gallois. Cette langue prête ici à deux interprétations :

1° *bede garnn* serait *bed e garnn* = gall. *hyd ei garn* jusqu'à son monument funéraire (irl. *carn*), c'est la même idée que tout à l'heure : « être utile jusqu'au tombeau », c'est-à-dire « faire bon usage de sa vie jusqu'au bout (en l'employant à amasser des mérites pour l'autre vie). »

2° *bede garnn*, *bed e garnn* serait « jusqu'au bout », littéralement « jusqu'à sa garde », cf. gall. *hyd y carn* (enfoncer une épée) jusqu'à la garde ; *rhyfel hyd y carn* une guerre au couteau ; M. Zupitza, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, XXXVII, 399, compare ce gall. *carn* au sanscrit *karṇa-* oreille et au v. slave *crênŭ* un manche (Miklosich 34).

Quoi qu'il en soit, la présence inattendue d'un de ces mots gallois en bret. moyen ne serait pas plus surprenante que celle du cornique *bydnar*, *bynary* à jamais, qui se trouve à deux reprises sous la forme *bet nary*, dans un seul document de cette époque (*Gloss.* 61-64).

3. La strophe (267) de *Buhez mabden* qui nous a conservé cette locution énigmatique contient d'autres obscurités. La voici, avec l'indication des rimes intérieures :

B*ech* a p*ech*ET e sellET piz
A renc d*enn en* MAT hac A TIz
Mar trem*en en* GrIZ e lIzer,
Ha b*out* talv*oud*EC bedE GarnN;
(Savet pep unan he scouarnn)
Rac j*ust* eu s*ust*ARNN an bARNer.

Pour *renc* du second vers, il y a une variante *rent*, qui est mauvaise. Tandis que tous les autres ont une seconde rime intérieure en plus de celle qui est obligée, le 5e vers n'a même pas celle-ci. Il est difficile d'imputer une pareille négligence au soigneux rimeur de ce poème (cf. *Rev. Celt.* XIII, 231, 232); je soupçonne qu'il avait écrit :

Sauet pep h*iny* e d*iu* scouarnn

avec une prononciation rapide *diskoarn*, oreilles, comme celle du trécorois, qui dit même par contraction *skorgniad* sot, *Gloss.* 611. L'élasticité des syllabes vocaliques a produit d'autres altérations du même genre dans des textes poétiques du moyen breton, cf. *Rev. Celt.* XIII, 235, 236. Quant à la rime, il y en a une semblable, Sainte Barbe 462 : ho fr*y* hac ho d*iu* gueux « votre nez et vos lèvres » ; on lit même fr*y* ha d*i*eux, ibid. 533, avec une prononciation moins complète que celle du van. actuel *dives*, *diûes*.

H. de la Villemarqué a traduit : « Celui qui passe vêtu de gris avec la lettre qui l'oblige [en note : Le religieux?], doit surtout regarder de près au fardeau du péché, et être utile jusqu'à la corne; (que chacun dresse ici l'oreille!) car l'enfer du Juge est la justice même ».

J'ai ainsi rendu le commencement, *Gloss.*, 294, cf. 370 : « L'homme doit examiner soigneusement le fardeau du péché (i. e. ses péchés graves), bien et sans retard ; [il doit examiner] s'il suit rigoureusement sa religion (litt. : s'il passe sévèrement sa lettre) ». Le reste peut s'entendre : « et être méritant jusqu'au bout (que chacun dresse ici l(es) oreille(s) !) car le siège (la sentence) du Juge est juste ».

4. La traduction de *sustarnn* par « enfer » tenait à la comparaison d'un lat. *subtranus* pour *subternus* inférieur, infernal (*Poèmes Bret.* 267). Mais le P. Grégoire avait fourni une interprétation meilleure : « Siege, chaise, *Cador*... (als. *cadarn. Sustarn. cadarn*, ou, *sustarn, an Pap, an barner* » ; « Chaise du Juge. *Cador.* (als. *cadarn. sustarn* ». Je l'ai tiré, au *Dict. étym.*, du lat. *sub, sterno*; c'est le bas lat. *substernium*, que Du Cange traduit « stramentum equi, litière » et qui est formé comme le gall, *gwasair* id., etc. (XLI, § 1).

Il est fort possible que le P. Grég., qui a connu *Buhez mabden*, n'y ait vu le mot qu'il écrit *sustarn* que là, ou du moins que dans la même locution *sustarnn an barner*. Il l'a saisi comme une expression celtique pouvant s'appliquer aussi au Saint-Siège.

5. Quant à *cadarn*, il ne se montre qu'avec les sens de « brave, vaillant », « vaillamment », « assurément, certes », et je ne crois pas qu'il ait jamais été synonyme de *cador*. Mais il était naturel de l'associer à ce mot auquel il ressemble, dans des passages comme *a dirac cadarnn an barner* Sainte Nonne, 1572 ; Le Gonidec a imprimé *cadarn* et traduit « et devant le siège du juge » ; au lieu de « et devant le juge, certes ».

CVI. — *CHILIBOURDIN, JILIBOURDIN.*

Mil. *ms* donne : « *Jilibourdin* (voir *chilibourdin*) tour facétieux, tromperies, farces, facéties, finesses, malices, plaisanteries, ruses »; il a aussi *chilibourdin*, sans traduction. Ces mots rappellent, pour le son, *kilhevardon*, etc., étudiés XCVII, § 4; mais ils sont différents. La première partie est la même que dans *gilivary* charivari, Gr., *chilevari* f. pl. *ou* id. Mil. *ms*, etc., voir *Gloss.*, 344, *Mém. Soc. ling.* X, 108 ; Chevaldin, *Les jargons... de Pathelin* 441 et suiv.; la seconde est au moins altérée d'après *bourd* plaisanterie.

CVII. — *MANNOUS, MAṄTOUS, MONCLUS.*

Châl. donne *mannous* nasillard, *mannousein* nasiller; Ch. *ms mannous*, *moncl* nasillard, *monclein* nasiller, *manous é*, *manousein ara*, *monclein ara* il parle du nez; l'A. *mannouss* m. pl. *-ouzétt* nasilleur, nasillard, f. *mannouzéss* pl. *-ézétt*; *mannouzein* nasiller, *mannouzereah* m. pl. *eu* action de nasiller. Grég. a *monclus* pl. *ed*, *monclous* pl. *ed*, *tud monclous*, *tud monclus* nasilleur, van. *mannous* pl. *ed*; *monclusès* pl. *-esed*, van. *mannouses* pl. *ed* nasilleuse; van. *mannouseiñ* nasiller, *mannousereah* action de nasiller. Le Gon. écrit *moṅkluz* adj. et s. m. pl. *ed*, f. *moṅkluzez* pl. *ed* et *moṅkluza* nasiller, mots qu'il note comme cornouaillais; de même Troude, qui n'a pas le verbe. M. du R. a *mannouz* traînard, nasillard, f. *ez*, *mannouzer* m. id., et *mannouza* v. a. nasiller; deux formes à finale léonaise, dont la dernière surtout paraît suspecte; cependant M. Vallée me cite hors de Vannes *manouzat* et *manouzal* parler du nez. Il y a aussi en bas Trég., Goello et haute Cornouaille une forme *maṅtous*, variante du van. *mannous*. M. Henry dit que l'étymologie du van. *mannouz* est inconnue, mais compare *moṅkluz*; celui-ci « doit se rattacher au même radical que *môc'h* » pourceaux.

La dérivation en *ouz* étant un indice d'une origine romane, cf. *Gloss.* 366, je comparerais plutôt le vendômois *mahon* adj. « qui parle du nez », *mahonner* v. n. parler du nez, où M. Martellière voit d'ailleurs, non sans vraisemblance, une onomatopée. Une gutturale paraît, comme dans *moncl*, etc., dans le morvandeau *mangouin* m. celui qui parle du nez, nasillard. M. de Chambure rapproche ce mot du fr. *baragouin* « dont l'origine présumée est fort bizarre » (cf. Kœrting[2] 1249).

E. Ernault.

(*A suivre.*)

THE BIRTH AND LIFE

OF ST. MOLING

The following legend is preserved, so far as I know, only in two mss., one, the so-called *Liber Flavus Fergussiorum*, a vellum now in the library of the Royal Irish Academy, Part I. ff. 13 *a*-15*a* : the other in the Brussels ms. 1490-4200, ff. 43 *a*—65 *b*[1]. The *Liber Flavus* was written at the end of the fourteenth, or the beginning of the fifteenth century[2]. The Brussels ms., which is on paper, was written by Michael O'Clery in the years 1628 and 1629. He transcribed the legend from a ms. which he calls Leabhar Tighe Molling, 'the Book of Timulling', now, apparently, lost. Notwithstanding its greater antiquity, the copy in the Liber Flavus is far inferior to that in the Brussels ms. For instance, in the account of the Gobbán Sáer's inversion of the oratory (*infra*, § 47), the Brussels ms. has *Dobeir Gobban tra trelamh 7 acfaing fair*, « so Gobbán puts tackle and apparatus upon it », while the elder codex has *Dobeir Goban trath etre a lám 7 a moing fair*, which is mere gibberish, though it is translated in Petrie's *Ecclesiastical Architecture* (ed. 1, p. 345, ed. 2, p. 348) by « Gobán laid hold of it by both post and ridge ». If the Irish mss. at Brussels were well photographed, and the photographs deposited in a Dublin library, the benefit to Irish students would be very great.

1. Mr W. K. Sullivan's statement in O'Curry's *Manners and Customs*, vol. I. p. CCCLXV, that there is a Life of St. Molling in H. 3. 17, is, like much else in that volume, absolutely groundless.

2. See Mr Edward Gwynn's description of the ms. in the *Proceedings of the Royal Irish Academy*, March 1906.

A fragment corresponding closely with §§ 38, 39 of the following edition, exists in the Franciscan ms. A (9), p. 17, where it is entitled, in the margin, 'de S. Molingo'. The statement in the Fourth Report of the Historical Mss. Commission, p. 601, that this codex contains a Life of Moling, is erroneous. For a careful copy of this fragment, by Mr J. G. O'Keefe, I am indebted to Mr R. I. Best, the Hon. Secretary of the school of Irish Learning.

The legend is noteworthy, first, for the pathetic story of St. Moling's birth (§§ 5-8), and, secondly, for the light which it throws on the manners, beliefs and morality of the ancient Irish. See, for instance, the description of the young saint begging, like a Buddhist monk (§ 14); his interviews with the wicked spectres (§§ 16-21) and with his guilty but repentant mother (§§ 26, 27); the trace of tree-worship in the mention of the Yew of Ross (§ 34); the magical effects of a spell (*epaid*) and a prayer (§§ 35, 37); the wantonness of Irish lepers (§ 38): the fondling of the boy Jesus (§ 39): the story of Gobbán Saër and his wife (§§ 41-47), freely rendered by O'Curry[1]; the miracle by which an oratory was filled with rye (§ 50); the treachery practised upon the saint by two kings (§ 52); the use of horseflesh as food (§ 53); the shameful equivocation by which the saint procured the remission of the tribute imposed on Leinster (§§ 60-64). A belief in shape-shifting seems evidenced by §§ 52 and 70; and one of the many folk-tales about the wren[2] (*roitelet, Zaunkönig*, βασιλισκός = *regulus*) is contained in §§ 73, 74.

For want of proper type, many long vowels not so marked in the Brussels ms. are here denoted by an apex (â, ê, î, ô, û), instead of the usual flat stroke.

1. *Manners and Customs*, III, 34-36.
2. See, e. g. Campbell of Islay's *Popular Tales of the West Highlands*, i. 48, 52, 277. Gubernatis. *Zoological Mythology*, London, 1872, vol. II, p. 208. Grimm, *Kinder und Hausmärchen*, 3. Aufl., nos. 102, 171.

The rarer words and grammatical forms found in this legend are collected in the Glossarial Index.

In the footnotes and the Index, *B* denotes the Brussels ms., *F* the Franciscan fragment, and *L* the copy in the Liber Flavus Fergussiorum.

Professor Strachan has, very kindly and usefully, read a proof of this paper.

WHITLEY STOKES.

London, May 1906.

IHS.

[fol. 43 *a*] Geinemain Molling[1] *ocus* a Bhethæ.

[CAPUT I]

1. BAI brugh*aidh*[2] cétach amra irdairc comhr[am]ach i llergaibh na Luachra luchtmaire *con*-ilor brat 7 bûar 7 bóthâinte[3], darbo comainm Faelân Find m*ac* Ferad*haig* m*aic* Odhrâin m*aic* Degha m*aic* Findloga diá tát Ui[4] Degad Laigen *ocus* Ossairge. T*r*í côec*ai*t bûacailli is *ed*h batar ic comhêt a alma 7 a êti *ocus* a innili lais. Ciarbo imdha thrá bûacailli aca ní chumgaitis a n-immâin da liasaibh nô a n-inghaire ara n-imat. *Ocus* is *ed*h donítis ands*aid*he, a n-êtaighe do chor for a lorcaib doibh, co têgtis'na ruibnibh roretha do mhaigrêidibh in coicc*id*h d'innsaigidh a llías 7 a lânbûailtedh.

2. Ni bâi t*r*a do maithi*us* sâegallu[5] i t*er*ci dó, nó dia bancêli. Oen na n-aidhce ann t*r*a, dia mbat*ar* for dûnadh a lis 7 a llânbhaile, nos-b*er*t a banchêili frisiumh : in[6] fil occatsa, a fir, tothch*us*[7] crîchi ṇô ferainn dilis, *ocus* dia mbeit[h], ol sî, ropad comtigh duin techt dó, 7 *ocus* ar maithi*us* môradhbal do chaithim and, *ocus* tegh n-óighedh[8] coitchenn do dênamh ocaind, co fagbad câch a daethain occainn and ac ár n-inud duthaigh, ardaigh co mbeith iardtaige accainn, 7 co ro tartis[9] ar caraitt *ocus* ar comairrl*id*hi ní dínn.

1. Mollincc *B*.
2. brucch*aid* *B*.
3. bo 7 tainte *L*.
4. ua *B*. nuadh *L*.
5 Saeghalta *L*.
6. Sic *B*. leg. ní?
7. toicci *L*.
8. n-aidedh *B*, n-oigheadh *L*.
9. In *B*, *nó* tartis is written over eirgitis. co ro eirghi dis *L*.

IHS.

The Birth of Moling and his Life.

CHAPTER I

1. There was a landholder hundreded[1], wondrous, famous, trophied, in the plains of wide Luachair, with abundance of mantles and kine and droves of cattle. His name was Faelán the Fair, son of Feradach, son of Odrán, son of Dega, son of Findlug, from whom are the Húi Dega of Leinster[2] and Ossory. Thrice fifty herdsmen there were keeping his herds and his cattle and his flocks with him. Though many were the herdsmen he had, they could not drive them to their sheds or tend them, because of their multitude. So this is what the herdsmen used to do, put their garments on their tracks, so that they used to go in their running crowds to the smooth plains of the province, towards their sheds and their full cattle-fields.

2. Now no worldly wealth was lacking to him or to his wife. One night, then, when they were closing their fort and their full steading, his wife said to him : « Hast thou, O husband, property in (thy) province, or land in fee? and if there were », she says, « 'we should usually go to it, there to spend our vast wealth and build a common guesthouse, so that every one might find his fill with us at our proper place, so that we may have posterity, and that our friends and our counsellors may obtain somewhat from us. »

1. i. e. having a hundred labourers, cows, etc.
2. The Húi Dega Móir Laigen, Fél. Oeng.[2], p. 152, probably in Wexford.

3. Maith a inghen, ar Faelân, dot-roi[1] bûaidh *ocus* b*en*nacht! Is maith ina canai[2], *ocus* da fesaindse a maith occutsa no raghmais. Is cîan ûaid docum ar crîche *ocus* ar mbunaite.

4. Conidh andsin t*r*a ro êirigh fri nert seoin *ocus* solaid *co n*-imat brat[3] *ocus* bûair 7 bótâinte 7 éti *ocus* almu 7 innile, co ro lînad leis da conâch a orba *ocus* a ferand dîles .1. Ui[4] Dega Laigen *ocus* Ui[5] Degha Oss*raige*, *con*a bâei isin tûaith nó isin tír ní nâr' lînadh lais, *nó* dûn *nó* dingna [f. 43 *b*] nô deghbaile nârbo lán uile da maithi*ns*, *con*a bôi i comhrê ris nech ro sos*ad*h fair im shaidhbrios[6].

CAPUT SECUNDUM

5. Bâi siur sainemhail ic á baincêili-siumh ina farradh intan sin, Emnait a hainm. Dorala menma Faelâin f*uir*ri, co tarla ina carat*rad*h, gur'bo[7] torrach hí. Ro gabh omhan *ocus* imeccla hí riana siáir *ocus* fri nâire in gnîmha dorala di. *Con*idh aire sin do imtigh-si[8] i frithing[9] na conaire i n-elódh, 7 ní ar imtecht i llô *acht* i n-aidche no imtigedh, 7 no bíth cach lá 'na tost. *Con*idh am*laid* sin ro siacht-si da ferann duthaigh[10] .1. co Cenêl Sìatnai[11] síar.

6. O rânic iarum co medôn na Lûachra sîar fon innas sin tuitid an aidigh[12] f*uir*ri annsin occ*us* snigidh[13] snechta adbol môr and co rânic f*or*mna fer. Ro gabsat da*no* îdhain îsi t*r*é immarcr*aid*h ûachta *ocus* trê mét an tsnechta *ocus* trêsin oman 7 t*r*êsan imeccla dochuaidh[14] impe, co rucc-si iarsin an gein ro bôi ina broind .1. m*ac* mínálainn mínetroct.

1. atrai *L.*
2. In comairle *L.*
3. braite *L.*
4. u *B.*
5. ú *B.*
6. ro soiseadh t*r*ian a ssoib*riu*susa (sic) *L.*
7. curubo *L.*
8. do luidhsi *L.*
9. friting *B.*
10. dutaigh *B.*
11. setnai *L.*
12. aig*id*h *B.*
13. fer *L.*
14. docuaidh *B.*

3. « Good, my girl », quoth Faelán; « may victory and benison attend thee! Good is what thou sayest, and if I knew that it was well for thee (?) we would go. Far from thee it is to our country and our abode. »

4. So then by strength of luck and charm, he proceeded, with plenty of mantles, and kine and droves and flocks and herds and cattle, so that his heritage and his own land, to wit, Húi Dega of Leinster and Húi Dega of Ossory, was filled by him with his riches, so that in the district or in the land there was nothing unfilled by him, neither fort nor fastness nor goodly steading that did not abound with his wealth : wherefore in his time there was no one to reach him as to opulence.

CHAPTER II

5. At that time his wife had beside her a beautiful sister, named Emnait. Faelán's heart was set upon her, so that he gained her love, and she became great with child. Fear and terror seized her on account of her sister, and because of the shame of the (evil) deed that had befallen her. Wherefore she went back stealthily by the same road: and not by day, but by night she used to travel, and every day she lay still. So thus she reached her own country, to wit, Cenél Siatnai[1] in the west.

6. Now when she came in this wise to the midst of the Luachair in the west, the night falls upon her there, and a prodigious snow descends, so that it reached men's shoulders. Then, because of the exceeding cold, and the greatness of the snow, and the fear and dread that came about her, birthpangs seized her, and thereafter she brought forth the babe that lay in her womb, to wit, a boy sweet and beautiful, sweet and shining.

1. Cinél Sédna in Breifne, *Tep. Poems*, p. 46.

7. Bâi timthirecht[1] aing*el* co hairm i rraibhi. Ro leghastair t*r*á in snecta t*r*icha t*r*aiged ar cech leth ûadh t*r*ia thimthirecht na n-aingel. Ro impá-si im*morro* a druim frisan m*ac* mbecc, *ocus* releíc[2] comdílsi et*ar*ru 7 in snechta[3], 7 ro bói ica túr aici cinn*us* no immeradh bâs fair, ar bá mebhal lé a aicsin aici arna dhènamh darcend a sethar[4].

8. Atracht solsi na g*ré*ne ôs dreich in talman tôebhûaine togaidhe, *ocus* ro bói oc midhemhain na nôeden annse*n*. Rolâ iaramh a dá doitrighidh imme d'immirt bâis 7 êcca 7 aidedha fair. IS aire sin t*r*a ro chuir in Coimdiu colum do nimh [f. 44 *a*] do dhîtin in m*ai*c bhicc sin, co tucc an colum a clûimh *ocus* a eitidha im cnes na nâidhen, co raibhe ica chlûtadh 7 ica têghadh. No sînedh in ingen a lâmha ara amm*us* in leth nâ bidh[5] in col*um* d'immirt bâis fair. Ticed im*morro* in colum da ce*c*h leith imme, 7 nos-gab*ad*h a hetidha 7 a ingne dar a ghnûis 7 dara haigidh na hin*gin*e, *ocus* ro bôi occ dítin na nôidhen fon cumma[6] sin, co tâinicc trath[7] don ló 7 don laithe fôesin.

CAPUT TERTIUM

9. IS annsin táin*ic* Brênaind m*ac* Findlogha *con*a m*a*caib eccalsa cucu, co faca s*id*e in timthirecht[8] aingel ô nimh co talmain ôs cind na nôedhen. IS ann atb*er*t an clêir*ec*h ra fer maith da muint*ir* ·I. f*r*i Collanach sacard : Erigh, ar sê, do fhis ind inaid ût thall, ar atâ timthirecht[9] [aingel] ô nimh co tal*main* and[10]. Doluid iarsin Collanach *con*ici in inad, *ocus* at*con*naic[11] in col*um* 7 in nâidin, 7 in mnâi ar tí clochta[12] na nâidhen 7 in

1. timtirect *B*.
2. roleig *L*.
3. snecta *B*.
4. setar *B*.
5. nach bith *L*.
6. sam*ail* *L*.
7. trat *B*.
8. timtirecht *B*.
9. timtirecht *B*.
10. *L* omits this sentence.
11. nod*con*nuicc *L*.
12. clocadha *L*.

7. There came a service of angels to the place wherein he lay. So because of that service the snow melted for thirty feet on every side from him. But she turned her back to the little child, and left equal rights between him and the snow, and was seeking how she should inflict death upon him, for she felt shame in looking at him, she, instead of her sister, having conceived him.

8. The sun's radiance arose over the face of the green-sided, chosen earth, and was meditating the infant there. Then (his mother) put her forearms about him, to inflict upon him death and extinction and tragic fate[1]. So therefore the Lord sent a dove from heaven to protect that little child. And the dove put its plumage and its wings about the infant's skin, so that it was (both) covering and warming the babe. The girl was stretching out her hand towards him, on the side on which the dove was not, in order to kill the child. But the dove would come around him on every side, and put its wings over his countenance and its claws over the girl's face; and in this wise it was protecting the infant until daytime came thereunder.

CHAPTER III

9. Then Brénainn[2] son of Findlug came to them with his clerical students, and he saw the service of angels from heaven to earth above the infant. Then said the cleric to a good man of his people, namely, to Collanach the priest : « Go », says he, « to look at yon place, for there is a service of angels there from heaven to earth ». Thereupon Collanach went to the place, and he beheld the dove and the infant, and the woman

1. The same tautological phrase occurs below in § 18.
2. See *Lismore Lives*, p. 99. This saint died A. D. 577.

col*um* ica dîtin. Luidh iarum in saccard co Brênainn 7 adfet dó in gnîmh uile. Erigh, ol Brênainn, *ocus* baist in nâidhin, 7 tabhair ainm irdairc fair, ar atât angil[1] nime icá onóir *ocus* ica airmhitin. *Ocus* beir lat in nâidhin 7 a mâthair leis da lessughadh corob am léigind[2] dó.

10. Docoidh Collanach sacard 7 ro baist in nâidhin, 7 dorad[3] ainm fair .1. Taircell .1. don taircelladh tuc in col*um* fair ica dîtin for a mâthair.

CAPUT QUARTUM

11. Ruc*custar* im*morro* Collanach in m*ac* lais 7 a mâthair co hUaimh Brén*ainn*, 7 ro hailedh é co cend [a] .uii. mblîadhan. IS aml*aid* im*morro* bói in Collanach, ûasal i n-ôghe 7 i n-inruc*us* hé, *ocus* eccnaidh[4] amhra hê. *Ocus* 'na tabraittis[5] do m*ac*aibh suadh (f. 44 *b*) *ocus* sâerclann co Brên*ainn* do lêgund, is co Collan*ac*h dob*er*ed Brén*ainn* íat, co rabatt*ar* .xxx. m*ac* rîgh 7 roflatha ic Coll*anach*, *ocus* nî raibe dîbhsin bad[6] ferr cruth *ocus* delbh 7 êcc*us*c oldâs Taircell.

12. Dorôni iarsin Coll*anach* lêgenn do Thaircell[7]. IS am*laid* bâi Taircell 7 angel ica f*or*cet*ul* .1. Victor, *con*a bâi nî i n-anfiss do. *Ocus* is êisiumh im*morro* no bidh ic f*or*cetal na m*ac* aile, co rabhat*ar* uile oca honôir-siumh.

CAPUT QUINTUM

13. IS ann t*r*a ro râid-siumh f*r*ia a aitte : Rob âil damhsa ascaidh ûaitsiu. Cia hascaidh, ol in t-aite. An .xxx. m*ac* rîgh fil occutsa ic lêigiund meisi oca n-umalôit[8] *ocus* do thastiol na

1. angel *B*.
2. am leigind *B*, aimleighinn *L*.
3. nodrad *L*.
4. *ec*naidhi *L*.
5. In *B*., interlined, *nó* ina tabairthe).
6. nech bui *L*.
7. *L* omits this sentence.
8. meise da n-umhla*cht*, 7 da n umhuloid *L*.

about to stone the infant, and the dove protecting it. The priest then went to Brénainn and tells him the whole deed. « Go », says Brénainn « and baptize the infant, and bestow a noble name upon him, for heaven's angels are honouring and reverencing him. And bring the babe with thee, and his mother with him to maintain him until his time of study arrives ».

10. Collanach the priest went and baptized the infant, and bestowed a name upon him, to wit, Tairchell, from the *tairchellad* ('surrounding') which the dove put upon him when defending him from his mother.

CHAPTER IV

11. Now Collanach brought the boy and his mother to Uam Brénainn ('Brénann's Cave'[1]), and he was nurtured to the end of his seven years. Thus then was Collanach, noble in virginity and in uprightness, and he was a wondrous sage. And all the sons of wise men and nobles that were brought to Brénainn as students, 'tis to Collanach that Brénainn used to assign them, so that there were thirty sons of kings and princes with Collanach; and none of them was better than Tairchell in figure and shape and habit.

12. Thereafter Collanach set Tairchell to study. Thus was Tairchell: an angel, even Victor[2], instructing him, so that there was nothing of which he was ignorant. And 'tis he that used to be instructing the other boys, so that all were honouring him.

CHAPTER V

13. Then he said to his fosterer: « I were fain to have a boon from thee ». « What boon? » says the fosterer. « That I may be in service to the thirty sons of kings who are studying with

1. Cf. Mo Conoc uais uamach, Mart. Gorm. Dec. 19. Caves were often inhabited by Celtic saints.

2. The name of Patrick's angel, Trip. Life, p. 21 et passim.

tûath d'iarr*aid*h almsan doibhsium 7 don ecclaiss.

Dén[1] im*morro*, ar in t-aite, *ocus* beir b*en*nachtain.

CAPUT SEXTUM

14. Luid-siumh iarsin immach f*or* sêt, *ocus* ruc dâ théigh lais .1. tîagh f*or* a druim *ocus* tîagh f*or* a ucht. Ro gabh bachaill a aiti ina lâimh, *ocus* dochuaidh do cûairt fon samail-sin. Dob*er*edh da*no* g*r*ân *ocus* arán isin dara têigh, mâethla 7 im *ocus* saill isin têigh aile, 7 ballân dorn ina lâim clí. Ro bôi siumh fon sam*ail* sin corbat slâna sê[2] bl*iad*na décc dó ic umhalôit a aiti 7 a comaltad[3].

15. Luidh-siumh lâ n-âen ann do cûairt na Lùachra, co ro sìr uili hí an lâ sin. Amhail ro bôi siumh ic cantain a ern*aigh*thi co faca in torathar[4] ndodelbh*da* ndochr*aid*h ar fiarlâit na *con*aire f*or* a cind .1. Fûath aingeda[5] *con*a muintir duibh do*chr*aidh doidelbda .1. dâeine i ndelbaibh arracht. *Ocus* ni tabratis t*er*mond do dhuine for[6] domhan .1. Fûath angeda féin[7] 7 a ben *ocus* a ghilla 7 a chú 7 a nónbhar muintire.

[f. 45*a*] 16. Dia mbat*ar* ann forsan tsligidh[8] *con*acat*ar* chuca in scolaighe for a sêt, *ocus* a eiri fair, dochum na heccailsi. Asbert in Fûath fria muint*ir* : Bidh annsin *co n*dech*us*a[9] do accallaim ind ôenduine ût. *Ocus* asbiur[10] mo brêithir, ô ro gabh*us* fogail 7 dibeirg[11] narb'ail damh nech d'anacal *acht* sût a ôenar.

17. Ro gabh iar*um*h a armu, *ocus* tâinic remhi d'accallaimh an scolaighe. *Conid*h ann asb*er*t an Fûath f*ri* Taircell :

Canas tâinic mopa[12] clêrech lûadhes môethlu, 7 rl.[13].

1. Denaid *B*, Den *L*.
2. a a*secht* *L*.
3. a chomaltaidh *L*.
4. toratar *B*, torothor *L*.
5. In *B* aingeda is corrected *man. rec.* to aingidh. aingide *L*.
6. forsan *L*.
7. budhein *L*.
8. tsligidh *B*.
9. In *B* corrected, *man. rec.* to dech*us*arsa; *con*neacharsa *L*.
10. as bert, corrected biur, *B*.
11. dibeircc *B*.
12. leg. mo phopa : mo phop *L*.
13. nine lines omitted.

thee, and that I may travel the districts to ask for alms for them and for the Church ».

« Do so », quoth the fosterer, « and take a blessing (from me) ».

CHAPTER VI

14. Thereafter Moling fared forth on the road, and carried two wallets with him, to wit, a wallet on his back and a wallet on his breast. In his hand he took his fosterer's staff, and in that wise went on his circuit. Now in one of the two wallets he would put grain and bread; and in the other wallet, biestings and butter and bacon. In his left hand (he held) a cup. Thus he continued until his sixteen years were complete, serving his osterer and gis fosterbrothers.

15. Then he went, one day, to make a circuit of the Luachair, and on that day he searched it all. As he was singing his prayer he saw the unshapely, ugly monster athwart the path before him. This was the Evil Spectre with his black, ugly, unshapely household, human beings, to wit, in shapes of spectres. And they used to give no sanctuary to anyone on earth, namely, the Evil Spectre himself and his wife, his gillie, his hound, and his household nine.

16. When they were there on the road, they saw coming towards them the scholar, with his burden upon him, wending his way towards the church. Said the Spectre to his household : « Bide ye there till I go to converse with yon solitary person. And I give my word that, since I took to robbery and rebellion, I never wished to protect any one save him yonder alone. »

17. Then he seized his weapons and came forward to hold speech with the scholar. And then the Spectre said to Tairchell :

« Whence hath come my master cleric, who moves biestings? » etc.

18. Bidh olc t*r*a bias in scolaige, ol sê. dob*ér*sa in gâi-sæ t*r*id c[r]ide[1] co fagba bás 7 êcc *ocus* aided.

Atbiursa mo brêithir, ol Taircell, go ngêb-sa in mbachaill-si fil im lâimh it cend-sa, .1. bachall m'aiti, 7 ro ro gell-sidhe [*con*] na faicêbtha hî i comlund ôenfir. *Con*idh ann asb*er*t Taircill :

Bachall undsen, trom a tundsemh, ra tôebh lêicne merlaich mhir.

remhar a cos, balc a brâige, nîs-tacmaing glac lâme fir.

19. *Ocus* iarsin asb*er*t an clêr*ech* : Tabraidh ascaidh damh. Cia hascaidh [f. 45 *b*] connaighe? bar sîet[2].

Nî *ansa* : mo trî cêmend ailithre do lêcen damh ar amm*us* Rîg nime *ocus* tal*man*, *ocus* mo t*r*î cêmenna bâisi bé*us* commadh fatithi ûaim in t-êcc.

Tabar duit, ar in chaillech, úair nî raga dín bê*us*, ar is comlûath f*r*i hossaibh allta sind fêin, *ocus* as comlûath ra gâeth[3] ar cú.

20. Nascis iarum f*or* lâim ind fúatha sin. Lingis iarsin a trî cêm*en*d ailithre *ocus* a trî lêm*en*d báisi. IN cêtleim t*r*a ro ling nîr' bo mó leo hê andâ fiach f*or* beind cnuic. IN lêim tânasi ro ling nî acatar et*ir* hê *ocus* nî fetat*ar* in·i nemh *nó* in i tal·*main* docoidh. IN tres lêim im*morro* ro ling is ann dorala hê, f*or* casiul na cille.

21. Dochoid siut t*r*a, f*or* caillech ind [F]úatha; *con*idh ann ro reithsettar et*ir* coin 7 duine, co cluinte dar[4] mîle cêmend a n-êngair 7 a trethan 7 a tograim isin[5] aêor ûasa. Tângatar[6] coin 7 mindâine in baile imach .1. cach d'anacal[7] in mheic forra, ar ba derb leo is acá thog*r*aim ro bhat*ar* na fúatha. IS annsin ro ling-siumh âmh do caisiul na cilli, co riacht isin ecclais, *co n*desidh ina inad irn*aig*hthe, co raibhe ic salmgabhâil inaigidh a aitte[8]. Noçor' derc Collanach fair co tarnaic[9]

1. *c*raidhi *L*.
2. ol siad *L*.
3. f*r*ia gaith *L*.
4. co cluintea tar *L*.
5. isind *L*.
6. co tangadar *L*.
7. do anacul *L*.
8. a n-aghaidh in fuatha *L*.
9. tairnic *L*.

18. « Naught, indeed, will be the scholar », quoth he. « I will put this spear through thy heart, so that thou wilt find death and extinction and a tragic ending ».

« I give my word », says Tairchell, « that I will take against thee this staff which is in my hand, to wit, my fosterer's staff; and he promised that it would not be left in a single combat. » Whereupon Tairchell said :

« An ashen staff, heavy its crushing on the side of the cheek of the furious mad champion :

Thick its foot, strong its neck : no grasp of a man's hand surrounds it. »

19. And after that the cleric said to the Spectres : « Grant me a boon ».

« What boon dost thou ask? » say they.

« Easy (to say) : to let me have my three steps of pilgrimage towards the King of heaven and earth, and my three steps of folly also, so that death may be the further from me ».

« It is granted to thee », says the hag, « for thou wilt never get away from us; since we ourselves are as swift as wild deer, and our hound is as swift as the wind ».

20. Then he bound that (boon) on the Spectre's hand. Thereafter he leapt his three steps of pilgrimage and his three leaps of folly. The first leap that he leapt he seemed to them no more than a crow on the top of a hill. The second leap that he leapt, they saw him not at all, and they knew not whether he had gone into heaven or into earth. But the third leap that he leapt, 'tis then he alighted on the stone-wall of the church.

21. « He has gone yonder, » says the Spectre's hag. Whereupon they ran, both hound and human, so that their one cry, and their storm and their pursuit upon (Tairchell) were heard beyond a thousand paces in the air above him. But the hounds and the small folk of the town came forth, each to save the boy from them, for they were sure that the Spectres were pursuing him. 'Tis then he leapt from the stonewall, and reached the church, and sat in his place of prayer, so that he was chanting psalms opposite his fosterer. Until he had finished his

dó a ord is a affrend. Ro derc im*morro* ar in m*a*c asa athle sin, 7 is am*laid* bâi s*id*e, 7 bruth na feirgi 7 an imtechta ann, 7 ruithne na dìadhachta ina ghnúis.

22. Maith a m*ai*c, ar in sacart. Cia frâech fergi[1] fil itt aighid?

Nì *ansa* : na fúatha[2] angedha do tachor cuccom, *ocus* dom ruagadh[4]. *Ocus* ro innis dó uile an scêl am*ail* ro ling an Lûachair 'na trî lêmendaibh.

IS fír sin, ar in saccart. Is tú an tairngertach[5] [f. 46 *a*] ro tairngir Victor[6] angel .1. bidh tú Molling Lûac*hr*a dona lémennaibh ro lingis.

CAPUT SEPTIMUM

23. Trícha bl*iadan* cosindiu dodeach*aidh* Brênainn m*a*c Findlogha don muir co ro gaibh tîr *ocus* caladhport f*or* sruthlinntibh na B*er*ba. IS annsin asb*er*t Brênainn f*r*ia muint*ir* : Cuiridh[7] bár lín isin cúan-sa, ar sé; is doich is ionad gabála êiscc hé. Ro cuirset a llìn imach, co tarla brattan cach[8] tres moccuil isin lín. Cuiridh dorísi, ar Brên*ainn*. Ro cuirset in fecht tán*aise* co tarla bratan cech dara moguil ann. Ro cuiredh[9] in tres f*echt* in lín amach, co tarla bratan cach tres mucail ann. Dênam aittrebh sund, ar Brên*ainn*, daigh is inadh m*a*c n-ecailsi so, ar sé.

24. Dorigne Brên*ainn* tellach a tighe isind inadh sin, *ocus* ro ordaigh inadh na mainistrech and. Cnoc adbalmór ro bói ós cind in tige; no bidh Brênainn 7 a manaigh ic a rêdhigud cech lâi fodaigh comadh inad fognama don Choimdidh é, *ocus* comad hê an cnoc úasal oc á rabhat*ar* angil taircetail[10] dó hé.

1. is*ed* *B*.
2. f*e*rcci *B*. cia fearg *L*.
3. fuata *B*.
4. romruagadh *L*.
5. tarrngertai *L*
6. lucht *L*.
7. Cuir *L*.
8. gacha *L*.
9. Ro cuirset *L*.
10. angel taircetal *B*.

order and his mass, Collanach did not look at Tairchell. After that he looked at the boy, and thus he was, with the glow of the anger and the feat on him, and the radiance of the Godhead in his countenance.

22. « Well, my son, » says the priest : « What is the rage of wrath that is in thy face? »

« Easy (to say) ; the evil Spectres attacked me and hunted me ». And Taircell related to him the whole story, how he had leapt the Luachair in his three leaps.

« That is true », says the priest. « Thou art the prophesied one, whom the angel Victor foretold : thou wilt be (called) Molling of Luachair from the leaps that thou hast leapt (*ro-lingis*). »

CHAPTER VII

23. Thirty years till today Brénainn son of Findlugh came from the sea, and took land and harbour by the streampools of the Barrow[1]. Then said Brénainn to his community : « Cast your net into this haven : belike it is a place for catching fish ». They cast forth their net, and in every third mesh there chanced a salmon. « Cast again, » says Brénainn. They cast a second time, and in every second mesh there chanced a salmon. For the third time the net was cast, and a salmon chanced in every mesh. « Let us make an abode here », says Brénainn, « for this is a place for ecclesiastics ».

24. In that place Brénainn built the hearth of their house, and there arranged the place of the monastery. A huge hill was above the house. Brénainn and his monks were levelling it every day, in order that it might be a place of service to the Lord, and that it might be the lofty hill at which were angels pro-

1. a river in Leinster : *Rev. celt.*, XV, 304.

Tâinic angel co Brên*ainn* and*sed*e 7 asb*er*t fris; Na déna[1] aitrebh sunna fadechtsa, ar sê, ar ní dait atá i tairngire attrebh do dênamh sund, *acht* m*a*c geinfeas i cind .xxx. b*lí*a*dan* ôníu, is é doghêna atrebh ann[2] .1. Moling Linne môire. *Ocus* is é gêbh*us* i rRind Ruis Bruic ar[3] brû B*er*ba. *Ocus* bidh soch*aid*e bêr*us* dochum nimhe. *Ocus* doghêna a fherta 7 a mîrbuile annsin, 7 tic a Thigerna[4] i richt claimh da[5] acallaimh.

25. *Con*idh ann asb*er*t in t-angel :

Tricha blîa*dan* [ôno*cht*[6], tiuccfa Moling Linne môre *L*], 7 rl.

[f. 46 *b*] IS tú t*r*a in Moling sin, ar is tû ro ling in lêim as mô ro ling duine 7 lingfes co brâth. *Ocus* as tû ro tairngir Victor angel, *ocus* bid hê t'ainm airdirc fodesta, Moling Lûacra.

26. Cid ón, in fil atharda aile ac*u*m *acht* so? ar Molling. *Ocus* matá muinter damh hê[7] *co*nici*us* dia atrebh 7 da innaigidh.

Fil im*morro*, ar in sacart, *ocus* atâ do mâthair isin baile 7 innis*ed*h duit.

Tucadh in mâthair cucæ iartain, *ocus* ro innis dó a duthc*hus* 7 a cenêl, *ocus* am*al* dorônad hê. A m*ai*c, ar in mâthair, faccaibh do bennactain acum, 7 tabair dilgud damh isin ngnîmh dorónus[8], *Con*idh ann asb*er*t :

An fracc do Cenél Sêtna
as î rom-alt fo cêttblae,
's tucc a Dé dilgudh don fraicc
lûach i nderna do dhichmairc[9]

27. Môr do t'imdergadh[10] fuar*us*a, ar sî; soch*aid*he atb*er*t rim gur'bo[11] gein cuil *ocus* corbaidh damh tú.

1. den *L*.
2. sunn *L*.
3. for *L*.
4. ticcerna *B*.
5. día *L*.
6. T*r*ica bli*adan* anoc. l. c. f. t. in. s. h. b. uas. b. *B*.
7. hi *L*.
8. do ronas *B*.
9 This quatrain is written in the bottom margin of *B*. The text has : Anadrercc (*nó* a fracc) do cenel setnai, isí romalt fom cetgái ro dilgedsa dondarircc. ina ndernai fo dicilt. *L* has anadhcercc do cenel setnaid isi romdilgea dia dondarirc anandernaid fo dhichilt.
10. timderccadh *B*.
11. gurbat *L*.

phesying of him. But then an angel came to Brénainn and said to him : « Do not make an abode here now, for in prophecy it is not for *thee* to make an abode here ; but the boy who will be born at the end of thirty years from today, he it is, Moling of Linn mór, that will make a dwelling there. And 'tis he that will settle at the Point of Ross Bruicc[1] on the brink of the Barrow, and he will bring a multitude unto heaven. And there he will perform his miracles and his marvels, and his Lord will come to converse with him in the shape of a leper. »

25. So then said the angel :

« Thirty years from tonight Moling of Linn mór will come, etc.

« Thou, then, art that Moling, for it is thou that has leapt the greatest leap that a man has leapt and will ever leap. And 'tis thou whom the angel Victor foretold, and now this will be thy famous name, Moling of Luachair. »

26. What is that ? have I another fatherland besides this ? » says Moling. « And if it be a folk of mine... to visit it and dwell therein. »

« There is indeed », says the priest ; « and thy mother is in the steading, and let her tell thee ».

The mother was afterwards brought to him, and she told him his own country and his kindred, and how he had been begotten. « O son, » says the mother, « leave thy blessing with me, and give me forgiveness for the deed I have done ! » So then he said :

The woman of Cenél Sétnai,
'tis she that reared me in the first place ;
and, O God, forgive the woman
payment for all the theft she committed[2].

27. « Much of blame for thee I found », quoth she. « Many said to me that thou wast a child of my sin and corruption ».

1. ' the Badger's Wood ', O'Curry, *Lectures*, p. 302. *Rev. celt.* XIII, 45.
2. i. e. in defrauding, by her adultery, Faelán's wife.

Nemh duitsi, a banscal, ar sé.

28. Cid fhaccbhai[1] damsa da*no*? ar in sacart, ar rom-indergad[2] co môr treot. Ar itb*er*tis soch*aidh*e commadh mac coll*aidh*e damhsa fêin tú.

Nemh 7 sâegul deit fêin *ocus* d'fir th'inaidh .1. sacard in bailesiu. Bûaidh da*no* con 7 mban *ocus* ech ass, ar is îatt tâncat*ar* dom forithin ar na fûathaib.

CAPUT OCTAVUM

29. Ro tesc Coll*anach* sac*ar*t a foltt iarsin, *ocus* dorad berr*ad*h man*aig*h fair, *ocus* ro gab p*at*er imme, *ocus* asb*er*t fris te*cht* co Maedôc [Fearna *L*] do bith a dalt*us*a fris. Ba hóc alainn âidedach an clêr*ech* sin. Ba gilithir[3] snechta a curp. Ba deirgither [f. 47*a*] lossi corc*ra* a gn*ís*. Nî raibi i comrê fris rosos*edh* cutr*um*us for a deilbh[5], ar ro batar ruit[h]ne na Dîadachta in a comhaite*cht*.

30. Luidh remhe for sêtt îersin co râinic Clûain Câin Maedôcc[6]. IS annsin ro bôi Maedócc[7] ina ecclais ic dênamh a uird eclastacdai im t*eir*t. Ro falsiged do Maedôcc áighidh[8] uasal anaitnidh do thiactain cuce. Lêcidh duin ind ord annsin, ar Maedôcc[9], ar atâ f*or* sêtt cuccainn nech ris nad cub*aid* a fuirech. Doroich Moling in ecclas, *ocus* êrgid Maedôcc[10] remhe, 7 nî ro suid Moling ina inadh. Donît*her* ín t-ord iar*um*. Donîat na clêr*ig*h a n-âentaidh iarsin. Faccaibh benn*acht*ain linn, ar Maedhóc[11]. Faicfet[12], ar Moling, bûaidh comairgi 7 enich isin bailisea[13]: bûaidh caingni cecha hairechta i rragha aircennech (an baile so). Cid môr n-imresna im*morro* bes isin baile *acht* co

1. faccaibh *L*.
2. imderccadh *B*.
3. giliter *B*.
4. imderccad *B*.
5. *cu*druma a deilbi *L*.
6. modimóc B.
7. modîmoc (l. maedocc) ai *B*.
8. aidhigh *B*.
9. modimoc (maedhocc) *B*.
10. modímocc (l. maedocc) *B*.
11. Modimoc (maedhóc) *B*.
12. freis n*ach* *L*.
13. interlined in *B*, *man. rec.* in bailise *L*.

« Heaven to thee, O woman », saith he.

28. « What then dost thou leave to *me* ? » says the priest; for through *thee* I have been greatly blamed. For many used to say that thou wert a carnal son of mine ».

« Heaven and length of life to thyself and to thy successor, to wit, the priest of this place. Palm, too, of hounds and women and horses thereout, for they came to help me from the Spectres[1].

CHAPTER VIII

29. Thereafter Collanach the priest clipt Tairchell's hair, and put upon him a monk's tonsure, and recited a paternoster around him, and told him to go to Maedóc of Ferns and be his pupil. Young, beautiful, youthful was that cleric. White as snow was his body : ruddy as purple flame his face. In his time there was none equal to him in appearance, for the splendours of the Godhead were in his company.

30. Thereafter he fared forth on the road till he came to Clúain Cáin Maedóc[2]. Maedóc was then in his church performing his ecclesiastical order about terce. It was revealed to Máedóc that a noble unknown guest had come to him. « Leave off for us the order there », says Máedóc, « for on his way to us is one whom it is not meet to delay ». Moling reached the church, and Máedóc rises up before him, and Moling did not sit down in his place. The order is then performed. Thereafter the clerics make their union. « Leave a blessing with us », says Máedóc. « I will leave (three), says Moling : « Palm of safeguard and protection in this place ! Victory in dispute in every assembly which the erenagh of this place shall enter ! Though much quarrelling be in the place, provided they (the

1. See § 21 *supra*.
2. Clúain cáin Modimóc, which thescribe first wrote, is now Clonkeen in co. Tipperary.

tisat isin temp*ul* a ndol fo sîdh ass, cen êccnach an baile do breith sech crois môir na faithche.

CAPUT NONUM

31. Luidh remhe iarsin co Casel na Rîgh. IS ann ro bâí Fingin m*ac* Aedha i Caisiul aracind. Ro soich Moling cuicce, 7 ferais in ríg fâilti friss. Iarais Molling inad reclesa for Fingin. Dob*é*rtar, ar in rî. Foait ann[1] in n-aidche sin. Ticc an t-angel do accallaimh Molling 7 asb*er*t friss : Cia rêt duit, ar sê, bith ic iarraidh inaid sunn, 7 inad[2] erlom duit f*or* sruithlinntibh na B*er*ba; *ocus* tene bêo f*r*i t*r*ichait mbl*íadain* ann ocot airnaide. *Ocus* cumdaigh-si t'ecclais 7 th' ánnoitt[3] annsin, 7 foghuin do Tigerna ann.

32. Ba clostecht don rígh im*morro* comhradh[4] Molling 7 ind ang*il*, *ocus* asb*er*t an rí ra Molling arnabârach : Érg, ar sê, ar amm*us* ind inaid ro gheall [f. 47 *b*] an t-aing*el* duit, *ocus* dob*é*-*r*amne ce*c*h furtacht ricfa a les duit.

CAPUT DECIMUM

33. Faccbais Molling annsin faccbâla maithe[5] do rîgh Caisil, *ocus* ceilebhrais don rîgh, *ocus* luidh remhe co Slîàb-Margi, 7 dechais ûaidh fodhes, 7 at*con*nairc timthirecht[6] angel i rRind Ruis Bruic ós sruthlinntibh[7] na B*er*ba, *ocus* râinic Moling in inadh sin, *ocus* fuair tellach mBrênaind annsin. Dorônadh tegh 7 ecclas andsin acc Moling, *ocus* rop ingnadh la cách attrebh do dênamh ann sin, ar rop inadh slaitti 7 braiti 7 sâraigthi in t-inadh i rragbadh.

1. sunn *L*.
2. inadh 7 adba *L*.
3. h'andoit L.
4. comraiti *L*.
5. amra *L*, maite *B*.
6. timtirecht *B*.
7. The *s* inserted in *B*, *man. rec.*

quarrellers) enter the temple, they will go thence in peace, without bringing the reproach of the place past the great cross of the green. »

CHAPTER IX

31. Thereafter he went forward to Cashel of the Kings. Fingin[1] son of Aed was then in Cashel before him. Moling visited him, and the king made him welcome. Moling asked Fingin for the site of an abbey-church. « It shall be given, » says the king. There they rest that night. The angel comes to converse with Moling and said to him : « What business hast thou to be asking a place here, while there is a place ready for thee by the streampools of the Barrow, and a fire alive for thirty years there awaiting thee ? And build thy church and thy patron saint's temple there, and serve thy Lord therein ».

32. Now the talk of Moling and the angel was heard by the king, and he said to Moling on the morrow : « Go », saith he, « to the place which the angel has promised thee, and we will give thee every help that thou wilt need ».

CHAPTER X

33. Then Moling left 'good leavings'[2] to the king of Cashel, and bade the king farewell, and fared forth to Sliab Mairgi[3], and thence went southward, and beheld a service of angels at the Point of Ross Bruicc above the stream-pools of the Barrow. And Moling came to that place, and found Brénainn's hearth therein. House and church were there built by Moling, and every one marvelled that a habitation was made there, for the place in which it was set up was a place of robbery and theft and outrage.

1. *Annals of Ulster*, 661.
2. i. e. blessings.
3. now Slieve-Margy a mountain in Queen's County.

CAPUT UNDECIMUM

34. ISind aimsir sin *tra* dorochair an t-Eo Rosa, *ocus* ro fodhail Molaisi hê do nâemaibh hÉrend. Docoid da*no* Molling d'iarr*ai*dh neich fair don Eo Rosa. Dorad Molaisi síniudh a dairthaighi dó don crund. Dorat im*morro* Moll*ing* Gobbân sâer cuicce do dênumh a dartaighe. Ocht*ar* sôer dó 7 oct*ar* ban 7 oct*ar* m*a*caemh. Bat*ar* co cend bl*íadn*a 7 ní dhernsat[1] ní aca, *ocus* nîr' mesaiti a *fr*ithailimh. No bhidh Gobân cacha maitne ac eráil tecta fon cailli, 7 is *ed*h atb*er*edh ce*ch* dia : Tìagam i n-ainm in[d] Athar Nemdha anîu. IS ann asb*er*t dia bl*iadn*a : Tìagam i n-ainm ind[2] Athar *ocus* in M*ai*c *ocus* in Sp*irta* Naeimh. Tìag*ait* im*morro* dia bl*íadn*a fon caille Molling 7 Gobbân, *ocus* fuarat*ar* *cr*and ndigainn 7 fûabrait a bûain.

35. IN cêtnu slisiu ro benadh ass dorala ar sûil Mholling, co ro briss ina chind. Tucc-somh a culpait dar a aigidh, 7 ní ro innis it*ir* a maidm. *Ocus* asb*er*t *fr*iu : Dên*aid* co maith bhar n-obair *co n*dechorsa do dênam mo *tr*ath. Luidh ûadaibh. Am*ail* ro bôi oc imtecht teccmaidh m*ac* lêigind dó. Cidh tás do sûil, a clêrich? ar sê.

Slisiu ro b*en* tarsi.

Tair co ro gab*ur* ep*aid* *fr*ia, [f. 48 *a*] ar in m*ac* lêigind.

Ticc Moll*ing*, *ocus* is ann asb*er*t in m*ac* lêigind :

Mol muilind fot súil. crâeb cuilind fot súil,
cach imnedh it g*r*ûaidh. grip ingnech fot súil.

36. IN fêgadh ro fêgh secha Moling ni fit*ir* in i nemh nó i n a talamh doch*uaidh* in m*ac* lêiginn. Cepinn*us* ro bôi reme an tsûil mesa ro bôi asa hathle. Demon, *tr*a, tâin*ic* annsin.

1. dernadh *L*.
2. sic *L*, an *B*.

CHAPTER XI

34. At that time, then, the Yew of Ross[1] fell, and Molaisse distributed it to the saints of Ireland. So Moling went to ask him for some of the Yew of Ross. Of the tree Molaisse gave him the roofing of his oratory. Then Moling brought Gobbán the Wright to him to build his oratory. Eight wrights had Gobbán, and eight women, and eight boys. They remained to the end of a year, and nought they did for him, yet none the worse was their entertainment. Every morning Gobbán was enjoining them to go to the wood, and this he used to say every day : « Let us go today in the name of the Heavenly Father ». Then on that day year he said : « Let us go in the name of the Father and of the Son and of the Holy Ghost. » On that day year, then, Moling and Gobbán go throughout the wood, and they found a sufficient tree, and begin to fell it.

35. The first chip that was struck out of it chanced on Moling's eye and broke (it) in his head[2]. He put his hood over his face, and told the wrights nothing whatever of his fracture, and said to them: « Do your work well so that I may go to perform my hours ». He left them, and as he was going a student chanced to meet him. « What is the matter with thine eye, O cleric? » quoth he.

« A chip struck across it. »

« Come that I may sing a spell to it », says the student.

Moling comes, and then said the student :

> « A millshaft under thine eye : a holly-branch under thine eye : every trouble in thy cheek : a griffin under thine eye! »

36. When Moling looked a look[3] past him, he knew not whether the student had gone into heaven or into earth. Howsoever the eye had been before him it was worse after him. It was the Devil that came there.

1. See *Rev. celt.*, XVI, 278, and *Folklore*, XVII, 66.
2. See O'Curry's *Manners and Customs*, III, 34.
3. literally, 'the looking that Moling looked'.

37. Am*al* ro bôi f*or* a sêt ann *co*naca in clêr*ech* forasta find liath [i]na farr*ad*. Cidh tâs[1] do sûil, a clêr*igh*? ar se. Slisiu ro ben tairsi, ar Molling. Tasca ille co rogbor arait[2] f*r*ia. Ticc cuicce Moling, *ocus* is ann atb*er*t fris :

Saele Muri, saele Dé
slân f*r*is'tabar, slân f*r*is'têit,
ô Mhuire tuccadh a coscc
rop slân cec*h* rosc [i]ma téit, 7 rl.[3],

Ro slânaiged a rosc fo cêttôir, *ocus* nîr' ferr ro bói remhe a radarc, *ocus* nîr' artraigh in clêr*ech* dó îar sudhi. Fír, ar Moling, ôm Tig*er*næ ro cuiredh in techtaire[4] ût cucamsa dom foirithin[5].

CAPUT DUODECIMUM

38. Am*al* ro bói Moling occ imtecht a sétta iarsin *con*aca in clamh ndocr*aid*h ndodhelbdha aracind. Can tici, a clêr*igh*, ar in clamh. Ticcim asin chaill, ar in clêr*ech*. Beir meisi lat dond ecclais ar Dîa [f. 48 *b*]. Is maith lim, ar Moling : tair as di*du*, ar sê. Cinnas on? ar in clamh. Mar tánacais *co*nice so, ar Moling. Nocon fêtaim imtecht, ar sé, go fagar m'imorcor co socair. Tair ar mo muin, ar Moling. Nî ragh, ar sê, *con*na raibh ni dot éduch ettrom *ocus* tú, ar nî faicébha[6] in t-étach nî dom lethar orm. Dogên, ar Moll*ing* [[7] cuiris Moling a êdach de iarsin 7] Toccbaidh in clamh for a muin. Sêit mo srôin, ar sé. At[n]aigh[8] a lâim cuici da sêtiudh. Acc, ar in clamh, ar benfait do mêora mo lethar[9] dim : tabair do bhêl impi. Dob*eir* in clêr*ech* a bêl immo srôin *ocus* suighis cuce hí, *ocus* cuiridh[10] ina dorn clê in saele sin.

39. IN silliudh ro śill secha ni fitir in i nimh nò i tal*main* docôid in clam. Côir im*morro* ês*id*e, ar Moll*ing*, mâs dom

1. atas *L*.
2. oruid *L*
3. sixteen lines omitted.
4. tectairi *B*.
5. foiritin *B*.
6. fáicebha *B*.
7. The words in parenthesis are from *F*.
8. atraig *F*.
9. letar *B*, leathar *F*.
10. cuiris *F*.

37. As Moling was on his way there he saw a sedate, grey-haired cleric beside him. « What is the matter with thine eye', O cleric? says he. « A chip struck over it », says Moling. « Draw .... that I may chant a prayer to it. » Moling comes to him, and then he said :

Mary's spittle, God's spittle,
whole to whom it is given, whole to whom it goes :
From Mary its healing has been given,
whole be every eye round which it goes, etc.

His eye was healed at once, and his sight had never been better before. And after this the cleric did not appear to him. « In sooth », says Moling, « yon messenger was sent to me from God to succour me »

CHAPTER XII

38. Thereafter as Moling was wending his way he saw before him a hideous, unshapely leper. « Whence comest thou, O cleric? » says the leper. « I come out of the wood », replies the cleric. » « For God's sake, take me with thee to the church. » « I am willing », says Moling : « come on then », says he. « In what manner? » asked the leper. « As thou camest hither », says Moling. « I cannot travel », says the leper, « till I get myself carried comfortably. » « Come on my back then », says Moling. « I will not go », says the leper, « lest there be some of thy raiment between me and thee, for the raiment[1] will leave none of my skin upon me. » « I will do (what thou desirest) », says Moling; so he doffs his clothes and lifts the leper on his back. « Blow my nose », says the leper. Moling gives his hand to him to blow it. « Nay! » says the leper, « for thy fingers will strip my skin off : put thy mouth round it. » The cleric puts his mouth round the nose, and sucks it[2], and spits the mucus into his left hand.

39. When he looked a look past him he knew not whether the leper had gone into heaven or into earth. « This is right »,

1. Doubtless a hairshirt : cf. utebatur ad nudum asperrimo cilicio, Vita Kentegerni, c. XIII.

2. There is a similar incident in the Life of Féchín of Fore, *Rev. celt.*, XII, 144. Indian ayahs also cleanse children's noses by suction.

mealladh-sa tâinic mo Tigerna. Ni choidêl-sa[1] *ocus* ni caithiub biadh co tora mo Tigerna co follas fiadnach cuc*u*m. Ro bhôi iar*u*mh isin inad sin co medôn aidche. Tâinic in t-aingel cuce. Asb*e*r*t* f*r*is : Cinnas badh ferr let do Tigerna do tidhacht[2] dot accallaim? I richt m*ei*c shea*cht* mbl*íadan*, ar sê, *co n*dênaind[3] ella bâide imme. Ni ro rathaigsiumh i cind ré iartain co ro suidhestair Cr*íst* ina u*cht* i rricht m*a*ccaimh .uii. mbl*íadan*, co raibhi ic bâidhe imme co t*r*âth êirge arnabârach.

Masa lôr let, ar an t-aingel, êircc dot manistir[4]. [7 têid Moling don eclais îarsin, 7 scrîbt*ar* an lîne sin aco, 7 rl. *F*].

CAPUT XIII

40. Dochôidh da thigh iarsin. Fuarat*ar* na lînaige bratan adbal mór ind aidche sin *ocus* dos-rats*a*t do Moling hê. Ro coscc*r*adh in bratan oc in clêr*ec*h 7 frith tinne óir ina medôn. Roinnis im*m*o*rro* Moling a trî an tinne .1. a t*r*ian do bochtaibh, 7·a t*r*ian fri cumdach a mind, *ocus* a t*r*ian fri dênamh a lubra.

CAPUT XIIII

41. IS annsin táin*ic* [f. 49 *a*] Rûadsech Derg[5] ben Gobbâin Sáe[i]r do accallaim in clêirigh. Ro gabh f*or* moladh crotha 7 datha[6] 7 delbe 7 eccoscca in cler*ig*h. Cid insin [a bean, *L*]? ar in clêir*ec*h. Dot accallaim-si 7 dot atcuincidh tâncamar, bar ísi : olc lind bith cen airghidh[7] acaind.

Ragaid di bhâi duitsi *ocus* bô cech[8] mnâ dona[9] mnâibh ele, ar in clêr*ec*h.

Rob ê maith acutt, a clêir*ig*h, ar îatsum, ar is ísin ar mbreth fêin[10].

1. *B* seems to have *thoidebsa*, but the original scribe may have written *coidelsa*. coideolsa *L*. coitelsa *F*.
2. tea*cht* *L*.
3. cond*er*nuinn *F*, condernuinn *L*.
4. eirig donn eclais *F*.
5. dercc *B*.
6. da:a *B*.
7. airghe *L*.
8. gacha *L*.
9. uodhein *L*.
10. inda altered, *man. rec.* to indara, *B*.

says Moling, « if my Lord came to deceive me. I will neither sleep nor eat until my Lord comes to me clearly and evidently ». He then remained in that place till midnight. Then the angel came to him and said : « In what form wouldst thou prefer thy Lord to come and hold speech with thee ? » « In the shape of a boy of seven years », says Moling, « so that I may make fits of fondness around Him. » He noticed nothing at the end of a time afterwards, till Christ sat on his lap in the shape of a boy of seven years, and he was fondling Him till the hour of rising on the morrow[1].

« If thou deemest that enough », says the angel, « get thee to thy monastery ». Moling then goes to the church, and that story is written by him, etc.

CHAPTER XIII

40. Thereafter he went home. That night the fishermen caught a huge salmon and they gave it to Moling. The salmon was cut open by the cleric, and an ingot of gold was found in the midst of it. Then Moling divided the ingot into three, to wit, a third to the poor, and a third to enshrine his relics, and a third for doing his labour[2].

CHAPTER XIV

41. Then came Ruadsech the Red, wife of Gobbán the Wright[3], to have speech with the cleric. She took to praising his form and colour and shape and habits. « Why is that, O woman? » asked the cleric. « To converse with thee and to entreat thee have we come », says she : « ill we deem it to have no herd of cattle ».

« Two cows shall go to thee, and a cow to each of the other women », said the cleric.

« May it be well with thee, O cleric ! » say they, « for that is our own award ».

1. So St. Ite nurses our Lord in the form of a babe, *Martyrology o Oengus*, p. 44.

2. i. e. I suppose, for paying his workmen. The same legend is in Mart. Donegal, p. 172, where *linne* is wrongly rendered by 'ring'.

3. As to Gobbán Sáer see Petrie, *Ecclesiastical Architecture*, 382, 383, and O' Curry, *Manners and Customs*, III, 40, 44. His father was Tuirbe Trágmar, *Rev. celt.*, XVI, pp. 76, 77.

42. Lottar as da tigh iarsin. Bâi [da*no* *L*] m*ac* mallachtan ar foghail *ocus* ar dibeirg annsin antan sin .1. G*r*ac a ainm, co tarla docum na mbô, co ro gad indara boin do Rûadsaigh Deirg[1]. Ro hinnisedh do Rûadsaigh in nî sin. Is fîr, ar sî, an clêirech dibech diultadach is ê dorad mannair[2] sin. Athrech leiss 'na tartt duinne' *co n*derna fell f*or*aind.

Raghait mo muint*er* sa 'na hiarmoracht, ar sê, 7 muirfit G*r*ac.
Dochaite lim saêgal fotta[3] aicce, ar sîsi[4].
Damad maith lat da*n*o a losccadh dogêntae.
Docaite lim tene môr d' fogbail dó da mbeith uacht fair.
Nô damadh ferr a bâdadh da*n*o dogènta.
Dochaiti lim deogh d' faghbâil dó da mbeith i n-ítaid[5]

43. IS annsin asb*er*t an clêr*ech* :
Ben in[6] tsaeir. ima ndêntar an crô cáil 7 rl.[7]
Eirgidh i n-iarmoracht in cruidh, ar Molling. G*r*ac dibergach is ê dorôine[8] in gnîm uccat, 7 atâ s*id*e for sruthlinntibh [f. 49 *b*] na B*er*ba, *ocus* a ben 7 a lenam. *Ocus* ro marb sê in[9] mboin, 7 atâ ica luchtairecht, 7 roichidh cuicce, 7 marbtar libh é, 7 nâ marbtar in ben *nó* in lenamh.

44. Râncat*ar* muint*er* Moling iersin âit i rraibe G*r*ac ic luchtairecht na bó. Techid t*r*a G*r*ac re luct na hergabâla, *ocus* têitt i mullach c*r*aind. Gontair thúas isin[10] crand hê, co ro tuit isin tene. Dofuit assaide isin mBerbai, co ro bâidedh inte hé. Tuccsat im*morro* muint*er* Moll*ing* a mboin[11] leo iarsin i medhôn a seiched, 7 ro thathbeôaigh in clêr*ech* hí iarsin co rabh immlan.

45. IS aml*aidh* im*morro* ro bhói in bó iarsin, 7 in leth ro bo bruthe dhî os é odhar, *ocus* in leth ele is é find. Bâi in bô acc Moll*ing* iarsin 7 nîs-tart do Rûadsaig hé, 7 dob*er*the dâethain

1. deircc *B*.
2. manair *B*.
3. fottu *B*.
4. ar isé *B*.
5. iniotaid *B*.
6. sic *L*, an *B*.
7. twelve lines omitted.
8. dorinne *L*.
9. sic *L*, an *B*.
10. sic *L*, isan *B*.
11. The *m* inserted *man. rec.* *B*.

42. Thereafter they went home. Now there was a son of malediction robbing and rebelling there at that time, Grác was his name. He came towards the kine, and stole one of the two cows of Ruadsech the Red. That was told to Ruadsech. « 'Tis true », she says; « the grudging, denying cleric! 'tis he who caused that destruction. He repents of what he gave us, and so he has practised fraud upon us ».

« My people shall go in pursuit of the cow », says Moling, « and will kill Grác ».

« The more likely, meseems, he will have a long life! », says Ruadsech.

« If, then, it were thy wish to burn him, (this) 'would be done ».

« The more likely, meseems, that a great fire would be got for him if he should feel cold ».

« Or if it be better to drown him, (this) would be done ».

« The more likely, meseems, that a drink would be got for him if he should be athirst ».

43. Then said the cleric :

The wife of the wright, round whom the narrow hut is built, etc.

« Go ye in pursuit of the herd », says Moling. « Grác the rebel, 'tis he that has done yon deed, and he is by the streampools of the Barrow, with his wife and his child. And he has killed the cow, and is taking her boiled flesh out of the caldron. And catch ye him, and let him be killed by you; but let not the wife or the child be killed[1] ».

44. Thereafter Moling's household reached the place where Grác was taking the cow's flesh out of the caldron. Then Grác flees before the captors, and climbs into the top of a tree. Up in the tree he is wounded, and he fell into the fire. Thence he fell into the Barrow, and therein he was drowned. Now Moling's people after that brought their cow amidst her hide, and the cleric then restored her to life, so that she was whole.

45. Thus then was the cow afterwards, the half of her that had been burnt was brown, and the other half was white. Moling afterwards had the cow, and he gave her not to Ruadsech,

1. This is in accordance with Adamnán's *Lex Innocentium* : gan maca, gan mná do marbhadh, *Three Fragments*, p. 96.

dâ fer ndécc ûaithe dô ass. IS annsin *tra* dorocht ben G*r*aic[1] *ocus* a lenamh for a muin d'innsaigidh Molling, 7 bâi ic torsi môir ic iarr*aid*h f*or*tachta ar in clêrech. *Con*idh ann atb*er*t[2] Molling :

A ben Gráic, is gracdha sin[3], 7 rl.

46. Tâinic t*r*a ferg[4] 7 fuasnadh do mhnói Gobbâin, ûair na tuccad in bô dhî dorísi. Atb*er*t-si in aidchi sin ra Gobân na comhraicfedh ris t*r*ia bithu[5] sír mun badh hî a breith-si [f. 50 *a*] no béradh Gobbân ar Molling il-lógh[6] a sâethair. Dogênt*ar* am*laidh*, ar Gobbân. Tarnaic an dairtech, ar sí, 7 na gabhsæ lôgh ele *acht* lân in[7] dairtige do grân secail. Dogênt*ar*, ar Gobbân.

47. Beir do breith, ar in clêr*ech*, ar is e*adh* ro geall*adh* duit, do breth fêin.

Bêratt, ar sé, a lân do ghrán seccail do tab*air*t damh.

Dêna a impodh, ar Moling, 7 tabair a bêl sûas, 7 línfaidher hê.

Dobeir Gobbân, t*r*a, trelamh 7 acfaing fair, co ro himpadh in durtach. *Ocus* nî dech*aidh* clâr asa inadh dhe, *ocus* nî ro cumscaigh dlûthadh clâir[8] dîb sech a cêile.

48. Docoidh im*morro* Molling 7 ro faidh ûaidh techta co Húi Degha sair 7 sîar da c[h]obhair imon cestai[9] ro cuiredh fair. *Con*idh annsin asb*er*t somh so sís :

Eolchaire nom-geibh et*ir* na dâ slîabh,
Degha rim anair, Degha rim anîar.
Do cuingestar orm lân dairtaig[e] duind[10],
ascaidh decair limm, do ghrân seccail luim.
Da ruca-somh sin dó ni ragba [somh] bûaidh.
ni rob braich[11] iar fír, ní ro[b] síl no crûaidh.
U[i] Degha dom less rom-cobrat ar eol,
daigh is edh is âil, sunna damh i n-eol. E.

1. g*r*aci *B*, g*r*aicci *L*.
2. interlined *man. rec.*
3. eleven lines omitted.
4. fercc *B*.
5. bithi *B*.
6. a logh *B*, illogh *L*.
7. sic *L*, an *B*.
8. altered, *man. rec.*, from caich, *B*.
9. ceist *L*.
10. dairrthighe duinn *L*.
11. braith *B*, *L*.

and twelve men's fill of milk used to be yielded by her (every day). 'Tis then that Grác's wife, with her child on her back, came to Moling, and was in great grief, asking aid from the cleric. Whereupon Moling said

O wife of Grác, that is...?

46. So anger and rage came to Gobbán's wife, because the cow was not given again to her. She said that night to Gobbán that she would never, never lie with him unless Gobbán would pass her judgment on Moling as the wage of his labour. « Thus shall it be done », says Gobbán. « The oratory is finished », says she : « take no wage other than the full of the oratory of rye-grain ». « It shall be done », says Gobbán.

47. « Pass thy judgment », says the cleric; « for this is what was promised to thee, thine own judgment ».

« I will decide », says he; « its fill of rye-grain to be given to me ».

« Invert it », says Moling, « and put its mouth upwards, and it shall be filled ».

So Gobban applies tackle and apparatus to it, so that the oratory was inverted ; and not a plank of it went from its place, and no joining of any plank moved from another.

48. So Moling went and sent messengers to the Húi Degha, east and west, to help him with the demand that had been made upon him. Whereupon he said this below :

Grief seizes me between the two mountains,
Degha to the east of me, Degha to the west of me.
There has been asked of me the full of a brown oratory —,
a demand that is hard for me — of grain of bare rye.
If he carry away that, he would not gain a victory :
it would not be malt of a truth : it would not be seed or dried grain.
The Húi Degha to benefit me, let them help me for sake of knowledge (?),
because this is what is desirable here, a company in knowledge[1].

1. This cannot be right; O'Curry's version is : 'The Ui Deagha to serve me, will relieve me from grief : because I must desire to remain here in sorrow', *Manners and Customs*, III, 36.

49. IS annsin da*no* tângatt*ar* U[i] Degha anair 7 anîar da saighidh, gur'bo lân an cnoc dîbh. Ro innis-[s]iumh doibh an breth ruc*cad*h fair. Da mbeith accainne, bar îat, dobértha[1] duitsiu innísin, *ocus* ní mó inâ lán an dairtige sin atâ uile d'arbhar i n-Uibh Degha.

IS fîr sin, ar sê, *ocus* êirgidh-si dabar tigh ano*cht*, 7 ticcidh in *t*rath êrge imârach, 7 na coiclidh ní, et*ir* arbhar 7 chnô [f. 50 *b*], *ocus* ubla *ocus* ûrlûachair, corap lán sút.

50. Toragat[2] iarnabârach *ocus* lînait in durtach. Donî an Coimdiu firt and ar Moling, *con*a frith nî aile ann *acht* gr*â*n seccail lom. *Con*idh desin dlighes Moling an cís sin d'Uibh Dega co brâth cach[a] bl*iad*na.

Rucc Gobbân a arbhar lais iarsin, *ocus* is amla*idh* frith, ina crumaibh iarnabhârach ê.

Ro fás clû *ocus* all*ud*h *ocus* oird*ercus* do Molling *t*rîasna mîrbailib-si[3], co tartsat Laigin cennact 7 câdh*us* 7 comairle dó uile, co mba hê ba hard-cend doibh uile.

CAPUT XV

51. Bâi *con*ni et*ir* Laighniu 7 m*acc*u Aedha Slâine .1. Diarmait *ocus* Blathm*ac*, do comhroind crîche et*ir* Laighniu 7 Hû Nêill arcena. Atb*er*tatar Laigin na dingêntais coiccrichas a feraind ind eccmais Molling. Dênaidh, ar m*acc*u Aedha Slâine, 7 ragmait-ni i coinne an clêr*igh* a ôenor. Docotar tecta iarsin ar cend an clêr*igh*, 7 ro hinnis*edh* dó in fâth 'ma rabas[4] dó, *ocus* rofit*ir* co raibhe celg[5] ic m*acc*aib Aeda Slâine, ar is îatt ro cuirsit tecta cuce-siumh. Êirgidh-si remhaind, ar in cléiriuch frisna techta, *ocus* dênt*ar* imbârach in choinne, *ocus* na hêirget na rîghu mocht*r*at, ar is fada ûaimse 7 in baile i comhraicfem : dên[aid] an crîch annsin.

52. Lot*ar* na techta fotûaid áit[6] i rrabhat*ar* m*aic* Aedha

1. doberta *B*.
2. doraghad *L*.
3. mirbuile *L*.
4. fa rob*us* *L*.
5. celcc *B*, cealg *L*.
6. bail *L*.

49. So then from east and west the Húi Dega came to him, so that the hill was filled with them. He told them the judgment that had been passed upon him. « If we had that (rye) », they say, « it would be given to thee; but not more than the full of that oratory is all the corn in Húi Dega ».

« That is true », says Moling; « so get ye home tonight, and come tomorrow at rising time; and spare nothing, both corn and nuts and apples and green rushes, so that yon (oratory) may be full ».

50. On the morrow they come, and they fill up the oratory (with the things that Moling had mentioned). The Lord wrought a miracle for Moling, so that nought else was found therein save bare grain of rye. Wherefore Moling is entitled to that tribute every year from the Húi Dega for ever.

Thereafter Gobbán took away his corn, and thus it was found on the morrow, a heap of maggots!

Through those miracles fame and renown and splendour accrued to Moling; so the Leinstermen gave him headship and honour and counsel, and he became a high-chief to them all.

CHAPTER XV

51. There was a meeting between the Leinstermen and the sons of Aed Sláine[1], to wit, Diarmait and Blathmec, to divide a territory between the Leinstermen and the Húi Néill likewise. The Leinstermen said that, in the absence of Moling, they would not mark the bounds of their land. « Do ye », say the sons of Aed Sláne, « and we will go to meet the cleric alone ». Then messengers went to the cleric, and he was told the reason why this was (done) to him, and he knew that the sons of Aed Sláine had a plot, for 'tis they that had sent messengers to him. « Get ye gone before us », says the cleric to the messengers; « and let not the kings go at dawn, for it is long from me to the place in which we shall forgather. Make the boundary there ».

52. The messengers went northward to the place where the

1. Monarch of Ireland, slain A. D. 600.

Slâne, *ocus* adfîadhat doibh ait[h]esca an clêir*igh*. Ro cuirset na rîghu etarn*aid*he ûaidibh f*or* cind an chlér*igh*, *ocus* doratsat nônbhar ce*ch*a b*er*na ôtá Conlón Cindslêbhe [f. 51 *a*] Bladma co hUrsanaibh Fintain i mullach in tslêibhe, co riacht Âth clîath Duiblinne. *Ocus* atrubradh riu cen anacal an clêr*igh* cêbe dîb r*us*ros*edh*[1]. Ro foillsigedh t*ra* do Molling sin, 7 ro gab sen eccoscc doidheilbh fair fêin *ocus* for a gilla. *Ocus* luidh remhe isin lô sin co rocht dar in coiccedh uile .1. ôta Teg Molling go Tnutel[2]. Ro sîrsettar Tnutel[3] *ocus* ni fuarat*ar* fâilti i tigh ann. Tîaghait[4] i n-araile tegh ann bâi i n-imiul in baile, 7 ôenbhen ann, *ocus* feraidh sidhe fâilti friu. Recmait a les, ar in clêr*ech*, ar nî fuaramar fâilti i tigh aile isin baile. Foghêbha sibh sunna, ar in bhen.

53. Tucc in[5] ben bleoghan bó dó. Fuair ar grés, ar ni raibe bîad aile isin tigh *acht* ina fagadh-si ar a grés. Itibh Molling digh asin chûadh iarsin, *ocus* tucc da ghillæ co n-eissib digh ass, *ocus* nîr'bo lugaite 'na raibhe annsin. Ticc fer in tighe *ocus* ferais failte f*r*iu. Ni f*r*ith biadh doibh iarsin *acht* cés capuill ro bôi istigh do chor isin coire doiph. Ro b*en*nach in clêir*ech* an tegh *ocus* an coire, ar rofit*ir* gur'bo féoil capuill ro bôi ann. Intan im*morro* ro himpadh in lu*cht* [ro bói isin coiri] issedh ro bôi and, cethraimhthi muilt. Tuccadh i fiadnaissi in chlêr*igh*[6]. Ro raind doibh comtar dâethanaigh. Ro bennach Moling an muint*ir* iersin, *con*idh ûadhaibh airech*us* Laighen ô sin alle.

CAPUT XVI

54. Atracht in clêrech iarnabârach do dhol[7] isin coinne, *ocus* ro gabh eccla mór hé rîasna rígaibh[8], *co n*dech*aidh* i muinighin Brighte, *co n*dubhairt:

1. The first *r* altered by a corrector to *g*.
2. tnuthel *L*.
3. tnuthel *L*.
4. Tiacchait *B*, Tiaghuid *L*.
5. sic *L*, an *B*.
6. in chler*igh* added in margin of *B*.
7. tea*cht* *L*.
8. rioguiph *B*, righuibh *L*.

sons of Aed Sláine were dwelling, and declare to them the cleric's admonitions. The kings sent ambuscaders against the cleric, and put nine men in every gap from Conlon Cennslébe Bladma to Ursainn Fintain on the top of the mountain as far as (?) Dublin. And they were told not to shew mercy to the cleric, whichever of them reached him. Now that was revealed to Moling, and he took an unshapely form on himself and on his gillie, and he fared forward on that day till he traversed the whole province, from Teg Moling[1] to Tnuthel. They searched Tnuthel, and found no welcome in (any) house there. They enter a certain house there, which was on the edge of the town. There was one woman therein, and she makes them welcome. « We need it », says the cleric, « for we found no welcome in (any) other house in the town. » « Ye will find it here » says the woman.

53. The woman brought him a cow's milking. She found (it) for her guest : for there was no other food in the house save what she was getting for her guest. Moling quaffed a drink out of the cup, and gave it to his gillie, who drank a drink out of it, and not the less were the contents thereof! In comes the man of the house and bade them welcome. No food was found for them then save a horse-steak which was in the house and which was put for them into the caldron. The cleric blessed the house and the caldron, for he knew that what was therein was the flesh of a horse. Now when the charge in the caldron was turned, what was there was a quarter of mutton! He divided it to them so that they were satisfied. After that Moling blessed the household, so that from them thenceforward is the lordship of Leinster.

CHAPTER XVI

54. On the morrow the cleric arose to go to the meeting, and great fear seized him before the kings, so that he put his trust in saint Brigit and said :

1. now Timoling or St Mullin's, in the co. Carlow.

[f. 51 *b*] A Brigit[1],
cuinnigh ar Crí*st* an cobair,
a Brigit[1] Chuirrigh, a Brigit[1] Codhail[2], 7 rl.

CAPUT XVII[3]

55. Ro siact iarsin dar drennaib 7 dar drobelaibh, 7 nî tarla ett*ar*naidh dó co ránic dar Fidh Cienach[4] immach i Magh Muagnige[5] co rânic dar in Righe fotuaidh. Deisidh isind inudh sin, *ocus* atâ Suidhe Molling andsin. Tânccat*ar* m*aic* Aedha Slâine 7 a clêirigh léo co hairm i rraibhe Molling. IS fatta ille, a clêirigh, ol sîet, ro righis an comdhail. Righ Mnâ Nuadhat a hainm cosindíu, ar sé, *ocus* bidh Righe Laighen a hainm fodesta. *Ocus* bidh-sí bas coicrích don dâ tîr ô sunn amach.

56. Luid-siumh da tigh iarsin iar faccbâil in c*r*ìchdha et*ir* Laighniu *ocus* Ú Neill. T*u*csat Laigin iarsin cîs mor dosomh ar in crìch d'fagbâil doibh.

CAPUT XVIII[6]

57. Ro gabh Finachta m*ac* Duncada m*aic* Aedha Slâine rîghe n-Ere*nn* i cinn ré iarsin. Bói cís coitcend [d]o Leith Cuinn for Laignib isin aimsir sin .i. Boromha Laighnech. Ro bás t*r*á oc imb*er*t êcni 7 dochraite for lucht na crîche ic tobach in cîsa sin forræ.

58. Ro hindisedh do Moling an nî sin, *ocus* bá bághach-s*id*e im Laighniph. Ro fiarfaigh-*sed*e do ṡenaibh *ocus* do ṡenchaidibh Laighen in raibhe i fâistine nó i ttaircetal accaibh brith in chîsa ût dîbh. Atâ t*r*á, ar sîat, a breith trê clêr*e*ch. Cìa fis nâch treomsa atâ sin, ar Molling, 7 cidh damhsa ce*n* dul d'iarr*aid*h a maithme[7].

1. b*r*icc*i*t *B*.
2. ten lines omitted.
3. XVI *B*.
4. cuanach *L*.
5. maighnighe *L*.
6. XVII *B*.
7. maithfe *L*.

O Brigit!
ask the help from Christ:
O Brigit of the Curragh, O Brigit of Codal, etc.

CHAPTER XVII

55. Thereafter he arrived over rough places and difficulties, and no ambush befel him, till he came out over Fid Cianach in Mag Muagnige and went northward over the Righe[1]. In that place he sat down, and Suide Moling ('Moling's Seat') is there. The sons of Aed Sláne and their clerics came to the place in which Moling was biding. « Tis long... O cleric, » they say, « thou hast extended (*ro righis*) our tryst. » « Righ Mná Nuadat ('Forearm of Nuada's wife') has been its name till today, and Righe Laigen will be its name in future. And it will henceforward be the boundary of the two countries ».

56. Then he went home, having left the delimitation between Leinster and Húi Néill. Then the Leinstermen brought him a great tribute for the getting of the boundary by them.

CHAPTER XVIII

57. Some time after that Finachta son of Dunchad, son of Aed Sláne, assumed the kingship of Ireland. Leinster was then liable to pay Leth Cuinn (the northern half of Ireland) a general tribute, namely, the Leinster *Boroma*[2]. In levying that tribute the Northerners were inflicting distress and loss on the people of that province.

58. That was told to Moling, and he became warlike concerning the Leinstermen. He asked the old men and the historians of Leinster whether they had any prophecy or prediction about the removal of that tribute. « There is, in truth », they answer; « that it will be removed through a cleric ». « Who knows » (says Moling) « that this will not be done by *me*? and why should not *I* go and ask for the remission (of the tribute)? »

1. Now the Rye Water, on the confines of the counties of Meath and Kildare.
2. See the story, *Rev. celt.*, XIII, 36-116.

CAPUT XIX[1]

[f. 52*a*] 59. Tâinic Molling remhe andes iarsin, *ocus* ro innis do rîghaibh úa Nêill cor'bí a toisc d'iarr*aid*h maithme[2] na Boromha. Nîr'bo maith da*no* ra hUib Nêill innî sin, 7 ro râidset ule cen comhêrghe i tigh remhi. Tâinic iar*u*m in clêr*ech* isin tegh iarsin, 7 ní fuair coimhêirge remhe noco n-erracht Murch*adh* m*ac* Aemedaigh[2] remhe .1. athair Domhnaill. *Con*adh ann asb*ert* Molling : Rop let *ocus* lat shíl flaithi*us* tr*í*a bithu[3], *ocus* ro suidh Moling îar sin, *ocus* bâi ic iarraidh na cairde forra.

60. Cìa fat na cairde? ar síat. Blîa*dan*, ar sé. Ni tó, ar sîat. A lleth, ar sé. Ac, ol sîat. Tabr*aid*h raithe da*no*, ar sé. Ac, ol sîat. Cairde co lûan, ar sê. Dob*ér*tar, ol Finachta.

61. Naiscis a curu iar*um*h annsin fair fêin 7 f*or* rîgh do rîgaibh Bregh, Bráen a ainm, ar rop dítre hê i ngal*ur*. *Ocus* luidh Molling da indsaighidh[4] 7 dognî ern*aig*hthi lais, 7 t*ér*náidh[5] fo cêttóir.

62. Docoidh iartain don Temr*aig*h, 7 nî ro lêicc in dorsaidh inond hê, ar atrubradh ris cen a lêccudh[6]. Nom-léicc anond, ar Molling. Ni fêttaim, ar sé, ûair atá in rí i mbrón iar n-écc a meic. IS ced dó a bith marbh masa ced ra Día, ar Moling.

Marbh in m*ac* focêttôir.

63. Ro suidh Moling f*or* lic cloiche imuich, *con*idh Lec Molling atb*er*ar fria. IS deimi*n*, ar cách, is é Molling ro marb in m*ac*, 7 tabhar a rîar fêin dó ar a thoduscadh.

64. Ṫuccadh iarsin Molling chuco, 7 ro geallsat a ôghrîar dó 7 in m*ac* do slánughadh[7]. Doróine in clêr*ech* ern*aigh*t*he* *ocus* t*er*na[8] in m*ac* focêtôir. Atb*er*t-somh : An tuccsaidh, ar sé, cairde co llûan damhsa? Tucs*a*m, ar sîat. Co llûan laithe brâtha ro naisci*us*[s]a, ar sé.

1. XVIII *B*.
2. earmedaigh *L*.
3. bitiu *B*.
4. indsaicch*idh* *B*.
5. leigin *L*.
6. ternai *L*.
7. slanucch*adh* *B*.
8. ternai *L*.

CHAPTER XIX

59. Moling then came forward from the south, and told the kings of the Húi Néill that it was his wish to ask for the remission of the Boroma. That was not pleasing to the Húi Néill, and they all said that no one should rise up before him in the house. Then the cleric entered the house and found no rising before him until Murchad, son of Airmedach (?), Domnall's father, rose up before him. Whereupon Moling said : « Let the lordship be with thee and thy seed for ever. » And then Moling sat down and was asking them for a respite.

60. « What is the length of respite? » they say. « A year, » quoth he, « Nay », they answer. « Then grant a quarter », saith he. « Nay », they say. « A respite till Monday », saith he. « It shall be granted », says Finachta.

61. Then he bound his covenants on Finachta himself and on one of the kings of Bregia, Braen by name, for he was feeble (?) in sickness. And Moling went to him, and prays with him, and anon departs.

62. He afterwards went to Tara, and the doorward did not let him in, for the doorward had been told not to do so. « Let me in, » says Moling. « I cannot », says the doorward, « for the king is in grief after his son's death »[1]. Says Moling. « The son has leave to die if he has leave from God. »

The son died at once.

63. Moling sat down on the flagstone outside, so that it is (now) called Moling's Flag. « Assuredly, » says everyone, « it is Moling that killed the son; so give him his own desire, if he brings the boy (back) to life ».

64. Then Moling was taken to the boy, and they promised him his complete desire if he would heal the child. The cleric prayed, and the boy at once escaped from death. Said Moling : « Have ye given me a truce till Monday? « We have » say they, « To Monday, the Day of Judgment, I have bound (you), " says Moling.

1. This was a lying excuse : the son was then alive.

Nì meisi [f. 52*b*] ticfa tairis, ar Finacta.
*Con*idh annsin atb*e*rt Moling :

Fin*acht*a f*or* Uib Nêill, 7 rl.

Luid Moling ass da taigh iarsin.

CAPUT XX[1]

65. IS annsin táin*ic* Adamnân úa Tinne dá êis isin airicht[2], *ocus* ro cairigh co mór úi Nêill, 7 ro imcâin f*or* Finachta, 7 atb*e*rt :

INdiu cîa cenglais cûacha[3] in rí crînliath cen déta[4]
an bûar ro maith do Moll*ing*, deithbir[5] don cing nád éta, 7 rl.

66. IS annsin ro êirigh teglach tenn toghaìdhe na Temr*ach* *ocus* Alusân *mac* Aeng*us*a [a]trênfer 7 a tôesech indîaidh Molling dia marbadh. Lottar co dîan 7 co dighair indìaidh an clêir*igh* da marb*ad*h. Ro gabh omhan 7 imeccla môr in cl*érech* resin sl*úag* n-imda n-anaithnidh, *con*idh ann docoidh i muinigin na nâemh da dhítin, *con*id ann ro chan na bríathra-sa[6] 7.

A B*r*igit benn*ach* ar sêtt, 7 rl.

67. O ro bat*ar* iar*um*h na slôigh ic táractain[7] Molling doradsat na nâeimh i ndech*aid* muinichin dall ciach ettorra 7 in slôgh, *ocus* lotar sechu *con*idh eisiumh ro bôi fadeoidh acu. Bâi imfuirech f*or*na slûagaibh, co ro comraicset ind ôen-inadh, *co n*dech*aid*h-siumh edh fada ûadib, *con*idh annsin at*con*ncat*ar* ûadhibh é, ic dul do saigidh ind âtha, *con*idh ann ro lêcset a n-eochu ris.

68. Asb*ert* ra gilla annsin antan ro bat*ar* ic brith fair : cinn*us* eich as nesu duin anosa? Ech bân, ar in gilla. Ní âigsium, ar

1. 19 *B*.
2. airac*ht*us *L*.
3. cenglait cuaca *B*.
4. détu *B*.
5. deitbir *B*.
6. briatrasa *B*.
7. tora*cht*ain *L*.

« It is not I that will contravene it », says Finachta.
Whereupon Moling said :

Finachta over the Húi Néill, etc.[1]

Thereafter Moling went away to his home.

CHAPTER XX

65. Then Adamnán[2] grandson of Tinne came after him into the assembly, and greatly blamed the Húi Néill, and censured Finachta, saying :

Today though he binds (his) locks, the withered gray toothless king,
the cattle which he remitted to Moling, reasonable for the champion, he gets not, etc.[3].

66. Then arose the strong, choice household of Tara, and Alusán son of Oengus, their champion and their leader, after Moling to kill him. Swiftly and hurriedly they pursued the cleric to kill him. Fear and great dread seized the cleric at the numerous unknown host, so he entrusted himself to the saints o protect him, and he sang these words.

O Brigit, bless our way, etc.[4]

67. Now when the hosts were overtaking Moling, the saints to whom he had entrusted himself put a dark mist between him[5] and the host, and they went past him, so that he was in their rear. The hosts halted for some time, until they forgathered in one place, and he went a long way from them. Then they beheld him going towards the ford, so then they let loose their horses against him.

68. When they were overtaking him, he said to his gillie : « What sort of horse is nearest to us now? » « A white horse »,

1. See LL. 23b 45.
2. ninth abbot of Iona; ob. 704.
3. See Reeves, Life of St Columba, XLIX and LL. 23b 47.
4. See *Revue celtique*, XIII, 116. LL. 308a 40.
5. Cf. *etarru ocus*, § 7.

Molling, ech bán bráen crúach. Cìa hech as nesa anosa? Ech dubh, ar in gilla. Ech dub derach, ar Moling; nì âighsim ni sin. *Ocus* cía ech atchî anosa? Ech odhar, ar in gilla. Ech odhor aillsech. Nì hê sin atâighsium. *Ocus* cìa ech atchî innossa? Ech rûadh, ar in gillæ. Ech rûadh rodh[1], ar in clêr*ech*: nì âigsium sin. Cidh atchî innossa? ar sê. Ech dond, ar in gilla. Fír sin, ar Moling. Ech dond *co n*dathan a ai fair, is ê sin atâighsem. Cinn*us* [f. 53 *b*] marc*aich*? ar Molling. Flesc ócláich duind, is mó d'feraibh in bhetha[2], ar in gilla. Alusân m*ac* Oeng*us*a, ar in clêr*ech*.

69. Ránic in clêr*ech* dar ind áth anonn ands*id*e. Ro irgabh robor[3] îtadh in gillae ands*id*e *ocus* asb*er*t na fêtt*fa*dh imtecht cen digh. Dorat in clêr*ech* sâdhudh don[4] bachaill isin licc cloiche, co tâinic sruth us*ci* esti, *co* n-essibh in gilla a dáethain[5] de. *Ocus* mairidh beos in t-uisce sin i comhardha na mîrbaile. Ro impa in clêr*ech* risna slûaghaibh iarsin, 7 doróni ernaigthi, ar nî râibhe ace acfaing a n-imgabhâla. *Con*idh and asbert na brîathra-sa:

Pater noster ardomhthâ, 7 rl.[6].

[f. 53 *b*] 70. Ráin*i*c Alusân m*a*c Aeng*u*sa c*us*in clêr*e*ch iarsin, *ocus* nos-dibraic cloich fair *co n*dech*aid* tairis, 7 mara*id*h in cloch be*us*, 7 marait slicht méor in lâich innte beo*us*. Ro tuit Alusán da eoch iarsin, 7 fuair bás 7 aidedh. *Ocus* atbatha*tar* dírímhe don tslôgh malle ris t*r*ia mîrbail*ibh*[7] Dê 7 Moling[8], co marbadh cach dîbh a cêile i richt an clêr*igh*.

71. Luid im*mor*ro Moll*ing* remhe iarsin dia taigh. Gabhais robor[9] îtadh hê iarsin, 7 atb*er*t: Roba maith lim, ar sê, us*ce* na B*er*ba do ól, min badh fuil na fingaile dogênt*ar* im Ros nGlaissi, *co n*-ep*er*t:

Do ibhaind us*ce* B*er*ba anîs do lâr mo baisi
min badh fuil na fingaile donît*er* im Ros nGlaissi, 7 rl.[10].

1. rod *L*.
2. bheta *B*.
3. robarta *L*.
4. dia *L*.
5. dætain *B*.
6. twelve quatrains omitted
7. mirbail, *ibh* added *man. rec. B*.
8. interlined *man. rec. B*
9. -tu interlined *man. rec. B*: roburta *L*.
10. Five quatrains omitted.

says the gillie. « We feared not », says Moling : « *white horse, gory rain* : what horse is nearest now? » « A black horse », says the gillie. « *Black horse, slaughter* », says Moling : « we feared not that. » « And what horse seëst thou now? » « A dun horse », says the gillie. « *Dun horse dilatory*. 'Tis not he that we dreaded. And what horse seëst thou now? » « A chestnut horse », says the gillie. « *Chestnut horse rodh* (?), says the cleric : « we feared not that. What seëst thou now? » asks he. « A brown horse », says the gillie. « That is true », says Moling, « a brown horse with colour... upon him, that is what we dreaded. What sort of a rider? » says Moling. « A young brown warrior, who is biggest of the world's men », says the gillie. « He is Alusán son of Oengus », says the cleric.

69. The cleric then came over across the ford. There a strong thirst seized the gillie, and he declared that he could not proceed without a drink. The cleric gave a thrust of his staff into the flagstone, and a stream of water came out of it, so that the gillie quaffed his skinful thereof. And still that water remains in token of the miracle. Thereafter the cleric turned against the hosts, and made prayer, for he had no means of avoiding them. So then he spake these words :

« *Pater noster* who is before me », etc.

70. Thereafter Alusán son of Oengus came to the cleric, and flung a stone at him so that it went over him, and still the stone remains, and in it still remain the traces of the warrior's fingers. Then Alusán fell from his horse and died a tragic death. And along with him, through the miracles of God and Moling, there perished a countless number of the host, each of them killing another in the shape of the cleric.

71. Moling, however, after that fared forward to his home. There a strong thirst seized him, and he said : « I should like to drink the water of the Barrow, but for the blood of the parricide that will be committed round Ross Glaisse. » And he said :

« I would drink Barrow's water up from the midst of my palm,
but for the blood of the parricide that is committed round Ross Glaisse »,
etc.

Rop*ad*h maith lem, t*r*a, ol sê, mo sâith d'us*ci* na B*er*ba do ôl, 7 gidmait co tîstar ôm Tigerna da chos*erccad*h *ocus* do cosecradh mo Thôedhan, corop glanadh 7 g*ur*ab cossec*rad*h 7 g*ur*ab commain *ocus* g*ur*ab sac*arfaic* da ce*ch* duine non-ibha 7 non-imtigfe.

72. Ro innis t*r*a a sc*éla* 7 a imtechta do lêire, *ocus* bái ic îarfaig*idh* a altram[a].

73. Geilt 7 sinnach, d*r*eollân, 7 cuil becc no[1] bíd ic dordán dó intan ticcedh ôn[d] îarmeirge, co ro ling in dréollen[2] f*uir*ri [7] coros-marb, *ocus* rop olc leisium a marb*ad* s*ide* don dréollen[3], *ocus* ro esccain-sium in dréollen[3], *con*idh ann asb*er*t somh :

Mo chuil 7 rl.

74. Cidh fil ann t*r*a, ar Moll*ing*, *acht* intí ro mill immum in estrecht trûagh no[4] bidh ic airfitiudh *da*mh g*ur*ab hi fástigibh bes a trebh[5] co b*r*âth, 7 coraib bainne fliuch ann dog*rés*. *Ocus* co rabat m*a*caimh 7 minndáine ica orcain.

75. Cidh fil ann t*r*a *acht* ro marbh in dreo*llen*[6] in cuil. Ro marb da*no* in sinn*ac*h in dreo*llen*[7]. Ro marbs*at* coin in baile in sinnach. Ro marb bûac*hail* na mbô in gheilt .1. Suibne mac Colmá*n*.

76. Bôi im*morro* Molling ic fogn*a*m don Coimde annsin. Donîtis a ferta 7 a mîrbaile. No tódh*us*cedh marba, nó slánaigedh dulla 7 clamha[8] 7 bacacha 7 lu*cht* g*a*cha[9] tedhma. No p*r*itch*ad*h b*r*êit*hir* nDê do[10] cách[11]. No bidh angel Dé ica comdîdhn*ad*h 7 ic a thor*ru*mha ic assl*ac*h fair ce*ch* maithi*us*a 7 tairmisc g*ac*h uilc. Ba fili, ha fâith, ba fisidh, ba foglainnt*id*h. Ba súi, ba salmach, ba sacart, ba heps*cop*, ba hanmcara, ba húas*al*.

1. nó *B*.
2. The ll inserted, *man. rec. B*, dreoan *L*.
3. dreoan *L*.
4. nó *B*.
5. aitrebh *L*.
6. dreoan *L*.
7. dreoan *L*.
8. dallu 7 clamhu *L*.
9. cecha *L*.
10. dó *B*.
11. cech *L*.

« I should like », saith he, « to drink my skinful of the water of the Barrow, and we pray that there may be a coming from my Lord to consecrate and hallow my *Toediu*[1]; may there be cleansing and consecration and communion and sacrifice to every one who may drink it and go from it! »

72. Then he told with diligence his tales and his goings, and continued asking for his nurture.

---

73. A madman and a fox (lived with him), also a wren and a little fly that used to buzz to him when he came from matins, till the wren hopped on it and killed it; and this killing by the wren was displeasing to him, so he cursed the wren, and said :

« My fly », etc.

74. « Howbeit », says Moling, « but he that marred for me the poor pet that used to be making music for me, let his dwelling be for ever in empty houses, with a wet drip therein continually. And may children and young persons be destroying him!

75. Howbeit then, but the wren killed the fly. Then the fox killed the wren. The dogs of the steading killed the fox. A cowherd killed the madman, namely, Suibne son of Colmán[2].

76. However, Moling was then serving the Lord. His miracles and marvels were wrought. He used to bring the dead to life : he used to heal the blind and lepers and cripples and sufferers from every disease. He used to preach God's word to every one. An angel of God used to be comforting him and tending him, persuading him to every good thing and hindering every evil. He was a poet, a prophet[3], a knower, a teacher. He was a sage, a psalmist, a priest, a bishop, a soulfriend[4], a noble.

1. name of a river (?) near S. Moling's abode.

2. i. e. Suibne Geilt, *Thes. pal. hib. II*, 294, and *Battle of Moira*, ed. O'Donovan, p. 230.

3. He was one of the four prophets of Ireland. *Mart. Gorm.* XIII. *Ir. Texte* IV, 75. For legends about him see LL. 283, 284 *b*, 51, *Rev. celt.* XIV, 188, O' Curry's *Manners and Customs*, and Martyrology of Oengus, pp. 150, 152 : for poems ascribed to him, *Mart. Gorm.*, XIII, XIV, XV, *Thes. pal. hib.* II, 294 (where his name is spelt *Maling*), Annals of Ulster, 694, and at the end of the Life of Maedóc, Vesp. A. xiv.

4. i. e. a spiritual director.

77. Luidh co húas*al ocus* co honôr*a*ch[1] docum an tsoss*aid*h ainglec*da* go cclaiscet*ul* munt*ir*i nimhi, 7 co n-ern*aig*hthi muint*ir*e talm*an*, iar n-áine, iar n-almsain, iar n-urn*aight*he, iar comhlânti*us* cacha[2] maithi*us*a, isindara bl*íadain* ochtmog*a*t a âeisi.

FINIS.

I nAthcliath do *scr*îob*ad* as Leab*hur* Tighe Molling. *Ocus* lêiccim mîrbuile Moling atá il-Laidin[3] i muinigin na mb*r*âthar Cclêirigh cidh im Clêirech-sa fêin .15. juil. 1628.

1. hairmm*itn*each *L.*
2. comslaint*ius* cecha *L.*
3. The Life is followed by a piece in Latin entitled *Incipiunt quaedam miracula de mirabilibus Sancti Molling episcopi et confessoris et prophetae*, and beginning *De australi Laginiensium plaga quae dicitur Cinsealach et ipsa est illustrior Laginiensibus pars.*

77. Nobly and honourably he went unto the angelic resting-place[1], with quiring of the household of heaven and with prayer of the household of earth, after fasting, and almsgiving, and prayer, and fulfilment of every good thing, in the eighty-second year of his age.

The end.

(*Scribe's note.*)

In Dublin (this) has been copied out of the Book of Timulling. And I leave Moling's miracles, which are in Latin, in trust of the friars Clery, though I myself am a Clery, 15 July, 1628.

1. A. D. 696. June 17. The notion that he died *inter Britones* (*Dictionary of Christian Biography*, III, 931, and Haddan and Stubbs, *Councils* II, part I, p. 6) is due to a corrupt reading in Tigernach's Annals, Rawl. B. 488, fo. 12 *a* 1. The Annals of Ulster have, correctly, Moling Lôchair dormiuit. Britones et Ulaidh uastauerunt Campum Muirtheimhne.

GLOSSARIAL INDEX

(The bare numbers refer to the paragraphs of the text)

-acatar 20, prototonic pret. pl. 3 of *adcíu* 'I see'; sg. 3, with prothetic *f*, faca 9.

acfaing 47, 69, for accmhaing (ex *ad-cumaing), A. U. 1524, *apparatus, means*. ó uile acmoinge marbhtha dáoine, Three Frags. 234.

accallam (ad-galdam), *conversation*, dat. accallaim 16, 17, 41.

aicsin, 7, *act of seeing*, for aicsiu (*ad-kestiôn). So in Ml. 116ᵃ 1.

áidedach 29, *youthful*, O. Ir. *óitedach*, deriv. of *óitiu*, gen. *oited* (gl. iuuentutis) Ml. 46ᵇ 22 = Lat. *iuventus*.

aillsech, 68ᵃ, meaning obscure : *dilatory*? cognate with *ailsed* 'delay', 'neglect'?

airghidh 41, corrupt spelling of *airghe* 'a herd or *drove* of cattle', Meyer Contribb. 57, from **ar-agia*, root *ag* 'to drive'.

am légind 9, *time for beginning to study*.

angeda, in *fuath angeda* 15, *fuatha angeda* 22, seems for *andgedae*, a sister-form of *andgid*, Meyer, Contribb. 97, derived from *andach* 'evil'.

and, ann, adv. 2, O. Ir. and, *there, in him* (*it*) = Arm. *and*, Gr. ἔνθα (Pedersen). and-saide 1, and-side 69, and-sin 4.

ánnoitt 31, leg. annóit (O. Ir. *andóit*, Thes. pal. hib. II 241, l. 3) 'a patron saint's church'.

aráit 37, *prayer*, O. Ir. *oróit*, from Lat. *orâtio*. Cymr. *arawd*. There is a synonym with aspirated *t*, arthana, orthana, LL. 85ᵃ 36, 38.

ard-chenn 50, *high chief*.

ar-dom-thá 69, *who* (or *which*) *is before me*, pl. 3, ar-dom-thaat, Tenga Bithnua § 61; cf. *ar-nom-thá*, Tochm. Feirbe, 141. The *d*-form of the infixed pronoun here implies relativity.

arracht, *a spectre*, pl. gen. 15.

asbiur, 16, atbiursa, 18, *I say*.

athrech 42, sister-form of aithrige *repentance*, aithrech LL. 287ᵃ, 45. In Ml. 98ᵈ 2ᵇ *aithrech* means 'change'.

bágbach 58, *warlike*, deriv. of *bágh* 'battle'.

ballân dorn 14, lit. 'an ewer, mug, or *bowl* of hands', a small vessel for milk given in charity.

blae in cêttblae, for *plae*, from Low Lat. *plaia*, *plagia* 'campus planus', Ducange.

braich 48, *malt*, from *mraich* (*muad-mraich*, LU. 106ᵇ), Gaul. *brace*.

búaile, see lánbuailtib.
calad-phort. 23, *harbour-place.*
ced 62, *permission*, O. Ir. *cet*, from **kezdo*, cognate with Lat. *cédo*?
cennacht 50, *headship*. Cymr. *penaeth* 'supremacy '.
cés capuill 53, *a horse's ham* : cf. *cés tôna* 'rumpsteak', Laws II, 232, 10. Sc. Gael. *ceus*, from **kenkso*. (Strachan).
cestai 48, acc. sg. g *'cestae* a sisterform of *ceist* 'quaestio'.
cétach 1, *hundreded*, i. e. having a hundred labourers, cows etc., Laws 1, 60, 25, a deriv. of *cét*, Cymr. *cant*.
cêttblac 26, *first place*, see *blae*.
cét-léim 20, *first leap*, cét from *cintu* (Cintugenus), Goth. *hindumists*.
cétna 35, *first*, O. Ir. cétne, which is connected by Pedersen with O. Slav. *koni* 'beginning', *konici* ' end ', and OHG. *hintana*.
cethraimthi 53, *a quarter*, variant of *cethramthu*.
cíach, in dallchiach, 67, a sister-form of the *c*-stem *ceo*, as *íach* of *éo*.
cing 65, dat. sg. for *cingid* ' champion '. Gaul. *Cinges* (st. *Cinget*).
clochadh, lit. *act of stoning*, gen. clochtha 9.
clostecht 32, verbal noun of *cloisim* 'I hear'.
clútadh 8, *act of covering*, verbal noun of *clútaim* : cf. *cludugud* Laws, II, 348, wrongly explained by Atkinson, VI, 143, as the 'act of *warming* '. A loan from Ags. *clút?*
coicrichas 51, *delimitation*, *bordering*.
comairlid 8, *counsellor*, pl. n. comairrlidhi, 2, dual nom. da primchomairlid, Salt. 6652.
comdílse 7, *common possession*, Laws, III, 52, 10.
comhré, *same time*, i comhre ris, 4, i comre fris, 29.
comtigh 2, *customary*? Meyer, Contribb. 457.
conicius 26, form and meaning obscure.
corbadh, *pollution*, gen. corbaid 27, pl. nom. (used as acc.) corbaid LB. 74, 8.
críchadh *delimitation*, gen. críchda, 56.
crínliath 65, *withered and gray*, crín líath, LU. 15[b] 39.
crúaidh 48, *dried grain*, lit. *hard*.
cúach, *a lock of hair*, acc. pl. cúacha, 65.
cúadh 53, *cup* = Gr. κύαθος, as *cúach* 'bowl' = Lat. *caucus*.
-cumgaitis 1, prototonic past indic. pl. 3 of *conicimm*.
dáethanach, *satisfied*, pl. n. dáethanaigh 53, deriv. of *dáethain* 45, 69.
dall-chiach 67, lit. *blind mist*.
daltus 29, *fosterage*, daltas, Meyer, Contribb. p. 584. *F* has *dualus*.
dara, *second*, from *ind-ara*, 42 man. rec., cech dara moguil, 23.

dathan 68, *colour*? deriv. of *dath*.

dechais 33, dechor sa 35, misformations starting from *decha*, *-dech* subj. sg. 3 of *dichtim* the prototonic form of *dochuadim*. In Salt. 5951 *dechais* is an *s*-subjunctive.

deg-baile 4, *a good steading*.

deisidh 21, 55, *has sat*, for **do-ess-sid*, **di-ess-sid*, Sarauw, *Irske Studier*, p. 47. Root *sed*.

derach, 68, *destruction*, *slaughter*, fri derach .i. fri horcain mbruidne, *Rev. celt.* XXI, p. 399, conderaig .i. ro oirc, *ibid.* p. 401.

dét *tooth*, gen. sg. dét. pl. acc. déta 65, a stem in *nt*, Cymr. *dant*.

dia bliadna 34, *that day year*.

dibech 42, adj. *given to refusing* or *grudging*, derivative of *dibhe* 'refusing', O'Brien.

dibraic 70, *jecit*, pret. sg. 3 of *díbairgim* 'I throw, shoot'. The proper deuterotonic form is *do bidcim* (from **bizgo*), verbal noun *díbirciud*, see Thurneysen, KZ. 52, 569, *zg* becoming *rg*, *rc* in a posttonic syllable.

díġainn 34, lit. *unscanty* : dioghainn .i. neamhghann, O'Cl.

díġhair 66, *hasty*, *hurrying* : munter díscir díġair, LL. 207[a] 3. Hence *digairse*.

dírímhe 70, *a countless number*, LL. 78[a] 51, et v. Wind. T. b. c.

ditre 61, leg. díthre *feeble*? and cf. *rop arsaid*, *dall*, *díthre*, LB. 113[b] 36.

diultadach 42, *given to denial or refusal*.

dlúthadh 47, *a joining*.

dobiur, *I give*, *I bring*, impf. pass. doberthe 45. 2dy fut. pass. dobértha, 49. perf. act. pl. 3, doratsat 52, cum pron. inf. do-s-ratsat, sg. 3 do-rad 42, prototonic -tartt 42, ni-s-tart 45, pl. 3 -tartsat 50. See tucsat infra.

dodhelbdha 38, *ill-shaped*.

doideilb 52, acc. sg. *unshapely*, do-delb.

doit-righ, *forearm*, dual acc. doitrighidh, 8.

-dom- infixed pron. sg. 1, see ardomtha.

dordán 73, *a humming*, *buzzing*, dimin. of *dord* 'ein Summen', Wind. T. b. c.

dorísi 23, *again*, O. Ir. *doridisi*.

do-ro-chair 34, *has fallen*, perf. sg. 3 of *do tuit*, pres. tuitid 6, do fuit, ro tuit 44.

dorsaid 62, *doorward*. pl. n. *dorsidi* (corruptly *dorsaide*), Wind. Wtb., where the nom. sg. is wrongly given as *dorsaide*. Deriv. of *dorus*.

do-t-rói 3, *may it come to thee*, sg. 3 s- subjunctive of do-rochim, with infixed pron. of sg. 2.
drenn *a rough place* .1. garb, Corm., pl. dat. drennaib 55.
dreoân 73 n. *wren*, seems a dimin. of *dreo = Cymr. *dryw*.
dreollan, dreollen 73, 75, *a wren*.
eclastaedae 30, *ecclesiastical*.
edh, 67, *a space* (πέδον ?).
ella bâide 39, pl. of *ell mbaide*, Wind. T. B. C. p. 429, *a fit of affection*.
epaid 35, *a spell*, pl. aipthi (gl. ueneficia), Wb. 20[b] 20.
-essibh *has drunk*, 69, -eissib, 64, deuterotonic *assib*, Wb. 12[a] 17.
estrech 74, *a pet animal*, *a toy*.
etarru ocus 7, **ettorra ocus** 67, *between them (him) and*: an idiom as to which see Zimmer, KZ. 32, 156, and Thes. pal. hib. i. 563, note *b*.
fadechtsa 24, fodesta 25, *at present, now*, better fodechtsa, as to which see Zimmer, KZ. 30, 21.
fás-tech *an empty house*, pl. dat. fástighibh 74, fás = Lat. *vâstus*, Ags. *wéste*.
fat 60, *length*.
fati-thi 19, from *fotiu-de*, compar. of fatta 55, fada 67, fotta 42, *long* : cf. Lat. *vastus* from **vazdho-s*.
ferann diles 2, *land* in (absolute) ownership ?
fesaind 3, past subj. sg. 1 of *ro fetar* 'I know', pret. pl. 3 -fetatar 20.
fiadhnach 39, *evident*, deriv. of the base of the n-stem *fiadha* 'witness', Laws i. 288, 21.
fiarláit *athwart*, ar fiarlâit na conaire 15. *fiarlaoid* F. '*wandering astray*', Dinneen. *fiar* 'schief'.
find-liath 37, *grey-haired*: find 'das einzelne Haar', Wind. Wtb. pl. gen. *inna finnæ* (gl. pilorum) Ml. 72[b] 16.
fisidh 76, *a knower*, pl. n. fissidi, Wind. T. b. c. 4545, deriv. of *fis* 9, from **vitstu*, Brugmann, Grundr. § 775.
flesc 68, *a rod*, for *flescach* 'a youth'? Cf. the metaphorical use of θάλος.
foait 31, *they rest*, ex **vosonti*, pret. sg. 3 fiu ex **vevose*, Skr. *uvâsa*, pl. feotar ex **vevosontor*, Brugmann, Grundr. § 876.
foglainntidh 76, *a teacher*, personal noun of *fogliunn*.
fota see fatithi.
fraec 26, *woman*, dat. fraicc 26. Cymr. *gwrâch*.
fraech ferge 22, *rage of wrath*.
geilt 73, 75, a kind of *lunatic*, also *gealt*. Cf. ON. *verdha at gjalti* 'to

turn mad with terror; esp. in a fight'. Cleasby-Vigf. s. v. göltr.

gidmait 71, for guidmit *we pray.*

gráedha 45, meaning obscure.

grés 53, ar grés, ar a grés. For *grés* read *gres*, (as it is in *L*), or *greis a guest*, pl. greasa .i. áoidheadha no lucht énuaire, O'Cl., which may come from Idg. *ghred,* whence Ags. *grétan*, Eng. *greet*, Germ. *grüssen.*

grip ingnech 35, *a taloned griffin*, gríbh-ingneach, Dinneen. From Lat. *gryphus, griphus* (Germ. *greif*).

ille 37, 55, meaning obscure, perhaps for the particle, *ale.*

im-cáinim *I greatly blame,* ro imcháin 65. Verbal noun *imcháiniud*, pl. *imcháinti*, Wb. 29[b] 10, where the *im-* implies mutuality.

imfuirech 67, *delay, halting*, ac immfuirech, LL. 80[a] 30, da n-immfuirech, LL. 91[b] 15.

inghaire 1, *act of tending cattle*, ionghuire, Dinneen.

lán-baile 2, *a full (complete) steading.*

lán-búailtib 1, pl. dat. of búaile, *a field where cattle are kept for milking*, from Lat. *bualium*, Vendryes, *De Hib. Voc.* 118.

léire, da leire 72 = do leire *mit Fleiss*, Wind. T. b. c. 2160 : cf. do léir, Tenga Bithnua § 14, di leir Ml. 68[a] 15.

línaige 40, *fisherman*, deriv. of *lín* 'net' 23, and this from Lat. *linum.*

líne 39, *story*, nom. pl. líni, Fiacc's h. 12, where it is glossed by *scribenna* 'writings' : from Lat. *linea.*

lossi 29, better *loise* 'a flame', Dinneen, or *luisse* (gl. flamma), Thes. pal. hib. I, 6.

lúan 60, 64, *Monday* : *Doomsday.*

luchtairecht 43, 44, the act of taking the boiled meat out of the caldron, a deriv. of *lucht* 53, 'burden, load'; here 'a charge in a caldron' : cf. *luchtaire*, Ir. Texte III, 283.

luchtmar 1, deriv. of lucht *people, folk.* 44, 57.

-m-, infixed pers. pron. of sg. 1. ro-m-alt 26, ro-m-imdergad 28, no-m-geibh 48, ro-m-cobrat 48.

mac mallachtan 42, mac ecuilse 23, mac léigind 35, 36.

maethla 14, moethlu 17, *biestings* (colostra), either acc. pl. or a sister-form of *máethal* now spelt *maothal.*

maig-réid *a smooth*, or *level, plain*, pl. dat. maigh-réidhibh 1.

maithem F. *remission, abatement*, gen. maithme 58, 59.

mannair (MS. manair) 42, acc. sg. *destruction*, cf. mandar, Wind. Wtb.

mer-láech *a mad champion*, gen. merláich 18.

mesa 36, *worse*, O. Ir. messa : mesaiti 34, *the worse* : compar. of *olc.*

midhemain 8, *meditation*, one of the verbal nouns of *midim* : now *midheambain*.
mín-álainn 6, *sweet (and) beautiful*, a dvandva compound.
mín-etrocht 6, *sweet and shining*.
mochthrath 51, *at dawn*, a compound of *moch* 'early' and *trath* 'hour'.
molt *wether* (gl. uervex) Sg. 68[b] 16, gen. muilt 53. Cymr. *mollt* : from **molto-s*, whence Fr. *mouton*, Low Lat. *multo* 'sheep'.
mopa 17, for *mo phopa* 'my master'.
-n- infixed pron. sg. 3, no-n-ibha, no-n-imtigfe 71.
nosbert 2, a Mid. Ir. corruption of **asbert**.
ógh-riar 64, *complete desire*.
onórach 77, *honourable* : cf. the verbal noun oca honoir 12.
oss allaid, lit. *wild stag*, pl. dat. ossaib allta 19.
rédhigud 25, *act of smoothing, clearing*, v. n. of *réidhighim*.
rigim *I extend*, pret. sg. 2 rorigis 55, perf. sg. 3 reraig.
ro bás 57, ra bas 51, *there was, had been*.
robor ítadh 69, 71, lit. *strength of thirst*, robhar ítadh, Rev. Celt., XII, 90. From Lat. *robur*.
rodh 68, meaning obscure.
roflaith *great lord*, pl. gen. roflatha 11.
roretha 1, gen. sg. of rorith *a great running*.
ruagad 22, verbal noun of *ruagaim, ruacaim* 'I chase, hunt'.
ruibne *multitude*, pl. dat. ruibnib 1, nom. ruibni, LL. 264[b] 37.
-s- infixed pron. no-s-gabadh 8, ní-s-tacmaing 18, do-s-ratsat 40, ni-s-tart 45, ro-s-rocht 52, no-s-dibraic 70.
sádhudh 69, better *sáthudh* 'thrusting'. Cymr. *hodi*.
saele 37, 38, Thes. pal. hib. II 250, for saile *saliva, mucus*. Cymr. *haliw*.
salmach 76, *a psalmist*, deriv. of *salm* from *psalmus*, ψαλμός.
salm-gabáil 21, *psalm-singing*.
scal in *ban-scal*, 27, cognate with Goth. *skalks*, as to which see Brugmann, I. F. 19, 385.
secal *rye*, gen. secail 46, seccail 48, 50 : from Lat. *secale*.
-siacht 5, *reached*, ex **sisagt*?
sínim 'tendo, porrigo', no síned 8.
siniud 34, 'roofing', O'Don. Gr. 301, 'shingles'. O'Curry, *Manners and Customs* III, 34.
socair 38, *easy, comfortable*, soccair, Ac. na Senórach, 6357, opp. to *doccair* ib. 7022.
sruth-linn *stream-pool*, pl. dat. sruthlinntibh 23, 31, 33.
sunna 24, 48, *here*, sunn 31. O. Ir. *sund*, Ascoli Gl. 273.

-t- infixed pers. pron. sg. 2, do-t-rói 3.

tachor cuccom 22, *to attack me*, tachar .1. deabhaidh no comhrac. O'Cl.

tairchelladh 10, *act of surrounding*. denom. of *tairchell* cognate with *air-chell* and *timm-chell*.

tairngertach 22, adj. *foretold*, cogn. with *do-arn-girim* : pret. act. sg. 3 *ro tairgir* 25, pret. pass. sg. 3 *do-r-airngred* Wb. 2[c] 12. Verbal noun tairngire 24. The prefix *arn-* is not from *ar-con*, but is cognate with Cymr. *arn-* with suffixed pronouns, and with Bret. *arn* in *arn-ugent*.

táractain 67, for tarrachtain *act of overtaking*.

tarnaic 21, 46, tairnic, *he* (*she*, *it*) *ended*.

-tartis 2, for tarrtis, impf. pl. 3 to -tarraid *obtains*.

tás 35, 37, for *-daas* in O. Ir. *ol-daas, in-daas*.

tasca 37, perhaps for *toscaigh* 'move', imperat. sg. 2 of *dofoscaigim*. Or a mistake for *tair che* 'come hither' (Strachan)?

tastel *a journey*, dat. tastiol 13, ac tastel mara Icht, LL. 171[b].

-tathbeóaigh 44 pret. sg. 3 of do-ath-beóaigim *I revive*.

téghadh 8, *act of warming*, Dan. III, 19, verbal noun of *tégbaim*, denom. of *té* 'hot', pl. *téit*, from **tepent*.

termond 15, *sanctuary*, for *termonn*, from Lat. *termônem*.

tír 5, 23, a neuter stem in *s*, from **têros*, as Lat. *terra* from **têrs-â*.

tístar 71, pres. subj. pass. sg. 3 of *doicc* 'comes'.

tóeb-úaine 8, *greensided*, tóeb = Cymr. *tu*.

tograim 21 *pursuit*, for *to-greimm* : cf. *in-greimm* and the verb *-togrennitís*, LU. 62[b] 27, where the facsimile has *-togrernitís*.

toragat 50, for the deuterotonic *do-ragat*, O. Ir. *do-regat* (cf. ἔρχομαι), fut. pl. 3 of *dotíag* 'I come.' The simplex raga, 19, -ragh 38, raghait 42.

tothchus 2, *possessions*, *property*, generally spelt *tochus*.

trethan 21, *storm*, properly a *sea-storm*, O'Dav. no. 1576.

tucsat 56, perf. act. pl. 3 of dobiur *I give*, *I bring*, q. v., the orthotonic being used for the deuterotonic form *doucsat* : so in pl. 1, *tucsam* 64, pl. 2, *tuccsaidh* 64, and in the perf. pass. *tuccadh*, 64.

tundsemh 18, better *tuinsemh*, 'bruising, crushing' (to-ness-), Sarauw, *Irske Studier*, p. 75.

úamh *cave*, acc. úaim 11, cogn. with Gr. εὐνή etc. I. F. XIX, 320.

uinnius *ashtree*, unnius, LL. 400[a] 10, 16, gen. undsen (leg. uinnsen) 18, Cymr. *onnen* from *osn-*. Cf. Lat. *ornus* from **ozeno*, Grundr. § 893.

umhalôit 13, 14, *humble service*, esp. *feet-washing*, from Lat. *humiliâtem*; Cymr. *ufylldod*, Corn. *huveldot*. W. S.

I. *LE CULTE DES* MENHIR *DANS LE MONDE CELTIQUE.*

II. *LUG ET CÛCHULAINN SON FILS EN GAULE*

I

Jules César, au livre VI, chapitre 17, du *De bello gallico*, dit que Mercure est la principale divinité des Gaulois et qu'en Gaule il y a beaucoup de représentations, *simulacra*, de ce dieu[1]. Ces *simulacra* étaient des pierres brutes dressées debout, des *menhir*, comme le faisait observer en 1890 M. Salomon Reinach dans un article que la *Revue celtique* a publié[2]. En effet *simulacrum* ne désigne pas toujours formellement une statue. Conformément à une remarque de M. Reinach, Fustel de Coulanges l'avait avec raison fait observer dix ans plus tôt[3]. Les Romains confondaient leur Mercure avec le dieu grec Hermès dont certaines représentations semblent avoir été des pierres debout arrondies en forme de phallus. Pausanias en signale une qui se trouvait sur la côte occidentale du Péloponnèse, en Elide, dans la ville de Cyllène[4]. Les Athéniens préféraient des piliers quadrangulaires qui, ornés d'un phallus, se terminaient

1. Deum maxime Mercurium colunt. Huius sunt plurima simulacra.
2. *Revue celtique*, t. XI, p. 224-226.
3. *Revue celtique*, t. IV, p. 49, note 4; cf. S. Reinach, *Revue celtique*, t. XI, p. 497.
4. Τοῦ Ἑρμοῦ δὲ τὸ ἄγαλμα, ὃν οἱ ταύτῃ περισσῶς σέβουσιν, ὀρθόν ἐστιν αἰδοῖον ἐπὶ τοῦ βάθρου. Pausanias, l. VI, c. 26, § 5.

au sommet par une tête virile, et cette mode athénienne s'était répandue en Grèce[1].

Les *menhir* qui en Gaule étaient l'objet d'un culte n'avaient comme ornement ni phallus ni tête, mais cela semblait s'expliquer par l'incapacité artistique des Gaulois. Sous la forme barbare de ces emblèmes religieux Jules César se crut autorisé à reconnaître l'image du dieu grec que les Romains considéraient comme identique à leur Mercure.

L'expression *simulacrum*, dont Jules César fit usage pour désigner ces *menhir* divinisés, se trouve aussi dans un texte hagiographique, une Vie de saint Samson, évêque-abbé de Dol au VIe siècle[2]. Cette vie, suivant Mgr Duchesne aurait été probablement écrite au commencement du siècle suivant[3]. Voici un des faits qu'elle raconte :

Saint Samson, déjà évêque, avait pris la résolution de quitter la Grande-Bretagne, sa patrie, et d'aller évangéliser la Bretagne continentale, il était en route et allait bientôt gagner le port où il devait s'embarquer ; il entendit à sa gauche des hommes qui à la manière des bacchantes, dit l'hagiographe, adoraient une idole par un jeu imaginaire ; — évidemment le culte consistait en une danse échevelée, de là vient que l'auteur chrétien parle de bacchantes. — Saint Samson descendit de son char, et, debout sur le sol, il regarda attentivemeut les adorateurs de l'idole, il vit devant eux sur le sommet d'une montagne, une image abominable, *simulacrum abominabile*. — J'ai été sur cette montagne, dit l'hagiographe, et j'ai adoré la croix que de sa propre main avec un instrument de fer, saint Samson avait gravée sur la pierre levée, *in lapide stante*, j'ai touché de la main cette croix.— Cette gravure terminée, saint Samson de sa douce voix dit aux assistants qu'ils ne devaient pas abandonner Dieu créateur de toutes choses pour adorer une idole[4]. C'était vers

1. Hérodote, l. II, c. 51, § 1, 3 ; Thucydide, l. VI, c. 27, § 1 ; Pausanias, l. IV, c. 33, § 3 ; l. VIII, c. 39, § 6.

2. Dol est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département d'Ille-et-Vilaine.

3. L. Duchesne, *Les Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II, p. 381, note 2 ; cf. *Bibliotheca hagiographica antiquae et mediae aetatis* par les Bollandistes, t. II, p. 1083.

4. Quadam die cum per quemdam pagum quem Tricorium vocant deam-

le milieu du VIe siècle. A cette date saint Samson traçant une croix sur un *menhir*, considéré comme divin, se conformait à une constitution de l'empereur Théodose II, promulguée en 435 et qui a été insérée au Code Théodosien promulgué en 438[1]. Il existe en France quelques *menhir* sur lesquels une croix est gravée[2].

Le *menhir* qu'en Grande Bretagne saint Samson christianisa n'est pas le seul exemple que nous puissions citer du culte des pierres levées dans le monde celtique.

Au Ve siècle saint Patrice parcourant l'Irlande arriva un jour dans l'Ulster méridional au comté de Cavan sur la frontière du comté de Lestrim au lieu dit Plaine de l'Adoration, *Mag Slecht*, où se trouvait la principale idole d'Irlande. On l'appelait « tête de l'éminence artificielle », *Cenn crúaich*; elle était couverte d'or et d'argent; douze autres idoles plus petites couvertes de bronze l'entouraient. Suivant l'hagiographe, Patrice levant sa crosse menaça cette idole, sans la toucher, et cependant on voyait encore la marque de la crosse au temps où la vie du saint fut écrite. En même temps que l'idole principale recevait cette marque de la puissance surnaturelle du célèbre apôtre, la terre engloutit les douze petites idoles, n'en laissant sortir que l'extrémité supérieure. Maudit par saint Patrice le démon qui habitait là dut se réfugier en enfer[3].

bularet, audivit (ut verum erat) in sinistra parte idolum homines bacchantum ritu in quodam fano per imaginarium ludum adorantes : atque ille annuens fratribus, ut starent et silerent, et ipse de curru ad terram descendens, et ad pedes stans, attendensque in his qui idolum colebant, vidit ante eos in cujusdam vertice montis simulacrum abominabile adsistere (in quo monte et ego fui, signumque crucis, quod sanctus Samson sua manu cum quodam ferro in lapide stante sculpsit, adoravi, et mea manu palpavi) quod sanctus Samson ut vidit, festine ad eos, duos apud se tantum fratres eligens, properavit, atque ne idolum, unum Deum qui creavit omnia relinquentes, colere deberent, suaviter commonuit (*Vita s. Samsonis*, c. 38; Mabillon, *Acta sanctorum ordinis s. Benedicti*, t. I, p. 177; cf. Le Moyne de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 418; G. Dottin, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, p. 252.

1. Fana, templa, delubra, si qua etiam nunc restant integra, praecepto magistratuum destrui collocationeque venerandae christianae religionis signi expiari praecipimus, l. XVI, titre x, § 25. Edition Haenel, col. *1627. Edition Mommsen, t. I, dernière partie, p. 905.

2. Salomon Reinach, *Revue archéologique*, 3e série, t. XXI (1893), p. 335.

3. Whitley Stokes, *The tripartite Life of Patrik*, t. I, p. 90-93.

Outre son nom de *Cenn Crúaich*, « tête de l'éminence artificielle », ce groupe de treize idoles avait un autre nom : « Courbe de l'éminence artificielle », *Cromm crúaich* ou *Cromm Cróich*, à cause du cercle de douze petites idoles qui entourait l'idole principale. On trouve ce second nom dans le récit intitulé « Des règnes d'Irlande », *Do phlathiusaib Erend*, et dans le traité de géographie dont le titre est « Vieille histoire des collines », *Dind-senchas*. L'Irlande aurait eu jadis un roi appelé « seigneur de la mort », Tigernmas pour *Tigern-bais*. Il régna, dit-on, soixante-dix-sept ans, et, sous son règne, la race d'Eber c'est-à-dire la population de l'Irlande faillit être exterminée. Il mourut dans une grande assemblée tenue dans la Plaine de l'Adoration, *Mag Slecht*, et les trois quarts des hommes d'Irlande périrent avec lui en adorant « la courbure de l'éminence artificielle », *Cromm Cróich*, principale idole de l'Irlande[1]. Avant saint Patrice les Irlandais offraient à cette idole les premiers nés de leurs animaux : et même de leurs enfants. Si tant d'Irlandais hommes et femmes périrent en adorant la même idole, dit la légende irlandaise, c'est à cause du violent mouvement qu'ils firent en se prosternant, ils se brisèrent le front, les genoux et les coudes[2].

Une idole analogue à *Cenn Crúaich*, mais moins importante se trouvait en Irlande un peu plus au nord. Elle s'appelait *Cermand Cestach*. C'était une pierre un peu courte qui avait eu des ornements d'or et d'argent et qui, dépouillée de cette parure, fut plus tard conservée dans l'église de Clogher au comté de Tyrone. Un auteur de notes ajoutées au *Martyrologe d'Oengus* a vu cette pierre, il a remarqué les traces des attaches par lesquelles aux temps païens les ornements d'or et d'argent étaient fixés[3].

Cenn Crúaich, suppose un celtique primitif **Quennos Crouci* qui a dû devenir en gaulois **Pennos Crouci*. On trouve ce nom déformé dans le *Penno-crucium* de l'Itinéraire d'Antonin, dési-

1. *Do fhlathiusaib Erend*, Livre de Leinster, p. 16, col. 2.
2. *Dind-senchas*, édité par Whitley Stokes, *Revue celtique*, t. XVI, p. 35, 163. Suivant ce texte l'idole principale aurait été d'or ; c'est une exagération ; elle avait des ornements d'or.
3. Whitley Stokes, *Félire Oengusso céli Dé*, p. 186, 187, 378.

gnant une station romaine de Grande-Bretagne sur la route qui menait du *Vallum Antonini* au *Portus Ritupis* aujourd'hui Richborough[1]. Cette station est aujourd'hui Penkridge, comté de Stafford. Il y avait là probablement une idole semblable au *Cenn Crúaich* d'Irlande, c'est-à-dire, sur une éminence artificielle, un *menhir* orné d'or et d'argent et considéré comme une divinité.

Nous ne voyons nulle part que les *menhir* adorés par les Gaulois continentaux portassent des ornements d'or et d'argent. Mais le culte de ces pierres a persisté en Gaule au ve siècle comme nous l'apprend le vingt-troisième canon du deuxième concile d'Arles[2], au vi^e^ siècle ainsi que nous le voyons dans le canon XXIII d'un concile tenu à Tours le 18 novembre 567[3]. Au viiie siècle le culte des pierres condamné par ces conciles persistait encore, on le constate quand on lit le chapitre 65 d'un capitulaire de Charlemagne qui paraît avoir été promulgué le 23 mars 789[4].

En Irlande comme en Gaule le culte des pierres levées se maintint pendant la période chrétienne. Il y a un traité de droit irlandais intitulé « Jugements de contestations entre tenanciers voisins », *Breatha comaithcesa*, au début duquel est mentionné le clerc tonsuré représentant le clergé chrétien dans les affaires temporelles, *airchinnech*. On y voit que parmi les bornes délimitant les propriétés on trouvait quelquefois une pierre d'adoration, *ail adrada*[5].

1. *Itinerarium Antonini*, 470, 1.

2. Si in alicujus episcopi territorio infideles aut faculas accendunt, aut arbores, fontes vel saxa venerantur, si hoc eruere neglexerit, sacrilegii reum se esse cognoscat. Dominus aut ordinator rei ipsius, si admonitus emendare noluerit, communione privetur. Bruns, *Canones apostolorum et conciliorum saeculorum* IV, V, VI, VII, 2^e^ partie, p. 133.

3. Contestamur illam sollicitudinem tam pastores quam presbiteros gerere ut quoscumque... viderint... ad nescio quas petras aut arbores aut ad fontes designata loca gentilium perpetrare quae ad ecclesiae rationem non pertinent, eos ab ecclesia sancta auctoritate repellant. Fredericus Maassen, *Concilia aevi merovingici*, p. 133.

4. De arboribus vel petris vel fontibus, ubi aliqui stulti luminaria vel alias observationes faciunt, omnino mandamus ut iste pessimus usus et Deo execrabilis, ubicumque inveniatur, tollatur et distruatur. Boretius, *Capitularia regum Francorum*, t. I, p. 59.

5. *Ancient Laws of Ireland*, t. IV, p. 142, l. 16.

Avant d'avoir l'idée de christianiser les *menhir* adorés par les Celtes comme le fit saint Samson, les maîtres alors encore païens du territoire celtique eurent la prétention de romaniser ces antiques monuments. Un exemple de cette transformation est donné par le menhir de Kervadel, commune de Plobannalec (Finistère), monument qu'en 1875 M. du Chatellier a transporté chez lui à Kernuz, même département. C'est un cône tronqué haut de 3 mètres avec un diamètre de $1^{m},20$ à la base, de $0^{m},40$ au sommet. Sur ce cône ont été sculptés quatre bas-reliefs. Il y en a un dans lequel on reconnaît incontestablement le Mercure romain[1]. L'accord de ce monument avec le texte de Jules César cité plus haut est frappant.

Traitant en 1893 le même sujet que nous, M. S. Reinach a fait le relevé des dénominations populaires, par lesquelles en différents pays les monuments mégalithiques sont désignés[2]. Quatre de ces dénominations : *pierre courbe*, *roche corbeire*, *roche corbière*, *roque courbe*[3] paraissent exprimer la même idée que le mot irlandais *cromm* dans la formule *Cromm Cróich*, *Cromm Crúaich*, « courbe de l'éminence artificielle » employée pour désigner la principale idole d'Irlande. Une autre expression, *pierre de la valse*[4], rappelle ce que raconte l'auteur de la vie de saint Samson quand il compare à des bacchantes les adorateurs de la pierre levée qu'en Grande Bretagne au vi^e siècle l'évêque chrétien christianisa en y gravant une croix.

Le culte des pierres levées peut remonter à la population primitive qui a précédé les Indo-européens et à laquelle on doit les monuments mégalithiques. Les Indo-Européens se superposant à cette population conquise, mais non supprimée, ont pu, sans abandonner l'usage de leurs pratiques religieuses traditionnelles, adopter en partie le culte des vaincus. Plus tard les Germains, vainqueurs des Romains, sont devenus chrétiens

1. *Revue archéologique*, 2e série, t. XXXVII (1879), pl. IV, fig. 1 ; cf. p. 107, 108; cf. p. 376. Alexandre Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*, 2e édition, 1891, p. 193 ; P. du Châtelier, *Les époques préhistoriques dans le Finistère*, p. 63, pl. 22.

2. *Revue archéologique*, 3e série, t. XXI (1893), p. 195-226 et 329-367.

3. *Revue archéologique*, 3e série, t. XXI, p. 203.

4. *Revue archéologique*, 3e série, t. XXI, p. 204.

à l'imitation du peuple que leurs armes victorieuses avaient soumis à leur domination.

II

Le Mercure gaulois de Jules César, le Mercure du *menhir* de Kervadel aujourd'hui conservé à Kernuz n'est autre chose que

le *Lugus* des Gaulois qui a fourni le premier terme du nom des *Lugu-dunum* de Gaule aujourd'hui Lyon, Laon, Loudon, Saint-Bertrand de Comminges etc.[1] et dont le nom apparaît au pluriel *Lugoues*, *Lugouibus* dans deux inscriptions, l'une de Suisse, l'autre d'Espagne[2]. A ce pluriel du nom divin gaulois on peut comparer les *Junones*, au datif *Junonibus* de Nîmes et de Saint-Gilles, Gard[3], et les *Martes*, au datif *Martibus*, de Saint Pont-de Thomières, Hérault[4].

Le Mercure c'est-à-dire le Lugus gaulois de Jules César était l'inventeur de tous les arts[5]. Le Lug d'Irlande, identique au Lugus gaulois, sait tous les métiers, il est charpentier, portier, forgeron, champion, harpiste, guerrier éminent, poète, historien, sorcier, médecin, échanson, bronzier[6], il est l'homme de tous les arts[7]. Il entre dans le palais de Nuadu roi des *Túatha dé Danann*, qui sont identiques aux dieux de l'Olympe grec, aux fils de Kronos. Les fils de Kronos ont été en guerre contre les Titans et les ont vaincus[8]; de même les *Túatha dé Danann* allaient combattre les Fomoré qui sont les Titans des Celtes et ils en devaient triompher. Lug, introduit dans le palais du roi Nuadu, prend place sur le siège du savant, puisqu'il était savant en tous les arts[9]. La bataille décisive était sur le point d'être livrée; ce fut lui qui organisa l'armée des *Túatha dé Danann*, son armée, *a sluag*, comme dit le texte épique irlandais[10]. Nuadu, le roi, périt dans le combat, mais Lug en sortit vainqueur comme Zeus dans la bataille livrée aux Titans. Balor, le meilleur guerrier des Fomoré, tua le roi Nuadu; mais reçut la

1. A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 308-344.
2. A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 345.
3. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. XII, nos 3067, 4101.
4. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. XII, no 4218.
5. Omnium inventorem artium, *De bello gallico*, l. VI, c. 17, § 1.
6. *The second battle of Moytura*, § 55-67, édition de Whitley Stokes, *Revue Celtique*, t. XII, p. 74-79.
7. Fer cacha dánai ule, *The second battle of Moytura*, § 68, édition de Whitley Stokes, *Revue Celtique*, t. XII, p. 78; *Samildánach*, comme qui dirait ἁμα-πολύ-τεχνος, *ibidem*.
8. Hésiode, *Théogonie*, vers 630-735; cf. *Iliade*, XIV, 278-279.
9. Siasur suide suad ar bo súi cach dáno. *The second battle of Moytura*, § 71, édition de Whitley Stokes, *Revue celtique*, t. XII, p. 78, l 25.
10. *The second battle of Moytura*, §, 120, édition de Whitley Stokes, *Revue celtique*, t. XII, p. 92, l 14.

mort de la main de Lug qui d'une balle de fronde lui brisa la tête. Balor avait un œil dont le regard tuait ; la balle de Lug entra dans cet œil meurtrier et sortit derrière la tête[1].

Ce succès valut à Lug la royauté sur les *Túatha dé Danann*, c'est-à-dire sur les dieux[2]. De là l'éminente dignité de *Lug* chez les Gaulois : *Deum maxime Mercurium colunt*, dit Jules César[3]. Il occupe le même rang que dans la mythologie grecque Zeus vainqueur des Titans. Quand les Irlandais, devenus chrétiens et voulant conserver leur mythologie, la défigurèrent pour lui donner l'apparence de récits historiques et ainsi établir une sorte de concordance entre elle et l'enseignement chrétien, ils maginèrent de dire que Lug avait été roi d'Irlande pendant quarante ans[4]. Suivant les Annales des quatre maîtres, XVIIe siècle, ces 40 ans auraient pris fin par sa mort violente arrivée l'an 3370 du monde, c'est-à-dire 1430 ans avant J.-C., ce qui ne l'empêchait pas d'être le principal dieu des Gaulois au milieu du premier siècle avant notre ère, comme nous l'apprend Jules César, et d'être ensuite l'objet d'un culte en Gaule dans les premiers siècles qui ont suivi le début de l'ère chrétienne, comme l'atteste notamment le *menhir* de Kervadel.

Sur ce *menhir* Lugus ou Lug[5], le Mercure celtique, est accompagné d'un enfant. Cet enfant est son fils, le héros qui en Irlande est connu sous un surnom dû à un de ses premiers exploits : à l'âge de six ans il avait tué le chien merveilleux du forgeron Culann, quoique cet animal fût à lui seul aussi fort que cent hommes réunis ; et pour dédommager Culann l'enfant avait pris l'engagement de lui servir de chien pendant un an ; de là le surnom de chien de Culann, *Cú-chulainn*, sous lequel le jeune héros est connu en Irlande, quoique son nom réel fût, dit-on, *Setantios*, ou, comme on écrivait en Irlande au moyen âge, *Se-*

1. *The second battle of Moytura*, § 133-135 ; *Revue celtique*, t. XII, p. 100.
2. Iar mar*bad* tra Núadat *ocus* na-fer-so si*n*-cath-sai*n*, doratsat Túatha Dé Danand rígi do Lug. *Gabala Erend*, livre de Leinster, p. 9, col. 1, l. 5-7.
3. *De bello gallico*, l. VI, c. 17, § 1.
4. Bái tra Lug m*ac* Eithne*n*d XL bliadan ir-ríge n-hEr*end* dar éis *in* chata dedenaig Maige Tured. *Lebar Gabala*, livre de Leinster, p. 9. col. 2, l. 14-16.
5. Lug, génitif, Logo, Loga, Logai est un thème en *u*, *Revue Celtique*, t. XII, p. 127 ; *Táin bó Cúalnge*, p. 1088.

tanta, suivant un récit épique irlandais[1]. *Setantios* est un nom ethnique de Grande-Bretagne[2] et d'origine gauloise, qui indique la provenance du mythe ; mais l'enfant devait avoir un autre nom qui lui appartenait personnellement. Nous avons proposé Esus.

L'année qui suivit celle où il avait tué le chien, l'enfant, alors âgé de sept ans, pria le roi d'Ulster de l'armer. Le roi lui offrit successivement dix-sept épées, autant de boucliers et de chars ; l'enfant brisa en morceaux les épées, les boucliers et les chars ; le roi dut lui confier son épée, son bouclier, son char, ses chevaux, son cocher, et l'enfant dans ce royal équipage se fit conduire au château des trois fils de Nechta Scéné qui avaient tué les deux tiers des guerriers d'Ulster, et il leur donna la mort à tous les trois[3].

Dix ans plus tard le jeune héros, âgé de dix-sept ans put à lui seul tenir tête à tous les guerriers de quatre des cinq grandes provinces d'Irlande qui envahissaient la cinquième, l'Ulster. Il lutta avec succès pendant cent huit heures que dura une maladie mystérieuse infligée par une fée aux guerriers d'Ulster[4]. Il y eut un moment, où, blessé et accablé de fatigue, il se sentit incapable de continuer à combattre. Il jeta un cri héroïque[5], comme lui seul pouvait le faire. Alors un guerrier merveilleux se rendit à son appel : « Je viens à ton secours », dit ce guerrier, « je suis ton père qui arrive du milieu des dieux, je suis Lug, « fils d'Ethniu »[6]. La pièce intulée *Compert Conculainn*[7] nous

1. *Táin bó Cúalnge*, édition d'E. Windisch, lignes 955-1066.
2. A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 1528.
3. *Táin bó Cúalnge*, édition d'E. Windisch, lignes 1067-1390.
4. Ces noinden, « maladie de neuvaine », quatre jours et cinq nuits ou cinq jours et quatre nuits. *Táin bó Cúalnge*, édition d'E. Windisch, p. 30-33. Cela paraît être la doctrine primitive. Plus tard on prétendit que Cúchulainn avait arrêté l'invasion pendant plus de trois mois, du lundi avant le premier novembre au mercredi après le premier février. *Ibidem*, ligne 2473, cf. lignes 2900, 3186. 4592-4593.
5. Rém curad. *Táin bó Cúalnge*, l. 2441, 2442.
6. Cet épisode fort altéré dans le livre de Leinster a été conservé intact par le Lebor na hUidre dont le texte a été moins expurgé sous l'influence du christianisme. Voir l'édition du *Táin* donnée par E. Windisch, p. 342, note 3 et 343, note 11.
7. Windisch, *Irische texte*, t. I, p. 134-145 ; *Revue celtique*, t. IX, p. 1-13 ; *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V, p. 500-504.

apprend comment Lug, le Lugus des Gaulois, avait enlevée et rendue grosse Dechtiré, mère de Cûchulainn. Lug pansa et guérit les plaies de Cûchulainn[1] qui, grâce à un bon sommeil, reprit ses forces et put de nouveau combattre.

On comprend donc pourquoi sur le *menhir* de Kervadel un enfant accompagne le Mercure gaulois. Quelques personnes trouvent exorbitante la prétention que j'ai de retrouver en Gaule une partie de la mythologie irlandaise. Mais, comme Jules César nous l'apprend, on croyait de son temps que c'était de Grande Bretagne que les Druides étaient venus s'établir en Gaule. C'était de Grande Bretagne que, disait-on, ils avaient en Gaule apporté leur enseignement, et à l'époque où écrivait Jules César, ceux des Gaulois qui voulaient connaître à fond la doctrine des Druides allaient ordinairement l'étudier en Grande Bretagne[2]. La plus ancienne littérature de l'Irlande nous montre les Irlandais allant étudier en *Alba* c'est-à-dire en Grande Bretagne; tels sont le héros Cûchulainn[3], la prophétesse qui prédit à la reine Medb les pertes de son armée[4]. Dans une des préfaces de l'*Enlèvement des Vaches de Cooley*, nous voyons prophétiser en Irlande un druide de Grande Bretagne[5]. Les druides enseignaient; les Gaulois, leurs élèves, suivaient souvent le cours d'études pendant vingt ans[6]. La religion c'est-à-dire la mythologie était un des objets des leçons que les druides donnaient en Gaule[7]. Ils ont dû en Gaule en-

1. *Táin bó Cúalnge*, l. 2477-2479.

2. Disciplina in Britannia reperta atque inde in Galliam translata esse existimatur, et nunc, qui diligentius eam rem cognoscere uolunt plerumque illo discendi causa proficiscuntur. *De bello gallico*, l. VI, c. XIII, § 11 et 12.

3. *Tochmarc Emire*, publié et traduit par M. Kuno Meyer : *Revue celtique*, t. XI, p. 444 et suivantes; *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. III, p. 248 et suivantes; *Archaeological Review*, t. I, p. 234; *The Cuchullin Saga*, p. 72.

4. Can do théig? or Meidb. Ah Albain iar foglaim filidechtai, or ind ingen. Lebor na hUidre, p. 55, col. 2, l. 12-13; cf. édition Strachan et O'Keeffe, p 4, l. 38-40. Traduction de Winifred Faraday, p. 3.

5. *Do cophur in da muccado*, chez Windisch, *Irische Texte*, 3e série, 1re livraison, p. 240, l. 155; cf. p. 254.

6. Annos nonnulli xx in disciplina permanent. *De bello gallico*, VI, c. XIV, § 3.

7 Religiones interpretantur. *De bello gallico*, l. VI, c. XIII, § 4.

seigner le mythe de Cûchulainn et de l'enlèvement des vaches de Cooley, quand il n'était pas encore localisé en Irlande. J'ai signalé ailleurs les traces de ce mythe que nous trouvons sur le continent celtique dans les noms de sept *Lugu-dunum*[1], comme dans le nom de personne *Donno-taurus* dont parle Jules César, *De bello gallico*, VII, 65, 2, et qui est le nom du taureau divin de Cooley, un des personnages les plus importants de la principale des épopées irlandaises. En effet ce taureau s'appelait *Donn* ou avec une orthographe moderne *Dond*[2]. Le *Tarvos trigaranus* du Musée de Cluny semble être identique au taureau de Cooley; sur le même autel le personnage nommé Esus qui s'attaque à des arbres avec une hache[3] paraît identique au héros Cûchulainn abattant des arbres pour arrêter la marche de l'armée de la reine Medb[4].

Un sceptique me demande sur quoi je me fonde quand je dis, p. 374, que *Setanta* est un nom d'origine gauloise et que par là je dénie à ce mot une origine irlandaise. La raison qui m'a déterminé est la présence du groupe *nt* dans ce mot. L'irlandais rejette l'*n* de ce groupe : voir *Grammatica celtica*, 2e éd., p. 43, 804, 805; Windisch, *Kurzgefasste irische Grammatik*, § 42.

H. D'A. DE J.

NOTA. — La reproduction du *menhir* de Kernus donnée p. 371 a déjà paru dans l'édition de Jules César publiée à la librairie Hachette par M. l'abbé Lejay, et si nous la donnons ici c'est grâce à la bienveillante obligeance de la direction de cette maison si justement célèbre.

1. *Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux*, p. 153-155; cf. A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 308, 341-344.

2. *Táin bó Cúalnge*, édition Windisch, p. 15, 189, 269, 885, 893; cf. Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 142, au mot *donno-s*, braun, dunkel.

3. E. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, t. III, pl. XI. S. Reinach, *Revue celtique*, t. XVIII, p. 253-266.

4. *Táin bó Cúalnge*, édition Windisch, p. 82 et suivantes, cf. *Revue celtique*, t. XIX, p. 245-250; t. XXI, p. 253-255.

TOCHMARC ÉTAINE

All students of early Irish mythical literature must be deeply thankful to Dr. Stern for the fragmentary version of Tochmarc Étáine published by him in the *Zeitschrift für Celtische Philologie*, Vol. V, part 3, pp. 522-534. It not only throws unexpected light upon the many difficult problems connected with this fine story, but raises important questions affecting the whole of Irish, indeed of Celtic mythology. It deserves the closest attention. I can only hope to indicate to more qualified investigators some of the bearings of the new text.

As is well known, Tochmarc Étáine as heretofore known is a fragmentary story in three sections : *a*) Adventures of Étáin caused by the enmity of Fuamnach, wife of Mider : Étáin after passing a certain time in the guardianship of Mac O'c is driven thence and re-born as an earthly child. *b*) Her adventures in earthly form : she is wooed by Eochaid Airem who marries her; Eochaid's brother, Ailill, falls in love with her, but Mider interposes to prevent any evil consequence. *c*) Mider's recapture of Étáin, extant in two forms : 1) he carries her off simply as a monster, but, thanks to a druid, Eochaid discovers their place of hiding, destroys it and regains his wife. 2) Mider appears to Étáin and begs her to return to him; she refuses; he then comes disguised to Eochaid, games with him, losing twice and rendering services as forfeit for his loss, but winning the third time and carrying off Étáin as his reward. Eochaid follows to recover her.

Section *a* is only known from the LU text. Sections *b* and *c* are known both from LU and Egerton, *c* in LU being in the second form. Owing to the fragmentary condition of LU, we cannot be sure how *c* ended, but probably the end was the same as in form 1, the Egerton version.

If we consider only the texts heretofore known we note that LU tells the story as a whole, whilst Egerton gives only the second and third sections. We further note that it is only from the third section of the LU text that we know Mider to have been Étáin's husband, no definite statement to that effect being made in the fragmentary first section. We further note that in both versions the Mac O'c, so prominent in the first section, disappears entirely in the later part of the story, his name not even appearing in the Egerton version. What is the bearing of the H. 3.18 text upon the story as a whole? The LU fragment opens with Étáin in the possession of Mac O'c who has made a bower for her and nourishes her upon the odour and blossom of the best of precious herbs. We learn, from it that Mac O'c is Mider's foster-son, that Fuamnach is angered by the tidings she hears of Mac O'c's love for Étáin, and that there is enmity between Mac O'c and Mider. Fuamnach brings them together ostensibly to make peace between them and meanwhile takes advantage of Mac O'c's absence to 'blow upon Étáin with the same blast as aforetime'. Mac O'c discovering the deceit practised upon him, seeks out Fuamnach, finds her in the house of Bresal Etarlam the Druid (her accomplice, according to a statement in the third section) and slays her there. The compiler of the LU version knew, however, another version of her fate and so he prints a verse according to which she was burnt in Bri Leith by Manannán.

Here we may note that the H. 3.18 text belongs not only to the LU version but must be definitely connected in some way with the LU text as it prints this very same verse. We may thus reasonably regard it as supplementing our fragmentary LU text and, in especial, as supplying the lacking opening.

Taking the LU version as heretofore known it was reasonable to contend that the enmity between Mider and Mac O'c was on account of Étáin, and to surmise that the jealousy of Mider's wife, Fuamnach, had used the same means in driving her rival away from Mider as she afterwards used to drive her away from the Mac O'c. Dr Stern (*op. cit.*, p. 529) makes the suggestion that Mider merely acted as Étáin's foster-father.

This is directly controverted by the statement in section *c* that the relations between Mider and Étáin were those of husband and wife as well as by the whole course of the story. Nevertheless there is this to be said for it. If Mider were really Étáin's foster-father Fuamnach would be her foster-mother and the relations between the two would be much those of the Stepmother and Snow White in the well known fairy tale. Fuamnach's continued jealousy would find its parallel in the persistent effort of the Stepmother to destroy her hated younger rival[1].

It is now time to set down exactly the evidence of H. 3.18. I owe the following rendering to the kindness of Mr Joseph O'Neill and Professor Kuno Meyer, and have compared it with a French translation for which I must thank Professor G. Dottin, and with Dr. Stern's German translation. When there is any discrepancy between the translations I give the varying renderings in full. I comment upon certain points as I go along.

First Excerpt. — The Dagda desired the wife of Elcmair with carnal love : the woman consented to the Dagda although there was fear of Elcmair because of the greatness of his power. The Dagda thereupon sent Elcmair afar on a journey to (mit einem Auftrage an) Bres son of Elathu to Mag Inis, and the Dagda worked mighty spells upon Elcmair so that he might not come quickly and he put the darkness of night upon him and wards off hunger and thirst from him and made him make great strayings. Meanwhile the Dagda went to the wife of Elcmair at once and she bore him a son, Aengus his name, and the woman was healed of her sickness before Elcmair came back (lorsqu'elle fut en face d'E., a rendering supported by Dr Stern's translation) and he did not notice her fault...

This paragraph though very concise is not more so than much else of the LU text and may well be taken as being the unabridged opening of that version. It should be noted that

1. I drew attention to the parallelism between Snow White and Tochmarc Etain *Voyage of Bran*, vol. II, p. 50, n. 1.

the Irish scribe adds a gloss, *gan fis*, i. e. without his knowledge, to the passage stating that the Dagda visited Elcmair's wife. This gloss may testify to a variant version in L U, or it may be drawn from a version differing from the original common to LU and H. 3.18.

Second Excerpt. — Aengus went in tears and sorrow to Mider after having been taunted by a chief (alla se lamenter d'avoir été outragé etc.). What is it? said Mider. A chief who has reviled me and cast it in my teeth that I have neither father nor mother (thus also *Stern*; the French translator renders : a détruit mon honneur (parce que je suis) sans mère ni père avec moi, which, if correct, does not necessarily carry the same implication as the other renderings.

It is difficult to say how much is missing between the first and the second excerpt. We at once notice an apparent contradiction. The first excerpt winds up with the statement that the putative father, Elcmair, noticed nothing. In the second excerpt the child borne of the adulterous intercourse is in other keeping than his parents' and is taunted, perhaps with unknown parentage, certainly with the absence of parents. What has happened in the interval? Some light may be gathered from the references to Elcmair cited by Dr. Stern (*op. cit.*, p. 528). According to the Eithne story found in the, relatively, late MS. Book of Fermoy, he was the original possessor of Brugh na Bóinne and was driven thence by Manannán; according to a poem of Flann Manistrech's, he is the slayer of Mider, and was himself slain by Aengus in revenge. This seems to point to a feud between Elcmair and the clan of Lir to which both the Dagda and Mider may be said to belong. Before further considering the possible march of the story the evidence of the third excerpt must be adduced.

Third Excerpt. — Come with me then, said Aengus to Mider, that my father may acknowledge me that I may not be incognito (versteckt, *St.*) any longer under the taunts of the Firbolgs.

This third excerpt follows the second, as is evident, very closely. It is likely that not more than a sentence is missing. Unfortunately that sentence probably contained Mider's statement to his foster-son respecting his parentage and we should have learnt from it who the father was whose acquaintance, or recognition, (as one or other of the alternative renderings be adopted) is desired by Aengus. The natural assumption is that it is the Dagda, but so far this cannot be said to be clearly established.

Fourth Excerpt. — The King called Mider with him apart to speak to the son.

It seems evident that Mider and Aengus have gone to the father and as a *King* is spoken of that the Dagda must be alluded to in excerpt 3. But this is not quite certain. It is possible that the fourth and third excerpts may be separated by several sentences, and that the intervening portion may have related that the Dagda had heard of what was going on and himself summoned Mider and Aengus, in which case the testimony of the fourth excerpt would not be conclusive as to the interpretation of the third.

Fifth Excerpt. — Eochaid made him welcome and said : What does the young warrior want who came not before? (qu'est-ce qui plaît au jeune homme qu'il n'est pas venu auparavant? Was fehlt dem Jüngling dass er nie zu mir gekommen ist?)

Dr Stern's rendering certainly gives the best sense but the other versions agree in part against him. Whatever be the precise force of the sentence it is consistent with either of the two possible interpretations of the preceding excerpts suggested above, i. e. that Mider and Aengus have sought out Eochaid (i. e. Eochaid Ollathair the Dagda) or that the latter has summoned them.

Sixth Excerpt. — ...for it is not fitting that thy son should be landless whilst thou possessest the Kingship of Ireland.

This is evidently part of a speech addressed to the Dagda by

Mider in which the latter speaks of Aengus as « thy son ». The proper interpretation of the second and third excerpts thus seems assured — Mider must have told Aengus whose son he really was. One point in the third excerpt remains obscure. Why is it the Firbolgs from whose taunts Aengus has to suffer?

Seventh Excerpt. — Let him go on Samhain day into the mansion and let him bring weapons upon him.

Evidently part of the Dagda's answer.

Eighth Excerpt. — There is good-will among the men of Erin and no one is in fear of any other and Elcmair will be in the Fairy Hill of the Mansion without any arms upon him except a fork of white hazel in his hand. Dann findet ein Turnier der Männer Irlands statt, wo sich alle zerstreuen u. s. w.

Continuation of the Dagda's answer. He evidently advises his son what to do and gives reasons for his advice. Dr Stern's rendering, which is supported by M. Dottin, so evidently makes better sense that it ought to be more correct. Stress is laid by it upon the temporary solitude of Elcmair owing to the ordinary conditions of clan life being changed by the absence of the fighting man at a gathering of some kind. Dr Stern boldly renders *Turnier* and evidently has is his mind such a gathering as the well known ones of Tara and Carman. There, as we know, intellectual and athletic contests took place, and the latter may well have been of such a character as assimilate them to the mediaeval tourney, though undoubtedly the descriptions which have come down to us warrant rather their comparison with the Greek festival games or with a modern Athletic Sports meeting. If Dr Stern's paraphrase be justified we have an interesting point of contact with the Arthurian stories — here as there, warriors belonging to different tribal or political groups meet together for friendly rivalry in arms.

In this excerpt Elcmair's dwelling is definitely described as a *sidh*.

Ninth Excerpt. —Aengus goes till he reaches Elcmair in that fashion and threatens to slay him and promises that he will not strike him provided that he promise to do what Aengus desires. (Aengus alla jusqu'à ce que fût Elcmair en cette manière et menace, etc., with which *Stern* substantially agrees).

This excerpt is apparently part of the narrative of what took place after the Dagda had spoken. But consider the next excerpt.

Tenth Excerpt. — Aengus went into the Mansion with weapons upon him and he put the danger of death upon Elcmair so that he promised him in return for his life the sovereignty of a day and a night in his land.

If excerpt 9 is narrative there would seem to be a clumsy repetition. Bnt the compilei of the LU version is no skilled stylist and no argument can be founded upon the lack of narrative skill shewn in any passage.

Eleventh Excerpt. — The Dagda said : Thy land will fall for thy protection for thou hast valued thy life more than thy land. (Le Dagda dit : Ta terre est venue à ton secours car tu jugeas plus belle ton âme que ta terre. Du bist nun zu deinem Heile in deinen Besitz gelangt, dein Makel dürfte dich also besser dünken als dein Land (ohne Anstrengung bessessen zu haben).)

A very obscure and difficult passage as evidenced by the varying renderings. Mr O'Neill and M. Dottin agree in part against Dr Stern, but it is exceedingly difficult to extract any coherent sense from their renderings. The passage *must* be addressed to Aengus yet it is Elcmair who values his life more than his land (by yielding to Aengus' threats). What then can be the significance of the remark as applied to Aengus? And yet Mr O'Neill's and M. Dottin's construes are so closely kin that it is hard to believe they are mistaken in their rendering. Dr Stern's paraphrase rests, I assume, upon some very drastic conjectural emendations. It certainly requires him to supply a phrase (bracketted in his rendering) without which the whole passage as interpreted by him is unintelligible. On the other hand it does make sense.

The foregoing excerpts all belong to the first portion of the story — that which brings the hero upon the stage and establishes him in a position to play an effective part in the later development of the plot. No recent recovery from the obscurity of the original MS. offers so many points of interest to the student of Irish mythical literature. I will try and indicate these briefly.

Hitherto the chief sources had agreed in making Aengus the recognised and legitimate son of the Dagda and had ascribed his possession of Brugh na Bóinne, which is such a standing and prominent feature throughout the entire range of the romantic literature connected with the Tuatha de Danann, to his having played upon the Dagda just such a trick as in our text we must assume the Dagda advises him to play upon his putative father Elcmair. The well known text *Gabail int sid*, hitherto regarded as one of the oldest and most genuinely archaic fragments of Irish mythic literature, relates the incident in this way and is followed by most of the later authorities. What value are we to attach to the rival evidence of our text?

In the first place be it noted the evidence is not absolutely isolated. The Book of Fermoy Eithne story as we saw assigns the ownership of Brugh na Bóinne to Elcmair and describes him as 'the foster-father' of Aengus [1]. The very lateness of the MS. is a guarantee of the genuineness of the indication. If the text were also late it would surely be in accord with the current view that Brugh na Bóinne had originally belonged to the Dagda. But other considerations implying far wider and far more important issues plead in favour of our text's version of the birth story of Aengus. This, it will have been noticed, is a variant of the theme of which the birth story of Herakles is the most famous example and which is represented in the Celtic speech area by the Gaelic story of Mongan and the Brythonic story of Arthur. All these three have traits in common which differentiate them from the Aengus birth story as given in our text. In all three deception is practised on the wife, the supernatural lover putting on the guise of the husband. In the

1 *Proceedings of the Royal Irish Academy.* Mss. Series, vol. I. Part I, p. 46.

Herakles and Mongan stories the deception is revealed by the supernatural lover, and it is clearly understood that the fruit of the intercourse is to partake of the divine nature and to possess extra human gifts and aptitudes. The Arthur story softens this, undoubtedly the older form of the theme. Both Gorlois and Igerna remain ignorant of what has passed and the greatness of Arthur whilst the subject of prophecy is not presented as being of a superhuman character. Apart from this fundamental difference of conception, which entirely forbids our regarding the Aengus birth story as being a mere literary offshoot from the Mongan or Arthur cycle, our version is likewise distinguished by being associated with the fatherless child theme. I have already emphasised the fact that the fragmentary nature of the text forbids absolute certainty on the point. It is possible to argue that the first and second excerpts are susceptible of another interpretation. Personally, I think there can be no doubt at all, and that if we had the complete text it would prove to be an example of the theme in question.

The oldest recorded instance of the theme in the Celtic Speech area is the Ambrosius story in Nennius which, at the latest, belongs to the eighth century and may well go back in its present form (of course the substance is of immemorial antiquity) to the 7th or 6th century. As is well known Geoffrey tells the same story with Merlin as hero, and is much more definite than Nennius respecting the supernatural nature of the child's father. It has been asserted both that Nennius' version of the story is confused and contaminated, his explanation of the name Ambrosius « he meant that he was Embreis the supreme prince » in particular being objected to, and that in reality the association of the theme with Merlin is due to Geoffrey. In the light of our story neither assertion can I think be maintained. The Gaels are now found to have associated the fatherless child theme with the shapeshifter and magician *par excellence* of their Pantheon, with a being moreover of specially amorous nature and the helper and patron of lovers; there is thus no longer any reason to doubt the same association as it figures, imperfectly it is true, in the Brythonic sources. And if Merlin be really the Brythonic counterpart of the Gaelic Aeng-

us little wonder if he should describe himself as the 'supreme prince'. In thus paralleling Merlin with Aengus we must banish from our mind the coarsened and vulgarized form of the Merlin legend which unfortunately won currency through the Vulgate version of the romance and, owing to Malory's use of it, established itself as the standard form in English literature, taking its worst and most vulgarly commonplace shape in Tennyson's idyll. We must go to the *Suite de Merlin* with its exquisite presentment of Merlin's wonder garden of dalliance and joyance, with its subtly beautiful picture of the lover to whom love was enough and who deemed all the rest well lost. And we must think of Merlin as the protector of the loves of Uther and Igerna as Aengus is the protector of the loves of Diarmaid and Grania. I have confined myself to points of comparison which are legitimate even on the strictest view of the evidence. But I cannot refrain from pointing out the support which our text, and the Aengus-Merlin parallel implied by it, gives to certain speculations of Professor Rhys hitherto regarded as over-adventurous.

I defer for the present discussion of the problem involved in the almost complete disappearance in Irish literature of this account of Aengus' birth, and return to the consideration of the H. 3.18 text.

Twelfth Excerpt. — After that Mider went on that day a year to teach his fosterson so that he found the Mac O'c on the fairy mound of the mansion.

According to Dr. Stern's paraphrase Mider came after the passing of a year to speak with his foster-son. It is probable that this excerpt followed the preceding one closely though possibly there may have been an intervening passage describing Aengus' dwelling place.

Thirteenth Excerpt — A quarrel blazed up between the lads in the mansion.

We can only conjecture that this quarrel was about Étáin who is mentioned in the next excerpt. But where does it take place? At Brugh na Bóinne? Hardly, for in that case the other

party to the quarrel could only be Mider and would it be described as the 'quarrel of the lads'? It seems safest to take the passage in connection with the next excerpt.

Fourteenth Excerpt. — He told his message and the surname of his folk and he said it was to seek for Étáin he was come. She shall not be given to thee, said Ailill, for I cannot obtain satisfaction from thee because of the nobility of thy race and greatness of thy power and of thy father's power, and all that you do of evil to the girl will not be obtained from you at all. (et tout ce que vous ferez de honte à la fille ne tombera pas sur toi — würde ich mir von dir keine Genugtuung verschaffen können, und wenn du dem Mädchen eine Unbill zufügtest so würde sie nicht auf dich zurück fallen).

M. Dottin's and Dr. Stern's interpretation of this difficult passage is obviously the correct one. Ailill refuses Etáin to her wooer ostensibly because his power and position are such that in case of injury to her, he, the father could obtain no redress. The wooer must be the Mac O'c and he must be assumed to be now the recognised son of the Dagda, the head of the Irish Pantheon, and the acknowledged owner of Brugh na Bóinne the most splendid of the fairy forts of the Tuatha de Danann. This assumption, it will be seen, requires a good deal of explanation to have taken place in the missing portions of the text. Is Ailill's ostensible refusal genuine? Did a father ever really object to a son-in-law because he was too rich and powerful? In answering the question we must take the preceding excerpt into consideration. This shows Aengus engaged in quarrel with someone. I conjecture with the guardian of Ailill's fort, and I surmise that Ailill belongs to the race of fathers, so frequently met with in mythic romance and folk tales, who seek by every means to prevent their daughter's wedding. The wooer has forced his way past the guards, and now finds himself put off with what I venture to think was as much regarded as a specious pretext by the story-teller's hearers a thousand or fifteen hundred years ago, as it would be by Mudie's subscribers in the twentieth century.

Another explanation is possible. The story as a whole is one

of Étáin's misfortunes. She is the sport of the passions of others. In especial Aengus' love, great as it is portrayed, cannot protect her from her rival. This troubled future may well have lain open to Ailill's prophetic gaze, and his words may have been the story teller's device for indicating the tragic nature of his tale.

Fifteenth Excerpt. — Hail to thee Étáin the wanderer who hast suffered vastness of peril.

Sixteenth Excerpt. — ... through the cunning of Fuamnach.

Seventeenth Excerpt. — Fuamnach went about meanwhile until she was in the Mansion and she put the same wind under Étáin so that she brought her out of the Sun-house on her cloak (?) before...

This last excerpt brings us into the extant remains of the LU text. I give Professor Leahy's rendering for comparison : Fuamnach for a long time wandered from land till she was in that very mansion where Étáin was ; and then she blew beneath her with the same blast as aforetime, so that the blast carried her out of her bower, etc.

Now this passage refers to Fuamnach's second attempt upon Étáin when the latter is in the Mac O'c's guardianship. The fifteenth and sixteenth excerpts must therefore refer to a prior stage and obviously are from the interview between the Mac O'c and the harried Étáin. From the description of the latter as a wanderer who has suffered vastness of peril we may gather that her first exile had been as long and full of danger as her second one. In endeavouring to reconstruct the story from the foregoing fragments several alternatives offer themselves. The natural assumption is that Aengus' wooing, vouched for by excerpts 13 and 14, has failed and that Mider has been more successful. This assumption is warranted by the definite statement in the third section of the story that Étáin had been Mider's wife in her former existence. A sufficient motive is provided for Fuamnach's jealousy. On the other hand it hardly accounts for the enmity between Mider and

the Mac O'c. Something more than the mere fact of his rival's success where he had failed would seem to be required. Is it possible that Aengus did succeed in obtaining Étáin from her father but that she was afterwards lured away from him by Mider? This would account for the enmity between the two and also supply a stronger motive for Fuamnach's jealousy. There remains the hypothesis hinted at by Dr. Stern that Mider took Étáin with him as his foster-daughter, but this is both formally contradicted by the statements in the extant text and provides a much weaker reason for the wife's jealousy.

Eighteenth Excerpt. — (He) rested a while on the fort gazing at the girl.

The sentence is from the passage which describes how a warrior from fairyland (the text does not name him so it is uncertain if it is Aengus or Mider) presents himself before Étáin, re-born as a mortal, and her maidens. The corresponding sentence in Mr Leahy's translation runs : He stood for a while upon the shore of the bay ; and he gazed upon the maidens, etc.

Nineteenth Excerpt. — A lie the woman hath put upon us and should it be told to her that Étáin is in Erin she will go to do her harm.

From the interview between Mider and the Mac O'c. I quote Mr Leahy's rendering of the LU text — 'Tis deceit that this woman hath practised upon us; and if Étáin shall be seen by her to be in Ireland, she will work evil upon Étáin —, in which the words 'Shall be seen' seem to be a mistaken rendering.

Twentieth Excerpt. — The Mac O'c attacks Fuamnach and strikes off her head. Or it may have been Manannán who may have slain Mider and Fuamnach together in Brigh, or as it is stated in this stanza

> Fuamnach the wanton was the wife of Mider,
> Sighmall, it is a hill with huge great trees
> In Bri Leith — a great loss it was —
> She was burnt by Manannán

This is substantially the same as the L U text (Leahy, p. 10), except that the latter after stating that the Mac O'c cut off Fuamnach's head adds — 'and he carried the head with him till he came within his own borders '.

The passages which H. 3.18 has in common with L U are unfortunately too few to determine whether the one text is directly dependant upon the other, or whether they are two derivatives from a common original. The fact that, according to Dr Stern, the final stanza shows the same corruption in both M SS proves nothing, as they share this trait with the poem of Flann Manistrech (L L 116-20).

Whilst the new text enables us to reconstruct approximately the whole of the L U version of section *a* of the Etáin cycle it leaves, as will have been seen, many points doubtful. One thing however it makes absolutely certain : that Mac O'c is the real hero of this section, the part he plays being even more important than could be surmised from the L U fragment.

It is unnecessary to discuss the H. 3.18 excerpts from Section *b* of the cycle. The text is substantially the same as that of LU. In the excerpts from Section *c* the correspondence does not seem to be quite so close. Unfortunately H. 3.18 gives no excerpt either from the *lacuna* in L U which describes the tasks laid upon Mider by Eochaid, or from the missing finish. No weight can be attached to this, certainly no argument can be founded upon it that the scribe of H. 3.18 worked from L U itself and that already in his day (the 16th century) it was defective.

What, may it be asked, is the bearing of these facts and inferences upon the problem of the Tochmarc Étáin cycle and its place in Irish mythic litterature? In one respect, as I have noted, the difficulties already sufficiently arduous of that problem have been increased. It was hard before to reconcile the prominence of Aengus in the first section of the story with his entire absence from the later sections; it is still harder now when we see that this first section is in reality far more concerned with Aengus than with Étáin. To this known problem a new and entirely unsuspected one has been added in the shape of

an account of Aengus' birth differing from that of nearly all other texts. I venture to surmise that the one problem not only involves but may also explain the other. As a whole we know the hand of the Christian scribe and compiler, frequently a cleric, to have been laid lightly upon Irish myth. Yet traces do occur of omission and modification where the substance of the myth was too markedly pagan or was in other ways objectionable. The Aengus myth is, I, think, a case in point. The young god of love and revel, the lord of a sensuous wonderland, must needs have seemed uncanny and dangerous beyond the rest of his kin. *A priori* his legend if any must have suffered in the survival process of non-Christian myths in a Christian community. My conjecture is that Aengus is the original hero of the entire Étáin cycle, that the substitution of Mider in the second and third sections is the first step in a softening, rationalising process of which the Egerton version is the final outcome. In this latter, not only has the first section with its mythical *locale* and personages disappeared, but the rôle of Mider is cut down to the quick, and the interest is entirely shifted from the immortal to the mortal personages. The story teller has, it is true, retained the mention of Etáin's previous existence in which Mider was her husband but he has so far minimised its significance that its retention is a positive blot upon what otherwise is a delightful story of human passion and emotion.

I am quite conscious of the difficulties raised by the hypothesis here outlined, but I commend to fellow students of early Irish literature a careful study of the part played by Mider in the extant forms of the Étáin story as compared with the standing traits and characteristics of Aengus in Irish romance. I do not think I go too far in asserting that the Mider of *Tochmarc Etáin* is a double of the Aengus whose personality and attributes are known to us from so many other stories.

ALFRED NUTT.

BEBRIACUM

BETRIACUM, BEDRIACUM [PRAEDIUM]

En 1895 dans le tome XV, p. 147-148 de la *Revue celtique*, le savant et regretté L. Duvau, a rendu compte d'un mémoire que M. Herr avait publié en 1893, tome XVII, p. 208-212 de la *Revue de Philologie*. L. Duvau résume ainsi qu'il suit la doctrine de M. Herr :

« Deux batailles furent livrées en l'an 69 auprès d'un bourg voisin de Crémone, l'une entre les troupes de Vitellius et celles d'Othon[1], l'autre entre les mêmes troupes et celles de Vespasien[2]. Le nom de ce bourg est *Bebriacum* selon Juvénal[3], ou *Betriacum* (variante *Bedriacum*) selon d'autres témoignages anciens. Un texte de Tacite nous permet de choisir à coup sûr entre ces deux leçons : *locus castorum vocatur*, dit-il, *Hist.*, II, 24. Il ne s'agit évidemment pas ici des Dioscures, quoi qu'en ait pensé M. Mommsen : il faut traduire par « le lieu dit des castors ».

La conclusion est que *Bebriacus*, dérivant du nom celtique du castor, serait la bonne leçon. Cette doctrine a été critiquée par M. Georges Helmreich, *Jahresbericht über die Fort-*

1. Les troupes de Vitellius y remportèrent la victoire. Tacite, *Historiae*, l. II, c. 23, 39, 44, 49, 50, 66, 86, où on lit divers cas de *Bedriacum*, *Bedriacensis*, d'accord avec Josèphe, *De bello Judaico*, l. IV, c. IX, § 9, chez qui l'on trouve Βηδριακόν.

2. L'armée de Vitellius y fut battue. Tacite, *Historiae*, l. III, c. 15, 20, 27, 31. Suétone (*Othon*, 9, *Vitellius*, 10, *Vespasien*, 5), chez qui on lit *Betriacum*, *Betriacensis*. Cf. Βητριακόν, Plutarque, *Othon*, c. 8, 11.

3. Bebriaci campo spolium affectare palati « Prétendre obtenir au champ de Bebriacus la dépouille du palais impérial ».

schritte der classischen Altertumswissenschaft, t. XLIX (1897), p. 40. M. Helmreich cite plusieurs passages de Pline, *Histoire Naturelle*, où le pluriel *castores* désigne les Dioscures, c'est-à-dire les deux frères Castor et Pollux[1].

La doctrine de M. Herr présente une autre difficulté : Tacite, *Histoires*, l. II, c. 24, parle d'une rencontre dans un *locus castorum* situé à douze milles de Crémone[2], mais il ne dit pas que cet endroit soit identique à *Bedriacus*, et Suétone distingue de la bataille *apud Betriacum* (*sic*), où Othon fut vaincu, la bataille *ad Castoris* livrée auparavant et où il avait été vainqueur[3].

La bataille de *Bedriacus* ou *Betriacus*, dans laquelle, disent Tacite et Suétone, l'armée d'Othon fut battue, paraît dater du 14 avril 69 après J.-C.[4]. Suivant Juvénal, *satire* II, vers 106, cette bataille se serait livrée dans une localité appelée non *Bedriacus* ou *Betriacus*, mais *Bebriacus*. La scholie est d'accord avec le texte traditionnel du poète[5]. Il y avait en gaulois un mot *bebros* qui a pénétré en latin à côté du mot latin régulier *fiber* = *Bhebhro-s* et dont on trouve l'accusatif *bebrum* dans une scholie de Juvénal[6]. Le français bièvre, synonyme de castor, en est la forme moderne[7]. Ce nom d'animal a dû être employé par les Gaulois comme surnom et l'on en a tiré un gentilice

1. Pline, l. VII, § 86; l. X, § 121; l. XXXIV, § 23; l. XXXV, § 27; cf. Hülsen, chez Pauly-Wissowa, *Realencyclopaedie*, t. III, col. 180.

2. Ad duodecumum a Cremona locus castorum uocatur.

3. Et tribus quidem mediocribus praeliis apud Alpes, circaque Placentiam et ad Castoris, quod loco nomen est, uicit, nouissimo maximoque apud Betriacum fraude superatus est. *Othon*, c. 9. Le récit de Suétone s'accorde avec celui de Plutarque, *Othon*, c. v-viii.

4. Goyau, *Chronologie de* l'empire romain, p. 142. Le Nain de Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. I, p. 453.

5. *Bebriacos campos*, inter Hostiliam et Cremonam, ubi pugnauit Otho cum exercitu Vitellianis et uictus seipsum iugulauit. Juvénal, édition de C. F. Heinrich, page 171. Cf. Pline, *H. N.*, X, 69.

6. Satire XII, vers 34. *Imitatur castora*, castorem bebrum dicit qui cum uiderit se obsideri et non posse evadere, testiculos suos morsu auulsos projicit. Juvénal, éd. de C. F. Heinrich, p. 292. Goetz, *Thesaurus glossarum emendatarum*, t. I, p. 187. Cf. *beuer* parmi les mots en *er* de la 2e déclinaison, Priscien, V, 3, édition Krehl, t. I, p. 176, Keil, t. I, p. 150, 13, et le haut-allemand *bibar*, *biber*.

7. Hatzfeld, A. Darmesteter et Antoine Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*, t. I, p. 234. Des exemples de ce mot ont été réunis par Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. I, p. 343. Mais Littré n'a pas trouvé l'étymologie. Cf. Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 167.

Bebrius, comme en latin *Aquilius* d'*Aquila*, *Porcius* de *Porcus*.

Un *Bebrius* avait près de Crémone une propriété qui s'est appelée *fundus Bebriacus*. Il se trouvait probablement à côté un *fundus Betriacus* ou *Bedriacus*, et la bataille du 14 avril 69 s'est livrée sur ces deux *fundi*; elle a en conséquence été désignée par ces deux noms; c'est ainsi que la bataille de Waterloo, 18 juin 1815, a été aussi dite du Mont-Saint-Jean, nom d'une ferme située sur le territoire de Waterloo, village du Brabant en Belgique.

Quant à la bataille qui eut pour conséquence la fin du règne de Vitellius et l'avènement de Vespasien vers la fin d'octobre, probablement le 26 de ce mois de l'année 69 après J.-C.[1], on ne connaît pour elle d'autre nom que celui de *Bedriacus* donné par Tacite[2] ou *Betriacus*, suivant Suétone. *Betriacus* ou *Bedriacus* dérive d'un gentilice *Betrius* ou *Bedrius*, et ce gentilice est lui-même un développement d'un nom d'homme gaulois, *Betros*, *Bedros*, conservé dans les noms de lieu d'Espagne San Martin de Bedro et Bedros, tous deux, province de Lugo, Bedra, province de Coruña. On trouve Bedro en Portugal, et le dérivé Betracq en France, Basses-Pyrénées. L'Italie nous offre Bedero, province de Como. Rien de plus fréquent que les noms de lieu dont l'origine remonte à des noms d'hommes, c'est-à-dire aux noms des premiers propriétaires officiellement connus, de ceux dont la possession avait été contemporaine de l'établissement du premier cadastre romain.

H. D'A. DE J.

1. Le Nain de Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. I, p. 450.
2. Tacite, *Historiae*, l. III, c. 15, 20, 27. Il n'y a pas à tenir compte de ce que dit à ce sujet Eutrope, VII, 17, où on lit *Bebriacum*. Voir cependant Pline, *H. N.*, X, 69.

DEUX NOUVEAUX DOCUMENTS
POUR L'ÉTUDE DU BARZAZ-BREIZ

LEZ-BREIZ ET PEREDUR ENFANTS. — UN EMPRUNT A LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

I

LEZ-BREIZ ET PEREDUR ENFANTS

Dans le dernier numéro de la *Revue Celtique*, M. Delaporte établit que l'auteur du *Barzas-Breiz* a connu le roman gallois de Peredur. Je ne lui ferai qu'un reproche : *il a trop raison.* Il n'avait qu'à se reporter aux notes mêmes de M. de la Villemarqué à son Lez-Breiz (6e édition, p. 107) ; il aurait lu ces lignes singulièrement suggestives qui font honneur au goût de l'auteur du *Barzas-Breiz* mais jettent un jour éclatant sur ses procédés de composition. Après avoir affirmé qu'une partie du poème national armoricain de Lez-Breiz se passe dans le pays de Galles, il ajoute : « L'absence de racines semblables a conduit les Gallois à un singulier moyen pour y suppléer ; ils l'ont greffée (la tradition) sur une de leurs tiges traditionnelles : *attribuant à un des héros du pays de Galles, nommé Peredur, l'histoire de Lez-Breiz enfant, le conteur gallois a fait subir aux mœurs du jeune Breton le même changement qu'à la forme de l'œuvre originale ; les unes, à ce qu'il paraît, lui semblaient surannées (peut-être grossières), comme l'autre, son héros est plus civilisé que celui du poète populaire. Il ne prend pas la fuite en vrai petit sauvage qu'il est, sans dire adieu à sa mère ; il l'embrasse au contraire, il reçoit ses conseils, il part avec son agrément. Le poème dans le remaniement gallois, gagne donc en culture morale, fruit d'une civilisation supérieure, ce qu'il perd en forme primitive et naïve.* »

Tout le morceau serait à citer. N'ayant pas les éditions suc-

cessives du *Barzaz* entre les mains, je n'avais pu contrôler les notes de la sixième par celles des autres. Je n'aurais d'ailleurs, je l'avoue, jamais supposé que cette comparaison pût conduire à une trouvaille à elle seule décisive pour la composition du recueil. Or, M. d'Arbois de Jubainville m'apprend que la première section de Lez-Breiz, celle qui présente avec Peredur, les traits de ressemblance qui ont justement frappé M. Delaporte, *ne se trouve pas dans la première édition du « Barzaz » qui a paru en 1839*. Elle apparaît, au contraire, *dans l'édition de 1846, tome I, p. 149-153*. Que s'est-il passé dans l'intervalle? La publication des *Mabinogion* par lady Charlotte Guest. Dans mon introduction à ma traduction des *Mabinogion*, j'ai dit que l'édition de Charlotte Guest avait paru en 1838. M. d'Arbois de Jubainville me fait remarquer avec raison, que l'ouvrage a paru en sept livraisons :

1re 1838, 2e 1839, tome I. — 3e 1840, 4e 1842, 5e 1843, tome II. — 6e 1845, 7e 1849, tome III.

Peredur, me dit M. d'Arbois de Jubainville, se trouve dans la deuxième livraison.

De 1839 à 1846, date de l'insertion de l'enfance Lez-Breiz, M. de la Villemarqué a pris connaissance du Peredur gallois : M. de la Villemarqué a traduit en français Peredur ainsi que Owen et Geraint dans les *Contes populaires des anciens Bretons*[1]. Cet ouvrage a paru en 1842 en 2 volumes. Peredur est dans le tome II. Je n'ai en ma possession que la réédition sous le titre de : *Les Romans de la Table ronde ou les Contes populaires des anciens Bretons*, 1860.

Dira-t-on que M. de la Villemarqué avait pu, avant l'apparition de l'œuvre de Charlotte Guest, avoir pris connaissance du ms. du *Livre Rouge*? J'ai fait observer dans mon introduction à mes *Mabinogion* que M. de la Villemarqué avait *traduit non le texte gallois, mais la traduction anglaise de Charlotte Guest*, dont il reproduit fidèlement jusqu'aux fautes de traduction. Il ressort d'ailleurs des aveux mêmes de M. de la Villemarqué (*Romans de la Table ronde*, p. XVI-XVII) qu'il n'a connu le *Livre*

1. L'étude comparative qui est en tête des Contes populaires avait paru en 1841 dans la *Revue de Paris* de Buloz, t. XXXIV, 3e série.

Rouge qu'après l'apparition de la *première livraison* de la traduction de Charlotte Guest.

En constatant à maintes reprises qu'un certain nombre de poèmes du *Barzaz* avaient été forgés à peu près de toutes pièces [1], je n'ai jamais voulu en rechercher le véritable auteur, par un reste de respect pour un homme d'un remarquable talent, qui a bien aimé son pays et rendu de véritables services aux études celtiques. Malheureusement ici, il ne saurait y avoir de doute.

II

UN EMPRUNT DE M. DE LA VILLEMARQUÉ A LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

En appendice à ses *Éléments succincts de la langue des Celtes-Gomérites ou Bretons*, 2e éd., Brest, *an sept*, p. 50-51, le célèbre Le Brigant donne, en breton, des traductions de chants provençaux. En voici un passage qui a tenté M. de la Villemarqué et il n'a pas résisté à la tentation. Il a eu tort d'ailleurs à plus d'un point de vue, car ce n'est guère breton de sentiment.

Chanson languedocienne.

Lou cor, que tu m'abios donnat,
  Genti pastour, en gatge,
L'ay pas perdut, l'ay pas cambiat,
  N'ay fach un autre usatge,
L'ay pres, l'ay mesclat au lou miou
Sabi pas pus, quel est lou tiou.

En breton.

Ar galon aspoa din roet
Ma doussig couant, da viret
N'emmeuss collet n'a distroet,
N'a d'uzach fal 'lakaet;
Mesket emmeuss ant [2] gent mini
N'oun ken pini et [3] da ini.

1. J. Loth, *Chrest. bret.*, p. 360, n. 2.
2. Lisez *an*.
3. Lisez *e*.

De cette strophe, M. de la Villemarqué a tiré deux strophes qu'il a bravement insérées dans son chant du *Lépreux* (6e éd., p. 455) :

Ar galon az poa d'in roet
Va muian karet, da viret,
N'em euz kollet na distroet
Na laket da uz fall e bed;

Ar galon az poa d'in roet
O va dousik koant da viret,
Em euz mesket gand va hini :
Pini da hini, va hini?

Cela se passe de commentaires.

Tout le monde sait qu'à l'époque où il commença à s'occuper de chants populaires, M. de la Villemarqué ne savait pas le breton. Il résulte d'une note trouvée dans les papiers de Luzel après sa mort, et consignant un aveu confidentiel de La Villemarqué à Luzel même, que les premiers auteurs du *Barzaz*, au point de vue du breton, ont été l'abbé Henry et l'abbé Guéguen, recteur de Nizon : l'aveu est du 30 octobre 1890 (Le Braz, *Un témoignage de Luzel sur la composition du Barzaz-Breiz*, *Annales de Bretagne*, 1902-1903, p. 321).

J. Loth.

CHRONIQUE

Dans la livraison d'avril dernier, p. 201, la *Revue celtique* a annoncé que le centenaire de Johann Kaspar Zeuss, auteur de la *Grammatica Celtica* serait célébré le 22 juillet suivant en Bavière par les professeurs du lycée de Bamberg dans les *Luipoldsälen* de cette ville. Une *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, datée de Munich le mardi 24 juillet, contient un compte-rendu de cette cérémonie qui a eu lieu, non le 22, mais le 21 juillet. Le journal allemand donne la liste des principaux assistants : le Dr. von Wehner, ministre des cultes de Bavière, le Dr. von Abert, archevêque de Bamberg, le Dr. von Heigel, président de l'Académie des sciences de Munich, les professeurs d'Université Osthoff de Heidelberg, Röther de Berlin, Delbrüek de Leipzig, Schröder de Goettingen, Vrese de Gand, Brenner de Würzburg, Oertel de Yale-University aux Etats-Unis d'Amérique, Kuno Meyer de Liverpool, Angleterre, etc. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France avait désigné pour la représenter celui qui a écrit ces lignes. Malheureusement l'état chancelant de sa santé l'a retenu à Paris.

La fête commença par une ouverture que joua la musique militaire du 5e régiment d'infanterie, et que suivit un discours prononcé par le recteur du lycée de Bamberg, souhaitant la bienvenue à l'assemblée. Ensuite vint un second morceau de musique, puis le professeur du lycée de Bamberg, Dr. Dürrwächter parla de Zeuss comme historien et exposa la haute valeur de ce merveilleux savant dans ce domaine spécial, où cependant Jacob Grimm l'avait précédé. Un troisième discours par le Dr. Kuno Meyer eut pour objet Zeuss considéré comme linguiste, point de vue auquel le savant bavarois est incomparable, puisque comme celtiste il n'a pas de prédécesseur. Un troisième morceau de musique termina la séance.

Une seconde réunion fut tenue près de Bamberg à Kronach où Zeuss a reçu la sépulture. Dans le cimetière, après un chant funèbre de nouveaux discours furent prononcés, et sur la tombe on déposa des couronnes.

Ces deux cérémonies n'ont pas été les seules.

Dès le 14 mars, l'Académie des Sciences de Munich célébrant en séance publique le 147e anniversaire de sa fondation qui concordait avec le centenaire de Zeuss, avait entendu la lecture d'un discours où le professeur Ernst Kuhn, racontait la vie et les travaux du savant celtiste. Ce discours, fort intéressant, œuvre d'un linguiste compétent, forme vingt pages dans une brochure in-4° de trente pages. Nous devons à l'auteur des remerciements pour la bienveillance avec laquelle dans ce discours il parle de la

Revue Celtique. Dix pages de notes terminent la brochure. La vie de Zeuss et le mouvement scientifique qui l'a suivi sont très bien exposés dans les deux parties de cette publication.

En France a paru au mois de juillet dernier un autre opuscule dû à M. H. Gaidoz et intitulé « Pour le centenaire de Gaspard Zeuss, fondateur de la philologie celtique », 32 pages in-8°, tirées à cent exemplaires. Après quelques mots d'introduction où l'on sent l'émotion bien naturelle de l'auteur, on trouve d'abord la notice nécrologique consacrée à Zeuss et à Glück par M. Gaidoz en 1885 dans le tome VI, p. 519-522 de la *Revue Celtique*, puis d'importantes additions à cette savante notice.

J'arrête ici ma chronique. Frappé d'un coup terrible par la perte inattendue de la compagne qui avait fait mon bonheur pendant quarante-trois ans, je n'ai pu encore reprendre complète possession de moi-même et retrouver mon ancienne capacité de travail. Je prie les auteurs qui m'ont envoyé des livres ou des brochures et qui désirent des comptes-rendus, de m'accorder encore quelque délai. J'espère que les éditeurs de revues auront pour moi la même indulgence.

H. D'A. DE J.

TABLE

DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS AU TOME XXVII

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1]

I. Gaulois ou vieux celtique et ogamique.

(Voir pp. 106, 107, 113, 115, 118, 122, 158, 172, 174, 191, 196.)
-aco-s, 106.
Ambachtos, Ambatus, 125.
Arciaca, 123.
Ἀρκόβριγα, Arcobrica, 195.
Ataegina ? 106.
Atrebates, 194.
Augustobona, 123.
Αὐγουστόβριγα, Augustabrica, 195.
Banduaetobrigus, 106.
Bebriacum, lieu des castors (?), 340-342.
Bebrius, 342.
bebro-, bièvre, castor, 118, 341.
Betriacum, Bedriacum, Βητριακόν, Βηδριακόν, 340-342.
Bibracte, 118.
Bibrax, 118.
Bisuldunum, 193.
brace, malt, 306.
-briga, -brica, forteresse, 192-196.
brigantes, vers, insectes parasites des cils, 221.
Brigo, 106.
briva, pont, 196.
Cantedus, 126.
Carassounus, 126.
Καρρόδουνον, 110.
Cartulla, 126.
Celtae, 106, 107, 109, 110.
Celtici, 106.
Cilta, 126.
Ciltus, 126.
Cinges, « champion », 307.
Cintugenus, 307.
Cintusmus, 126.
Κοιλόβριγα, 196.
com-, con-, avec, 193.
Conimbriga, Conimbrica, 195.
Coniumbriga, 106.
Contrebia, 193.
Deccosus, 126.
Δεοβριγουλα, Deobrigula, Deobricula, 195.
Divicius, 126.
Divona, Dibona, 108.
Donnotaurus, 324.
Eburacus, 192, 193.
eburo-, if, 193.
Eburobriga, Eburobrica, 123, 192, 193, 196.

1. Cette table a été faite par M. Ernault.

Eburovices, 192.
epo-, cheval, 118.
Epotsorovidi ? 118.
Erauisci, 162.
Esus, 322, 324.
Flaviobriga, Φλαουιόβριγα, Flaviobrica, 194, 195.
gaesum, javelot, 107.
Galatae, 109, 110.
Gamati, 190.
-genos, 116.
Gessoriacum, 123.
Ictis, 124.
-isco-, 162.
Isinisca, 162.
Juliobriga, 194.
Λακόβριγα, Lacobriga, Lacobrica, 195.
lie, « pierre », 189, 190.
litana, large, 193.
Litanobriga, Litanobrica, 193, 196.
Logirnus, Locirnus, 148.
Logius, 148.
Lucernio ? 148.
Λουκοτοκία, Λουκοτεκία, 122.
Lugoves, 320.
Lugu-, 320, 321, 323.
Luguaedon ? 189, 190.
Lugudunum, 320, 324.
Lutetia, 122.
macci ? 189, 190.
Mailagni, 190.
Mantolomaus, 196.
maqi, du fils, 190.
marga, « sorte de terre dont on se servait comme engrais », 199.
Mattus, 126.
Meclodunum, Mellodunum, 122.
Medros, 116, 127.
Menueh ? 189, 190.
Metiosedum, 121, 122.
Μιρόβριγα, Merobrica, 195.
Montolomagensem, 196.
Nemetacum, 194.
nemeto- « privilégié, sacré », 194.
Nemetobriga, 194.
nemeton, « lieu sacré », 194.
Νεμωσσός, 118.
Νερτόβριγα, Nertobriga, Nertobrica, « forteresse forte », 193, 195, 196.
Neviodunum, « nouvelle ville », 148.
Nevirnum, 148.
Nevius, « nouveau », 148.
Pennocrucium, 316.
Pentilius, 125.
Pentius, 125.
pento-, « cinquième », 125.
Pentoviecus, 125.
Petenisca, 162.
Pintamus, 125.
Pintia, 125.
Pintones, 125.
Poppa, 126.
Poppausius, 126.
Poppua, 126.
Poppusa, 126.
Rigodulum, « forteresse du roi », 118.
Ri(g)oma(g)us, « champ du roi », 111.
Rosmerta, 121.
Sadebri(g)a, 196.
(s)asia, seigle, 158.
σκοβιην, sureau, 140.
Scordisci, 162.
Σεγόβριγα, Segobriga, Σηγόβριγα, Sigobrica, 193, 195, 196.
Segobrigenses, 193.
Segobrigii, 192, 193.
Segodunum, Segeduno, 193.
Segomari, 193.
segus-, victoire, 118.
Segusteron-, 118.

Sequana ? 107.
Sequani, 107.
Setantios, 321, 322.
Sodobri(g)a, 196.
Ταλάϐριγα, Talabrica, 195.
Tamaeobrigus, 106.
tarvos, « taureau », 324.
Tauredunum, 158.
Taurisci, 155-162.
-tero-, 118.
Tittausus, 126.
tongo-, jurer, 106.
(T)ongobriga, 106.
Tongoenabiagus, 106.
Toutus, 126.
treb-, « habiter », 194.
Trebaruna, « secret de l'habitation », 106.
Tricasis, 123.
Turiacus, 106.
Turibriga, Turobriga, 106.
Valabricensis, 195.
Vassillus, 126.
οὐάτεις, poètes, 171.
Vertiscus, 162.
-vidus, « qui sait », 118.
Vivisci, 162.

II. Irlandais.

(V. pp. 81, 84, 115, 116, 120, 123, 181, 182, 202, 203, 258, 260-312.)
Aengus, 332-334, 336, 339.
ail adrada, pierre d'adoration, 123, 317.
ailm, sapin, 109.
áin, aoin, un, 182.
aindear, femme, 182.
ainder, jeune fille, 182.
airghe, troupeau, 306.
Alba, Grande Bretagne, 323.
ám, main, 199.
and, ann, là, 306.
andoin, sorte d'église, 183.
andóit, annóit, église d'un saint patron, 183, 306.
árach, chaîne, 163.
aráit, oróit, prière, 306.
árchú, archú, chien d'attache ? chien de guerre ? guerrier, 163, 165.
arcorbi, arcorpai, il fait fructifier, 86, 87.
arm, arme, 169.
bair, lourd, 85.
boire, douleur ? mort ? 85.
bandruid, druidesses, 171.
banfháthi, prophétesses, 171.
banfhilid, prophétesses, 171.
banscal, femme, 311.
-bar-, votre, 119.
bech, abeille, 85.
beith, bouleau, 109.
bérla na filed « dialecte des aèdes irlandais », 181.
bethamain, essaim d'abeilles, 85.
-blae, place, 306, 307.
blinn, salive, 86.
bran, corbeau, 169.
Brannan, 169.
Brenainn, Brenaind, 169.
Brendanus, Brandanus, 169.
Brendenus, 169.
Brendinus, 169.
bríg, fort, puissant, 106.
Brugh na Bóinne, 332.
búaile, champ où l'on garde les vaches pour les traire, 310.
búal, eau, 88.
caille, manteau, 87.
caise, pâque, 87.
caisel, château, 87.
carcar, prison, 169.

Carman, 190.
carn, monument funéraire, 253.
cathfer, guerrier, 205.
cathir, ville, 197.
cathmil, cathmilid, guerrier, combattant, 205.
Ceann Criadain, Ceann Cniadáin, 212.
cenél, race, 152.
cennacht, commandement, 307.
Cenn Crúaich, « tête de l'éminence artificielle », 105, 123, 315-317.
Cermand Cestach, 105, 123, 316.
cerp, coupe, 86.
cés, cuisse, 307.
cet, ced, permission, 307.
cét, premier, 307.
cétach, ayant par centaines (des bestiaux, etc.), 261, 307.
cétne, cétna, premier, 307.
céttblae, première place, 307.
cid, quoi, 119.
cing, champion, 307.
cinim, je suis issu de, 152.
Císel, Satan, 87, 115.
cland, plante, 87.
clúm, plume, 87.
clútaim, je couvre, 307.
cnámh, crámh, os, 213.
cno, cro, noix, 213.
cnoc, croc, colline, 213.
codal, peau, 87.
coiced, cinquième, 125.
coll, coudrier, 109.
corcur, pourpre, 87.
corran, une faux, 86.
Cothraige, Patrice, 87.
cromm, courbe, 318.
Cromm Crúaich, Cromm Cróich « courbe de l'éminence artificielle », 105, 316, 318.
cruimh, cnumh, ver, 212-214.
cruimther, prêtre, 87.
cúa, creux, 139.
cúach, vase, 307.
cúadh, coupe, 307.
Cúchulainn « le chien de Culann », 321, 323, 324.
cuile, cellier, 88.
cuithe, puits, 87.
Cúrói, 119, 120.
dag, bon, 121.
Dagda, 332.
darb, femme esclave, 88.
dé, gén. diad, fumée, 88.
dedól, crépuscule, 88.
deisidh, il s'assit, 308.
derc, baie, fruit, 119.
Derchairtin « fille du sorbier », 182.
Der-Lugach « fille de Lugaid », 182.
dess, droite; sud, 170.
dessel, tour à droite, 170.
Dessmuma « Munster du Sud », 120.
dét, dent, 308.
díbirciud, jeter, 308.
dibraic, il jeta, 308.
Dindsenchas « vieille histoire des collines », 316.
Domhnull, 84.
Donn, Dond, 324.
dorairngred, il fut prédit, 312.
doregat, toragat, ils viendront, 312.
draigen, épine noire, 119.
dreoán, roitelet, 309.
driss, ronce, 119.
druid, druides, 171.
Druim criadh, Druim cliadh, 213.
druis, dnuis, adultère, 212.
duir, dair, chêne, 109.
éag, la mort, 189.
Ebur, 192.
edad, edhadh, eadha, un tremble, 109.

edh espace, 309.
Elcmair, 332.
enecland, face, 87.
erchor, coup, 247.
escung, anguille (de marais), 249.
Etáin, 184, 325-339.
fairb, mauvaises herbes, 79.
fairbre, défaut, 79.
fáith, prophète, 171.
fástech, maison vide, 309.
fatta, fada, long, 309.
fedb, feadhbh, veuve, 108, 182.
feotar, ils reposèrent, 309.
ferand, fearann, terre, champ, 216, 309.
ferb, fearb, bouton, pustule, 79.
ferenn, ceinture, 216.
fern, fearann, aune, 109.
fert, feart, tombe, 216.
filid, prophètes, 171.
Find, 120, 126, 189.
fisidh, connaisseur, 309.
fithnem, vaste ciel, 89.
flesc, verge, 309.
fo, sons, 89.
foaim, je dors, 84, 309.
fogamur, automne, 89.
foisedain, faiesedain, coucher, 81, 83, 84.
foisitin, confession, 81.
Fomoré, 320.
for, sur, pour, 119.
for, votre, 119.
fracc, femme, 309.
frémh, fréamh, racine, 219.
frigde, ciron, 220.
fúal urine, 88.
fúathbróc, sorte de justaucorps? 208.
gabim, je prends, 198.
gal, vapeur, fumée, 226.
galabhas, parasite, 237.
gam, hiver, 89.
geilim, je dévore, 165.
geilt, gealt, lunatique, fou, 187, 309.
gob, bouche, bec, 250.
gobach, qui a un long bec; bavard; espadon, 250.
gobóg, petit bec, petite bouche; chien de mer; anguille de sable, 249.
gort, lierre, 109.
greamuighthe, piqué, 219.
greim, greimm, prise, force, 219.
gres, hôte, 310.
grip ingnech, griffon, 310.
huam, grotte, 139.
(h)uath, aubépine, 109.
íadaim, je ferme, 90.
íall, troupeau, essaim, 90.
Iarmuma, « Munster de l'Ouest », 120.
ibar, if, 193.
Iborus, Ibarus, 193.
im-, ainsi, 90.
imb n-, imm n-, beurre, 249.
immaire, frontière, 90.
imtha, il est ainsi, 90.
indfethem, regard amoureux, 82, 83.
indra, frontière, 90.
irgal, urgal, combat, 165.
itharnae, torche, 149.
iubhar, iodha, if, 109, 193.
leathan, large, 193.
lestar, vaisseau, 127.
lethiter, moitié du côté, 91.
lín, filet, 310.
líne, histoire, 310.
lócharn, luacharn, lumière, lanterne, lampe, 148, 149.
lóchrann, lumière, chandelle, torche, 148.
Lug, 183, 320-323.

luis, frêne de montagne, 109.
Mag Slecht, plaine de l'adoration, 315, 316.
marcach, cavalier, 152.
Medon Muma, « Munster du milieu », 120.
méin, méinn, métal, 59, 61.
melg-temhe, ténèbres de la mort, 91.
Mider, 116, 127, 184, 325-330, 334-339.
Mocumma, 112.
molt, bélier, 311.
Mongan, 332, 333.
Morrigan, 125.
mraich, braich, malt, 306.
muadchloch, pierre d'honneur? 208.
muin, ronce, 109.
nach, aucun, 119.
nach, ne pas, 119.
nem, ciel, 127.
nert, neart, force, 193.
ngedal, roseau, 109.
nime, du ciel, 127.
noinden « maladie de neuvaine », 322.
notbocctha, que tu te vantes, 86.
nuin, nion, frêne de plaine, 109.
obid, poète, 115.
Ó hArtican, 116.
óib, aib, aoibh, ressemblance, 91.
óin, óen, un, 182.
onn, genêt, 109.
orc, saumon, 197.
queirt, cuirt, pommier, 109.
ráith, rempart de terre, tumulus, 215.
regar, il est vu, 91.
réil, clair, 91.
riagol, règle, 169.
rían, route, 123.
ro-, particule marquant possibilité, 120.
robor, force, violence (de la soif), 311.
ruis, sureau, 109.
saile, saele, salive, 311.
salmach, psalmiste, 311.
Samildánach, qui a à la fois beaucoup de talents, 320.
sáthudh, jeter, 311.
secal, seigle, 311.
sen, vieux, 127.
Setanta, 322, 324.
side, être féerique, 198.
sinser, sinnsear, plus vieux, 127.
sithal, seau, 169.
snim, chagrin, 221.
srón, nez, 152.
straif, straith, prunier sauvage, 109.
Stráth, route, 169.
suil, sail, saule, 109.
táin, enlèvement, 102.
taircsin, finir, 202.
tairngertach, prédit, 312.
té, chaud, 312.
tech, maison, 127.
teine, feu? 109.
termond, sanctuaire, 312.
tige, de la maison, 127.
Tigermas, « seigneur de la mort », 316.
tír, terre, 312.
tlaith, doux, 72.
tlám, poignée de laine, etc., 72.
tóebúaine, au côté verdoyant, 312.
toig, agréable, 121.
torrach, tarrach, (femme) enceinte, 152.
treb, treabh, habitation, famille, 194, 198.
trebaim, treabhaim, je cultive, 198.
Tuadmuma « Munster du Nord », 120.

túath, peuple, 92.
túath, gauche ; nord, 92, 170, 171.
túathach, seigneur, 92.
Túatha Dé Danann, 320, 321, 332.
tuinsemh, tundsemh, action d'écraser, 312.
uaim, úamh, grotte, caverne, 139, 312.
uinnius, frêne, 312.
umhalóit, humble service, 312.
ur, bruyère, 109.
Urmuma, 120.

III. Gaélique d'Écosse.

ceus, cuisse, 307.
eug, aog, la mort, 189.
fear-cladhaich, mèinne, mineur, 59.
frìde, ciron, 220, 221.
gab, bouche bavarde, 250.
gob, bouche, bec, 250.
gobach, bavard, 250.
gobag, chien de mer, 249, 250.
lòchran, lumière, torche, lanterne, 148.
sniomh, action de tordre, de filer, 221.
siolag, anguille de sable, 250.
tlàth, doux, 72.
uaimh, grotte, 139.

IV. Mannois.

lion spottagh, léopards, 239.

V. Gallois.

aches, marée montante ; mer, 184.
aderyn, oiseau, 152.
aerflaidd, loup de bataille, 164.
aergi, pl. aergwn, chien de guerre ; guerrier, 163-165.
aerwalch, faucon de bataille, 164.
aml, abondant, 236.
angeu, la mort, 189.
arawd, prière, 306.
arf, arme, 169.
arial, vigueur, 165.
arn-, sur, 312.
arnwyf, vigueur, esprit, 230.
Arthur, 332, 333.
baedd, sanglier, 97.
beddrod, tombe, sépulture, 215.
bydaf, ruche, 85.
bygegyr, begegr, bourdon, 85.
cadwr, guerrier, 205.
cae, clos, 197.
caer, ville, 197.
cant, cent, 307.
carchar, prison, 169.
carn, garde d'une épée, 253.
carn, monument funéraire, 253.
catgi, chien de combat, 164.
catlew, lion de combat, 164.
catvilet, guerriers, 205.
catvleidyeu, loups de guerre, 205.
cau, creux, concave ; cavité, 135.
cedw, ceddw, cethw, moutarde, 136, 137.
cenetl, cenedl, race, 152.
ceudawd, ceudod, creux, concavité ; poitrine ; esprit, intelligence, 141.
ceuo, creuser, 135.
cildremu, regarder du coin de l'œil, 66.
ciledrych, regarder du coin de l'œil, 66.
ciwdawd, ciwdod, cité, 142.
ciwed, cité, 142.
cladd, fosse, 54, 55.
claddu, enfouir, 54, 55.
cloddio, faire des tranchées, des fossés ou des haies, 56.
cloddiwr mwn, mineur, 59.
coluddyn, entrailles, 235.
corn, corne, 149.
cryf, fort, 199.
cwn, chiens, 164, 165.

cyrnau, cornes, 224.
dant, dent, 308.
dryw, roitelet, 309.
dwy deux, fém., 99.
-ed, pluriel, 98.
-edd, pluriel, 98.
ergyr, coup, 247.
erniwed, dommage, 231.
ernwy, vivacité, 230.
eskeuarn, oreille, 150.
eterinn, oiseau, 152.
ffroen, narine, 152.
geilic, (chien) guerrier, 164, 165.
gloes, douleur, 247.
gofynag, confiance, 209.
gofynaig, demande, 209.
gogledd, nord, 226, 227.
gogof, grotte, 119, 138, 139.
gor-, préfixe augmentatif, 236.
gordew, très épais, 67.
goreu, il fit, 218.
gorllewin, ouest, 227.
gorthew, très épais, 67.
grym, force, 219, 220, 222.
grymial, grommeler, 222, 223.
guerit, gweryd, gazon ; lieu de sépulture, 216.
guolleuni, le couchant, 226.
guorimhetic, gl. arguto, 220.
gwasair, litière, 255.
gwerchyr, couvercle, 246, 247.
gwn, je sais, 218.
gwna, il fait, 217, 218.
gwnaf, je fais, 218.
gwnel, il fera, 218.
gwneuthur, faire, 218.
gwni, couture, 217-219.
gwniadur, dé, 219.
gwniadwr, couturier, 219.
gwnio, coudre, 219.
gwniwr, couturier, 219.
gwrâch, vieille femme, 309.
gwraint, cirons, 220.
gwrym, couture, 219, 220.
gwrymio, coudre, 219.
gwyddgwn, chiens sauvages, 165.
haidd, orge, 158.
haliw, salive, 311.
hanter, hanner, moitié, 91.
heddyw, aujourd'hui, 212.
helyg, saule, 94.
hodi, pousser, 311.
ithr, entre, 97.
ki, chien, 164, 165.
litan, llydan, large, 193.
liu, grâce, 207.
llech, pierre plate, 208.
llestr, vaisseau, 127.
lleufer, lumière, 241.
lliw, grâce, éclat, 207.
lliwed, brillant, 207.
lliwedawr, guerriers, 206, 207.
lliwet, peint, coloré ; combat ; troupe, 206, 207.
llugorn, lanterne, lampe, 148, 149.
llugorn, cor, trompette d'armée, 149.
llugyrn, lanternes, 149.
llwfer, soupirail, 240-242.
llygad, œil, 149.
llygas, splendeur, 149.
llygorn, lanterne, 149, 150.
louber, lumière, 241.
maen, pierre, 59.
maenglawdd, carrière, 58, 59.
marchauc, marchog, cavalier, 152, 153, 166.
mesen, gland, 152.
miledawr, troupe de soldats, 206.
milet, soldats, troupe de soldats, 205.
milwr, pl. milwyr, guerrier, 206.
mitt, sorte de vase, 61.
mo dê brot, jugement de mon Dieu ! 115.

mollt, bélier, 311.
mwygl, tiède, 96.
mwyn, mwn, minéral, 58-61.
mwynglawdd, mwnglawdd, mine, 58-60.
mwyngloddiwr, mineur, 59.
naddu, couper, tailler, 55.
nerth, force, 193.
nith, nièce, 97.
-od, -awd, pluriel, 98.
oedd, pluriel, 98.
ofydd, savant, 115.
ogof, grotte, 139.
onnen, frêne, 312.
penaeth, suprématie, 307.
pryf, ver, 212.
pummed, cinquième, 125.
pwy, qui, 99.
reges, marée descendante ; retraite ; mort, 184.
rhef, fort, 220.
rheol, règle, 169.
rhim, bord, 220.
ruimmein, liens, 220.
ry-, particule verbale, 120, 188.
sîl, frai, 250.
sybwydd, sapin, 121.
tad, pl. au, père, 95.
tafarn, auberge, 143.
tlawd, pauvre, 71, 72.
torog, ventru, 152.
torr, ventre, 152.
tref, maison, hameau, ville, 194.
tu, côté, 312.
ufylldod, humilité, 312.
-ydd, pluriel, 98.
ysbaddu, châtrer, 55.
ysgaw, sureau, 139.
ysgil, recoin, 66.
ysgyfarn, oreille, 140, 150.
ysteru, rendre ardent, 118.
ystrawd, route, 169.

VI. Cornique

(V. pp. 96-100).

am bo, j'avais, 100.
an, le, 99.
anethow, maisons? 95.
an gevo, il aura, 100.
-as, pluriel, 98.
assof, que je suis! 100.
bedhaf, je suis habituellement, 100.
boch, bouc, 97.
bydnar, bynary, à jamais, 253.
cala-me, le premier mai, 101.
carough, vous aimez, vous aimerez, 100.
cosol, pl. cosolgow, conseil, 98.
cres, creys, milieu, 97.
deg, dix, 99.
dên, homme, 98.
dhodho, à lui, 99.
do ny, à nous, 99.
-edh, pluriel, 98.
eledh, anges, 98.
-es, pluriel, 98.
-es, participe passif, 100.
ganso, avec lui, 99.
gorhery, couvrir, 247.
gorlewen, ouest, 227.
gortheren, juillet, 101.
govenec, demande, 209.
gueret, gweras, gwyrras, sol, terre, 216.
guragedh, femmes, 98.
gwra, il fait, 217.
gwry, couture, 217.
gylleugh, vous pouvez, vous pourrez, 100.
heligen, hellake, saule, 94.
hoer, hor, sœur, 97.
hos, chaussure, 87.
huveldot, humilité, 312.
keliok, colyek, culyek, coq, 97.

Kernewon, les Cornouaillais, 98.
kinethel, race, 152.
kuen, chiens, 98.
ky, chien, 98.
kylyrion, entrailles, 235.
luef, lef, main, 98.
lugarn, lampe, 148-150.
maengluadh, maengledh, carrière, 59.
maga, mage, aussi, 101.
merhes, filles, 98.
namnag yu, presque, 99.
noit, noi, nièce, 97.
-ow, pluriel, 97.
pescas, poissons, 98.
peswere, pyswere, quatrième, 99.
pyw, qui, 99.
ragddo, devant lui, 99.
re-, préfixe verbal, 99.
rebea, il eût été, 99.
scovern, scouarn, scoforn, oreille, 150.
seitak, dix-sept, 99.
sibuit, sapin, 121.
tas, père, 95.
tassow, pères, 95, 96.
thym, à moi, 99.
thyn, à nous, 99.
trenk, aigre, 64.
trôth, misérable, 72.
tus, tiz, hommes, 98.
un, un, 96.
whedhak, seize, 98.
-yf, 1re personne sing. du subjonctif, 99.
-yan, pluriel, 98.
-yen, pluriel, 98.
ynter, entre, 97.
-yon, pluriel, 98.

VII Breton armoricain

(V. pp. 48, 50).

aciriminiou, par les liens, 220.
adern, œillet contenant l'eau saturée qui doit servir à l'alimentation des œillets à sel, 144-146, 251.
admiral, amiral, 213.
aegr, aigre, 67.
aez, ez, aisé, commode, 229.
aezen, vent doux, 228.
aezennik, petit zéphyr, 228.
-ailhes, collectifs et dépréciatifs, 64, 65.
alouber, usurpateur, 240.
aloubi, envahir, usurper, 240.
aloupet, haloupet, glouton, 240.
ambassad, ambassadeur, 40, 41.
am bez, j'ai habituellement, 100.
am bezo, j'aurai, 100.
am boa, j'avais, 100.
aminal, amiral, 213, 214.
anam, gl. stilio, 153.
an devoa, il avait, 100.
andon, sillon; source, 53.
añgilhen, oñgilhen, aiguillette, poisson, 251.
añkou, la mort, 189.
añp, abondant, 236.
-aou-, suff. de pluriel, etc., 225.
ardrénk, aigrelet, 65, 67.
arloup, accapareur, 240.
arloupein, envahir, 240.
arloupet, glouton, 240.
arn-, sur, 312.
arnañ, harnañ, orage, 231.
arnañus, harnañus, orageux, 231.
arnaouet, fatigué, 231.
arneu, arneo, arnev, arne, orage, 223, 225, 226, 230, 231.
arneuek, arneuok, orageux, 231.

arneuet, (beurre) échauffé, ranci en temps d'orage, 231.
arneuüs, orageux, 231.
arwenn, blanchâtre, 67.
askorn, oskorn, os, 225.
a-strap, brusquement, 77.
aviel, évangile, 252.
avoultresennecg, pépinière, 67.
avoultrezenn guëz, sauvageon, 67.
baçzin, bassin, vase, 61.
baçzinad, plein un bassin, 61.
bad, stupeur, ébahissement, 144.
badaouer, sot, niais, 144.
bader, sot, niais, 144.
badern, baderne, 144-146.
bao, bave, 134.
basciner, chaudronnier, 61.
bede garnn, jusqu'au bout? 253.
bera, couler, 241.
bered, béned, cimetière, 215, 216.
bern, monceau, 252.
bet nary, à jamais, 253.
beuz, buis, 68, 69.
bez, tombe, 215.
bezret, cimetière, 215, 216.
bis, bise, 223, 226.
bisier, bâtons, 216.
bougeo, roche creuse, 139.
bougou, petite anse de mer, 139.
bourd, plaisanterie, 255.
bouzellou, boyaux, 235.
brao, beau, 134.
brér, frère, 95.
bresa, froisser, fouler, 215.
Breselmarcoc, Breselmarchoc, 153.
breuzat, braisser, pesseler, 215.
cadarn, vaillant; vaillamment; assurément, certes, 255.
cador, siège, chaise, 255.
caf, caff, cavv, cao, caü, cave, caverne, 133, 134.
caffic, cavicq, caveau, 133.
cai, haie, 55.
caigeadur, mélange, 136.
caigein, mêler, 136.
caige-maige, pêle-mêle, 136.
canailhes, canaille, 65.
caoued, cauet, cage, 141, 142.
caoüedad, cagée, 141.
caouëdi, encager, 141.
caouideell, cage, 142.
caouideellatt, cagée, 142.
caoülét, caillé, 135.
carn, corne du pied, 253.
carnel, ossuaire, 253.
cava, cauaff, caffaff, caver, creuser, 134.
cavadur, action de creuser, 134.
cavarn, caffarn, cavargn, caffargn, caverne, 143.
caver, celui qui creuse, 134.
cauern, caverne, 143.
cauernec, caverneux, 143.
cavet, trouvé, 140.
ceffn, moutarde, 136, 137.
ceigeadur, queigeadur, mélange, confusion, 135.
ceigein, queigein, confondre, mêler, 135.
ceige-meige, queinge-meinge, pêle-mêle, 135.
ceinge, mélange, 135.
céo, céon, céün, ceune, moutarde, 136, 137.
ceu, creux, profond, profondément, 134, 135, 141.
ceuat, approfondir, creuser, 55.
ceudaitt, concavité, profondeur, 141.
ceulét, queulet, caillé, 135.
ceuz, cuez, cueuz, queuz, regret, 135.
cezu, cezo, moutarde, 136, 137.
c'hwezek, seize, 98, 99.
cintil, gl. gentilis, 152.
claçz, clas, classe, 54, 55.

claça, classer, enrôler des matelots, 54.
claein, fouir, 55.
claï, cleu, fossé, haie, 55.
claouadur, action de creuser, 55.
claouein, claouatt, creuser, percer, 51, 54, 55.
claour, celui qui creuse, 55.
classein, classer, 55.
clayatt, faire des haies, 55.
claz, endroit d'un champ, etc., où l'on cesse de bêcher, 53, 54.
claza, couper (la terre), faire une tranchée ; crever, parlant d'une apostume, 53-56.
Cledier, Clezier, 58.
cleïat, fossoyer, 55.
cleunia, fossoyer, faire des fossés, 53.
cleus, cleuz, creux, vide, concave, profond, 50-52.
cleusenn, cleuzenn, arbre creux, 50, 52, 56.
cleuz, enfoncement, cavité, lieu creux, 51.
cleuz, fosse, fossé, mur de terre, haie, 52, 54, 58.
cleuza, creuser (des écuelles, etc.), 51, 56.
cleuza, claouein, creuser, percer, fouir, miner, 51, 53, 56.
cleuzadur, cavité ; action de creuser, 51, 53.
cleuzer, celui qui creuse, 51, 53.
cleuzer, fossoyeur, 53.
cleuzia, cleusia, fouir, creuser, 53, 56.
Cleuziat, 58.
cleuzya, cleuzyat, cléïat, cléyein, fossoyer, enclore de fossés, 53-56.
cleuzyer, cleuzieur, cléyour, faiseur de fossés, 53-55.
cneau, noyau, 139.
cnev, toison, 139.
cnou, des noix, 143.
colo, paille, 243.
contel, couteau, 214.
cornaouëcq, cornaouoc, cornouec, cornauc, ouest, 223-225.
cornocq-isél, ouest, 224.
coudet, (panais) agréables au goût, 140.
coudet, caoudet, caodet, esprit, cœur, disposition d'esprit, 140-142.
coüellat, soufflet, 52.
cozqailhès, antiquaille, 65.
craöuf, des noix, 139.
craüidel, craouideell, cage, 142.
cregat, coquillage, 136.
creus, creux, 51, 52.
creusder, cavité, 51.
creusein, fouir, 51.
creuz, enfoncement, cavité, 51.
croeshent, croashent, carrefour, 59.
cruss, creux, vide, 51.
cuëguein, queguein, cuisine, 136.
dall-piq, tout à fait aveugle, 66.
dall-put, tout à fait aveugle, 66.
darn, portion, morceau, 144.
darnaouet, lassé, ennuyé, 231.
descuez, discuez, montrer, 135.
-det, noms abstraits, 141.
diçzu ar puch, dimanche de la septuagésime; *d. an dibuch*, de la sexagésime; *d. ar puch-dibuch*, de la quinquagésime, 68.
diçzul ezned, le dimanche gras, 68.
diçzul morlargez, le dimanche gras, 68.
didorgamein, détordre, 64.
digeri, ouvrir, 247.
digueinge, pur, sans mélange, 135.
digueô, il sort de l'antre, 135.

diligernein, ternir, 147.
diligernereah, ternissure, 147.
diloh, dégel, 221.
dim, à nous, 99.
diolbradurr, émonde, 79.
diolbrourr, émondeur, 79.
diorblage, émonde, 79.
diorblein, diolbrein, émonder, 79, 80.
diou, deux, fém , 99.
diraňkoňn, grand mangeur, 217.
disgriat, découdre, 218.
diskoarn, oreilles, 254.
disnevel, disrevel, raconter, 213.
dispeuzet, défait, 69.
disqeusit, vous montrez, 136.
disqueaff, disqueat, disscayatt, disquaea, ôter la haie, 56, 57.
distlabeza, ôter les ordures, 74.
distrakein, décrotter, 74.
disul ar peus, septuagésime ; disul ar peus lard, sexagésime ; disul ar peus dibeus, quinquagésime, 68, 69.
diu gueux, dieux, dives, diùes, lèvres, 254.
diuarch, marcher, 36.
divelbrein démeubler, 80.
divoëda, creuser (des écuelles), 51.
divout, (au) sujet (de), 210.
drem, trenchant, 222.
dremet, qui a le regard perçant, 222.
dremmel, regarder fièrement et avec vivacité, 222.
Drouclazet, Droulazet, « mal tué », 235.
drouk-livet, drou-livet, pâle, 235.
eg, très aigre, 67.
eguillet, esquille, orphie, 251.
-ein, infinitifs, 209.
-ek, adjectifs, 225.
elez, ele, anges, 98.
eñcava, encaver, 133, 134.
ercor, coup, 247.
esper, espoir, 209.
esperance, espérance, 209.
-eud, pluriels, 98.
eure, il fit, 218.
eualquen, néanmoins, 44.
-ez, pluriels, 98.
ezec'h, esach, chefs de famille, 24.
ezeff, eze, doloire, besaiguë, 57.
fankigel mare, boue, 56.
foeltrfoultren : eur pez foeltrfoultren Er, un aigle monstrueux, 69.
foultren, être énorme, 69.
Frang-à-oug, Grand-gouzier, 236.
fron, narine, 152.
gabienn, goabienn, petite anguille, 247-250.
gacol, collier de cheval, bourrelet; hausse-col, 243, 244.
gacolicq, petit collier, 243.
Gær-Gamp, Grand-Champ, 233.
galern, gualern, vent de septentrion, 223, 227, 228.
Galibod, 239.
galoup, galopp, galomp, galop, 242.
galoppein, galoper, 242.
galoupadenn, galompadenn, galopade, 242.
galoupat, galompat, galoňpat, galoper, courir, 242.
galoupicq; galompicq, petit galop, 242.
gargadenn, gosier, 236.
Gargam, « jambe torse », 233.
Gargamtual, Gargomtual, Gargantua, 232.
Gargantuas, Gargantua, 232.
Gargantuel, Gargantua, 232.
Garganturas, Gargantua, 232.
garhue, dur, 79.

garhuebec, huænnænn-garbéc, taille-bois, 79.
garnison, garnison, 227.
garz, garh, fossé, haie, 52, 53, 55.
génoñ, bouche, 139.
gilivary, chilevari, charivari, 255.
gletlus, gl. mantile, 153.
glæ mantale, mine, 58, 60.
gloas, gloes, douleur, 247.
gloasaff, blesser, 247.
gloaza, glaza, causer de la douleur physique, 54.
goakol, collier de cheval; hausse-col, 243, 244.
goakolia, mettre le collier à, brider, 244.
goakolier, bourrelier, 244.
goalarn, goallarn, goalern, goalorn, galerne, vent du nord-ouest, etc., 223, 225-227, 229, 230.
goalc'hi, laver, 247.
Goales, 228.
goalorn-cornauc, ouest-nord-ouest, 223-225.
goañ, hiver, 119.
goanac, espérance, 209, 210.
goap, goab, goeb, moquerie, 250.
goarnison, « garnissance », 227.
gobihérr, conche, gobier, 251.
goff, forgeron, 140.
golei, couvrir, 246, 247.
golent, gl. prex, 153.
golern, galerne, nord-ouest, etc.; (en) colère, 225, 226, 229.
golernein, prendre un mauvais pli, 229.
golêrne-montable, nord-ouest, 226.
golêrne-stirênn, nord-ouest, 226.
gonagein, croire, supposer, être persuadé, 209.
gonn, onn, je sais, 218.
gorbl, émondes, 80.
gou-, diminutifs, 216, 220.
gouhereff, juillet, 216.
goulaza, goulahein, rebattre (un outil), 247.
Goulifias, goinfre, 232, 233, 240.
gour, malice, rancune, 69, 70.
gour-, augmentatifs et diminutifs, 216, 217, 220, 236.
gour-azeza, passer l'après-midi en visite dans une maison, 67.
gourcher, goulc'her, couvercle, 246, 247.
gour-den, petit homme, 67.
gourdrenk, aigrelet, 65-67.
gourdreust, petite poutre, 67.
gourem, couture, ourlet, 219-222.
gouremenni, ourler, 219.
gouremma, gouremmi, gouremi, ourler, 219.
gourfoul, dure réprimande, querelle, 69.
gourfouli, gourmander, quereller, 69.
gourgleuz, gourglé, mauvais fossé, 56, 63, 64, 66.
gourgousat, grougousat, roucouler, 70.
gourgréc'hant, humeur ou pus qui s'amasse où sont les cirons, 220.
gourhambl, avide, vorace, 236, 237.
gourharh, vieille clôture, 56.
gourhelin, gourhelén, juillet, 216.
gourhenéñù, gourhenëuñ, gourhenneu, juillet, 216.
gour-zeuler, gour-zeuleur, gour-zeleur, couvrir de terre le grain semé, 67.
goutab, (mets) agréable, 141.
gré, temps, 210.
grec'hend, grehant, groüehant, cirons, 220, 221.
grem, couture (de bordage); fente

- d'un navire, d'un mur, 221, 222.
grem, tranchant, 222.
gremill, grimill, casse-pierre, 222.
grez, temps, 210.
grillian, gl. glis, 154.
grinsen, morceau, parcelle, 222.
groa, gra, il fait, 217, 218.
groagez, femmes, 98.
groui, gri, couture, 217, 220.
gruec'h, groeh, grec'h, greac'h, ciron, 220.
gruiam, je couds, 218, 220.
gruizyenn, grisienn, racine, 219.
gruyat, griat, coudre ; attacher, fixer, clouer, 218, 219.
guallaf, je peux, 227.
guant, avec, 227.
guec, vesce, 210.
gueden, hart, 66.
guënhole, gunol, automne, 237.
guenngoloff, septembre, 237.
guenou, guenouff, bouche, 139, 224.
guenouec « gouliart », 224.
guentlou, goentlo, goinclo, douleurs de l'enfantement, 72.
guén treang', sauvageon, 67.
guerbl, bubon, 77, 78, 80.
guered, cimetière, 216.
gueredic, petit champ ? 216.
Guergam-tu ale, Gargantua, 232.
gueure, il fit, 218.
guilh-treh, lançon, 251.
guinevel, loin (que...), 213.
guir-hêvel, vraisemblable, 213.
guohi, bourdons, 138.
Gurgantelec, 233.
gutdot, gl. felix, 153.
gwac, mou, 243.
gwalarn-steren, gwalern-stéren, nord-nord-ouest, 223, 225.
gwalarn-nosteren, nord-nord-ouest, 223.
gwalern kart a nort, nord-nord-ouest-quart-nord, 225.
gwalern kart kornaouek, nord-ouest-quart-ouest, 225.
gwalern kornaouek, ouest-nord-ouest, 225.
gwalez, vent du nord, mauvais vent? 227, 228.
gwall, mauvais, 223, 225, 226, 228, 230.
gwaska, serrer, 243.
gwelt, tumeur qui vient sous l'aisselle, 79.
gwentr, colique, 200.
gwern, mât, 252.
gwern, aunes, 252.
halec, saule, 94.
haň, été, 217.
haňter-drénk, hanntrë-treňk, aigrelet, 65, 67.
hanntrë-yék, aigrelet, 67.
harnaň, orage, 231.
harnaňviň, se piquer, se couvrir de taches noires, parlant du linge, 231.
harneuet, fatigué, énervé (par la chaleur), 231.
Hedremarhoc, 153.
hent queau, chemin creux, 134, 135.
hiniù, aujourd'hui, 212, 215, 216.
hirdætt, longueur, 141.
hiriff, hiriù, aujourd'hui, 212, 215.
hiziu, hizieu, aujourd'hui, 212.
ien-put, très froid, 66.
-iff, 1re pers. sing. du subjonctif, 99.
igueriff, ouvrir, 247.
ihuél, haut, 147, 226.
istr, huîtres, 252.
izel, bas, 147, 224.
jalot, chaudronnier, 63.

jilibourdin, chilibourdin, tour facétieux, tromperies, farces, ruses, 255.
kae, haie, 56.
kaji, presque, 65.
kamell, boîteuse, 237.
kaô, kav, cave, 55, 133, 135.
kaôia, kavia, encaver, 133.
kaôier, encaveur, 133.
kaouédik, petite cage, 141.
kaouitel, taudis, 142.
karier, carrière, 60.
kavet, cage, 141.
kavidel, cage, 142.
kazern, caserne, 143, 144.
ké, haie, 55.
keaudet, cité, 142.
kefnid, araignées, 66.
kéiat, faire des haies, 55.
Kenmarhoc, Kenmarcoc, 153.
keo, kew, keu, antre, caverne, grotte, 55, 134, 135, 137.
keôet, réfugié dans un terrier, 135.
ker, ville, 197.
Keraez, 228.
kern, cornes, 224, 225.
kerniel, cornes, 224.
keudel, égouttoir aux écuelles, 142.
keuiyall, petite caisse à barreaux où l'on met la vaisselle, 142.
keuz, keu, keuñ, ké, regret, 52.
kevia, creuser sous la terre, 134, 135.
kik, viande, 236.
kilhevarden, salope, 235.
kill, quille à jouer, 235.
kilwedenet, embrouillé, entortillé, 66.
kinkailha, battre, donner une raclée, 65.
kinkaillat, couper du bois en petits morceaux, détacher des copeaux d'un arbre, 65.
klañ, malade, 119.
klapez, paysan grossier, 73.
klaüein, creuser, fouir, 55.
klazet (langue), brûlée, 54.
klé, kleu, fossé, haie, 55.
kléiat, réparer les fossés, 55.
kleuaden, poupée, quantité d'étoupe, etc. préparée avec la main pour être mise sur la quenouille, 72.
kleui, carder, serancer avec la main, 72, 73.
kleun, fontaine de la campagne, 53.
kleuz, kleu, kleuñ, klé clôture, élévation de terre autour des champs, fossé, haie, 52-54, 64.
kleuz, creux, vide ; kik kleuz, viande d'oiseau, 50-52.
kleuza, kleuzia, kleusia, creuser, fouir, faire un fossé, une clôture, fossoyer, 54, 55.
kleuzadur, kleusiadur, action de faire un fossé, une clôture, 54.
kleuzenn, arbre creux; vieille femme; angélique sauvage, 50.
kleuzer, kleuzier, kleusier, celui qui creuse ; qui fait des clôtures autour des champs; fossoyeur, 54, 55.
kleuzik, angélique sauvage, 50.
kloka, klokañ, troquer, 72.
klok-diglok, s'échangeant sans cesse, 72.
kneau, toison, 139.
kobié, cobier, réservoir qui suit la vasière dans les salines de peu d'étendue, 251.
kordi, s'accorder, 49.
korn, coin, angle, pointe, 225.

kornaouek, kart a gwalern, ouest-quart-nord-ouest, 224.
kornaouek kart a mervent, ouest-quart-sud-ouest, 224.
korrigan, nain fantastique, 198.
kos, charançon, 51.
kougoñ, grotte, 119, 138, 139.
kougoul, cape, capuchon, 244.
kour, haine, colère, 70.
kouraillou, entrailles, 235.
krak-den, petit homme, moitié d'homme, 67.
kraoñ, des noix, 139.
krenv, fort, 199.
kreoñ, toison, 139.
krêv, krê, chevelure, 139.
krougousat, roucouler, 70.
krouis, creux, 51.
krouisein, creuser, 51.
krouisen, creux (d'un arbre), 51.
kuruz, keuruz, kurus, kurust, anguilles de petite taille, 248.
kuruzenn, kurzenn, anguille de petite taille, 248.
labistr, congres de petite espèce ; jeunes congres, 248.
labistren, petit congre, 252.
ladtron, gl. lacunar, 154.
laffrant, rapace, 238.
landreant, paresseux, 238.
landrenus, fainéant, 238.
landrus, languissant, 238.
lantern, lanterne, 144.
lanternadeu, sornettes, 144.
lanternyc, petite lanterne, 144.
lanternour, lanternier, 144.
lapa, laper, 77, 252.
lapoucc, laboucc, petit oiseau, 240.
leal, neal, loyal, probe, 214.
ledan, large, 193.
leopard, leoñpard, léopard, 239, 240.
lèspoz, déhanché, 59.
lestr, vase, vaisseau, navire, 127.
letern, lanterne, 144, 148.
leterner, lanternier, 144.
leternicq, petite lanterne, 144.
leun, plein, 73.
licol, collier de chien, 244.
ligern, lustre, éclat, 147, 148.
ligernein, lingernein, luire, 147.
ligernus, lingernus, luisant, 147.
lignelenn, nignelenn, ligneul, 214.
Locmellec, Nom elec, 214.
lom, goutte, 241.
lomber, loumber, soupirail, lucarne, 240-242.
longaro, lycanthrope, 242.
lopa, frapper fort, 238.
louarn, renard, 238.
loufer, vesseur, 241.
louferik, petit chien de dame, 241.
loufrez, glouton insatiable, 238.
loup, (génisse) galeuse; humide, moite, 240.
loupard, léopard? impudique, sensuel, 239.
Loupart, 239.
lucan, lukañn, lucarne, 150.
lucarn, lucarne, 150.
luc'hed, éclairs, 147.
lugern, lustre, lueur, éclat, 147-149.
lugerni, lugernein, luire, briller, étinceler, 146, 147, 149, 150.
lugernus, luisant, brillant, éclatant, 147.
luguaerniff, luguerniff, luire 146, 147, 150.
lugüernant, éclatant, 147.
maçon, maçon, 62.
maçzoñner, maçon, 62.
maen, mean, pierre, 59.
mäengleuzi, tirer la pierre d'une carrière, 57.

mængleuz, meñgle, carrière, mine, 57, 58.
mængleuzidy, carriers, 58.
Mænuueten, « qui combat avec la pierre », 208.
Maenuuoret, « qui défend avec la pierre », ou « l'homme à la pierre qui défend »? 208.
Maignon, Le Moingnen, 62.
maignouner, magnouner, chaudronnier, 62.
main, men, pierre, 58, 59.
mamen deur, hydrophile, 252.
mandragoun, mandragore, 217.
maney, remuer, 40.
mañkoc'h, plus insuffisant, 236.
mannous, nasillard, 256.
mannouzein, nasiller, 256.
mannouzereah, action de nasiller, 256.
manouzal, manouzat, parler du nez, 256.
mañtous, nasillard, 256.
marchoc, marhoc, marchuc, marhec, marc'hek, cavalier, chevalier, 152, 153, 166.
marv, mort, 134.
marv-kao, mar'gao, caveau de famille, 134.
méhéuin, juin, 216.
mein, pierres, 59.
mein-glæ mantale, mine, 60.
meinglé, carrière, 57, 58.
meingléour, carrier, 58.
meingleuz, meingleu, carrière, mine, 57-59.
meingleuz metal, mine, 60.
meingleuzieur, tireur de pierres, 57.
melancolic, mélancolique, 244.
melanconi, mélancolie, 245.
melañkoli, mélancolie, 244, 245.
melc'h, rate, 245.
melconia, affliger, 244, 245.
melconius, mélancolique, chagrin, 244, 245.
melkoni, mélancolie, 244, 245.
men, mean, pierre, 58.
menclez, carrière, 58.
meneh, menah, meneah, moines, 250.
meñgleûsia, mengleucha, travailler aux carrières ou aux mines, 57, 58.
mengleuz, mengleu, menglé, carrière, mine, 57-61.
meñgleûzer, meñgléour, carrier, mineur, 57, 58.
meñgleûzi, meñgléein, travailler aux carrières ou aux mines, 57.
mengleuzier, meñgleusier, carrier, mineur, 57, 58.
menhir, menhir, pierre longue, 313-315, 317-319, 321, 323, 324.
merbet, beaucoup, 58.
merieuret, sud-sud-est, 58.
mervent, sud-ouest, 58.
mervent cornauc, meruent cornoff, ouest-sud-ouest, 223, 224.
mesenn, gland, 152.
mesin, gland, 152.
meur, grand, 58.
mignan, chaudronnier, 61-63.
min, mine, 60, 61.
minaff, mina, mynein, miner, 60.
minter, mitter, miter, mitour, chaudronnier, 60, 61.
mintérez, mitereh, mitereah, chaudronnerie, 60, 61.
miraql, minaql, miracle, 213.
mistiriol, gl. caupo, 153.
môc'h, pourceaux, 256.
moncl, nasillard, 256.
monclein, nasiller, 256.

monclous, nasillard, 256.
monclus, nasillard, 256.
moucha, couvrir le visage, 138.
mouchouer, mouchoir, fichu, 138.
moug, suffocation, 137, 138.
mouga, étouffer, 138.
mougheo, moughew, caverne sous les côtes maritimes, 137, 138.
moui, taons, 138.
myner, mynour, mineur, 60.
Mynter, Mintier (Le), 61.
nadoez, nadoz, nadoe, aiguille, 221.
naouein, gratter, ratisser, 55.
nerz, force, 193.
neubeud, peu, 65.
nezet, tordu, filé, 221.
nicol, icol, licou, 244.
niff, niñv, chagrin, 221.
niz, nièce, 97.
nord, nort, nord, 223.
nordidi, gens du nord, 223.
nordis, gens du nord, 223.
nort-goalorn, nord-nord-ouest, 223.
nort kart a gwalern, nord-quart-nord-ouest, 225.
nos, nuit, 223.
-ouz, adjectifs, 256.
Patern, Padern, Paern, Padarn, Paterne, 143.
pecheut, pec'het, péché, 142.
pempved, cinquième, 125.
Perinaïk, 50.
peudec, peudoc, celui qui marche lentement et avec peine, 68.
peus, presque, 66, 68, 69.
peusec, peusoc, celui qui marche lentement et avec peine, 68.
peus-foll, folâtre, 68.
peuz-trenk, aigre-doux, 65, 66.
peuz-vad, assez bien, 66.
pez, peuz, pièce, 69.
pil-drenk, aigrelet, 65, 66.
pilic, pillic, chaudron, bassin, poêle, 61.
piligäour, peligaour, peligour, piligour, chaudronnier, 61.
piliguer, pilyer, chaudronnier, 61.
piltrenk, aigrelet, 66.
piltrot, petit trot, 66.
piltrota, trotter menu, 66.
pil-trotik, petit trot, 66.
pint, pinte, 61.
piou, qui, 99.
pis-trenk, aigrelet, 65, 66.
pitrenk, aigrelet, 65, 66.
Ploenyvel, Plonivel, Ploerimael, 213, 214.
poez, poids, 59.
pozlést, déhanché, 59.
preñv lugernus, preañ ligern, ver luisant, 147, 150.
prêv, ver, 212.
prezek, preek, prek, prêcher, 226.
pucha, s'accroupir, 69.
puempet, cinquième, 125.
put, âcre, 66.
qaë, qæ, fossé, haie, 52, 53.
qemesqailhès, mélange de mauvaises choses avec de bonnes, 65.
qernyou, qernëu, cornes, 224.
qeu, concave ; cavité, 134.
qeüat, ereuser, percer, 134.
qincqailhèr, quincaillier, 65.
qincqailhérez, quincaillerie, 65.
qincqailhès, quincaille, 65.
quaeaff, enclore de haies, 56.
queselo, nouvelles, 32.
queu, queau, cave, creux, 134.
queuadur, action de percer, 134.
quéüat, creuser, approfondir, fouir, 55.
queudet, cité, 142.
queüein, approfondir, creuser, 55.

queuidel, cage, 142.
queuidellein, encager, 142.
queusiff, s'efforcer, 52.
queuyaff, queuya, caver, creuser, 134.
queuyer, celui qui creuse, 134.
quil, dos, revers, 66.
quillevardon, qilhevardoun, porc frais, non encore salé; ragoût, 234, 235, 255.
quilvidenou, contours, entortillements, 66.
quinquagésim, quinquagésime, 68.
rancun, rancu, rèñcun, recun, rancune, méchanceté, indignation, 217.
ras-paotr, fille qui a les allures d'un garçon, 65, 66.
renver, trop, 58.
reol, règle, 169.
reut, reud, raide, 73.
roedennaff, défaillir, 73.
Rosgoñ, Roscoff, 140.
rukun, rancun, répugnance, dégoût, 217.
sadorn, zodorn, samedi, 225.
sall-pik, très salé, 66.
sall-put, très salé, 66.
sanab, morelle, sénevé, 137.
sapr, sapin, 121.
scau, sureau, 139.
sceul, échelle, 136.
sceul, scueul, milan, 135.
sceut, ombre, 136.
sclap, jet, 77.
sclapa, sclapat, jeter, 77.
sclerdér, clarté, 147.
sclinguernein, rayonner, 147.
sclinguernuss, rayonnant, 147.
scobarnocion, gl. auritos, 140.
scobitell, scopitêll, volant, 142.
scopette, palette pour le volant, 142.
scouarn, oreille, 140, 150.
scoul, scoufl', milan, 135.
sec'henn, arbre sec; femme stérile à cause de son âge avancé, 50.
seitek, dix-sept, 99.
seizved, septième, 125.
senæçatt, senæcein, serancer, 215.
senæssadurr, action de broisser, 215.
senæsse, selæsse, seran, 215, 217.
septuagésim, septuagésime, 68.
serensat, serancer, 215.
sexagesim, sexagésime, 68.
sezu, sezo, moutarde, 136.
siliaoua, pêcher des anguilles, 247.
siliaouer, pêcheur d'anguilles, 247.
silienn, silhenn, anguille, 247, 248, 250, 252.
silienna, glisser comme une anguille, 247.
skil-, diminutifs, 66.
skildrenk, aigrelet, 65;
skil-paotr, fille qui a les allures d'un garçon; espiègle, 65.
sklabeañ, laisser tomber et répandre par terre les objets qu'on porte, 74.
sclaçz, sclass', classe, 54, 55.
sklak, bruit, 76.
skleus, creux, vide, 51.
skorgniad, sot, 254.
skos, charançon, 51.
skrivel, étrille, 169.
sol, gl. bas, 154.
spaza, spaouein, châtrer, 55.
sperancç, espérance, 209.
spern, épines, 252.
spi, espérance, 209.
spioñner, spiouner, espion, 62.
spy, espion, 62.
spyon, espion, 62.
starn, stern, attelage, harnais, 252.
starnach, attelage, harnais, 252.

steren, stirênn, étoile; nord, 223, 226.
stern, cadre, châssis, 252.
sterna, starna, stearna, atteler, 250.
stlabez, sklabez, saleté, 73, 74.
stlabeza, sklabeza, sklabezi, sklabéi, souiller, 74.
stlabezen, sklabezen, souillon, 74.
stlabuz, immonde, 74.
stlac, las, 76.
stlaca, stlacal, claquer, frapper, 75, 76.
stlaoñenn, petite anguille de mer, 248.
stlapa, stlepel, jeter, 74, 77.
stleunv, quenouillée, 72, 73.
stleunvi, garnir (la quenouille), 72, 73.
stracal, stracla, strakein, craquer, éclater, 74-76.
stracouer, ratière, 75.
stracouillon, bègue, 76.
strak, stracl, craquement, 75, 77.
strak, crotte, boue, 74, 75.
strak, chtrak, gris, un peu ivre, 74.
strakeillo, parties sexuelles de l'homme, 75.
strakein, crotter, mouiller, 74, 75.
strakell, machine bruyante, moulinet à vent, sarbacane; bavarde, 75.
straket, (objet) à demi cassé; bien malade, 75.
strak-hé-bek, Caquet-bon-bec, 75.
strakillenn, rhume du cheval, 76.
strakouillon, strakouilloun, strakouilhen, étranguillon, morve, 76.
strap, claquement, 77.
strap maladie, accès, 77.
strapa, strapañ, faire du bruit, faire claquer, 77.
strapad kléñved, maladie, accès, 77.
strap-distrap, battu de tout côté, 77.
strapenn, pieu en forme de demi-croc enfoncé dans le mur, et contre lequel on attache les vaches, 77.
strapet gwall amzer, orage, 77.
strap-lapen (Mari —), babillarde, 75, 77.
strik, strak, craquement, 75.
stripou, tripes, 235.
sul ou diçzul tad-coz al lard, dimanche de la septuagésime, s. ou d. tad al lard, de la sexagésime; sul al lard, quinquagésime; le dimanche gras, 68, 69.
sustarnn, siège, 252, 255.
tad, père, 68.
tâdou, pères, 95.
talar, gl. ans, 153.
tam, morceau, 65.
tarar, tarière, 72.
tavarn, tavargn, taverne, auberge, n143.
tauarnyer, fém. tauarnyeres, tauernyeres, aubergiste, 143.
teill, fumier, 56, 57.
teureuk, teureugernn, insecte ventru, 152.
tlapez, idiot, bénêt, 73.
tleûñ, tleünv, quenouillée, 72, 73.
tleunvi, tlûi, tlûa, garnir (une quenouille), 72, 73.
tnou, vallée, 139.
torgamm, torticolis, 64.
tor-gleuz, fossé ruiné, 63, 64.
toroc, charançon, 152.
torr, ventre, 152.
torr-kraouñ, tor-queneu, casse-noisette, 64.
trakezenn, parties sexuelles de la femme, 75.
traoñ, vallée, 139.

traonik : en —, en bas (de), 139.
traou, trow, en bas, 139.
tré, par, 71.
trè, reflux, 221.
trenca, treinca, aigrir, 64.
tréncqailhès, mélange de choses aigres, 64.
treñcqesennecg, pépinière, 67.
trencqezenn, sauvageon, 67.
tréncqic, treñkik, aigrelet, 65.
trenk, treink, treñnk, aigre, 64, 67.
treñk-put, tout à fait aigre, 66.
treuderez, pourriture, 70.
treudiff, treudi, amaigrir ; languir, 70.
treut, treud, maigre ; misérable ; (vent) sec et froid ; (parler) d'un ton sec, sévère ; (rire) comme un traître, 70-73 ; treut-eskern, treut gaign, treut-kagn, treut - kaign, treut - keuneuden, treut - ki, treut - kioc'h, treut - skoul, très maigre, 70, 71.
treutaat, maigrir, 70.
treutach, maigre cuisine, 70, 71.
treutasenn, haridelle, femme maigre, 71.
treutder, treutter, treuder, trétter, trédder, maigreur, 70.
treuzi, traverser, 71.
trev, tref, treo, territoire de succursale, 194.
trocqa, trocqla, troquer, 72.
tron, trône, ciel, 139.
Tual, 233.
turzunell, tourterelle, 213.
uc'hel, uhel, huel, haut, 147, 224.
un, un, 96.
-unel, 213.
venet, vinèd, cimetière, 215, 216.
Ventroc, 200.
verbl, bubon, 78, 79.
vêrraitt, veret, cimetière, 215.
war-oeñklo, en mal d'enfant, 72.
yék, aigre, 67.
yoh, amas, 221.
zul, dimanche ; zul beuz, le dimanche des rameaux, 68, 69.

CORRECTIONS

P. 149, l. 1, *au lieu de* vieil, *lisez* vieil irlandais.
P. 220, l. 24 et p. 221, l. 9, au lieu de *fride*, lisez *fride*.
P. 247, n° CIII, au lieu de EGUILH-TREH, *lisez* GUILH-TREH.
P. 249, l. 17, au lieu de *gvabba*, lisez *qvabba*.
P. 324, l. 24, *au lieu de* 371, *lisez* 319.

Angers. — Imprimerie A. BURDIN et Cie, 4, rue Garnier.

ad ἐν οὐσίᾳ, 280 §35.

PB 1001 .R5 v.27 SMC
Revue celtique

Does Not Circulate